

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

N. S. LESKOV

**Peintre méconnu
de la vie nationale russe**

THÈSE DE DOCTORAT

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Pierre KOVALEWSKY

PARIS

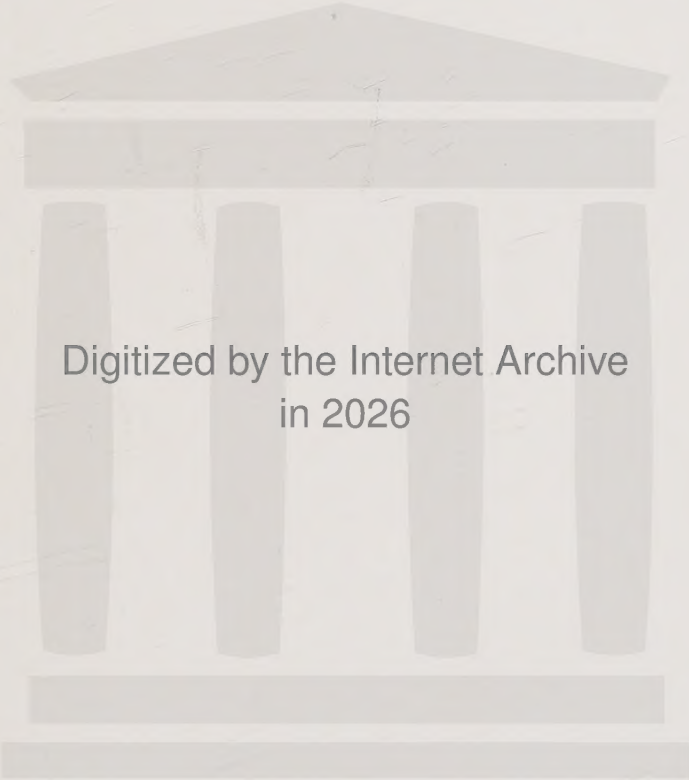
LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 49

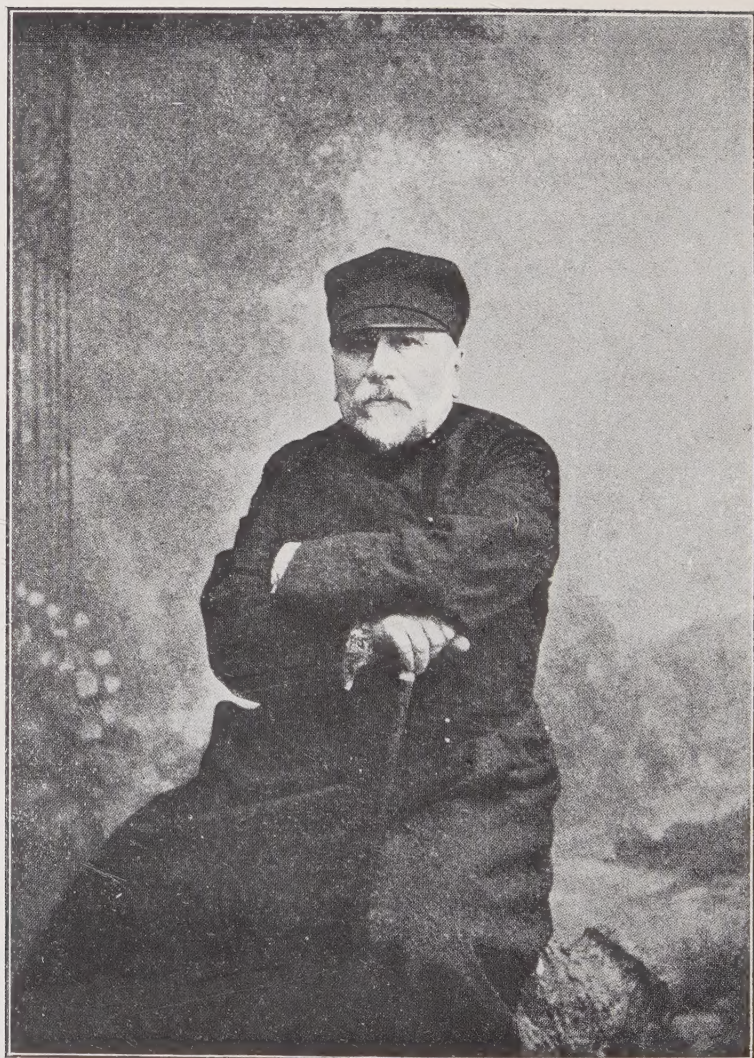
1925

N. S. LESKOV

**Peintre méconnu
de la vie nationale russe**



Digitized by the Internet Archive
in 2026



UN DES DERNIERS PORTRAITS DE LESKOV

N. S. LESKOV

Peintre méconnu
de la vie nationale russe

THÈSE DE DOCTORAT

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Pierre KOVALEWSKY

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 49

1925



A ma mère

Madame Inna KOVALEWSKY

Pédagogue et écrivain.

INTRODUCTION

Le nom de N. S. LESKOV (Nicolai Semenovitch Leskov) ne dit rien ou peu de chose aux amateurs de littérature russe en France. On connaît par des monographies, des articles, des conférences, des traductions, les œuvres de Tourguénéf, de Léon Tolstoï, de Dostoïevsky (1) et, plus ou moins, grâce aux ouvrages d'éminents professeurs, les pères de la littérature russe contemporaine, Pouchkine et Gogol (2). Des livres de haute valeur ont été publiés sur des auteurs moins célèbres : Gontcharov, Alexis Tolstoï, Ostrovsky (3) ; les traductions des coryphées du commencement du xx^e siècle (Tchékof, Bounine, Kouprine et Gorky (4), commencent à appeler l'attention du public français. Mais qui a jamais entendu parler en France de l'auteur original, impossible à imiter, qui portait le nom de N. S. Leskov (Stébnitzky) et a terminé sa longue carrière littéraire à la fin du siècle dernier après avoir fait passer devant ses lecteurs tous les aspects de la vie intérieure du peuple russe, dans le sens le plus large de ce mot ?

Cependant on a fait une tentative pour donner au public français la traduction de plusieurs récits de cet auteur ; mais, publié sous le titre de *Gens de Russie* en 1906 (5) ce volume n'a pas excité grand intérêt ni parmi les critiques, ni même, semble-t-il, dans les milieux russophiles. Le même sort a frappé les œuvres de Leskov dans tous les pays occidentaux. Ni l'Allemagne (6), qui a toujours apporté plus de zèle que les autres

(1) Nous ne citerons que celles de M. E. Haumant (Tourguénéf), de M. Romain Rolland (Tolstoï) et de M. Gide (Dostoïevsky).

(2) *Le roman russe* par le vicomte de Vogüé, *Pouchkine*, par M. E. HAUMANT.

(3) M. A. Mazon, M. A. Lirondelle, M. J. Patouillet, Paris 1912.

(4) M. Denis Roche, M. Mongault et d'autres.

(5) Avec une préface de Denis Roche (Paris, Perrin et C^{ie}). *Le voyageur enchanté* a été traduit par Victor Derely en 1892 (Paris, chez Albert Savine).

(6) Tout récemment on a entrepris une traduction de quelques œuvres de Leskov, en allemand (1921-1924), München Musarion Verlag (trad. Karl Notzel).

pays à étudier la Russie, ni l'Angleterre qui possède plus d'un connaisseur profond de la langue et de la vie russes n'ont prêté assez d'attention aux œuvres de Leskov, ne soupçonnant probablement pas la mine inépuisable de matériaux pour l'étude de la Russie et de son peuple qu'on y pouvait trouver.

Pour être juste il faut reconnaître que les critiques et les universitaires en Russie même n'ont jamais publié d'études approfondies sur Leskov, ainsi que le prouve la bibliographie plutôt modeste qui se rapporte à cet auteur.

Son temps n'était pas encore venu ; il ne se rattachait à aucune école, à aucun mouvement littéraire ; on ne pouvait le placer à la tête de quelque groupe d'auteurs reconnus et consacrés, ni lui appliquer une étiquette qui l'aurait classé, une fois pour toutes, dans les manuels de la littérature russe.

Chose étrange, jusqu'à présent il n'y figure pas, même parmi les auteurs de deuxième ordre, et les nombreux *Morceaux choisis* dont on faisait usage dans les écoles de la Russie pré-révolutionnaire ne contenaient aucun de ses contes.

La biographie de Leskov pourra fournir quelques explications de l'ostracisme, de l'oubli volontaire ou non dont il a été victime en Russie, et qui explique lui-même pourquoi Leskov est resté inconnu au dehors. Les étrangers sont renseignés sur les auteurs russes par des revues, des monographies, des livres assez notoires en Russie pour passer au delà de la frontière. Un auteur russe, même lu et apprécié par le public de son propre pays, ne saurait faire son entrée dans la littérature européenne qu'avec la recommandation bienveillante des critiques.

Pourtant il serait inexact d'affirmer qu'on lisait peu Leskov en Russie, surtout pendant les dernières années de l'Empire. Parues dans une édition très accessible par son prix et très répandue (1), (celle de *Niva*, journal hebdomadaire, édité à Saint-Petersbourg par Adolphe Marx), ses œuvres complètes ornaient toutes les modestes bibliothèques de province, celles des prêtres de village, des instituteurs, des intendants de grandes

(1) La première fois en 1890 (10 vol.) et puis (les œuvres complètes) en 36 volumes, 1902-1903, comme supplément au journal *Niva*.

propriétés, des fonctionnaires de tout rang, des marchands tant soit peu instruits. Cette catégorie de lecteurs lui rendait justice, et même l'appréciait plus que les auteurs « classiques » ; mais leur admiration n'était pas assez affirmée, assez raisonnée pour lui créer la réputation de grand écrivain dont jouissaient ses contemporains célèbres, tels que Léon Tolstoï, I. Tourguénef, Th. Dostoïevsky, J. Gontcharov. Son heure n'avait pas encore sonné ; il était trop exclusivement national pour les tendances mondiales, cosmopolites, dans lesquelles toutes les générations du xix^e siècle ont été élevées.

C'est cependant le caractère exclusif de son talent qui l'a tiré de l'ombre et l'a mis au premier rang depuis que la Russie, telle qu'il l'a connue, est tombée, entraînant dans son écroulement tous les résultats du travail de deux siècles, tout l'édifice de la culture de Pierre le Grand.

Tôt ou tard, une nation de plus de cent cinquante millions d'âmes et de mille ans d'histoire se relèvera de sa chute momentanée ; elle reconstruira sa vie sur les ruines. Mais reste à savoir comment elle voudra et saura appliquer sa cruelle expérience à ce travail de reconstruction, et quels débris précieux pour le nouvel édifice elle retirera du chaos contemporain.

Il est facile de prévoir que c'est le vrai caractère national qui survivra, plutôt que la culture et les théories suggérées, empruntées et inoculées pendant les deux derniers siècles à la nation, et surtout à ses représentants intellectuels.

Par conséquent, pour rester en contact avec la Russie de l'avenir ses amis occidentaux devront forcément s'occuper un peu plus qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent de ces tréfonds du génie national, insondable aux observateurs superficiels, insaisissable aux lecteurs des auteurs russes publiés et tamisés spécialement pour le goût européen.

Il leur sera alors indispensable de connaître la force et la faiblesse de la vie russe, pour la comprendre et l'admettre, non seulement comme une curiosité exotique, mais comme un facteur essentiel des destinées de l'humanité.

N. S. Leskov est un des auteurs les plus capables d'initier à cette « russologie » nouvelle, pour laquelle ses œuvres fournissent

des matériaux abondants et variés dans tous les domaines de la vie de son peuple.

Pour expliquer son aptitude particulière à ce rôle d'initiateur, il faut prendre en considération quelques traits de sa vie et de son caractère personnel.

1^o Sa biographie donne des preuves incontestables de sa vaste expérience, de son contact immédiat avec toutes les couches de la société russe. Par sa naissance même, il appartient aux trois classes qui ont conservé en Russie le plus fidèlement leurs traits nationaux ; il en gardait des traits profonds dans sa mentalité ;

2^o Leskov a des qualités d'observateur exceptionnelles, et la capacité de tirer de faits insignifiants en apparence des détails intéressants, même frappants. Il est un conteur de premier ordre, doué d'une mémoire étonnante, et portant en lui tout un monde : types, caractères, rencontres, exploits, mots inattendus, il savait tout collectionner et en tirait des scènes, des tableaux pleins de vie. Il n'inventait rien, mais inventoriait tout ce que le hasard mettait sur son passage ;

3^o Leskov (exception faite des œuvres où, contrairement à la nature de son talent, il se laisse aller à la polémique) n'entend pas se charger d'améliorer le monde ; il l'accepte tel qu'il est, sans l'idéaliser, sans le calomnier. Il creuse profondément le sol pour en extraire des trésors inattendus, et recueille des parcelles d'or dans le sable.

Ces traits, qui marquent le caractère essentiel de son talent, le défendent contre tout soupçon d'inexactitude, de légèreté de vues ou d'exagérations ; en un mot, son œuvre donne l'impression de la vérité même.

Cependant la tâche de présenter aux étrangers les ouvrages de Leskov et de les leur faire comprendre est plutôt difficile, et demande à ses lecteurs beaucoup de bonne volonté. Tout d'abord son œuvre est très complexe. Les sujets sont trop divers et trop peu classés dans les éditions russes pour qu'on puisse les étudier sans faire un choix préalable. D'autre part, la plupart de ses grands romans [sauf les *Soboriané* (1) et la *Famille*

(1) Clergé de la Cathédrale

déchue (1)], sont ses œuvres les moins mûries et les moins bien venues. Elles ont un caractère polémique exagéré et sont gâtées par des longueurs ; la lecture en fatiguerait un étranger et même beaucoup de Russes.

En même temps elles portent moins l’empreinte nationale, et l’invention s’y fait trop sentir. L’action s’y passe quelquefois à l’étranger, les personnages appartiennent à des pays différents (Suisse, Allemagne, Angleterre) et à un monde indécis et cosmopolite. Les caractères ne sont qu’indiqués, et certaines pages ont un ton fade et sentimental. En général, elles ne sont pas dignes de son talent, et on ne saurait le juger d’après ces romans médiocres (2).

Le traducteur qui se proposerait de faire comprendre l’étendue de ce talent, sans fatiguer le lecteur, en lui imposant les trente-six volumes de Leskov, serait obligé d’en faire des extraits, et encore l’œuvre resterait-elle bien vaste et assez ardue.

Aux difficultés provenant de la diversité des sujets s’ajoutent, en effet, une certaine inconséquence, une manière quelque peu capricieuse d’exposer les idées, une tendance malicieuse à la mystification et le goût de l’imprévu, de l’extraordinaire.

Toutes ces particularités s’expliquent par la vie, l’entourage, et surtout par les engouements passagers auxquels Leskov a été sujet jusqu’à sa fin.

Mais ce qui constitue sa force, et en même temps le plus grand obstacle pour un étranger qui voudrait saisir la Russie à travers son œuvre, c’est sa langue. Elle est d’autant plus originale qu’elle se rapproche du vrai russe, tel qu’il est parlé dans les masses, avec les expressions imprévues et pittoresques que l’auteur a saisies dans ses relations perpétuelles avec les différentes classes durant ses *Wanderjahre* (années errantes). Quelquefois des passages entiers non seulement sont intraduisibles, mais exigent des commentaires, même pour certains Russes.

(1) *Zahoudaly rode*.

(2) *Couteaux contre Couteaux* (*Na nojakh*) *Les Insulaires* (*Ostrovitiané*) *Les Ratés*, (*Oboïdennyé*).

Cependant, sa langue est toujours exacte, conforme, soit à l'idiome populaire des différentes régions de la Russie, soit au style semi-livresque des citadins de petite culture, ou encore à la phraséologie compliquée et désuète des Vieux-Croyants et des anciens élèves des séminaires ecclésiastiques.

Embrasser toute la variété de l'œuvre et du style de Leskov serait une tâche qui remplirait des volumes.

Le but de ce livre est plus modeste. Il s'agit de montrer d'une part, la grande valeur de ce peintre de la vie nationale russe, et de l'autre, les causes de son oubli par les historiens de la littérature russe eux-mêmes, et de l'ignorance de l'Europe à son endroit.

Sa biographie devra, par conséquent, donner l'idée de son entourage et de ses expériences, afin d'expliquer :

1^o La diversité de ses observations et la richesse de ses matériaux ;

2^o Les raisons qui l'ont relégué dans l'ombre, d'où il a été tiré par la tragédie de ces dernières années, et le revirement d'idées qui l'a suivie.

L'analyse de ses œuvres se bornera à celles qui portent l'empreinte la plus profonde de « nationalité », en prenant ce mot dans un sens très large.

Quant à son style, il sera traité dans la mesure où il se prête à la traduction, ou offre des rapprochements avec la langue française.

L'auteur a consulté les œuvres (voir la bibliographie et les « ouvrages consultés » à la fin du volume), que les bibliothèques publiques et privées de Paris, de province et de l'étranger ont pu lui fournir.

Il a bénéficié, en outre, de renseignements personnels, et il exprime ici sa reconnaissance aux personnes qui les lui ont donnés, entre autres aux membres de la famille de Leskov qui habitent Paris et avec lesquels il a été directement en rapport ; aux contemporains de Leskov, qui l'ont connu et suivi dans sa carrière littéraire, et particulièrement au dernier représentant de l'époque des *Grandes Réformes*, le « Maître de la parole russe », l'Académicien Anatole Fedorovitch Koni. Il tient à mani-

fester sa gratitude à Mlle Marie Dugard, professeur de philosophie, pour ses observations et ses conseils relatifs au style et à la forme de l'œuvre, et surtout à son maître, M. Émile HAUMANT, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, qui l'a guidé par ses précieuses indications.

AVIS AU LECTEUR

Les notes en bas des pages renvoient à l'édition des œuvres complètes par Marx, 1902-3. Le chiffre romain indique le volume et le chiffre arabe la page. Les mots russes sont transcrits de manière à permettre au lecteur de les prononcer exactement. Les noms des revues, des journaux et de la plupart des œuvres littéraires ne sont donnés qu'en français ; dans les cas où une traduction littérale a été impossible, nous avons mis le mot russe entre parenthèses.

PREMIÈRE PARTIE

BIOGRAPHIE DE LESKOV

Pour la biographie de Leskov, les matériaux ne sont ni abondants ni complets.

Jusqu'à présent on ne trouve pas de livre offrant une histoire continue et exacte de sa vie. Il n'a pas laissé de mémoires (1), et les articles parus après sa mort dans quelques journaux et revues russes sont plutôt insignifiants.

Il faut citer, toutefois, l'article du professeur Chliapkin (2), les essais biographiques de Mr. Venguerov (3) Mr. Sementkovsky (4) et Mr. Lerner (5) et enfin le livre de l'ami intime de Leskov Mr. Faressov (6). C'est à ce dernier que nous devons le plus de détails sur la vie de Leskov, et surtout la publication d'une partie de sa correspondance qui reflète son état d'esprit aux différentes époques de sa carrière littéraire.

Mais pour reconstituer plus ou moins un tableau de son enfance et de ses premiers pas dans la vie indépendante, il faut chercher les matériaux dans la partie de ses œuvres qui ont un caractère biographique ; elles sont assez nombreuses, fournissent des détails précieux et leur valeur historique est attestée par ses amis et biographes.

Pour suffire à la tâche indiquée dans l'introduction, nous devons non seulement suivre le cours de la vie de Leskov, mais décrire les principales influences qui ont formé son caractère, son entourage pendant les années de sa préparation littéraire, et surtout l'infinie variété des rencontres et des milieux qui ont fait de lui un connaisseur profond de la vie nationale. Ce premier essai de biographie complète de Leskov comblera une lacune de notre histoire littéraire.

(1) Sauf un petit essai intitulé : *De soi-même*, que nous reproduisons dans la quatrième partie (appendices).

(2) Antiquité russe 1895.

(3) V. Encyclop. Brockhaus, vol. 18 (1897).

(4) Édition des œuvres de Leskov. Saint-Petersbourg, 1902, chez Marx.

(5) Histoire de la littérature russe, Ed. Mir, 1910.

(6) *Contre le courant*, Saint-Petersbourg, 1904.

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE (1831-1846)

Nicolas Semenovitch Leskov est né le 4 novembre 1831 (1) au village de Gorokhovo (2), dans le district et le gouvernement d'Orel (3).

Par son père, il sortait du clergé (4), car pendant plusieurs générations tous ses aïeux avaient été prêtres dans la paroisse « Lessok » qui leur donna son nom.

Le père de l'auteur, Semen (Siméon) Dmitrievitch Leskov, sortit de sa caste et devint magistrat au Caucase ; il fut transféré en 1831 à Orel comme membre de la chambre de justice civile et criminelle (5) et remplit jusqu'à sa mort ces fonctions qui lui valurent des titres de noblesse (6).

Ayant gagné quelque fortune par son travail, il se décida à acheter une petite propriété foncière dans le gouvernement d'Orel, district de Kromy, nommée « Panovo », et une maison à Orel même.

Il y passait la plus grande partie de son temps, quand il n'était pas envoyé en mission par le Tribunal. C'était un homme intelligent, ayant fait des lectures sérieuses et versé dans la théologie (7) dont il transmet le goût à son fils.

(1) La date de la naissance de Leskov est précise ; cependant nous trouvons ailleurs des indications différentes : Sa pierre tombale indique l'année 1835 (voir à ce propos la *Nécropole de Saint-Petersbourg*, édition du grand duc Nicolas Mikhaïlovitch, St-Pét., 1912), date incompatible avec celle de son entrée au service de l'État (1846).

D'ailleurs, lui-même nous apprend que lors de la famine de 1840 il avait neuf ans.

(2) Plusieurs auteurs indiquent que Leskov est né, non à Gorokhovo, mais à Panovo (voir là-dessus FARESSOV, p. 137), mais il donne lui-même Gorokhovo comme son village natal et il a choisi pour premier pseudonyme ce nom de Gorokhov.

(3) Pays natal de Tourguénéf.

(4) Le clergé, excepté les évêques et les moines, est toujours marié et forme presque une caste héréditaire.

(5) *Palata grajdanskikh i ougolovnykh diél.*

(6) La noblesse était octroyée aux fonctionnaires qui avaient atteint un certain degré hiérarchique (*tchinn*), ou avaient été décorés de l'ordre de Saint-Vladimir.

(7) *Le Jugement suprême*, XXII, p. 92.

En 1836, après une maladie grave, il rédigea une sorte de testament pour son fils, qui n'avait alors pas plus de cinq ans.

Ce document commençait ainsi : « Abandonnant ce monde de vanité, j'ai décidé de m'entretenir pour la dernière fois avec toi, comme avec l'être qui occupe le plus mes pensées... » Suivait une série de conseils concernant la vie future de l'enfant : « Aime ton prochain, sois probe et honnête, n'impose pas tes services, mais ne refuse jamais d'en rendre quand on te le demande ; quand tu atteindras trente ans, choisis une fiancée de ta classe ; ne joue jamais aux cartes », etc. (1).

Il va sans dire qu'un enfant de cinq ans ne pouvait pas profiter de ces bons conseils ; mais sur un point au moins ils influèrent sur la conduite de Leskov adulte : il ne joua jamais aux cartes.

Il parle très peu de son père dans ses œuvres autobiographiques, et même là où il lui consacre le plus de place (2), il ne donne aucun détail qui puisse nous faire juger exactement de son caractère.

Semen Dmitrievitch était un bon fonctionnaire ; sans faire preuve d'un zèle excessif, il était très apprécié et faisait vivre les siens en de bonnes conditions matérielles. Mais un grand incendie, qui eut lieu à Orel en 1846, détruisit tout le bien-être des Leskov, ne leur laissant que cette propriété de Panovo, dont nous avons parlé plus haut, et la même année, une terrible épidémie de choléra ayant emporté le père, la famille resta presque sans ressources.

La mère de l'auteur, Maria Petrovna, descendait d'une riche famille de noblesse du gouvernement d'Orel (3), où elle possédait plusieurs propriétés.

Bien qu'elle ait survécu à son mari, elle n'a pas laissé de traces profondes dans les souvenirs de Leskov. Quelques œuvres ayant trait à l'autobiographie en donnent une pâle esquisse ; nous apprenons qu'elle était très pieuse, respectait les traditions et les usages anciens, et c'est tout.

(1) Voyez CHLIAPKINE, *op. cit.*, p. 205.

(2) *La plaine de la misère*, XXXIII, p. 4.

(3) Algérie.

C'est dans la *Plaine de misère* (*Youdole*) que Leskov parle le plus de ses parents, mais il le fait sans entrain ni chaleur (1). On peut en conclure que c'étaient des personnages plutôt médiocres, qui ne jouèrent pas un rôle considérable dans la formation du caractère de leur enfant.

En effet, sa véritable éducatrice et l'ange gardien de sa première jeunesse fut sa grand'mère du côté maternel, Alexandra (Akilina) Vassilievna.

Contrairement à son mari, qui appartenait à la noblesse terrienne, elle était issue d'une famille de marchands de Moscou, les Kolobov (classe tout à fait à part en Russie par ses mœurs et traditions). Ce n'est pas pour sa dot, qui était insignifiante, qu'on l'accepta dans la famille noble, mais pour sa « beauté ». A son charme extérieur, elle joignait une intelligence innée et des qualités d'âme et de cœur hors ligne. Accueillie dans la société noble, elle dut, bon gré, malgré, se plier à ses exigences (2), mais elle possédait une forte personnalité et conserva un fonds de mentalité populaire, qui se faisait sentir dans quelques expressions qu'elle garda jusqu'à sa mort, sa droiture primesautière et son aversion pour la « mode » qui humiliait son bon sens national. En même temps, c'était une maîtresse de maison irréprochable, possédant l'art d'accueillir les hôtes de tous les rangs, depuis l'empereur Alexandre I^{er} jusqu'aux plus humbles de ses voisins (3).

C'était une vraie *Barinia* (dame) russe. Elle était peu portée à la lecture et préférait les causeries intimes et sérieuses avec les hommes de toutes conditions, surtout avec les humbles (4). Elle aimait aussi les pèlerinages et les excursions, où elle entraînait avec elle son petit-fils favori et, partout où elle arrivait, les gens accouraient à sa rencontre, lui confiant leurs intérêts et leurs soucis. Par là s'explique sa profonde connaissance du

(1) Les entretiens personnels avec les parents de Leskov qui habitent Paris laissent à supposer que cette abstention dépendait un peu de la piété filiale. Craignant de juger ses parents, Leskov préférerait se taire.

(2) Par exemple : échanger son nom vulgaire d'Akilina (Céline) contre celui d'Alexandra.

(3) *Golovane l'immortel*, IV, p. 46 (Golovane-homme à la grande tête).

(4) Qu'on invitait spécialement pour causer avec « Madame », et ces causeries n'étaient jamais futiles et sans but.

cœur humain, et l'absence de toute étroitesse dans ses jugements et sa conduite.

Son ascendant sur le jeune Leskov fut énorme. Elle le hanta toute sa vie ; il revient à elle dans toutes ses œuvres, la peignant tantôt sous ses traits personnels, comme sa *Babouchka* adorée, tantôt sous les traits de ses héroïnes favorites (1). Elle personnifiait pour lui le meilleur de l'âme du peuple russe.

Cette grand'mère avait décidément des dispositions pédagogiques, sans peut-être le soupçonner elle-même. Un des contes de Leskov reproduit un épisode de son enfance qui prouve la grande influence de la grand'mère sur le caractère de l'enfant. Il s'agit d'une légende que sa bonne lui racontait à huit ans, à propos d'un rouble magique qui circulait dans le monde et rendait riche celui qui le possédait, car il se renouvelait sans cesse (2). Le jour de la fête de Noël, l'enfant reçoit de sa grand'mère cette monnaie miraculeuse, à condition de ne rien acheter de vain ou d'inutile. Après la messe, la serrant dans sa petite main, il se rend en compagnie de sa grand'mère à la foire, où il achète quantité de choses pour en faire cadeau à toute la maisonnée et aux enfants qui le suivent. Chaque fois qu'il veut payer, il rencontre le regard approbateur de sa grand'mère. Ses largesses lui attirent l'admiration générale ; une foule se rassemble autour de lui, on lui fait des compliments ; il avance fièrement, et se heurte tout d'un coup à un homme qui attire immédiatement l'attention de tout le monde par son gilet aux boutons brillants comme des diamants au soleil.

La grand'mère a disparu, l'enfant reste seul ; les curieux l'ont abandonné. Froissé de cet abandon, il veut à tout prix reconquérir l'attention publique et propose au charlatan de lui acheter ses boutons. Mais à peine a-t-il tendu son rouble en échange de ces objets de pacotille que le charme se dissipe, sa poche reste vide, le rouble ne revient plus... L'enfant se sent humilié, malheureux... et se réveille. Ce n'était qu'un songe.

(1) La princesse Protosanov dans la *Famille déchue*, la vieille Plodomassov, dans les *Soboriané* et dans la *Chronique des Plodomassov*, la supérieure du couvent mère Agnès dans *Sans issue*, la femme de l'entrepreneur dans l'*Ovtzebyck* (*Le bazuf musqué*), etc., etc.

(2) *Le rouble magique* (pistole volante) (*Nerasmennyi rouble*), XVIII, p. 22.

La grand'mère, qui se tient au pied de son lit, le regarde de ses bons yeux, lui tend un rouble d'argent, en lui souhaitant une bonne fête. Alors le petit garçon se jette dans ses bras, lui raconte son rêve, et c'est là que l'éducatrice paraît. Elle ne moralise point, elle partage l'émotion de l'enfant, le laisse deviner lui-même pourquoi le rouble magique devait disparaître après son dernier achat (1).

Ensuite elle le mène à l'église, et de là à la foire où ils achètent ensemble tout ce qui donnait de la joie aux autres dans son rêve. Mais l'enfant se sent porté à l'abnégation : il ne veut rien pour lui, pas même des bonbons, comme il en achetait les années précédentes.

Comprenant bien cette soif de sacrifice, ce désir de ne dépenser son rouble que pour le plaisir d'autrui, la grand'mère l'embrasse, sans lui cacher ses larmes de tendresse. C'est la première leçon de charité dans l'abnégation et de dédain pour les vanités, qui porte ses fruits merveilleux. « Quand nous rentrâmes, termine-t-il, mon cœur était rempli d'une joie telle, que je n'en avais jamais éprouvé de semblable (2). »

Nous nous sommes arrêté à ces détails, parce qu'ils caractérisent les rapports entre la grand'mère et l'enfant.

Pour faire le tableau plus ou moins complet de son éducation et de son enfance, il faut continuellement recourir à certains épisodes de ses œuvres.

C'est là que nous trouvons la description de ses pèlerinages avec la grand'mère et les impressions qu'il en a reçues (3).

Alexandra Vassilievna faisait de temps à autre la tournée de tous les monastères, couvents et ermitages de son gouvernement natal. Elle les connaissait à merveille et racontait à l'enfant l'histoire des endroits où ils s'arrêtaient, les légendes qui s'y

(1) Ce conte, malgré les qualités du sujet et de la langue, n'a été reproduit que dans une seule chrestomatie pour les écoles, *La Matouchka Rouss (La Mère Russie)* et c'est, en général, le seul extrait emprunté par les auteurs de manuels de classe aux œuvres de Leskov (éd. par Th. Tarapyguine, Saint-Petersbourg, 1911.)

(2) XVIII, p. 30.

(3) La vérité de ses souvenirs d'enfance a été attestée par FARESSOV, p. 359-360. Tous les récits mentionnés dans cette partie de la biographie sont considérés comme autobiographiques par les critiques. Voyez surtout l'étude de SEMENTKOVSKY, vol. 1, p. 12-17-18-20-22.

trouvaient liées, tout ce qui en faisait un lieu cher et consacré pour les populations avoisinantes.

Elle n'était jamais une donatrice très généreuse, préférant broder des surplis pour les églises des monastères; mais cela ne l'empêchait pas d'être accueillie avec joie et déférence, ni de se voir réserver la meilleure chambre dans les hôtelleries des couvents. On l'appelait « mère Alexandra »; mais ce n'était pas une dévote, et elle se tenait plutôt modestement à l'écart.

La grand'mère et l'enfant allaient dans une petite voiture rustique, attelée d'une paire de vieilles juments de bonne race qui trottaient joyeusement le long des routes champêtres. Ces voyages ont inspiré à Leskov ses premières conceptions poétiques et religieuses. Lors de sa première excursion avec sa grand'mère l'enfant avait six ans au plus; mais jusqu'à la vieillesse ses impressions sont restées intactes. Alexandra Vassilievna avait l'art de poétiser tout ce qui l'entourait; ils avançaient sans hâte au milieu des champs embaumés; les oiseaux se cachaient dans le blé à leur approche, tous les passants les saluaient; une grande partie de la route se faisait à pied, et la grand'mère racontait en marchant, ses souvenirs de 1812, sa fuite de Moscou et celle des petits propriétaires de Mojaïsk (1) qui se sauvaient devant l'armée française... On s'arrêtait dans les auberges de villages, on parcourait de vastes prairies.

« Tout cela avait un charme inexprimable pour moi (2) », raconte Leskov. « Pendant que ma grand'mère s'occupait de sa toilette, je courais vers notre cocher Ilia (Élie) Vassiliévitch, m'étendais sur un tas de foin, et écoutais ses histoires, comment il avait promené à Orel l'empereur Alexandre I^{er} et lui avait sauvé la vie »...

Dans un des couvents que sa grand'mère fréquentait, le petit garçon prit en grande amitié deux moines : le supérieur et le trésorier. Le premier était sévère en apparence, mais au fond ne possédait pas moins de bonté que le second, plein de charité et de sollicitude pour tous.

(1) Petite ville prise par les Français avant la grande bataille de la Moskova (Borodino).

(2) *Le Bœuf musqué (Ovtzebyk)*, XIV, p. 26.

Les novices du couvent attiraient encore plus l'attention du jeune pèlerin (1). C'est une classe tout à fait à part dans la vie russe. Plutôt indolents, toujours insoucians et indifférents au bien-être, ils s'amusaient pendant leurs loisirs à chanter et à lutter pour le plaisir de leur petit visiteur.

Mais ce qui impressionnait encore plus l'enfant, c'était la pêche, seule distraction permise aux moines. C'est une de ses meilleures réminiscences, et en même temps son premier apprentissage dans l'art d'observer la vie du peuple.

Quand toute une compagnie de moines se rendait au jour tombant à la pêche sur un lac situé à huit kilomètres du couvent, le jeune Leskov les suivait à pied, écoutant les chants des novices : « Temps heureux et insouciant, je te bénis, ainsi que tous ceux à qui je dois ces souvenirs ! » écrira-t-il dans sa vieillesse.

Jusqu'à sa mort Leskov conserva une cuillère et une croix sculptées en bois par deux vieux moines qui habitaient la cabane au bord du lac. Ces deux frères représentaient parfaitement deux types de moine : le travailleur qui s'occupe de plusieurs métiers et le contemplateur qui médite et admire Dieu dans la nature (2).

On faisait coucher le petit Leskov dans la cabane, mais il se sauvait et prenait part aux veillées des novices sous les étoiles, pour écouter leurs contes, leurs légendes, leurs descriptions de pèlerinages lointains, car il y avait parmi ce monde indolent de grands voyageurs qui étaient allés jusqu'en Terre Sainte.

Leur imagination illimitée les délassait de leur régime austère ; l'invention se mêlait au vrai, et la tête du petit garçon se remplissait d'images prodigieuses. Nous en retrouvons l'influence dans ce poème en prose, merveilleux, encyclopédie des mœurs et des usages russes, *Le Pèlerin enchanté* (*Otcharovanny Stranik*) (3).

Les voyages du petit Leskov représentaient le côté brillant,

(1) P. 29, 30.

(2) *Ibid.*, p. 30, 31.

(3) Traduit sous le titre de *Voyageur Enchanté*, par Victor DERELY, Paris, Albert Savine, éd., 1892.

la fête de sa vie. Son existence quotidienne se nourrissait d'autres impressions.

Partout, dans la maison paternelle, à la campagne, chez sa grand'mère ou chez son oncle, Leskov était entouré d'une foule de serviteurs et de paysans, vivait dans leur familiarité, partageant toutes leurs joies et toutes leurs souffrances.

En premier lieu il faut citer ses bonnes. Celle qui était spécialement destinée à le garder s'appelait Maria Borissovna ; elle était femme d'un soldat (1). Leskov a gardé peu de souvenirs de cette femme, excepté de son soin des apparences quand on se trouvait en ville (2).

Il se rappelle comment elle lui défendait de se mêler aux gamins qui, pieds nus ou déshabillés, pataugeaient dans la rivière, près du jardin public, où ils se promenaient. L'enfant était tenté surtout par la pêche de minuscules poissons argentés, à laquelle s'adonnait la bande joyeuse ; mais sa bonne lui disait sentencieusement : « Vous êtes un enfant de famille noble ; encore si on se trouvait à la campagne où il n'y a que des paysans... ! »

Pourtant c'est à elle que Leskov dut son grand penchant pour la vie campagnarde ; mais il était beaucoup trop jeune pour conserver d'elle un souvenir précis.

La bonne de son petit frère l'impressionna davantage. Elle s'appelait Lioubov Onissimovna, n'était pas encore vieille et gardait les traces d'une grande beauté : svelte et gracieuse, elle avait des traits fins, mais ses malheurs avaient rendu ses cheveux tout à fait blancs. C'est elle qui inspira à l'enfant un sentiment de pitié profonde pour les opprimés et d'horreur pour les oppresseurs.

Ses récits étaient épiques et calmes, mais d'un tragique effrayant. Dans sa jeunesse elle avait été actrice serve du comte Kamensky, seigneur cruel et sans scrupule, grand amateur de

(1) Le service militaire durait à cette époque vingt-cinq ans ; la femme d'un soldat entraînait ainsi dans une sorte de veuvage. Le fait que Leskov appelle ses deux bonnes de leur nom complet prouve qu'elles jouissaient dans la famille d'une certaine considération.

(2) *Le croquemitaine* (Pougalo), XIX, p. 28.

théâtre, qui possédait une troupe excellente et un orchestre composé de ses serfs.

Le petit Leskov avait vu maintes fois, de la maison de campagne de ses parents, les ruines de son château qui dominait le cimetière où Lioubov Onissimovna le promenait souvent avec son frère. C'est là, sur une tombe inconnue pour lui, qu'elle lui conta sa triste histoire et lui confia son secret plus triste encore.

L'enfant se montra un confident attentif et fidèle ; malgré sa jeunesse, il comprit la profondeur de sa misère et ne la trahit jamais. Ces confidences entre les domestiques et les enfants des maîtres étaient fréquentes au temps du servage ; elles ont préparé la génération au cœur charitable qui abolit plus tard volontairement le servage en Russie.

Nous trouvons l'histoire émouvante de Lioubov Onissimovna dans un des chefs-d'œuvre de Leskov, intitulé *L'Artiste en toupets* (1) (expression démodée pour désigner le coiffeur et le grimeur).

C'était la profession du fiancé clandestin de la pauvre Liouba qui était elle-même l'ingénue de la troupe, appréciée pour son talent, sa beauté et sa voix. Arkady avait, de son côté, le talent de transformer la figure de son maître et seigneur, en lui donnant une expression noble et fière que la nature lui avait refusée. Ce talent le faisait beaucoup apprécier et il jouissait d'une liberté relative. Mais le comte ne se contentait pas d'admirer ses actrices sur la scène : il choisissait les plus jolies pour d'autres distractions. Malheureusement ses regards tombèrent sur Liouba, et c'en fut fait de toute la vie de celle-ci.

Le malheureux coiffeur, qui se sentait déjà l'objet du courroux de son maître parce que, contrairement à ses ordres, il avait coiffé le second comte Kamensky, son frère, qui ressemblait, lui aussi, « à toutes les bêtes féroces à la fois » (expression de Leskov), se décida à enlever sa bien-aimée, grâce à l'argent qu'il avait reçu du cadet, ravi de sa métamorphose.

Les fugitifs furent capturés, et l'on devine ce qui arrive à la

(1) (*Toupeyny Khoudojnik*), Récit sur une tombe, XVI, p. 126, traduit par Denis ROCHE.

jeune fille. Le malheureux Arkady est cruellement châtié dans le sous-sol au-dessous de la chambre de Liouba. La pauvre femme perdit la raison, la voix, l'usage de ses membres ; engourdie par le froid pendant la fuite, elle revint à elle quelques mois plus tard, vieillie, les cheveux blancs, dans une cabane de basse-cour, où on l'avait reléguée comme un débris inutile.

Elle croyait son fiancé mort ; mais, à ce qu'il paraît, on l'avait ménagé, et après une longue période de service militaire (son maître l'ayant présenté comme conscrit), il revint décoré, officier, prêt à la racheter de son servage. « Mais Dieu ne l'a pas voulu », concluait la malheureuse. A peine rentré dans sa ville natale, il fut assassiné par un aubergiste rapace, car il avait de l'argent sur lui (1).

C'est sur sa tombe que Lioubov Onissimovna amenait les jeunes Leskov pour pleurer son fiancé, et c'est là qu'elle avoua au petit Nicolas qu'elle recourait à l'eau-de-vie pour adoucir sa douleur. Elle buvait quelques gorgées de son « flacon secret », et ajoutait : « N'en dites rien à votre mère pour ne pas rendre mon sort encore plus lourd ; vous êtes déjà grand, vous comprenez... » et l'enfant se taisait, bouleversé, comprenant à moitié ce qu'il venait d'entendre. « Jamais je n'ai vu acte de commémoration plus désolant », disait-il plus tard, en faisant revivre cette triste histoire dans son récit.

Ce qui frappe surtout Leskov, c'est la résignation, l'humilité devant les lois cruelles, mais souveraines de la Providence, dont sa pauvre bonne est pénétrée (2).

Mais voici une autre silhouette de femme du peuple qui surgit dans la vie du jeune garçon : une femme, honnête, indomptable et fière, qui préfère la mort de son enfant au déshonneur d'être soupçonnée de vol.

C'est la vachère Agraphéna (3), femme libre qui a épousé un serf, mais reste libre et se tient à l'écart de tous les serviteurs. Restée près de ses enfants qui étaient serfs par leur

(1) Traduit par Denis ROCHE, chez Perrin, Paris, 1906.

(2) XVI, p. 145-147.

(3) *La plaine de misère*, XXXIII, p. 5.

naissance, elle garde toute l'indépendance de son caractère. « Il fallait la traiter avec ménagements, dit Leskov, autrement elle devenait intraitable » (1).

Longtemps avant la famine de 1840, elle la prédisait, et tous les gens de la maison croyaient superstitieusement à ses dires, tandis que les maîtres ne pouvaient la réduire au silence. Mais toute sa nature fière et sauvage se montra pendant les jours de malheur général. Appréciée pour sa probité, elle reçut l'ordre de cuire le pain pour les maîtres qui le mangeaient fait entièrement de farine blanche, tandis que tout le monde recevait du pain mélangé.

On contrôlait sévèrement son travail ; mais un jour, on découvrit dans le lit de sa fillette malade une petite miche de pâte blanche. Agraphéna blêmit et injuria la pauvre enfant qui était la cause involontaire de cette honte.

Cinq jours plus tard, on trouva l'enfant à moitié gelée dans l'escalier du grenier, où sa mère la chassait pendant qu'elle préparait le pain, pour ne pas s'induire en tentation.

La pauvre Vassenka en mourut ; sa mère se tenait calme et roide ; mais quand tout le monde était sorti, elle s'abandonnait à son chagrin. Neuf jours après (2), on lui proposa de prendre un cheval pour aller au cimetière. Elle refusa, s'en alla à pied par un grand froid et périt dans une bourrasque avec son autre enfant, toujours fidèle à son caractère.

Cet épisode tragique fut la première rencontre du petit Leskov avec le mystère de la mort et avec le sentiment de l'injustice. Il ne voulait pas accuser les personnes qui lui étaient chères, mais ce sentiment s'imposait à sa conscience d'enfant : « Je me jetai dans le coin de la chaumière où gisait la douce Vassenka immobile, et je pleurai amèrement (3). »

Sans comprendre pourquoi, il admirait la trop sévère Agraphéna, et accusait ses parents qui l'avaient poussée à cet infanticide.

(1) XXXIII, p. 6.

(2) Le neuvième, vingtième et quarantième jours après la mort sont considérés comme des jours commémoratifs chez les Orthodoxes.

(3) P. 29.

Son contact avec le côté cruel des relations entre maîtres et serviteurs ne lui donnait presque pas d'exemples de dureté : son père était un maître plutôt indulgent et le régime de leur maison était assez doux. De tels épisodes ne l'en frappèrent que plus fortement.

Nous arrivons au moment décisif de l'enfance de Leskov, à l'année 1840, qui lui ouvrit de nouveaux horizons. Ce fut l'année de la grande famine qui désola la Russie, et surtout la région, où était la propriété des Leskov.

« Ce fut une découverte horrible pour nous tous, quand l'année de la famine survint », écrit-il (1). La description qu'il en fit d'après ses souvenirs d'enfance est terrifiante.

Quand il n'y eut plus de doute que la sécheresse détruirait toute la récolte, la famille Leskov ne voulut pas abandonner complètement les paysans à leur sort. Pourtant on n'était pas à même de lutter contre cette calamité, et on ne prit aucune mesure contre les maladies qui succédèrent à la famine. Un laisser-aller général se manifesta même chez les meilleurs propriétaires, bien qu'ils fussent responsables de la vie et du bien-être de leurs « sujets », comme on appelait alors les serfs.

Chose étonnante, longtemps avant l'arrivée de la catastrophe, tous en avaient le pressentiment. Les paysans refusaient de semer : « Il vaut mieux manger ce qui reste et puis mourir », disaient-ils.

Le père de Leskov employa toute la force de sa persuasion, les autres propriétaires recoururent même à de sévères mesures : rien n'y fit. Tous les présages populaires annonçaient la sécheresse. On officiait dans les champs, on chantait des *Te Deum*, et tout d'un coup on s'aperçut que la famine régnait déjà.

Nourrir toute la population étant impossible, on ferma les yeux sur la situation. La maison des propriétaires devint le centre de nouvelles affreuses, morts, crimes, rumeurs confuses sur le cannibalisme, qui circulaient dans les environs, et les enfants n'ignoraient aucun de ces détails. Tout en continuant

(1) *La plaine de misère*, XXXIII, p. 18.

de mener une vie sinon opulente, du moins aisée, ils voyaient la désolation et le dépérissement des paysans.

C'est alors que parurent dans la vie de Leskov sa seconde éducatrice, tante Polly (Pélagie Dmitrievna), sœur de son père, et son amie, la quakeresse Hildegarde, qui firent toutes les deux une impression si profonde sur l'enfant, qu'en dépit de tous ses engouements postérieurs, leur influence persista jusqu'aux dernières années de sa vie.

Tante Polly n'était pas une femme ordinaire (1) ; elle possédait un tempérament ardent, une énergie inlassable, un cœur d'or et une rare capacité d'abnégation et de sacrifice.

Sa vie fut plutôt orageuse. Elle avait des « fantaisies » qui troublaient sa famille et étonnaient ses voisins. Cette année, « sa fantaisie » consista à ne pas vendre son blé, à le distribuer aux affamés, et à nourrir tous les paysans de son domaine. Celui-ci appartenant, en fait, à ses enfants, les tuteurs officiels commencèrent à lui chercher chicane. « Mais tante Polly ne craignait rien ; elle n'écoutait que le jugement de sa conscience » (2).

L'année de la famine elle avait quarante ans, mais conservait toute sa beauté ; elle était grande et svelte ; on dit que Tourguénief l'avait prise comme modèle d'une de ses héroïnes (3).

Sa conduite et ses manières étaient originales ; appartenant à la bonne société, elle en connaissait les côtés faibles et s'en moquait volontiers.

Elle avait été mariée à un homme riche, mais insignifiant et insipide, qui l'avait laissée veuve à vingt-quatre ans. Après une déception sentimentale, elle était sortie de la position un peu fausse que lui avait faite cette aventure en épousant un prince de bonne souche, mais appauvri et sans éducation. C'était une sorte de vengeance contre une rivale, princesse du voisinage, laquelle avait épousé un docteur français, qui avait conquis le cœur de tante Polly quand il soignait ses enfants.

Les filles de Pélagie Dmitrievna méprisaient leur beau-père

(1) *La plaine de misère*, XXXIII, p. 66 et sv.

(2) *Ibid.*, p. 67-77.

(3) *Ibid.*, p. 66 : *Le propriétaire*. Recueil de Saint-Petersbourg, 1846.

titré ; elle dépensa donc toute son énergie à lui procurer une fonction quelconque au Caucase, et l'y envoya.

La mort subite du mari exilé la remplit de remords ; elle se reprochait d'avoir fait d'un homme le jouet de son caprice, sans s'intéresser à son cœur et à son âme. Elle s'adonna aux exercices religieux, fréquenta les monastères, et trouva enfin une grande consolation dans la lecture de la Bible. En même temps, elle rencontra une amie fidèle et cultivée dans la personne de l'Anglaise Hildegarde, qu'elle avait engagée pour l'aider à élever ses filles. Ce fut un moment décisif dans sa vie. La quakeresse sut lui inspirer l'amour actif du prochain et les deux femmes remplirent leur vie d'actes de charité, secourant les délaissés, les pauvres et les malades.

Aussitôt que tante Polly et son amie arrivèrent (1) dans la maison des Leskov, tout changea comme par miracle.

Pour la première fois dans sa vie, l'enfant fut témoin de l'activité purement chrétienne et du rayonnement de la bonté. Tante Polly commença par distribuer de petits cadeaux à tous les domestiques, des rubans gais à toutes les fillettes. Elle avait apporté avec elle des médicaments, et surtout son courage inébranlable.

Elle pressa son frère de questions de ménage qui restèrent sans réponse ; elle exigea de la paille pour faire des matelas aux malades, sépara ces derniers de leurs familles pour mieux les soigner, fit évacuer les chaumières les plus atteintes.

Vers le soir, au retour de leurs travaux journaliers, les deux amies se mettaient à chanter des hymnes religieux protestants.

La première fois qu'il les entendit, l'enfant se sentit profondément ému ; jamais il n'avait rien entendu d'aussi touchant. « Je fus frappé, bouleversé, écrivait-il bien des années plus tard, par la douce harmonie des sons qui remplirent notre demeure, et le sens très simple de ces paroles d'amour divin enchanta mon esprit. « J'éprouvai la joie complète de tous ceux qui s'approchent de Lui pour recevoir la foi, la vie et le pardon, qui sont emportés vers Celui dont le joug est facile

(1) *La plaine de misère*, XXXIII, p. 65-74 et sv., *Sur les Quakeresses*, XXXIII, p. 98.

et le fardeau léger. Oh quelles minutes j'ai vécu là ! Je cachai ma figure dans les coussins du fauteuil et pleurai d'un bonheur inconnu jusqu'alors. Je me sentais si exalté que toute la chambre me semblait remplie d'une douce lumière, que mon cœur s'ouvrait, que toute notre terre avec les pauvres paysans faméliques s'envolait vers un monde meilleur... Ce soir, dont je me souviens maintenant que ma tête est couverte de la neige des expériences hivernales, me semble avoir été décisif pour toute ma vie... (1) »

En effet, à la poésie de la religion orthodoxe, que l'enfant avait apprise de sa grand'mère pendant leurs pèlerinages, se joignait l'impression du christianisme actif, de la vie évangélisée de ces deux femmes liées par l'amitié la plus tendre et la plus touchante.

Ces deux tendances s'entremêlèrent et se combattirent dans la mentalité de Leskov ; et ce sont justement ces impressions d'enfance qui détermineront les conceptions et les convictions de l'auteur pour le reste de la vie. Cette teinte de protestantisme militant se rencontre dans plusieurs de ses œuvres, après des revirements inattendus. Désillusionné par l'étude plus profonde des origines et du fond du mouvement évangélique en Russie, introduit dans les années 70 par lord Redstock (2), il ne put jamais renier le charme des doux souvenirs de son enfance, et nous voyons renaître ses sympathies dans une œuvre des dernières années de sa vie, où il dépeint une jeune évangéliste (3).

Durant quelques mois, l'enfant fut témoin de l'influence dont sa tante philanthrope jouissait parmi ceux que conquérait sa bonté inépuisable.

Sa voisine, son ancienne rivale, devint sa meilleure amie et disciple ; elle donna la liberté à tous ses serfs afin de prouver à tante Polly son dévouement, et construisit un hôpital pour les pauvres.

L'exemple de tante Polly ne fut pas unique dans la vie de

(1) *La plaine de misère*, XXXIII, p. 84.

(2) *Un schisme dans le grand monde* (1876).

(3) *Les veilleurs de nuit*, XXXIV, p. 3 (1891).

l'enfant ; il fit une autre rencontre qui, plus tard, aux heures où il se remémorait son enfance, lui paraissait prophétique.

Nous n'avons pas encore dit que Leskov appartenait à une famille nombreuse : il avait quatre frères et une sœur (entrée au couvent dans la jeunesse). Sa vie se déroulait heureuse dans le milieu normal des enfants (1). Son instruction primaire, commencée à l'âge de six ans à la maison, se complétait par des leçons qu'il prenait avec les fils de son oncle du côté maternel.

C'est dans sa propriété que Nicolas passait des mois entiers, partageant les jeux et les études de ses cousins. Dans cette grande maison où les manières étaient un peu guindées, il rencontra un gouverneur allemand, dont le vrai nom nous reste inconnu, mais qui figure, sous le nom d'Ivane Jacovlévitch, et le surnom « La Chèvre », dans une de ses meilleures œuvres (2).

Cet instituteur était un chevalier de la vérité, un Don Quichotte, touchant par son désintéressement, son amour pour tout ce qui est beau et vrai, son stoïcisme religieux et sa foi profonde dans le triomphe final du bien.

La carrière de cet idéaliste chez son oncle fut de courte durée. Lui aussi avait souvent « des fantaisies », comme tante Polly ; aussi en l'engageant lui avait-on posé la condition de s'occuper uniquement de la langue allemande avec les enfants, sans se mêler à rien d'autre.

Les études allemandes prospérèrent pendant trois mois jusqu'à l'arrivée de la femme du gouverneur d'Orel avec son fils. Pendant ce temps, « La Chèvre » avait su conquérir la sympathie et l'estime de ses élèves, malgré son apparence grotesque de Don Quichotte et son originalité.

Mais il arriva que le fils de l'éminente visiteuse cueillit et mangea une prune rare et en accusa le petit-fils du jardinier qui subit une punition sévère pour la peccadille d'autrui.

En même temps le coupable avait fait jurer aux témoins de sa faute de se taire sur elle. Mais Leskov confia le soir même à son précepteur la vérité qui le tourmentait.

(1) *Le croquemitaine*, XIX, p. 28 et sv.

(2) *Angoisse d'esprit* (*Tomlenié doukha*), Souvenirs d'adolescence, XVI, p. 48 (traduit par Denis Roche, Paris, 1906, sous le titre de *Tourment d'esprit*).

L'honnête Ivane Jacovlévitch s'indigna devant cette injustice ; il expliqua aux enfants que jurer en général, et en particulier dissimuler le vrai, était un péché grave, et il prit la résolution de leur donner l'exemple des sacrifices qu'on doit à la vérité.

Descendant le soir même au salon, devant toute la société qui y était réunie il déclara à la dame consternée que son fils était un menteur et, de plus, un être lâche et cruel, puisqu'il laissait un innocent souffrir à sa place, et que le devoir sacré de sa mère était de le corriger, avant qu'il ne fût trop tard et que son cœur ne s'endurcît...

... On peut deviner l'effet de cette « fantaisie ». Le pauvre maître d'allemand fut congédié séance tenante, avec l'approbation de tous les serviteurs, habitués à l'injustice de ce monde et trouvant toutes les protestations impertinentes et inutiles.

Mais les enfants, avec leur instinct non corrompu, comprirent mieux ce chevalier sans peur et le pleurèrent sincèrement. Ils décidèrent de l'accompagner en cachette jusqu'au tournant de la route qu'il parcourait à pied, emportant avec lui son maigre bagage. Leur dernière conversation et leurs adieux furent émouvants. Leskov en garda le souvenir dans son cœur.

Il était trop petit pour comprendre entièrement les idées de son maître, mais le sens général et les expressions un peu confuses restèrent dans son souvenir.

« Est-ce que nous vous verrons encore ? » demandèrent les enfants, en l'embrassant. « Peut-être se reverra-t-on quelquefois, soudain,... et puis on ne se verra plus, et de nouveau on se rencontrera... » dit-il énigmatiquement, et il ajouta quelque chose qu'ils ne purent comprendre.

« Où donc nous reverrons-nous ? » crièrent désespérément les enfants. Il étendit seulement les bras, comme s'il voulait montrer que l'espace n'existait pas pour lui, et s'éloigna d'un pas rapide « comme s'il s'envolait et se dissipait devant nos yeux émerveillés (1) ».

Leskov termine son récit en disant qu'il entrevit parfois dans sa vie, aux heures de crise, cette figure, qui le guidait vers

(1) XVI, p. 155-156.

des horizons plus larges et plus beaux et que souvent, quand il perdait tout espoir, elle lui montrait « où était Dieu » (1)...

Telles étaient, dans le domaine moral et religieux, les impressions qui dominaient la vie de Leskov quand il y entra encore à demi conscient, mais doué par la nature d'une grande sensibilité.

En parlant de son instruction, on ne saurait passer sous silence son premier précepteur et professeur de latin, le séminariste Appollinaire, qui l'initiait aux difficultés des grammaires russe et latine et le préparait à l'examen d'entrée du lycée d'Orel.

L'enfant avait alors neuf ans ; c'était après la malheureuse année de la famine et on commençait à penser sérieusement à son éducation. Mais le choix du mentor n'était pas très heureux. Malgré la différence d'âge, il conclut un pacte d'amitié avec son pupille et lui confia toutes ses ambitions et tous ses secrets (2). Se croyant très capable et poète, il rêvait de devenir fonctionnaire et composait des vers qu'il montrait à Leskov, et qui le firent renvoyer du séminaire avant le terme.

Durant l'absence des parents, les enfants passaient des semaines dans la maison de campagne gouvernée comme une petite république par des serviteurs de confiance, et où ledit Appollinaire représentait l'élément intellectuel.

Il ne jouissait pas d'un grand respect de la part du petit Nicolas : son vrai précepteur choisi par lui-même, était alors le vieux meunier Ilya (Élie) (3) qui peuplait l'imagination du garçon de légendes et lui ouvrait un monde mystérieux.

« Toutes ces histoires me paraissaient authentiques, et lui-même les racontait avec une telle foi que je commençais à devenir visionnaire. »

Pour le guérir de ses idées fantastiques, ses parents décidèrent de commencer son instruction religieuse et lui firent apprendre l'histoire sainte. Mais cet antidote agit faiblement sur son imagination surexcitée.

(1) *Ibid.*, p. 156.

(2) *Le croquemitaine*, XIX, p. 47-48.

(3) *Ibid.*, p. 29.

Ce même Ilya lui suggérerait l'amour de la nature et du paysan : « Aime-bien le paysan, répétait-il, écoute ce qu'il te raconte, mais ne le répète pas toujours. »

En 1841 finit la période campagnarde de son éducation ; il entre à l'école et passe la plus grande partie de l'année à la ville en pension dans une famille d'amis.

Orel lui fournit de nouvelles connaissances, surtout parmi le clergé ; mais la différence entre la ville et la campagne en Russie à cette époque, était beaucoup moins sensible que de nos jours.

Il est à remarquer que les impressions de la première enfance ont presque effacé du souvenir de Leskov les détails de sa vie scolaire (1). L'influence de l'école, des camarades, des professeurs, la formation de son esprit à l'âge ingrat de douze à quinze ans, nous échappent presque complètement. Quand Leskov parle de l'école secondaire de son temps, il décrit évidemment, d'après les récits des autres, des institutions qu'il n'a pas fréquentées lui-même (2). Dans son tableau du régime sévère qui régnait dans les écoles fermées du temps de Nicolas I^{er} il ne se souvient jamais de ses expériences personnelles à Orel ; nous ne savons même pas s'il fut un bon élève, s'il suivit facilement les cours.

Habitant avec son camarade Kraïévitch (futur mathématicien et physicien célèbre) la maison des Lossev (3), il fréquentait la maison de Mme A. Zinovief (4), nièce du prince Massalsky (5). Elle possédait une vaste bibliothèque qui se composait surtout d'œuvres littéraires. « Je lus tous les livres qu'elle contenait », écrit Leskov, qui complétait ainsi les études du Lycée (6).

L'unique professeur qu'il nomme, et dont il parle avec un grand respect, est le prêtre Père Ephimy Ostromyslsky : « J'ai eu l'extrême bonheur, dit Leskov, de recevoir mes premières

(1) *Le brouillard héraldique*, *Messenger historique*, n° 6, 1886.

(2) *Le rire et le chagrin* (*Smiekh u Goré*), XV, p. 5 ; *Les jeux-fuyants* (*Blojodaïoustchié ogonki*), XXXII, p. 3 ; *Le couvent des cadets* (*Kadetsky Monastyr*), III, p. 122.

(3) *Golovane l'immortel*, IV, p. 26.

(4) FARESSOV, *op. cit.*, p. 16.

(5) Prince Constantin Massalsky, auteur de plusieurs romans et chroniques, et premier traducteur de *Don Quichotte* (*Don Quichotte de la Manche*, traduit de l'espagnol par le prince Massalsky (Saint-Pétersbourg, 1838.)

(6) FARESSOV, *op. cit.*, p. 16.

leçons de religion d'un chrétien excellent. C'était le Père Ostromyslsky, ami de mon père et de nous tous, enfants, à qui il enseignait l'amour du vrai et de la charité (1). » Ce même prêtre reparait dans ses souvenirs comme un prédicateur de paix et d'amour du prochain, au moment tragique où l'on attend les suites du courroux d'un despote cruel (2).

Son oncle aimait la chasse à l'ours et élevait toujours plusieurs oursons jusqu'à ce qu'ils devinssent dangereux. Alors on les descendait dans une fosse et quand la bête, affolée et affamée, avait perdu tout souvenir de sa vie paisible avec les hommes, on la faisait traquer par les chiens.

Un jeune garçon, gai et bon tireur, élevait ces futures victimes du jeu cruel. Mais un des oursons, « Sganarelle », prit son éleveur tellement en amitié qu'il ne se séparait plus de lui. Quand le moment critique arriva, Ferapont (le jeune chasseur) laissa échapper son favori. Son maître en fureur allait le soumettre à la plus cruelle punition...

Mais c'était le jour de Noël... La fête commence lugubrement; le prêtre arrive, comme c'était l'usage dans tous les châteaux de nos ancêtres, et il sait par des paroles simples et émouvantes toucher le cœur du tyran. Ce dernier pardonne au chasseur fautif et l'embrasse en lui donnant la liberté : « Tu as su aimer une bête plus que ta sécurité, comme peu d'entre nous savent aimer leur prochain », ajoute-t-il. Ferapont ne quitta pas son maître jusqu'à sa mort et on l'appelait en plaisantant : « Le dompteur de la bête féroce ».

L'effet de la parole d'un vrai chrétien sur un homme de caractère indomptable ne fascina pas moins le petit Nicolas que les leçons du prêtre qu'il suivit plus tard au Lycée.

Son éducation religieuse, commencée dans les pèlerinages avec la grand'mère Alexandra Vassilievna, continuée par les impressions profondes que lui laissèrent sa tante Pélagie Dmitrievna et son maître d'allemand, se fortifia donc et s'accentua sous la direction du Père Ostromyslsky.

(1) *Le croquemitaine*, XIX, p. 76. *Le jugement suprême*, XXII, p. 92.

(2) *La bête féroce* (Zver), XVII, p. 37.

Par la suite, malgré les tentations qui l'attendaient dans sa longue carrière, il resta toujours un homme essentiellement religieux.

En définitive, son enfance relativement heureuse dans un milieu où il rencontrait des types variés — paysans, serfs, libres habitants des villes, membres du clergé, moines, nobles, commerçants — le prépara à la vie, sans lui inculquer les préjugés exclusifs d'une seule classe.

CHAPITRE II

LA JEUNESSE (1846-1861)

L'année 1846 fut, comme nous l'avons déjà dit au commencement, fatale à la famille Leskov.

L'incendie qui détruisit tout leur bien et la mort subite du père ayant mis la famille dans la gêne, le jeune Leskov dut quitter le lycée et commencer à travailler pour les siens. A peine âgé de seize ans, il fut admis comme petit fonctionnaire de chancellerie dans l'administration des Finances, à Orel (1). La rémunération était minime, mais il ne coûtait plus rien à sa mère, et l'aidait un peu.

Les circonstances exigèrent de lui d'autres sacrifices : en 1849, il fut obligé d'aller chercher fortune loin des siens, à Kiev ; il se trouva ainsi face à face avec les dures réalités de l'existence, littéralement seul dans un milieu inconnu.

C'est alors que commencèrent ses années errantes pendant lesquelles il recueillit les observations et les expériences qui constituèrent le fonds de son trésor littéraire.

Leskov avait à peine dix-huit ans, mais sa mentalité dépassait celle de beaucoup d'adolescents de cet âge. Il portait déjà toute la responsabilité de la vie sur ses épaules et avait une expérience assez vaste, sinon du monde, du moins de la diversité des hommes.

Son éducation scolaire était insuffisante et il tâchait de la compléter par des lectures ; mais « la sagesse livresque, dit un de ses biographes (2), l'avait à peine atteint ». C'était un esprit actif, dont les idées ne se formaient que par le contact avec la

(1) FARESSOV, *op. cit.*, p. 16 ; CHLIAPKINE, *op. cit.*, p. 206.

(2) SEMENTKOVSKY, *op. cit.*, p. 19-20.

vie. Les livres l'ont aidé à comprendre, mais n'ont jamais eu sur lui autant d'influence que la réalité.

Jusqu'alors il connaissait à peine la ville. Orel, comme nous l'avons déjà dit, n'était qu'un très grand village où tout le monde se connaissait et dont les habitants ne différaient pas beaucoup des campagnards. Kiev, centre universitaire et administratif, ville historique ayant une vie relativement mouvementée devait lui ouvrir de nouveaux horizons.

Il y arriva au commencement de la période connue en Russie sous le nom général des « années cinquante », période de mouvement rationaliste et de réaction contre l'idéalisme abstrait des « années quarante ».

C'est son oncle Serge Petrovitch Alférief (frère de sa mère) qui l'emmena d'Orel avec son frère cadet pour le placer dans les bureaux de recrutement militaire. L'existence des deux frères fut pénible ; leur oncle les avait logés dans un réduit de sa maison, mais ne les invitait pas à dîner avec lui. Ces années de pénurie lui laissèrent pour toujours des habitudes de sévère économie (1).

Leskov passait tous ses loisirs à l'Université, suivait les cours qui l'intéressaient, fréquentant les étudiants qui le prirent en amitié. Selon l'usage des intellectuels russes, il passait des nuits entières en discussions avec ses amis.

A cette époque Kiev n'avait pas encore pris l'aspect européen : il était empli de jardins et de parcs. Dans ses Mémoires (2) sur cette ville Leskov regrette que l'on ait détruit le jardin supérieur qui la dominait et où les étudiants avaient, pour ainsi dire, leur siège social, leur « Lycée » en plein air.

Il regrette aussi toute cette existence un peu bohème, mais pleine d'idéalisme et de belles inspirations ; les discussions passionnées sur Kant et Hegel, les conférences improvisées de

(1) CHLIAPKINE, *op. cit.*, p. 206. Sur les Alférief, voir le dictionnaire biographique de Venguérov, vol. I, p. 441-447, Saint-Petersbourg, 1889. Leskov : notes sur la famille Alférief, *Messager historique*, 1886, n^{os} 1 et 6.

Serge Petrovitch était professeur (1847-1874) de thérapeutique et doyen de la Faculté de médecine de l'Université de Kiev. Né à Orel le 4 août 1816, mort à Kiev le 31 mars 1884. Il est connu surtout pour ses travaux sur le typhus.

(2) *Les originaux de Kiev (Petcherskié Antiki)*, XXXI, p. 3 sv.

ses camarades mieux doués ou plus instruits que les autres. Il reproche à l'époque suivante d'avoir détruit par son positivisme ce côté idéaliste et pur de la vie de la jeunesse universitaire.

La ville, quoique très bien située, n'était pas très belle : toutes les maisons, excepté celles du centre, étaient en bois et beaucoup étaient très délabrées. Des rues entières étaient destinées à disparaître dans la reconstruction générale que le gouverneur (1), l'implacable Bibikov, était en train d'imposer à la population (2).

Privé de tout contrôle du côté de sa famille, Leskov se sentait attiré surtout par le quartier de Petchersk, où se trouvait la célèbre *Laure* de Petchersk (3). Là, habitaient des amis, arrivés comme lui d'Orel, qui l'entraînaient dans leurs distractions et leur existence assez tumultueuses (4).

Il était encore très jeune, avait un tempérament passionné, et, comme il le reconnut plus tard lui-même, donnait souvent cours aux dispositions « diaboliques » de sa nature. Montrant son portrait de jeunesse à l'un des critiques littéraires, il lui disait en souriant : « Vous voyez quel diabolin j'ai été alors (5). »

Tout en menant une vie un peu dissipée, il fréquentait des professeurs, et quelques-uns ont eu une grande influence sur son esprit. C'étaient, outre son oncle, M. Bogorodsky, M. Jakoubovsky et surtout M. Jouravsky, abolitionniste ardent, auteur d'un mémoire sur « La condition du servage et les moyens d'améliorer l'état des paysans (6) ». Il avait fait quelques tentatives pour introduire ses méthodes dans les vastes propriétés du comte Perovsky, que l'oncle par alliance de Leskov dirigeait en qualité d'intendant en chef.

Leskov défendait bravement ce fanatique contre toutes les accusations, tous les reproches dont il était victime (7), il l'estimait comme un idéaliste pratique, type d'homme qu'il

(1) Gouverneur général des Provinces du Sud-Ouest (1838-1852).

(2) *Les lettres de Leskov à Lebedintzev*, publiées en 1908, par V. Danilof.

(3) Grand monastère historique bâti sur les catacombes, fondé en 1013.

(4) CHLIAPKINE, *op cit.*, p. 206.

(5) VOLYNSKY, *Essai sur Leskov*, p. 98.

(6) FARESSOV, *op. cit.*, p. 26-27.

(7) *La famille déchue, Le rire et le chagrin, Les feux fuyants.*

appréciait le plus. Jouravsky revient dans beaucoup de ses œuvres sous un aspect très sympathique.

Après l'intimité de Leskov avec les paysans dans son enfance, l'abolition du servage était une thèse chère à son cœur. Jouravsky abordait le problème avec beaucoup de ménagements, prenant en considération les conditions réelles de la vie, l'embrassant du point de vue purement pratique, attitude qui correspondait aux dispositions de notre auteur. Secourir immédiatement et de manière efficace ceux qui souffrent était son mot d'ordre.

Les enseignements que son âme d'enfant avait reçus de toute une série de natures exceptionnelles le préservèrent du reniement superficiel et léger de la religion, auquel se laissaient entraîner ses contemporains. Il ne perdit pas la foi, malgré les influences contraires et les luttes, les hésitations et les doutes naturels à un garçon de son âge et de sa culture. C'est vers cette époque que se place aussi son premier amour, dont on ne sait presque rien et auquel il fait des allusions énigmatiques dans ses œuvres sans donner aucun nom, aucune indication directe : « O, femme étrange, belle et incomprise, qui as paru dans ma vie comme une vision passagère, et qui néanmoins as jeté dans mon âme la brillante semence, combien je te dois ! Que de fois je me souvins de toi, la première dans la série de tous mes engouements, la seule femme que j'aie aimée sans souffrance ni repentir (1)..... »

Cette jeune fille qui lui inspira des sentiments si purs était plus âgée que lui. Elle fut la première à lui enseigner qu'on apprend, non pour recevoir des diplômes, mais pour soi, pour comprendre la vie qui est le bien suprême (2).

Les fonctions que le jeune Leskov remplissait dans l'administration étaient très dures et désagréables : elles lui trempèrent le cœur et le caractère.

Tout un monde à part, avec son injustice atroce, ses douleurs insupportables, son endurance inouïe, passait quotidiennement

(1) *Les feux fuyants*, XXXII, p. 25. LERNER, *op. cit.*

(2) *Id.*

sous ses yeux (1). Le recrutement militaire avant les Grandes Réformes d'Alexandre II était chose sinistre. Pendant les vingt-cinq ans d'un service plein de rigueur, le soldat mourait en quelque sorte pour les siens ; il oubliait sa famille et son travail, devenait un homme de la Couronne, et quand il revenait, vieilli et sans force pour recommencer sa vie, il ne trouvait plus rien de familier ; souvent ses parents étaient morts, sa maison tombée en ruines.

On envoyait souvent Leskov en mission dans le gouvernement pour prendre sur place des renseignements sur les conscrits douteux. Il eut ainsi l'occasion de voir tant de détresses, tant de tableaux déchirants, et en même temps tant de faits d'abnégation, que l'expérience aurait suffi pour toute une vie humaine.

Son chef était Alexis Kyrilovitch Klioutcharev, homme sec, pédant, vrai « rond de cuir », exact dans son travail et dans son manque d'indulgence pour les autres, ne bronchant pas en congédiant des subalternes chargés d'une famille nombreuse, ni en inscrivant sur ses listes les petits Juifs qu'on prenait très jeunes au service militaire pour les élever dans les écoles spéciales de cantonistes (2). Malgré la jeunesse et le manque d'expérience de Leskov, cet homme implacable le chargea d'exécuter le recrutement des conscrits.

La répétition quotidienne de scènes déchirantes et la fatigue qu'il éprouvait à rester cloué toute la journée, et même une partie de la nuit à son bureau, finirent par le rendre presque insensible, ses nerfs ne pouvaient plus réagir.

C'est alors qu'un cas extraordinaire lui donna une secousse qui fit passer « son être par une régénération profonde ». Ses idées montèrent à un diapason moral plus élevé : employant la formule du philosophe religieux Vladimir Soloviev, Leskov nommait cet état : « la présence de l'Esprit dans le cœur ».

Il fut témoin du dernier degré possible de la douleur humaine,

(1) *Le jugement suprême*, XXII, p. 56.

(2) *Le jugement suprême*, XXII, p. 56 et sv.

Les écoles de cantonistes, qui furent instituées en même temps que les colonies militaires d'Araktchéf, avaient pour but d'élever les orphelins des soldats depuis le plus bas âge dans une atmosphère de discipline sévère.

celui où un homme se couvre d'une sueur de sang. « Mon propre sang afflua à mon cœur, et revenant rapidement à ma tête remplit mes oreilles de bruit », disait-il, en racontant ses impressions devant ce spectacle terrible (1).

Ce cas tragique eut une issue favorable, grâce à l'intervention du métropolite Philarète (2) de Kiev ; mais il donna pour la première fois à Leskov l'idée de quitter le service de l'État et de choisir une carrière plus calme. Il le fit, en 1857, et passa, en effet, au service privé et se mit à la disposition de son oncle par alliance, Alexandre Scott (3).

Leskov avait eu le courage de rester huit années entre les quatre murs de cette Chancellerie où, comme le dit un critique (4) : « chaque brique aurait pu être fondue dans les larmes des parents et des enfants ». La dernière année, il avait été promu au rang de secrétaire du Gouvernement (5).

En quittant le service, il avait vingt-six ans et quelques mois (6) ; il se sentait mûr, vieilli, et se croyait plein d'expérience, mais d'autres leçons pratiques l'attendaient.

L'oncle par alliance de Leskov, Alexandre Iakovlevitch Scott, était un puritain écossais. Sa famille se trouvait dans les meilleurs termes avec les Leskov, dont les enfants avaient en grande estime la piété un peu austère de leurs parents anglais.

Le vieux Scott (James) mourut à Moscou, où sa veuve organisa un « home » et un bureau de placement pour les gouvernantes anglaises. Les jeunes filles recommandées par cette maison s'essaimaient par toute la Russie, de préférence dans les gouvernements où ses quatre fils dirigeaient les grandes pro-

(1) *Ibid.*, p. 79-80, CHLIAPKINE, p. 206.

(2) Monseigneur Philarète (Amphitéatrov), célèbre par sa bonté et sa clémence qui n'avaient pas de bornes (1779-1857).

Leskov revient à lui dans les *Menus faits de la vie des évêques* où il en donne un portrait plein de vie.

(3) Mme Alférie, femme d'un des frères de la mère de Leskov, avait épousé en secondes noces l'Écossais A. Scott.

(4) N. LERNER, dans l'article consacré à Leskov, *Hist. de la litt. russe*, éd. Mir (1910).

(5) Second *tchine* d'après la *Table des rangs*. Leskov avait reçu le premier, en 1853,

(6) Leskov prit sa retraite le 30 octobre 1857. Voyez CHLIAPKINE, p. 206.

priétés foncières des comtes Perovsky et des Narychkine (1).

C'est là que l'abolitionniste Jouravsky, que nous avons mentionné, essayait d'introduire son système pour améliorer la vie des serfs.

En arrivant en Russie, le vieux James Scott s'était immédiatement rendu compte qu'en labourant la terre noire avec des charrues en bois (sokha), les paysans finiraient par épuiser le sol. Ses efforts pour introduire des charrues anglaises en fer rencontrèrent cependant une opposition très grande. Il en fut de même pour toutes ses innovations.

Ses fils ne furent pas plus heureux dans leurs expériences. Sous la direction de l'aîné, Leskov commença ses études pratiques sur la vie rurale et les mœurs de la population serve. Les leçons d'Alexandre Scott étaient dépourvues de toute illusion (2). Il était en train de faire coloniser quelques terres désertes dans le gouvernement de Penza et sur les bords de la Volga, avec des paysans provenant du gouvernement d'Orel que Leskov se flattait de bien connaître.

Cette émigration forcée ruinait des familles entières, les obligeait à rompre avec leurs habitudes, à vendre à la hâte leur bétail et leurs hardes, et constituait pour elles une véritable catastrophe (3). C'était un côté sombre de plus dans la vie du peuple russe d'alors, côté qui frappa douloureusement l'imagination de notre auteur « en herbe ».

Mais s'il éveillait en lui des impressions de pitié, s'il l'affermait dans sa résolution de servir l'humanité malheureuse, son stage chez un Anglais impartial lui ouvrit aussi les yeux sur les difficultés presque insurmontables qui l'attendaient.

Scott possédait tout un musée des innovations et améliorations que le paysan s'obstinait à refuser (4). L'insuccès des charrues anglaises dont le père s'occupait encore, semblait gagner tous les essais du fils. Comme preuve de l'hostilité des

(1) *Sur les Quakeresses*, XXXIII, p. 99 ; *L'enclos*, XX, p. 134.

(2) *L'enclos (Zagone)*, XX, p. 133-36 ; voyez aussi sur Scott : *Menus faits de la vie des évêques*, XXXV, p. 82.

(3) *Produit de la nature*, XXII, p. 134.

(4) *L'enclos*, XX, p. 144.

paysans russes de cette époque aux innovations, il racontait cette anecdote très caractéristique : Après une expérience réussie de la charrue légère en présence du propriétaire et des délégués des paysans, un vieillard demanda à l'intendant : « Où laboure-t-on avec ces charrues-là ? — En Angleterre, à l'étranger. — Cela veut dire chez les Niemtzi ? — Eh oui. — Cela veut dire chez les peuples qui achètent du blé chez nous ? — Mais oui, c'est là. — Eh bien, si nous labourons avec les mêmes charrues, qui nous vendra son blé ? (1) »

Sans avoir de dispositions particulièrement philanthropiques, Alexandre Scott aurait voulu apporter une aide positive au peuple qu'il voyait arriéré. Pour commencer, il voulait bâtir des maisons en pierre, bien éclairées, bien aérées et bien chauffées sur ses terres (2) du gouvernement de Penza. Il en trouva quelques-unes déjà bâties par le précédent propriétaire, mais elles étaient dans un état déplorable (3).

Les paysans, à qui ce dernier avait proposé de quitter leurs cabanes sans cheminées, malsaines et inconfortables, avaient refusé énergiquement ne voulant, à aucun prix, venir habiter les maisons en pierre. Ils étaient restés dans leurs habitations misérables et s'étaient servi de leurs belles maisons pour y mettre leur bétail et les ordures (4).

Cet entêtement, cet attachement aux préjugés exaspéraient l'Écossais, et il en conçut une idée peu flatteuse du caractère du peuple russe. Il communiqua ses observations au jeune Leskov quand celui-ci vint une fois à Raïskoïé (5).

Ses impressions étaient vraiment très pessimistes, et confirmaient jusqu'à un certain point les expériences personnelles du jeune homme. Toutefois, celui-ci n'oubliait pas les images et les sensations de sa première enfance, du temps où les vieux serviteurs lui parlaient comme à un ami.

(1) *L'enclos*, p. 136.

(2) Alexandre Scott acheta vers l'année 50, la propriété Raïskoïé, qui avait appartenu à N. A. Vsevolosky qui fit bâtir les maisons en question.

(3) *L'enclos*, p. 138.

(4) Il va sans dire que Scott essaya, lui aussi, d'installer les paysans dans les maisons après les avoir nettoyées ; il employa toute la force de la persuasion, mais ne réussit pas.

(5) *Le brouillard héraldique*, Mess. hist., n° 6, 1886.

« Tout ce qui est bon et utile ne peut convenir à ce peuple », disait le pionnier désenchanté, « ce sont des méchants et des sauvages ». Quand son neveu les défendait, il appuyait avec force sur ces qualifications désobligeantes. « Tu es Russe, cela te fait de la peine, mais moi qui viens du dehors, je juge impartialement (1). Souviens-toi de mes paroles : on s'obstine à faire croire à votre peuple que ce qui est mal est bien ; il viendra un temps où l'on s'en repentira (2). »

Le respect dû à l'oncle puritain ne parvint pas à diminuer les sentiments de charité et de tolérance infinie pour les frères mineurs qui remplissaient l'âme de Leskov. Pourtant, ses propres expériences débutèrent assez mal. Son service chez M. Scott consistait à voyager à travers la Russie pour toutes sortes de missions relatives à la direction des propriétés. Dans la première, où il s'agissait de surveiller un transport de paysans d'un gouvernement dans un autre, ne se fiant pas à son savoir-faire, son oncle lui avait adjoint un paysan, intelligent, mais rude et dur jusqu'à la cruauté, qu'il nommait lui-même en plaisantant « Pizzaro » (3), par allusion à ce dernier trait.

Les dispositions humanitaires et philanthropiques du jeune homme n'étaient pas un secret pour l'Écossais prévoyant. Il lui permit donc d'avance d'absoudre ou d'adoucir le sort des malheureux, en laissant l'administration entre les mains de Pizzaro, alias Pierre Semenov.

Usant de son droit d'arbitre supérieur, le jeune homme faillit laisser échapper la moitié des paysans. Ceux-ci ayant voulu descendre dans un petit bourg afin d'aller aux bains chauds, qui leur manquaient à bord des barques où ils étaient rongés par la vermine, il céda à leurs instances. Mais, abandonnant leurs familles, sans papiers, sans provisions, sans même connaître la route, tous ces amateurs de bains se mirent à marcher droit devant eux pour revenir à leur nid ruiné, à leur « chez soi ».

Cette imprévoyance, ce manque de jugement et la soumis-

(1) *L'enclos*, p. 145 ; *La suite* (*Chaumières sans cheminée*), Les Nouvelles, n° 117, 1884.

(2) *Le produit de la nature*, XXII, p. 134.

(3) XX, p. 145, le conquérant cruel et intrépide du Mexique.

sion aveugle avec laquelle ils obéirent au premier petit fonctionnaire de police qui les fit retourner sur leurs pas et les punit, sans d'ailleurs en avoir le droit, exaspéra le débutant, et Pizzaro préféra poursuivre son chemin sans lui. Faisant transporter son bagage sur la terre ferme, il le pria de ne plus paraître sur les barques : il trouvait que son indulgence détruisait la discipline et provoquait la révolte parmi les paysans.

La réalité brutale des exigences que la vie de ces temps durs et sans pitié imposait à ceux qui voulaient servir les hommes ne découragea pourtant pas le jeune Leskov. Ni le pessimisme de M. Scott, ni son rôle humiliant dans sa première mission ne lui ôtèrent le désir de continuer ses expériences, qu'il décrivit plus tard dans le recueil intitulé : *En cheminant* (1).

Pendant plusieurs années, il mena cette vie ambulante et se heurta principalement aux classes inférieures de la population, surtout aux paysans.

Durant un séjour plus prolongé près des confins des steppes (2), peuplées par les nomades (Bachkires et Tatars), il s'intéressa vivement à leurs mœurs et à leurs occupations. C'est là qu'il étudia à fond l'élevage des chevaux, étude qui lui servit plus tard pour ses récits (3).

De cette manière, il réunissait dans sa vaste mémoire une collection d'images, de types, de portraits, de bribes de conversations, d'expressions locales et de tableaux pittoresques ; mais en dehors de sa correspondance avec M. Scott, il n'écrivait rien.

Vers la fin de sa vie, il dit un jour à un de ses amis (4) qui s'intéressait à la source de ses sujets littéraires : « Voyez-vous ce coffre (il montra son large front) : c'est là que je puise mes matériaux, là que je garde mes impressions des six à sept années (5) de pérégrinations à travers la Russie, qui furent les meilleures de mon existence ». « Je n'ai pas eu à me faufiler, parmi les livres et les conceptions théoriques, jusqu'au peuple et à sa

(1) *V pout dorogu*, voyez là-dessus FARESSOV, *op. cit.*, p. 21.

(2) *Menus faits de la vie des évêques*, XXXV, p. 82-87.

(3) Surtout pour le *Pèlerin enchanté*, V, p. 3. (Il voyagea dans la région du bas Volga).

(4) Voir FARESSOV, *op. cit.* p. 20.

(5) Leskov avait passé trois ans au service de Scott. Les dates sont souvent inexactes dans ses récits concernant sa jeunesse.

vie. J'ai eu la chance de les étudier sur place et le livre n'a été pour moi qu'un auxiliaire... J'ai fait mes études sur les barques de Scott (1). »

Ne voulant pas rester toute sa vie en des fonctions privées, Leskov revint en 1860 au service de l'État, dans la chancellerie du gouverneur général de Kiev (2). Mais, avant de changer encore une fois sa carrière il se rendit dans sa région natale, où les dix années qui avaient transformé l'adolescent en homme mûr n'avaient presque rien modifié ni dans la vie d'Orel, ni dans les mœurs de ses habitants.

« Est-il possible que rien n'ait changé, pendant que j'ai passé par tant de crises, croyant en Dieu, le niant et le retrouvant de nouveau, aimant ma Patrie, me crucifiant avec elle, et me joignant à ceux qui la crucifiaient ! écrit-il (3)... Cette stagnation parut une offense à mon jeune amour-propre et je commençai à faire une revision générale. »

A cette occasion, Leskov se rend dans les monastères favorisés de sa grand'mère, mais il n'a pas le bonheur de la revoir elle-même. Il l'avait visitée pour la dernière fois au cours d'un de ses voyages d'affaires.

Dans les couvents il y avait plusieurs morts, bien des têtes blanchies, mais les souvenirs se pressaient et revivaient dans son âme. Une chose leur manquait cependant : la fraîcheur de sa jeunesse, de son enfance. « Je n'avais plus l'insouciance puérile, ni la foi chaude et vivifiante en beaucoup de choses qu'il était doux de croire et d'espérer (4). »

Rentré à Kiev, pour la première fois dans sa vie il fut entraîné dans un cercle littéraire.

Jusque là il n'avait aucune idée de sa vraie vocation ; mais son oncle Scott ayant montré plusieurs des lettres qu'il lui envoyait pendant ses voyages à un publiciste connu, Élie Selivanov, ce dernier lui signala les dispositions incontestables du jeune Leskov pour la littérature.

(1) *Le bœuf musqué*, XIV, p. 38.

(2) CHLIAPKINE, *op. cit.*, p. 206 (15-29 sept. 1860).

(3) FARESSOV, *op. cit.*, p. 20.

(4) *Le bœuf musqué*, p. 42.

Entouré de ses amis, qui encourageaient ses tendances littéraires, Leskov accepta volontiers les ouvertures de M. Séli-vanov, qui lui proposa d'écrire des articles pour quelque journal ou revue de la capitale.

Son premier article, *Pourquoi les livres sont-ils si chers à Kiev?* fut imprimé dans le n° 135 du *Journal de Saint-Pétersbourg* sous forme de lettre (1). Par son ton et son style, cet article plut aux professeurs de l'Université de Kiev, A. Walter et N. Kozlov (2), qui, à leur tour, conseillèrent à Leskov de s'essayer dans le domaine des « belles-lettres » (3).

En même temps, le Dr Hahn, rédacteur de *La Médecine contemporaine*, l'invita à collaborer à ce journal (4). Il est curieux de constater que leur amitié commença grâce à la traduction des œuvres de Walter Scott, qui étaient sous presse à l'imprimerie de la *Médecine contemporaine*. Tous les deux étaient grands admirateurs du romancier écossais et discutaient ses œuvres avec chaleur (5).

Néanmoins, dans ses premières tentatives, Leskov resta dans le domaine purement pratique et utilitaire, en profitant des connaissances acquises au service de l'oncle Scott.

Voici la liste de ses articles parus dans la *Médecine contemporaine* : *Les édifices publics* ; *De l'ivrognerie et de la lutte contre elle* ; *De la classe ouvrière* ; *De la médecine administrative* ; *Les médecins du bureau de recrutement* ; *La santé du peuple* ; *Le recrutement des ouvriers*, etc.

Il plaça encore quelques articles de ce genre dans l'*Indicateur économique* (6) ; à en juger d'après les titres, ces essais étaient très éloignés de la littérature proprement dite (7). Mais, en dépit

(1) *Peterbourgskia Viedomosti*, mai 1860.

(2) CHLIAPKINE, *op. cit.*, p. 206-207 ; FARESSOV, *op. cit.*, p. 28.

(3) Cette expression est consacrée en Russie pour désigner le domaine du roman, des nouvelles et des contes dans la littérature.

En russe, ces deux mots se sont transformés en un seul terme *belletristique*.

(4) *La médecine contemporaine*, journal hebdomadaire édité à Kiev de 1860-1874 par les docteurs A. Walter et N. Koslov.

(5) CHLIAPKINE, *op. cit.*, p. 207.

(6) *Indicateur économique, politique et industriel*, édité de 1857-1861, par Vernadsky, Saint-Pétersbourg.

(7) *Sur ceux qui cherchent des emplois dans le commerce en Russie.*

« Quelques mots sur les endroits de vente de l'eau-de-vie, de la bière et de l'hydromel. »

de l'aridité des sujets, Leskov les traitait avec chaleur et y introduisait son thème favori : « Servir toujours l'intérêt public ».

Plusieurs de ses amis, vivement intéressés par ses articles, l'invitaient avec insistance à venir à Saint-Pétersbourg. Après leur avoir résisté quelque temps, Leskov céda, et en 1861 il abandonne définitivement ses autres intérêts pour suivre sa vocation de romancier et de nouvelliste (1). Ainsi se termine pour lui, à l'âge de trente ans, la période de préparation.

Il n'y avait rien eu de prémédité en elle. Leskov était loin de songer à la littérature : il avait rêvé d'abord de se faire moine (2), plus tard, de se consacrer à la science (3), enfin, de devenir un philanthrope actif.

Il cherchait un moyen sûr d'aider son peuple, non par des discours, mais par des faits. Et, par l'ironie du sort, il devait se vouer au métier le moins pratique du monde, celui d'un « maître de la parole » ; il devait s'attacher pour le reste de sa vie aux livres qu'il considérait dans sa jeunesse comme un moyen accessoire, et non comme un des buts de l'existence.

(1) Voir FARESSOV, *op. cit.*, p. 28 ; CHLIAPKINE, *op. cit.*, p. 207.

(2) *Les feux fuyants*, XXXII, p. 3.

(3) *Les originaux de Kiev*, XXXI, p. 3.

CHAPITRE III

DÉBUTS LITTÉRAIRES

Le moment où Leskov arriva à Saint-Petersbourg coïncida avec une crise morale et politique de la Russie.

C'était au lendemain de la première des « Grandes Réformes » du règne d'Alexandre II : celle de l'abolition du servage (19 février 1861). Toute la société russe se trouvait en état de fermentation.

Leskov, abolitionniste fervent, se trouvait en province durant les travaux préparatoires de cette grande réforme (1), pour lesquels on avait su attirer dans la capitale, de toutes les parties de l'État, une quantité d'hommes doués et capables, sincères et actifs. Par contre, au moment où l'affranchissement des paysans allait entraîner un changement sensible dans la vie locale, Leskov s'installa à Pétersbourg, d'où il ne put observer de près cette transformation subite. C'est là, évidemment, l'explication du fait que dans aucune de ses œuvres on ne trouve une allusion directe au moment où les paysans ont passé du servage à la liberté ; il ne décrivait généralement que ce qu'il avait vu ou éprouvé lui-même. En tout cas, cette lacune est d'autant plus regrettable que ses descriptions auraient présenté les faits avec exactitude, sans en diminuer ou exagérer la portée.

On peut juger de son état d'esprit en 1861, d'après ses dispositions générales et son activité précédente au service de M. Scott. Il arrivait à Saint-Petersbourg exalté par les perspectives qui s'ouvraient à sa nature énergique et pratique. Connaissant à fond le sol où la semence bienfaisante de la réforme venait de tomber, il se précipita à la recherche des laboureurs

(1) Les commissions de rédaction et le Comité suprême.

habiles qui, croyait-il, devaient affluer au centre ; mais deux choses lui préparaient d'avance une place isolée dans la société dont il franchissait le seuil : son éducation et son provincialisme.

N'ayant pas passé régulièrement par l'école secondaire et l'Université, il était presque un autodidacte ; d'autre part, il était plein de ses impressions locales et apportait ses observations du peuple, telles quelles, dans un milieu où on se nourrissait de systèmes et de théories importés d'Occident, ou inventés dans les cabinets des professeurs et des dilettantes.

Cette société fermée et éloignée de la vie pratique accueillit le jeune intrus avec hauteur et méfiance, comme un homme « sans instruction supérieure » (1), sans relations dans les milieux sérieux, en naïf provincial. De son côté, se heurtant dès le premier pas à une ignorance totale des réalités russes, dont faisaient preuve les meilleures têtes de son entourage, il devait bientôt se désillusionner sur les « hommes nouveaux » (2).

Essayons de donner une idée de ce que représentait la classe intellectuelle de Saint-Petersbourg et de Moscou dans les « années soixante » (3), qui tiennent une place si considérable dans l'histoire de la culture russe.

Pour comprendre une société, il suffit souvent d'en connaître les idoles, les objets d'adoration et d'imitation. Cette manière se justifie pleinement en ce qui concerne les intellectuels russes de tous les temps, et particulièrement des années qui précédèrent les grandes réformes. Deux groupes y étaient aux prises : les *Slavophiles* et les *Occidentaux* ou, plus exactement, deux conceptions différentes de la Russie. D'un côté, avec les Slavophiles, le nationalisme qui soutenait la nécessité du développement d'une culture à part, essentiellement russe, ayant pour base un passé

(1) Terme consacré dans la langue parlée par les intellectuels russes, s'appliquant à tous ceux qui n'ont pas fait de hautes études. Ce manque d'instruction universitaire fermait l'entrée de presque toutes les fonctions et carrières en Russie.

(2) Terme qu'on appliquait alors aux groupes actifs, se croyant destinés à transformer la Russie.

(3) La division de l'histoire du xix^e siècle en décades est propre aux savants russes ; elle a passé à quelques historiens français qui écrivaient sur l'histoire de la littérature russe et l'expression « années quarante » « années soixante » est maintenant une locution consacrée.

antérieur à Pierre le Grand ; de l'autre, avec les Occidentaux, le reniement complet du passé, de toute l'histoire, des traditions, qui ne se rattachaient pas aux conceptions de la culture occidentale, et la passion de se rapprocher le plus possible des modèles européens, au détriment même du caractère national.

Les inspireurs de ce dernier groupe étaient V. Bêlinsky (1) dans les dernières années de sa vie, et A. Herzen (2). Les idées slavophiles avaient des représentants non moins remarquables dans la personne de A. Khomiakov, des frères Kiréevsky et de la famille entière des Aksakov (3).

Malheureusement, ces adversaires n'échangeant guère leurs idées par écrit, leur polémique compte très peu de livres et d'articles. C'est à peine même si leurs divergences influencèrent la littérature proprement dite, qui comptait pourtant à cette époque des débutants célèbres (4). Leurs idées régnaient dans la société instruite, elles se discutaient dans tous les cercles et salons des deux capitales (principalement à Moscou), mais elles se répandaient plutôt comme un fluide invisible.

Le fait est que le gouvernement de Nicolas I^{er} désapprouvait également les uns et les autres (5), parce que, partant de deux points opposés, ils aboutissaient tous à la condamnation de sa politique. La bête noire des deux partis était le servage et ses conséquences désastreuses.

Loin de l'approuver, comprenant bien les avantages moraux et économiques qu'on pouvait attendre de la libération des serfs, Nicolas I^{er} avait toujours en vue leur affranchissement,

(1) Critique célèbre (1810-1848) qui, malgré les revirements fréquents de ses idées, domina par son influence, pendant les années quarante, les esprits de la classe cultivée.

(2) Auteur de plusieurs œuvres purement littéraires, plus tard chef du mouvement révolutionnaire parmi les émigrés russes à l'étranger, où il vécut pendant plus de vingt ans (1848-1870). Il était l'éditeur du journal *La Cloche* (*Kolokol*).

(3) A. S. Khomiakov, poète et un des plus grands penseurs religieux du XIX^e siècle, théologien méconnu et apologiste de l'Orthodoxie (1803-1860) ; Serge Aksakov (1791-1859), célèbre auteur de *Chronique de Famille* et des *Années d'enfance du petit-fils de Bagrov*, père de Konstantin Aksakov (1817-1860), historien, poète, dramaturge, et de Jean Aksakov (1823-1886), publiciste et vrai chef du parti slavophile.

(4) Tels que TCHOURGUÉNEF (les *Récits d'un chasseur*), TOLSTOI (*Premiers récits*), GONTCHAROV (*Histoire ordinaire*), PISSEMSKY (*Mille âmes*), GREGOROVITCH (*Les pêcheurs*), etc.

(5) Le deuxième recueil des slavophiles (1853) fut défendu par la censure, pour ce qui n'y était pas dit, et tous les collaborateurs (KHOMIAKOV, AKSAKOV, prince TCHERKASSKY, KIRÉEVSKY) furent placés sous la surveillance spéciale de la police.

comme une possibilité éloignée. Mais, terrorisé par la tentative d'un coup d'État au moment même de son avènement au trône, il craignait tout ce qui pouvait, selon lui, révolutionner la nation, tous les changements brusques dans la politique.

Il craignait surtout les rumeurs intempestives, les espoirs déçus, et faisait mystère de tous ses projets d'État. On se croyait tellement éloigné de toute réforme concernant les serfs, qu'on soupçonnait à peine les travaux de nombreux comités réunis depuis le commencement du règne (1).

Pendant que la réforme se préparait déjà, la littérature commençait à aborder avec violence la question des paysans asservis. Cette ignorance ne surprendra pas, si l'on songe que c'est sous le règne de Nicolas I^{er} que s'est ouverte l'ère du bureaucratisme, suite naturelle de la méfiance entre le pouvoir et la société instruite depuis le procès des Dekabristes (2).

L'avènement d'Alexandre II (1855), le caractère du jeune monarque, certaines expressions de son Manifeste, au sujet de la campagne de Crimée, firent l'impression d'une fenêtre ouverte dans une salle sombre, voûtée et sans air.

On se sentait libre après une longue contrainte; la censure perdait ses rigueurs, la critique déployait ses ailes, et l'on se hâtait d'exprimer, de crier à haute voix tout ce que l'on avait pensé en silence sous Nicolas I^{er}. La soupape ouverte, un torrent de sentiments, d'idées, de convictions parfois erronées

(1) Nous renvoyons les lecteurs, qui désireraient connaître les différentes étapes parcourues depuis le Comité du 10 décembre 1826, à l'*Histoire Russe* de PLATONOV, Saint-Petersbourg, 1917, et aux livres consacrés spécialement à cette époque : DJANCHIEV, *L'Epoque des grandes réformes*, Moscou, 1896 ; KORNILOV, *Histoire du mouvement social et de la question paysanne en Russie*, Saint-Petersbourg, 1905 ; SEMENOV, *L'Emancipation des serfs*, 3 vol., 3.368 p., Saint-Petersbourg, 1888-93, ouvrage capital sur la réforme paysanne ; IVANIOUKOV, *La Chute du servage en Russie*, Saint-Petersbourg, 1903 ; GOLOVINE, *Le Roman russe et la société russe*, Saint-Petersbourg, 1897 ; PYPINE, *Caractéristiques des idées littéraires en Russie dans les années 20-50*, Saint-Petersbourg, 1906 ; MICHAÏLOVSKY, *Littérature et vie*, articles dans la revue *Le Trésor russe*, 1896-97 ; C. DE CARDONNE, *Histoire du règne d'Alexandre II* (vingt-cinq ans de règne), Paris, 1883 ; ZABLOTZKY DESIATOVSKY, *Le comte Kisselev et son temps*, 4 vol., Saint-Petersbourg, 1882.

(2) Le 14 décembre 1825 un groupe de la jeunesse aristocratique militaire, faisant partie d'une société politique clandestine, souleva les régiments de la garde à Saint-Petersbourg, en vue d'un coup d'État. La conspiration ayant échoué, tous ceux qui y participaient furent jugés sévèrement, quelques-uns exécutés, d'autres déportés en Sibérie ; leur procès est connu sous le nom de celui des *Dekabristes* (*Decembristes*).

se répandit sur la classe instruite de la population russe (1).

La littérature et surtout la critique en souffrirent les premières. De nouveaux maîtres parurent, les pages des journaux et des revues se remplirent de leurs écrits. A la tête de ce mouvement quasi littéraire, nous voyons tout d'abord Tchernychévsky, ensuite les jeunes critiques Dobrolioubov et Pissarev. L'influence du premier surtout fut énorme ; c'est lui qui dicta la loi aux « hommes nouveaux » qui aspiraient à régénérer la Russie.

A eux trois, ils parvinrent à réformer les idées concernant le rôle de l'art et de la littérature dans la vie.

Les limites et le but de notre travail ne nous permettent pas de nous arrêter longuement à ces auteurs. Mais, pour comprendre la position de Leskov, il est indispensable de signaler les idées et les tendances qui dominaient la vie intellectuelle des « années soixante ».

Elles peuvent se résumer ainsi :

1^o *Critique hostile* de l'état de la Russie aussi bien dans le passé que dans le présent : blâme du *Gouvernement réactionnaire*, des *superstitions religieuses*, de l'*ignorance du peuple*, du *système d'éducation*, des *mœurs*, de la *manière de vivre*, de tout ce qui étant arriéré, stagnant, ne concorde pas avec le mouvement moderne et les découvertes de la science ;

2^o *Œuvre à accomplir* : tout est à refaire ; il faut renverser les dieux du passé, démolir tous les autels, réédifier toute la vie. Appel aux hommes nouveaux qui n'existent pas, mais qui doivent venir, on ne sait pas bien d'où, pour accomplir ce travail de titans ;

3^o *Moyens* : en attendant le jour où l'on pourra disposer de moyens efficaces pour reconstruire le pays, le peuple, et même le monde, il faut s'emparer de la littérature et en faire un instrument de lutte. *Guerre à la littérature et à l'art qui prétendent se suffir à eux-mêmes, ou visent à élever l'âme sans se préoccuper des misères présentes ! L'art et la littérature n'ont le droit d'exister qu'en tant qu'ils développent des sentiments civiques et sociaux, ou font ressortir les côtés défectueux du régime.*

(1) HAUMANT, *op. cit.*, p. 208-211.

La facilité avec laquelle le mouvement gagna la société, qui la veille encore semblait si paisible, s'explique par le fait que depuis un certain temps une couche nouvelle s'élevait peu à peu jusqu'au niveau de la classe instruite de la noblesse russe. Grâce à l'instruction secondaire et supérieure, des intellectuels (*intelligentzia*) n'appartenant à aucune classe distincte, fils de prêtres, petits fonctionnaires, commerçants de province, pénétrèrent dans les milieux cultivés des deux capitales ; les *Raznotchintsy* (gens de tout rang), comme on les nommait, atteignirent rapidement les carrières libérales et envahirent les domaines intellectuels comme une horde étrangère (1).

N'ayant pas de traditions, d'éducation affinée, de culte profond du Beau, ils applaudissaient à toutes les théories, voire à tous les paradoxes, qui ne provenaient point d'un passé trop aristocratique pour leurs goûts. Les idées politiques et sociales les attiraient plus que les discussions philosophiques. Sous la pression de ce groupe nombreux, les Lettres durent céder la place à la « Science positive », comme on disait alors, qui chassa les questions abstraites, jusque là si intéressantes pour la société cultivée. Mais, pour ne pas être induit en erreur, il faut bien se rappeler ce que l'on entendait alors par l'expression « Science positive ».

Les évolutionnistes, Darwin, Faraday, Huxley et d'autres avaient frappé l'imagination de la jeunesse russe et de ses guides, et fait passer presque spontanément du spiritualisme à un matérialisme outré. On ne jurait que par Spencer ou Mill, on ne lisait que l'*Histoire de la Civilisation* de Buckle, qui pendant un demi-siècle passa pour indispensable au développement de tout jeune homme.

Pour saisir exactement l'état d'esprit de ce groupe considérable, il n'est pas inutile d'ajouter que les idées matérialistes y étaient confondues avec celles de la politique libérale.

En même temps, l'idée de la responsabilité individuelle reculait devant un dogme nouveau : celui de l'influence prépondérante du « milieu ».

(1) GOLOVINE, *Le roman russe*.

Une réforme sociale absolue pouvait seule régénérer ce « milieu », d'où provenaient tous les maux. Par conséquent, tout devait tendre à cette transformation indispensable ; tout ce qui ne pouvait y servir paraissait superflu ou nuisible.

Un trait du caractère russe, sa religiosité innée, y joua certainement un grand rôle. Les idées nouvelles furent immédiatement élevées à la hauteur d'une religion, et c'est avec un fanatisme extrême que la jeunesse commença à prêcher ses nouvelles théories. Le point de départ de ces tendances fut la thèse de Tcherychevsky sur *L'art et la vie réelle*, où il rabaisait le rôle de l'artiste jusqu'à celui d'un simple photographe. Huit ans plus tard, Tchernychevsky publia un roman à thèse intitulé *Que faire ?* (1863) (1) où il semblait avoir présenté une solution incontestable, en faisant agir ou périr des héros-mannequins d'après ses principes sur le but de la vie et les relations sociales. Par malheur il n'y avait là que des théories qui ne répondaient nullement aux réalités de son époque. Toutefois, malgré la sécheresse du style et le caractère ennuyeux du sujet, le public se jeta avec avidité sur ce roman et le prit très au sérieux, croyant y trouver la solution de tous les problèmes du jour (2).

Une autre idole de l'époque, Dobrolioubov, que nous venons de nommer, eut une grande influence durant les dernières années qui précédèrent l'émancipation des serfs.

Idéaliste au fond de l'âme, il raisonnait en matérialiste, considérait toute la littérature comme un moyen de répandre ses idées libérales, et surtout d'ouvrir les yeux sur les imperfections sociales, en fustigeant l'ignorance, l'obscurantisme, les superstitions (3). Il n'appréciait les chefs-d'œuvre des auteurs les plus célèbres que de ce point de vue ; mais il était consciencieux, avait un style sobre et possédait un grand talent de publiciste. Malheureusement, le goût artistique lui faisait totalement défaut (4).

Le troisième, Pissarev, l'enfant terrible de la critique russe,

(1) *Le Contemporain*, nos 3-5. La thèse fut publiée et soutenue en 1855.

(2) TCHERNYCHEVSKY, œuvres complètes, 11 vol., Saint-Petersbourg, 1905-1906.

(3) *Menus faits littéraires de l'année passée*.

(4) DOBROLIOUBOV, œuvres critiques, 4 vol., Saint-Petersbourg, 1911 (1836-1861).

commença sa carrière très jeune, après de brillantes études universitaires. Il étonnait ses professeurs par l'étendue encyclopédique de ses connaissances et la hardiesse de ses jugements. Il fut mêlé à une aventure politique et subit une réclusion à la forteresse, qui lui valut une réputation de martyr politique, titre des plus appréciés en Russie par les intellectuels.

Il était doué, avait un grand talent de polémiste, mais était âpre, mordant, sans scrupule, passablement outrecuidant ; il se croyait compétent dans toutes les questions d'ordre social. Il devint donc une des idoles de la jeunesse, d'autant plus qu'il reniait énergiquement toutes les traditions, pour la plus grande gloire de cette « Science positive » dont nous avons déjà parlée (1).

Il commença par détrôner la gloire de la littérature russe, Alexandre Pouchkine, en qui il ne voulait voir qu'un versificateur habile, exempt de tout sentiment civique, inutile par conséquent et même ridicule au point de vue moderne. Ensuite vint une série d'articles où il traita légèrement la famille, les croyances, l'histoire de son peuple et les bases sociales, en tant qu'elles ne s'accordaient pas avec les dernières découvertes de la science (2).

A eux deux, Pissarev et Dobrolioubov fondèrent l'école qui dirigea désormais l'opinion publique en Russie, plus que le journalisme proprement dit (3).

Exprimant toutes les idées, nées pendant la période d'oppression, les hommes de lettres répondaient aux tendances générales de la société.

La haine déchaînée continuait à se manifester contre les maux qui n'existaient presque plus. Au lieu de glorifier la nouvelle ère qu'ouvrait la loi du 19 février 1861, on s'acharnait à critiquer les institutions mortes ou mourantes. Tandis que l'époque précédente, avec ses discussions académiques et philosophiques

(1) Voyez GLINSKY, *Epoque des grandes réformes*, Saint-Petersbourg, 1908, *Messenger historique* ; SKABITCHEVSKY, *Histoire de la littérature russe au XIX^e siècle*, Saint-Petersbourg, 1909.

(2) PISSAREV (1840-1868), *œuvres complètes* avec préface de SOLOVIEV, Saint-Petersbourg, 1909.

(3) L'influence de cette école s'est fait sentir jusqu'à la révolution de 1917 et se retrouve même de nos jours dans la critique des émigrés.

élevait une génération de penseurs, celle-ci préparait des destructeurs (1).

Où grandissaient donc les hommes d'action attendus ? Où se cachaient les forces qui appliqueraient les réformes (2) ?

Tout ce que le peuple avait produit d'hommes intelligents, aptes au travail pratique, se précipita au service de l'État, dans les nouvelles institutions ; mais l'appui qu'ils trouvèrent dans la société instruite fut assez faible. Le poison de la critique était trop efficace. On s'étonnait que les réformes n'apportassent point immédiatement un bien-être général, que la pauvreté, l'ignorance du peuple, les maladies et les injustices ne disparussent pas d'un seul coup, et l'on en cherchait la raison dans leur insuffisance : la liberté politique devrait les suivre de près pour réparer tous les maux. Sans se soucier du peuple qui n'avait pas eu le temps de s'adapter à la liberté personnelle, on exigeait un saut dans l'inconnu, une constitution plus libérale que celle des États européens. La littérature publique ou clandestine se nourrissait de fiel et de vinaigre, de déceptions et de récriminations, mais toute cette littérature tendancieuse ne comprenait dans ses rangs que des auteurs de second ordre. Ceux qui méritaient le nom de « grands écrivains » ne se laissaient pas entraîner par le mouvement malsain. Ils reflétaient dans leurs romans les phénomènes nouveaux qui se produisaient dans la vie ; mais ils les appréciaient à leur juste valeur.

Cependant la critique militante ne les ménageait pas non plus (3), mais la réputation de Tolstoï, de Tourguénef ou de Dostoïevsky était déjà faite ; « le public s'obstinait à les admirer » et leur gloire ne pouvait s'éclipser que provisoirement.

La position de Leskov lors de son arrivée à Saint-Petersbourg,

(1) Voyez le dialogue entre Bazarov et Paul Kirsanov dans *Les pères et les fils*, de TOURGUÉNEF.

(2) Après l'abolition du servage en 1861 vint la réforme de la justice en 1864, celle du gouvernement local (zemstvo) en 1864 et celle du recrutement de l'armée (service obligatoire).

(3) M. A. MAZON, *Un maître du roman russe (à propos du Ravin)*, Paris, 1914 ; ŠKABITCHEVSKY, *Histoire de la littérature russe*, Œuvres, vol. V, p. 30-62, *En quoi la tendance politique diffère-t-elle de la tendance littéraire*, Messenger du Nord, 1895, III ; CHELGOUNOF, *Œuvres critiques*, 3 vol., Saint-Petersbourg, 1909 ; MIKHAILOVSKY, *Œuvres*, vol. II (sur *Les Possédés*), p. 244-45 (Saint-Petersbourg, 1886) ; FARESSOV, *Leskov et ses critiques*, Messenger historique, III, 1897 ; GOLOVINE, *op. cit.*, p. 119 et sv.

était, au contraire, peu avantageuse. Provincial, autodidacte, mais connaissant à fond la vie populaire, ami sincère des réformes d'Alexandre II, croyant, religieux même, rempli de respect pour les traditions et parfaitement étranger aux luttes intérieures des cercles et des partis, il offrit une proie facile à la critique malveillante.

Sa résistance excita des hostilités et des récriminations difficiles à comprendre à la distance d'un demi-siècle.

Il débuta, sous le pseudonyme de Stébnitzky, par des articles dans la presse quotidienne ou hebdomadaire et dans quelques revues mensuelles (1).

On l'accueillit dans les cercles littéraires, où ses amis de Kiev l'introduisirent ; mais ses fréquentations étaient plutôt variées : ami du révolutionnaire international Arthur Benni (2) et son collaborateur dans le journal *L'Abeille du Nord*, il donnait des articles à la revue de Dostoïevsky et d'Appolon Grigoriev (3), qui étaient tout le contraire des radicaux.

Ses convictions d'alors avaient une certaine empreinte de libéralisme modéré. Il approuvait l'esprit démocratique des réformes et en attendait des conséquences heureuses pour le pays. Le devoir sacré de chaque citoyen russe était donc, selon lui, d'aider le gouvernement à introduire les nouvelles lois dans la vie.

Les articles qu'il publia dans cette période montrent bien son état d'esprit. Citons, entre autres, l'essai, publié dans la *Parole russe* (4) (*Rousskaia Rietch*), où il parle en termes tou-

(1) *Les Mémoires de la Patrie*, revue mensuelle ; *Le Messager des Livres*, revue bibliographique, Saint-Petersbourg, 1860-67 ; *L'Abeille du Nord*, fondée en 1825 par GRETCH et BOULGARINE, passa à BERNI en 1860 et fut fermée par suite de l'absence complète de lecteurs. Voyez là-dessus LESKOV, XXV, p. 70 ; *La Parole russe*, revue éditée par Eugénie Tours (comtesse de Salhies) ; *Le Temps* (1861-63), la plus brillante des revues littéraires et politiques éditée par M. et Th. Dostoïevsky, organe du « parti du sol natal » (potchvenicki) qui eut un très grand succès. Sa devise était d'unir le peuple aux classes cultivées et de réparer ainsi la faute de Pierre le Grand ; *La Bibliothèque pour les Lectures*, revue dont le rédacteur était Pissemsky et qui passa, en 1863, à Boborykine.

(2) *L'homme énigmatique*, XXVIII, p. 3 (1871). Dans ce récit, consacré à la mémoire de son ami, Leskov fait preuve d'une grande tendresse pour cet idéaliste incorrigible, pour sa nature noble et pure et ses desseins élevés, quoique tout à fait irréalisables.

(3) *Le Temps*. Apollon Grigoriev, critique célèbre par ses convictions nationalistes et antipode de Dobrolioubov et Pissarev (1822-1864).

(4) *Ma dernière rencontre avec Chevtchenko*, voyez FARESSOV, *op. cit.*, p. 29 (1861, nos 19-20). Tarasse Chevtchenko, poète et peintre d'un grand talent. Voir : STOROJENKO, *Le génie infortuné*.

chants de Tarass Chevtchenko, poète petit-russien, mort quelques jours avant l'émancipation, et l'article *De la dépendance dans les engagements*, où il se dresse contre la société qui ne donnait aux travailleurs intellectuels d'autre carrière conforme à leur dignité que celle de fonctionnaire de l'État.

Tous ces articles sont conçus dans un esprit libéral et progressif. Citons aussi sa correspondance intitulée : *Lettres de Saint-Petersbourg*, où il soutient le droit des femmes à prendre part aux travaux de la Société de géographie (1). Il revient plusieurs fois à la question de la liberté féminine ; ses opinions sont très saines (2) et loin des exagérations où tombaient ses contemporains qui jugeaient les liens de famille incompatibles avec la liberté de la « femme nouvelle ».

Pourtant Leskov se montrait trop modéré pour les goûts et les tendances de la majorité des libéraux russes. On commençait à le regarder de travers ; ses relations avec certains collègues du journalisme étaient déjà assez tendues quand la catastrophe éclata. Ce fut un moment décisif qui détermina sa position pour la vie. Nous sommes forcés d'en donner les détails, d'autant plus que tout cet incident pourrait paraître invraisemblable.

Au mois de mai 1862, de grands incendies eurent lieu à Saint-Petersbourg. Des quartiers entiers furent réduits en cendres, et devant cette calamité l'Administration perdit quelque peu sa présence d'esprit. Le peuple fut extrêmement excité ; des rumeurs vagues concernant la cause de ces malheurs se répandirent dans la foule qui accourait aux incendies (3). On accusait « les rouges », surtout les étudiants, d'avoir mis le feu au marché Apraxine (centre des incendies) pour des raisons politiques. La foule, crédule et mal avisée, se précipita sur un étudiant pour le jeter dans les flammes et il ne fut sauvé que grâce à l'intervention de la police. Un autre étudiant (camarade de

(1) FARESSOV, *op. cit.*, p. 29.

(2) Surtout dans son étude intitulée *Les femmes russes et l'émancipation*, Parole russe, n° 60, 1861.

(3) L'empereur Alexandre visita à plusieurs reprises les quartiers sinistrés et dirigeait lui-même les secours.

Voyez p. 132-133, BARSOUKOV, vol. XIX, et *Archive russe*, n° 8, p. 594, 1899.

gymnase d'Arthur Benni) fut presque assommé dans des circonstances semblables.

Ces atrocités coïncidèrent avec une proclamation des révolutionnaires au nom de la « Jeune Russie », proclamation conçue dans la forme la plus révoltante appelant à l'anarchie et la destruction (1), et qui fut blâmée même dans un des numéros de *La Cloche*, éditée à l'étranger par Alexandre Hertzén (2).

Croyant de son devoir de défendre les étudiants russes contre la calomnie, qui pouvait les rendre victimes de la fureur populaire, Arthur Benni, l'homme le moins pratique et le moins avisé du monde, proposa à Leskov de composer un article pour *l'Abeille du Nord*.

Cet article fut imprimé dans le n° 147 du journal et eut des suites aussi inattendues que déplorables. Vu le rôle décisif qu'il a joué dans la vie de Leskov, nous tenons à le traduire tout entier (3) :

« Au milieu de la terreur générale, répandue dans notre capitale par les énormes incendies presque journaliers qui privent des milliers d'habitants de leur abri et de leurs derniers biens, le bruit s'est propagé dans la population que Saint-Petersbourg brûle, incendié par trois cents personnes qui y mettent le feu de tous côtés. On indique même la classe à laquelle appartiendraient les incendiaires et la haine pour cette classe se développe avec une rapidité incroyable. L'indifférence à l'endroit de ces rumeurs pourrait devenir dangereuse pour les gens qu'on identifierait avec les membres de la classe incriminée par le peuple. Le jour malheureux du 28 mai, où une grande quantité de maisons, de locaux publics et de marchés ont été dévorés par les flammes, la foule a accusé ouvertement le groupe d'où provenaient soi-disant les incendiaires, et n'a pas caché ses intentions hostiles. Durant l'incendie du marché

(1) Voyez FARESSOV, p. 30, VOLYNSKY, p. 4 et sv.

(2) Voilà ce qu'écrivait GLINSKY dans son étude, *Autour des grandes réformes*, p. 241-247 : « L'appel était conçu dans des termes si homicides et révoltants, on y parlait de terreur, de sang et d'anarchie, que tout le monde était unanime à le blâmer. Herzen dans son organe *La Cloche* a à deux reprises (1862, nos 139 et 141) protesté contre ces proclamations qui n'avaient pas, selon lui, aucun droit de prendre le nom de *Nouvelle Russie (Jeune Russie)* ».

(3) Voyez FARESSOV, *op. cit.*, p. 30-32 ; VOLYNSKY, *op. cit.*, p. 17-18.

Apraxine, il s'est produit deux faits qui en ont donné la preuve.

« Nous n'osons pas nous prononcer sur la justesse de ces soupçons, ni sur la relation prétendue entre les incendies et la proclamation qui invitait à renverser l'ordre de notre société (1). Ce jugement serait effrayant ; mais si on suppose même que les incendies de Saint-Pétersbourg ont quelque rapport mystérieux avec les actes insensés des démagogues politiques, le fait ne présente aucun danger pour la Russie.

« Il ne faut rien dissimuler : on peut compter sur le bon sens du peuple et lui dire ouvertement si les rumeurs ont quelque fondement ou non. Il ne faut pas ménager les malfaiteurs infernaux ; mais encore moins faut-il risquer un seul cheveu de la tête des personnes innocemment accusées par la frayeur populaire.

« Nous n'exprimons pas toute notre pensée ; c'est l'affaire de la police qui est mieux renseignée. C'est à elle de proclamer le vrai, si l'Administration veut mériter la confiance et le soutien de la société. »

Tel est l'article un peu confus, mais sincère. Qui pourrait croire qu'il provoqua une tempête dans le monde des journalistes, qu'on y vit la dénonciation des étudiants, qu'on accusa l'auteur de complicité avec la police secrète, qu'on lui attribua des sentiments hostiles à toute la société intellectuelle russe ?

Il est vrai qu'au point de vue des libéraux de cette époque, deux passages maladroits pouvaient donner un prétexte plausible à cet acharnement : 1^o Disculpant les étudiants, l'auteur accusait les démagogues politiques. Or, les critiques se sentaient parfaitement solidaires de ces démagogues ; 2^o Il se permettait de mentionner la police et l'administration comme une force sur laquelle repose l'ordre public. Or, pour un libéral de ce temps, la police, l'administration, le gouvernement devaient être considérés comme un mal nécessaire et un objet d'aversion implacable.

(1) Pour vérifier les mots de Leskov il est intéressant de lire les mémoires d'autres témoins de ces incendies, surtout : NIKITENKO, *Zapiski i dnevnik*, 2 vol., p. 327-329-330 (éd. Saint-Pétersbourg, 3 vol.) ; BARSOUKOV, *Vie de Pogodine*, XIX, p. 130 ; Mgr SABBA, *Notes autobiographiques*, p. 736 ; ANDRÉEVSKY, *Mémoires*, Antiquité russe, p. 538-590, 1882.

Dès lors, s'en fut fait de la réputation de Leskov pour la presse russe, et son pseudonyme *Stébnitzky* devint une sorte d'injure. Croyant sincèrement à un malentendu, Leskov fit quelques tentatives pour s'expliquer (1). Son unique souci était de protéger les « grandes réformes » qui pourraient se trouver compromises par quelque acte insensé d'une partie du peuple nouvellement affranchi, ou par quelque mesure maladroite de l'Administration (1). Le reste lui importait fort peu. Mais quand il comprit le but de ses adversaires il s'indigna.

Leskov a raconté plus tard (en 1870) ce qui se passa à ce moment malencontreux (2).

Quelques jours après la publication de l'article, deux individus se présentèrent à la rédaction de l'*Abeille du Nord* (3) ; ils déclarèrent à Arthur Benni qu'ils étaient envoyés par la jeunesse et exigeaient qu'il annonçât à toute la rédaction « que l'accusation portée contre les étudiants ne passerait pas impunément, surtout pour l'auteur de l'article (4) ».

Malgré les protestations de Benni, affirmant que l'article prouvait, au contraire, que les étudiants étaient accusés à tort (5), ils s'en allèrent menaçants.

Peu de jours après, Leskov reçut deux lettres anonymes lui annonçant qu'il serait tué près du pont de l'Égypte, où il passait souvent en rentrant de chez ses amis, après minuit.

Benni se rendit alors chez le maître de police Annenkov, le conjurant de former une compagnie de sapeurs-pompiers volontaires d'étudiants pour les défendre des calomnies. Mais ce projet déplut aux journalistes de gauche qui le ridiculisèrent (6).

Dégoûté par cette persécution, Leskov allait se décider à

(1) *Abeille du Nord*, n° 149-151 (1862).

(2) *L'homme mystérieux*, XXVIII, p. 3-112 et sv., 77 et sv.

(3) SEMENTKOVSKY, *op. cit.*, p. 24-31.

(4) L'article n'a pas été signé ; cependant quelqu'un répandit la rumeur que Stébnitzky accusait les étudiants dans le grand public, et on l'interpréta défavorablement : Voyez VENGUEROV, *op. cit.*

(5) On accusait aussi les nobles autant que les étudiants d'avoir incendié Saint-Petersbourg, pour venger la ruine de leurs propriétés après 1861, ce qui prouve assez bien l'absurdité de pareilles rumeurs. Voyez LERNER, *op. cit.*

(6) Le tableau complet de cet épisode est donné chez FARESSOV, p. 30-47 et VO-LYNSKY, p. 279-292 (*Messenger du Nord*). BARSOVKOV, *Vie de Pogodine*, vol. XIX, p. 128-144.

voyager hors de la Russie, quand il reçut spontanément du ministère de l'Instruction publique une mission intéressante.

Le ministre d'alors, M. Golovnine, le sachant versé dans les questions religieuses, lui confia l'inspection des écoles des Vieux-Croyants, à Riga (1).

Leskov qui connaissait déjà depuis longtemps le célèbre historien du schisme, A. P. Melnikov-Petchersky (2), se lia de nouveau avec lui pour protester contre les représailles dont les Vieux-Croyants étaient alors victimes.

Le compte rendu de sa mission, très intéressant et tout à fait impartial, fut imprimé en 1862 (3) ; mais il n'en resta qu'un seul exemplaire, appartenant à l'auteur (4). Par contre, il a été publié dans le recueil allemand du professeur Jules Eckhart, de l'Université de Youriev, intitulé *Burgertum und Bureaukratie* (5).

En automne de la même année 1862, Leskov fit un voyage à l'étranger et visita Paris et Prague (6). C'est là qu'il eut l'idée d'écrire un grand roman pour utiliser ses dernières impressions et avertir la société russe du danger qui la guettait. Ce danger s'appelait alors « les nihilistes ».

Rentré en Russie, il composa un article-feuilleton (7), analysant le roman de Tchernychevsky, *Que faire ?* et écrivit un roman fort intéressant sur le sujet : Comment il faut servir son peuple (8).

Le feuilleton sur Tchernychevsky fut, pour ainsi dire, la préface de son premier roman (*Sans issue*). Analysant les idées du critique, Leskov donnait, en quelques traits, toute l'histoire du nihilisme (9) russe, et déclarait préférer les héros de *Que faire ?*

(1) CHLIAPKINE, *op. cit.*, p. 207.

(2) Ils travaillaient ensemble dans l'*Abeille du Nord*, en 1860.

(3) Imprimerie de l'Académie impériale des Sciences et Lettres de Saint-Petersbourg, quatre-vingts exemplaires non mis dans le commerce.

(4) Leskov raconte lui-même ses impressions dans un article intitulé *Les populistes et les connaisseurs du Rascol*, n° 5, 1883. Mess. Hist.

(5) FARESSOV, *op. cit.*, p. 92 et sv., et la lettre à Choubinsky, 23 avril 1882.

(6) CHLIAPKINE, *op. cit.*, p. 207.

(7) Imprimé dans l'*Abeille du Nord*, 1863, n° 143, signé Nicolas GOROKHOV : Nicolas GAVRILOVITCH TCHERNYCHEVSKY et son roman *Que faire ?*

(8) *Le bœuf musqué*, (*Ovtzebyk*), XIV, p. 3 ; *Les Annales de la Patrie*, 1863.

(9) Ce mot entra dans la langue après la publication des *Pères et Fils* de TOURGUÉNEF où un des héros, Bazarov, l'emploie pour la première fois en l'expliquant ainsi : « Le nihiliste est l'homme qui ne reconnaît rien... »

aux imitateurs de Roudine (1) et de Bazarov (2), qui ne sont que des bavards, tandis que les « hommes nouveaux » aspirent du moins à passer à l'action.

Leskov partage les nihilistes en deux groupes : ceux qui, en reniant le passé, contribuent par leur abnégation à créer quelque chose de nouveau, et ceux qui, ne faisant rien, existent aux dépens du prochain et croient se justifier en disant qu'ils ne reconnaissent plus les préjugés sociaux.

Il méprise et blâme ouvertement ces parasites, gardant son estime pour les premiers, malgré leurs erreurs.

Malgré tout ce qu'il venait de souffrir dans le journalisme du fait des « nihilistes », le ton du feuilleton est calme et sérieux, « sine ira et studio ».

En 1864, parurent les premiers chapitres du roman *Sans issue* (3), qui avait subi une double censure officielle, puis celle de la rédaction de la revue *La Bibliothèque pour la Lecture* (4), éditée par le romancier Pierre Boborykine (5).

Les premiers chapitres n'excitèrent pas beaucoup d'intérêt, mais à mesure que le roman se développa, la critique recommença sa persécution avec un acharnement impitoyable. Elle prétendait que tout le roman n'était qu'une vengeance de la part de Stébnitzky, une calomnie indigne de la jeune génération, un pamphlet personnel, dirigé contre les personnes estimées par les radicaux, etc., etc. On faisait semblant d'ignorer complètement le feuilleton précédent qui prouvait, au contraire, sa grande impartialité (6). Encore moins pensait-on au roman *Le bœuf musqué* qui donnait toute la conception de Leskov traitant un sujet éloigné de toutes les inimitiés des partis

(1) Voir le roman de TOURGUÉNEF : *Roudine*.

(2) *Pères et enfants*.

(3) *Neckouda*, Bibl. pour la lecture, janvier 1864 et mois suivants.

(4) Dictionnaire biographique de VENGUEROV, vol. IV, p. 198-199.

(5) Pierre Boborykine, écrivain, romancier et publiciste, 1836-1921, mort à Genève dans la misère, Dict. de VENGUEROV, vol. IV, p. 191-241.

(6) Voyez surtout LERNER, *Histoire de la littérat. russe*, éd. Mir, 1910 ; PROTOPOPOF, *Le talent malade*, Pensée russe, 1891 ; SKABITCHEVSKY, *Messenger du Nord*, IV, 1895 ; MICHAILOWSKY : *Œuvres critiques*, vol. II, p. 87-97 ; vol V, p. 734-41 ; VOLYNSKY., *op. cit.*, p. 197-214 ; SEMENTKOVSKY, p. 33-34, *op. cit.* ; FARESSOV, p. 55-79, *op. cit.* (ces deux derniers sont les seuls qui défendent Leskov) ; GOLOVINE, p. 381-385, *op. cit.* ; OREST MILLER : *Les écrivains russes après Gogol*, vol. II, p. 35-92 ; CHLIAPKINE *op. cit.*, p. 207-208 ; VENGUEROV, *op. cit.* (dict. Brockhaus), p. 148-149.

politiques à Saint-Pétersbourg, mais analogue sur bien des points au sujet de *Sans issue*.

C'est toujours la même idée qui se répète sous les formes diverses dans les œuvres de Leskov : les meilleures dispositions, les plus nobles aspirations n'aboutiront à rien, tant qu'on voudra les appliquer à un peuple qu'on ne connaît pas. Il faut non seulement l'étudier mais connaître ses droits, ses convictions, sa foi, ses traditions inviolables. Pour aider le peuple, il faut l'aimer, vivre avec lui, lui servir d'exemple.

Le roman *Sans issue* est loin d'être un chef-d'œuvre, mais il est bien conçu et a le mérite d'être un tableau très juste et parfois amusant de la vie que Leskov observait depuis son initiation à la littérature.

Ce tableau est peu flatteur pour ses contemporains, mais beaucoup plus indulgent que celui que Dostoïevsky peignit quelques mois plus tard dans ses *Possédés* (1). Leskov sympathise avec plusieurs de ses héros, dont un, Rainer, est le portrait vivant de son ami Benni (2). Ses personnages négatifs sont plutôt grotesques qu'odieux, et il se moque plus qu'il ne s'indigne.

Les reproches dont il accable les meilleurs personnages de son roman portent sur leur totale ignorance de la vie du peuple qu'ils voudraient servir, leur absence de plan rationnel, l'inanité de leurs expériences, l'incohérence de leurs convictions, et parfois l'étroitesse de leur jugement.

Les plus nobles et les plus doués périssent dans une entreprise insensée, les parasites et les bavards survivent et s'adaptent aux circonstances. Quelques silhouettes de « vrais travailleurs » apparaissent cependant vers la fin du roman.

Avec le temps, l'animosité des ennemis de Leskov ne se calmait pas ; elle atteignit même la revue, où le roman *Sans issue* continuait à être imprimé, et son éditeur Boborykine, qui faillit perdre tout son prestige aux yeux de la génération nouvelle (3).

(1) *Messenger russe*, p. 65, 1864.

(2) FARESSOV, *op. cit.*, p. 58-61 ; *L'homme mystérieux*, XXVIII, p. 81 et autres.

(3) La revue fut boycottée et on dut l'arrêter, faute de souscriptions, en mai 1865. Voyez le dictionnaire biographique de VENGUEROV, vol. II, p. 199.

Quant à Leskov lui-même, on le couvrait d'accusations odieuses et ridicules, mais caractéristiques de l'époque. Selon quelques critiques, il aurait vendu son roman dix mille roubles à la police politique (la troisième section). Aussi arrivait-il qu'à son entrée dans une maison ou dans un restaurant, on prenait son chapeau et on s'éloignait démonstrativement, pour ne pas le voir. D'autres commençaient à vilipender l'auteur de *Sans issue* devant lui, feignant de ne pas le reconnaître (1). Plusieurs de ses amis littéraires, entre autres le poète Minaev, cessèrent avec lui toute relation.

Pissarev, son persécuteur le plus implacable, mettait carrément deux questions dans l'un de ses articles : « Je voudrais savoir, disait-il, si quelque revue, excepté le *Messenger russe* (2), aura le courage d'imprimer quelque chose signé Stébnitzky ? » et encore : « Est-ce qu'il se trouvera en Russie un auteur si indifférent à sa renommée, qu'il consente à publier ses œuvres ou ses articles dans le même journal que Stébnitzky ? ».

En effet, les meilleures œuvres de Leskov parurent au *Messenger russe*, mais en bonne compagnie (3), tandis que *La Bibliothèque pour la Lecture* était boycottée par les auteurs et les lecteurs.

Jusqu'à présent le *Sans issue* de Leskov n'a pas été apprécié à sa juste valeur. D'abord, il a été un peu rejeté dans l'ombre par les *Possédés* qui le suivirent de près. Ensuite, la légende selon laquelle ce roman était un pamphlet a persisté jusqu'en ces dernières années.

Le biographe de Leskov, M. R. Faressov, cite l'opinion de l'auteur lui-même sur son premier roman :

« C'est moi qui ai donné un portrait sympathique du révolutionnaire russe, dans mon roman *Sans issue*... Je voudrais bien qu'on me montrât ailleurs dans toute la littérature russe cette différence profonde que j'ai faite, en parlant des soi-

(1) FARESSOV, *op. cit.*, p. 60 ; CHLIAPKINE, *op. cit.*, p. 207.

(2) Journal conservateur fondé par Katkov et Léontiev, en 1856, fut progressiste jusqu'en 1862 quand il changea de front et devint l'organe de lutte contre Herzen.

(3) J. TOURGUÉNEF, *Pères et Fils*, *La fumée* ; L. TOLSTOÏ, *Anna Karénine* ; Th. DOÛTOIEVSKY, *Crime et Châtiment*, *Les Possédés* ; A. MELNIKOF PETCHERSKY, *Dans les forêts*, *Sur les montagnes*, etc.

disant nihilistes. Est-ce qu'on pourrait comparer les personnages de Gontcharov, de Dostoïevsky et même de Tourguénief avec mes Rainer (portrait de Benni), Pomada (idéaliste se sacrifiant pour les autres), Lise Baharev (jeune fille droite, honnête et pleine de bonnes intentions, quoique un peu sèche et même cruelle envers sa famille et ses amis, qu'elle condamne sans pitié parce qu'ils n'ont pas ses principes)... « Je ne partageais pas leurs convictions et leurs erreurs; mais si je les ai représentés avec une certaine maladresse, que les autres fassent mieux. J'allais alors seul contre le courant. Il est facile de condamner le nihilisme quand il a échoué; il fallait le combattre, quand il se tenait encore ferme à cheval. Je pressentais en écrivant *Sans issue* où cela mènerait; mes prévisions ont été largement dépassées. On m'accusait d'émettre des idées suggérant une certaine ligne de conduite au gouvernement... Quelle absurdité! Comme si on élevait les hommes d'État en leur lisant mes romans... Je m'étonne seulement d'avoir compris, à trente ans, que la cause de Herten était perdue (1) ... »

Pour en finir avec *Sans issue*, nous croyons intéressant d'ajouter à son sujet l'appréciation du comte L. Tolstoï :

« Leskov a été le premier qui ait montré dans le roman *Sans issue* le danger qui menaçait la liberté et l'idéal, le premier qui se soit détourné du progrès purement matérialiste... A cette époque (années soixante) on s'occupait des problèmes de l'État, croyant que les problèmes moraux se résoudraient d'eux-mêmes... Seul Leskov exigeait d'abord des principes fondamentaux, et appelait l'attention sur l'absence de ces principes chez les meilleurs représentants de la société (2). »

Le second grand roman de Leskov, qu'il écrivit à Paris, et dont l'action commence au musée du Louvre, est intitulé : *Les Ratés*. Il le termina vers 1865 (3).

C'est une œuvre peu réussie, pâle sous tous les rapports, où

(1) FARESSOV, *op. cit.*, 65-66.

(2) FARESSOV, *op. cit.*, p. 69-72.

(3) *Annales de la Patrie*, oct.-déc. 1865.

l'auteur n'exprime aucune idée nouvelle, ne peint aucun caractère original. Le héros est la copie du type connu dans la littérature russe sous le nom de l'homme « de trop », représenté par tous les auteurs de tous les milieux.

Le troisième grand roman qui se créait parallèlement au précédent : *Les Insulaires*, est un tableau sentimental et un peu idéalisé de la vie bourgeoise et vertueuse des Allemands-Russes de Saint-Petersbourg (1).

La morale de ce roman se rapproche de celle des œuvres précédentes : ni le talent, ni les dons de la nature n'ont par eux-mêmes une valeur réelle, si l'homme n'est pas guidé par l'amour du prochain et l'abnégation.

Pour en finir avec cette période littéraire, où Leskov n'a pas encore trouvé son vrai genre, il faut citer le plus long (cinq volumes) et le moins réussi de ses romans : *Couteau contre Couteau* (2).

Gâté par des scènes invraisemblables et des exagérations ridicules ou odieuses, ce roman est, en quelque sorte, une charge de *Sans issue*.

Leskov revient encore aux révolutionnaires et aux nihilistes, transformés en criminels d'ordre commun, en charlatans, en espions, en imposteurs, etc... C'est une œuvre digne plutôt d'un Ponson du Terrail.

Avec ce roman se termine la première période de la carrière de Leskov.

Il va entrer désormais dans une sphère nouvelle, où il restera définitivement, avec la série des œuvres qui lui vaudront la haute appréciation de ses lecteurs d'abord et, plus tard, d'une partie de la critique.

Sa nature énergique et combative l'avait préservé du découragement durant la première lutte qu'on lui livra en 1862. Il eut la force de continuer et, après une série de tâtonnements, abandonnant le terrain peu sûr de ses nouvelles impressions et connaissances, il se retourna vers la vie de province et les mœurs nationales qu'il connaissait à fond.

(1) *Annales de la Patrie*, nov. déc. 1866.

(2) *Na Nojakh*, vol. XXIII-XXVII (*Messenger russe* 1870, p. 10-12, 1871, 1-8-10).

CHAPITRE IV

L'ÉPANOUISSEMENT DU TALENT LITTÉRAIRE

Après l'explosion qui suivit l'apparition de son roman mal réussi, *Couteau contre couteau* (1869), et qui remplit le romancier d'amertume, Leskov entra définitivement dans la phase productive.

Il avait déjà fait quelques efforts pour revenir à une inspiration plus pure que celle de ses dernières rencontres dans la capitale. Nous avons cité un roman original : *Le bœuf musqué* (1) (1863), où il pousse une pointe vers ses souvenirs d'enfance et de jeunesse.

Dans les loisirs que lui laissaient ses grands romans, Leskov avait eu le temps d'écrire quelques petits chefs-d'œuvre comme *La Femme belliqueuse* (2) et *Lady Macbeth du district de Mzensk* (3).

Ayant secoué définitivement la poussière des rédactions radicales, il redevint libre, indépendant, se dégagea des idées et des types contraires à sa mentalité, et se lia en même temps avec les représentants de la littérature jugée réactionnaire ou ultra-conservatrice.

Mais la faveur publique, le succès, surtout auprès de la jeunesse, se sont toujours trouvés en Russie dans le camp opposé. Il fallait un certain courage pour se brouiller avec lui.

Après avoir traversé la crise tragique des dernières années, nous ne pouvons presque plus croire à certaines vérités incon-

(1) *Annales de la Patrie*, XIV, p. 3, 1863.

(2) *Voitelnitza*, XIII, p. 3 ; *Annales de la Patrie*, n° 7, 1866.

(3) *Lady Macbet Mzenskago ouïézda*, XIII, p. 83 ; *Annales de la Patrie*, n° 1, 1865.

(4) *Ovtzebyk*, histoire d'un homme étrange et primitif qui, malgré sa bonne volonté et son esprit chrétien, ne trouve aucun moyen d'appliquer sa charité et ses talents. Il vise plus haut et plus loin que la réalité, et cherche l'absolu sur la terre.

testables vers 1860 et il y a peu de temps encore. On divisait alors le monde politique et littéraire en deux parties inégales (1); la gauche se sentait maîtresse de la position et manifestait ouvertement ses convictions « honnêtes » en donnant à entendre que les gens qui ne les partageaient point étaient des « suppôts du gouvernement réactionnaire, des espions ou des sycophantes ». La critique littéraire qui comptait se trouvait monopolisée par les représentants du mouvement progressiste, qui attaquaient violemment toute œuvre où ils découvriraient la moindre trace d'esprit conservateur, ou la passaient sous silence. La popularité était incompatible non seulement avec les opinions conservatrices, mais avec les convictions modérées. L'appréciation tolérante du régime et de l'ordre social perdait pour jamais un auteur aux yeux de la société intellectuelle et, seul, un talent hors ligne pouvait le faire remarquer malgré l'ostracisme de la presse progressiste.

Pour acheter sa liberté, il existait toutefois un moyen simple et sûr : on laissait comprendre, par un passage ou même par quelque œuvre, son indignation à propos d'un fait quelconque ayant trait au gouvernement ou aux classes dirigeantes. On jouissait dès lors d'une indépendance relative, surtout si l'article ou l'œuvre était exécuté par la censure. C'était comme un passeport qui pouvait servir un temps indéfini dans les rédactions les moins suspectes.

Leskov n'avait pas su se munir d'un « passeport » de ce genre ; il avait débuté en manifestant son antipathie pour les idées subversives et révolutionnaires ; dès lors leurs partisans sentirent en lui un adversaire dangereux par son tempérament, sa pénétration, son originalité, et le balayèrent de leur chemin.

Le parti de la « droite » qui reçut Leskov dans ses rangs comprenait un assez grand nombre de publicistes, héritiers spirituels des slavophiles dont le chef et l'inspirateur était Katkov, qui fut longtemps, pour les intellectuels de la gauche, l'incarnation de tout ce qu'il y a de plus répréhensible. En réalité, slavophile, nationaliste et monarchiste convaincu, Katkov était

(1) Voir la correspondance de Gogol (publiée à Moscou en 1890).

un publiciste très doué qui gouverna longtemps l'opinion du grand public dans les questions de politique extérieure. Il éditait le journal quotidien *La Gazette de Moscou* et la revue *Le Messager russe*, où il développait ses idées sur la Russie d'autrefois, du présent et de l'avenir. Jouissant d'une certaine influence dans les milieux gouvernementaux, il s'en servait de temps à autre contre les hommes d'opinions opposées, ce qui lui valut la haine de ces derniers.

Le chef-d'œuvre de Leskov, qui affermit sa réputation de grand auteur, *Soboriané*, parut dans la revue de Katkov, mais comme nous l'avons déjà dit, en excellente compagnie (1) : c'est là que s'imprimèrent à tour de rôle : *Crime et Châtiment* et les *Possédés* de Dostoïevsky, *Dans les Forêts* de Melnikov-Petchersky, et *Anna Karénine* de Tolstoï.

Le roman *Soboriané* fut composé sous l'influence de deux facteurs : lectures théologiques et retour au sentiment religieux de la jeunesse. Après les grands désappointements de sa carrière, Leskov avait eu recours à ces deux moyens de consolation. Il lut alors, pour la première fois, les œuvres du poète-philosophe slavophile, apologiste de l'orthodoxie, Alexis Khomiakov (1803-1860).

Une fois réveillé, son intérêt pour l'Église et ses représentants se manifesta par la fréquentation des monastères du Nord dont un surtout, celui de Valaam (2), lui laissa une profonde impression (3). C'est alors qu'il fit paraître quelques chapitres de son futur roman, intitulé d'abord *Les Habitants de la Maison de Dieu* (4), puis plus tard *Soboriané (Clergé de la cathédrale)*, avec un sous-titre : *La Chronique de Stargorod*.

Dans sa vie privée, Leskov éprouva, durant cette période, un grand sentiment religieux. Il fréquentait les offices et fai-

(1) Deux fragments en furent publiés à part et précédemment : *Ceux qui attendent le mouvement des eaux*, 1867, Annales de la Patrie, n^{os} 6-8 ; *Les nains de Plodomassovo*, 1869, Messager russe, n^o 2.

(2) Célèbre monastère, sur le lac Ladoga au nord de Saint-Petersbourg. Fondé par saint Serge et saint Germain au commencement du xiv^e siècle. Les règles y sont particulièrement sévères.

(3) Le voyage date de 1872. Voyez là-dessus CHLIAPKINE, *op. cit.*, p. 206 et aussi son conte : *Pavline*, XXXIV, 105.

(4) *Bojedomy*.

sait ses dévotions loin de son domicile, dans le quartier de Wiborg (1), parce que là officiait le prêtre Alexis Kolokolov qu'il avait pris pour confesseur (2).

Sa vie de famille fort malheureuse (il s'était marié pour la première fois) le poussait à chercher la consolation dans la foi et la prière où il trouvait une source inépuisable de joie spirituelle (3). C'est aussi durant cette période que Leskov commença à montrer un vif intérêt pour les objets d'antiquité russe, surtout ceux du culte orthodoxe qu'il collectionnait et étudiait avec amour. Ce goût le rapprocha d'abord du poète Appolon Maïkov (4), et par celui-ci, du contrôleur d'État, T. Philippov, connaisseur en musique religieuse et en art national (5).

Par son influence et ses relations, T. Philippov put introduire Leskov dans les milieux conservateurs, où il jouit dès lors — surtout depuis la publication des *Soboriané* — d'une grande popularité. On l'entourait d'attentions et de flatteries ; il recevait des lettres, des visites, des invitations, des présents. En un mot, il y devint un favori. Ce fut là une compensation pour son amour-propre, offensé par les radicaux ; mais, comme nous le verrons, ce succès ne pouvait durer.

Leskov reçut, entre autres, l'invitation de collaborer à trois journaux théologiques (6) et sa réputation de connaisseur et d'apologiste de l'Église orthodoxe se stabilisa une fois pour toutes.

(1) Quartier nord-est de Saint-Petersbourg. Il était relié alors au reste de la ville par un pont en bois le « Pont de la Résurrection », qui était souvent fermé. Leskov devait, par conséquent, faire un détour d'une dizaine de kilomètres pour venir dans le quartier, ou passer sur la glace de la Néva.

(2) Le père Kolokolov était alors aumônier de la « communauté des sœurs de Saint-Georges ».

(3) Aucun biographe ne mentionne les faits de sa vie intime ; cependant nous savons de source privée que cette tentative de se créer une vie de famille avait échoué pour incompatibilité d'humeur.

(4) Apollon Maïkov, poète connu, auteur de *Trois morts* (1852) ; *Deux Mondes*, etc. (1881).

(5) Tertius Philippov, *Ministre du contrôle* et écrivain (1825-1899). Il prêchait ardemment le retour à la Russie du temps d'Alexis Mikhaïlovitch, la restauration du régime ecclésiastique du patriarcat, et parvint à intéresser le public aux chants populaires russes ; FARESSOV, *T. J. Philippov*, Saint-Petersbourg, 1900.

(6) La revue orthodoxe, *La lecture pour les villageois*, *Le Messager ecclésiastique et social*.

Son entourage se composait alors d'hommes de lettres connus, tels que A. Maïkov, l'historien G. Danilevsky, le romancier B. Krestovsky et l'historien N. Berg (1). On se rassemblait tous les mardis chez A. P. Milioukov, ami intime de Leskov. Parfois Dostoïevsky s'y trouvait aussi. Un des contemporains de Leskov donne à ce cercle littéraire le nom de celui de Katkov et raconte comment un mardi Leskov apporta, avant de le publier, le manuscrit des *Soboriané* et en lut les quatre premiers chapitres, qui furent chaleureusement acclamés (2).

Ce cercle s'occupait un peu de tout : de littérature, d'art, de religion et de philosophie. D'autres hommes intéressants par leurs études ou leurs travaux littéraires, paraissaient quelquefois aux assemblées hebdomadaires : T. Philippov, Ilya Chliapkine, professeur à l'Université de Saint-Petersbourg, Stchérbina, poète traducteur, le romancier Klouchnikov, etc. (3).

En 1873, Leskov publia encore deux œuvres de même genre que les *Soboriané* et de même valeur littéraire ; elles contribuèrent à sa gloire et suffiraient à l'élever au premier rang parmi les auteurs russes.

Les titres de ces deux œuvres, qui ne sont pas assez longues pour être qualifiées de romans, et qui sont trop riches de détails et de types pour être appelées récits ou contes, sont quelque peu extravagants. Mais c'était le genre de Leskov : il aimait les titres énigmatiques, bizarres.

Les œuvres, dont nous parlons, sont *L'Ange scellé* (4) et *Le Pèlerin enchanté* (5). La première présente un tableau coloré et vif de la vie des Vieux-Croyants d'après les observations et les études de Leskov, faites à Kiev, Orel et Riga. La seconde est une sorte de résumé artistique des impressions qu'il avait recueillies pendant sa vie ambulante au service de A. Scott.

(1) Danilevsky, auteur de nombreux romans historiques très lus ; Krestovsky, romancier connu, imitateur d'Eugène Sue, auteur du *Troupeau de Panurge* (1878) ; N. Berg, traducteur de grand mérite, auteur d'un livre capital sur les insurrections des Polonais.

(2) FARESSOV, *Messenger historique*, n° 4 1895, et *Contre le Courant*, p. 90.

(3) CHLIAPKINE, *op. cit.*, p. 213.

(4) III, p. 5, traduit par Denis Roche (Perrin et C^{ie}, Paris, 1906).

(5) V. p. 3, traduit par Victor Derely (Paris, Savine, 1892).

Le mérite littéraire de ces trois œuvres n'a jamais été contesté, même par les ennemis les plus acharnés de Leskov ; mais au moment de leur apparition, la critique les passa sous silence comme tout ce qu'il écrivait.

L'Ange scellé le lia encore plus étroitement avec André Melnikov-Petchersky qui était, comme nous l'avons dit plus haut, très versé dans la vie et les mœurs des Vieux-Croyants. Les deux amis défendirent les « Raskolniki », qu'on accusait de tendances antigouvernementales et révolutionnaires. Ils considéraient le « Raskol » comme un mouvement conservateur et national (1) ; Leskov revint plus tard à ce sujet dans ses *Originaux de Kiev* (2).

Les articles où il exposait ses idées sur les Vieux-Croyants, tâchant d'amener les sphères dirigeantes à cesser de les persécuter, et prouvant que le meilleur moyen de les convertir était de les laisser tranquilles, lui valurent le mécontentement des hautes sphères, qui étaient alors sous l'influence directe de A. Stchapov (3).

Leskov aimait à étudier ses sujets à fond : pour son *Ange scellé*, il s'occupa sérieusement de l'ancienne peinture religieuse russe et enrichit son petit musée d'icônes rares. Le numéro 192 du *Monde russe* (1873) contient son feuilleton : « Les icônes infernales » (4) qu'il écrivit à propos d'un grand nombre d'images saintes, portant dans un coin la figure d'un petit diable et l'inscription : « Adore-moi sept ans, et tu resteras mien pour l'éternité. »

Les acheteurs en furent bouleversés ; on cherchait les malfaitteurs qui se permettaient un tel sacrilège, on accusait les sectaires protestants surnommés *chtoundistes* fort répandus en Petite-Russie. Mais Leskov trouva vite l'explication et indiqua la provenance de ces icônes profanés, fabriqués spécialement

(1) Voyez le rapport présenté à l'empereur Alexandre II, par A. Melnikov, imprimé à Balta. Oussov, *Biographie de Melnikov*.

(2) XXX, p. 3 (1882-1883).

(3) Historien du schisme et des sectes, ennemi de Leskov et de Melnikov. A un certain moment la persécution des idées de Leskov fut si grande que le professeur de l'Académie ecclésiastique de Saint-Petersbourg, J. Nilsky, fut blâmé d'avoir cité dans son ouvrage l'opinion de l'écrivain. Voyez FARESSOV, *op. cit.*, p. 91, sur les sectaires.

(4) *Adopisnia icony*, v. là-dessus VOLYNSKY, IV, p. 129, *op. cit.*

pour détourner les acheteurs d'images exécutées par des maisons vendant les objets de culte.

Dans cet article, il fit preuve de grandes connaissances dans un domaine presque ignoré de la société : l'art de la peinture religieuse russe (1). Leskov en découvrit les lois et les règles immuables depuis des siècles, se proclama ennemi de l'impresion des icônes et montra, une fois de plus, combien il pénétrait dans le génie de son peuple.

A la même époque, il composa un petit recueil de *Prophéties du Messie*, d'après *Le Psautier et les Prophètes*. (2) Le pasteur luthérien A. Mazing, qui jouissait d'une grande influence sur ses ouailles, l'admira à tel point qu'il le recommanda du haut de la chaire, et le fit vendre à l'entrée du temple.

Pendant ce temps, Leskov dut lire trois fois, en public, son *Ange scellé* (3). Un de ses correspondants lui écrivit après la première de ces lectures : « Les scènes avec les Anglais, et surtout la rencontre avec l'ermite Pamva, touchent les meilleurs sentiments de l'auditoire. On se réjouit à la pensée qu'un auteur de notre temps puisse éveiller des sentiments aussi élevés dans les cœurs de ses contemporains... » Le Père Alexis Kolokolov doit en être satisfait : cela correspond à ses idées sur l'humilité du peuple russe... » L'ange et le journal du Protopope (*Soboriané*) sont deux perles qui gagnent à être vues de près... (4).

En 1874-1875, une autre *Chronique* (Leskov avait une prédilection pour ce genre), celle des *Princes Protosanov*, intitulée *La Famille déchue* (5), vint compléter la série de ses chefs-d'œuvre.

Par les soins et la recommandation de son ami Boleslav Markévitch, auteur assez connu du camp conservateur, Leskov fut nommé, en 1874, membre du Comité scientifique près du ministère de l'Instruction publique (6). Ses occupations dans ce Comité correspondaient à son goût : il était chargé de la revi-

(1) Louis RÉAU, *L'art russe*, vol. I, Paris, 1921, ouvrage remarquable.

(2) Saint-Petersbourg, 1873.

(3) FARESSOV, *op. cit.*, p. 82.

(4) FARESSOV, *op. cit.*, p. 82.

(5) XVI, p. 5.

(6) CHLIAPKINE, *op. cit.*, p. 208 ; VENGUEROV, *op. cit.*

sion des livres destinés aux bibliothèques et aux écoles populaires.

Ses œuvres, ses articles, ses études lui attirèrent l'attention et la bienveillance de plusieurs représentants du haut clergé et des professeurs et savants en théologie. Il se lia surtout avec l'archimandrite de la Laure de Saint-Alexandre Nevsky-Arsène, l'archevêque Philarète (1) et l'archiprêtre des églises militaires, le Père Jelobovsky. Le professeur de l'Académie de Kiev, Ternavsky (2), fut, lui aussi, un ami intime de Leskov. Sous la direction de l'archimandrite Arsène, il entreprit la traduction des œuvres d'Origène, dont les idées lui paraissaient répondre à son esprit (3).

Un autre membre de ce monde ecclésiastique eut un grand ascendant sur ses idées religieuses. Ce fut l'évêque Nil, qui lui expliqua ses idées sur le prosélytisme et la propagande chrétienne parmi les peuples primitifs de la Russie du Nord (1). Le récit émouvant *Aux confins du monde* fut suggéré à Leskov par les souvenirs de cet évêque intelligent, instruit et tolérant (2).

En 1876, nous assistons à une nouvelle évolution des intérêts de Leskov. Il s'occupe de l'engouement du grand monde petersbourgeois pour les doctrines de Lord Redstock et de ses sermons dans les salons mondains. Il consacre beaucoup de temps à cette doctrine, à la personnalité du prédicateur à la mode, et publie un livre entier sur *Le Schisme du grand monde* (3). Pour mieux connaître et rechercher les sources de cette doctrine qui évoquait en lui les souvenirs de l'enfance, sa tante et la quakeresse Hildegarde, il partit pour quelque temps à l'étranger.

Son livre révélateur fut écrit d'un ton calme et impartial; aussi, malgré sa désapprobation des idées et des procédés des

(1) Philarète Philaréto, évêque de Riga.

(2) Auteur de la biographie du célèbre métropolite Philarète Drozdov.

(3) Avec le concours des professeurs Chliapkine et Boubnov. Origène, apologiste des premiers siècles chrétiens. CHLIAPKINE, *op. cit.*; FARESSOV, *op. cit.*, p. 80.

(4) Nil, archevêque de Jaroslavl et de Rostov, 1853-1874. Il avait été archevêque d'Irkoutsk, en Sibérie, de 1838 à 1853.

(5) *Na kraïou svéta*, Saint-Petersbourg, VII, p. 103, 1876.

(6) *Velicosvetsky Raskol*, Saint-Petersbourg, 383 p., 1876, et *Messenger ecclésiastique et social*, 1875.

nouveaux sectaires, et son ironie mordante, Lord Redstok ne fut-il point froissé et apprécia beaucoup cet essai.

Leskov cite dans ce livre plusieurs exemples de l'intelligence innée du simple paysan russe, qui, sans être érudit et sachant à peine lire, peut atteindre une grande élévation dans ses conceptions religieuses et les défendre admirablement bien (1).

Comme ailleurs, Leskov se rapproche dans la question religieuse des sentiments de son peuple. Il montre que l'engouement pour la doctrine de Redstock est dû exclusivement à l'ignorance où sont les classes cultivées de la vraie orthodoxie russe, de ses bases et de son culte (2).

Son livre sur Redstok rencontra une grande opposition. On lui répondit de tous côtés, mais au lieu d'entamer des polémiques et de défendre l'humilité et l'inaction orthodoxes, Leskov donna une réponse décisive dans le récit que nous avons déjà mentionné, *Aux Confins du Monde*.

Il trouve une autre occasion pour lui de défendre la vie et les coutumes du peuple russe et analyse l'année suivante le journal *L'Ouvrier russe*, édité par les Anglais, sans aucune connaissance des mœurs du peuple (3).

Continuant plus tard ses articles contre les tendances du journal « Ouvrier », il exprime aussi ses idées généreuses sur la position des femmes, l'éducation des enfants, se déclarant un adepte de Pestalozzi et du grand philanthrope russe Pirogov (4). Profitant des leçons qu'il avait su tirer d'Origène, il lui emprunte l'idée de la diversité des individualités humaines et la développe dans sa chronique *La Famille déchue...* (5).

Enfin, en 1877, Leskov écrit le récit *Le Jugement suprême*, tableau saisissant d'un malheur qui avait frappé son imagination pendant ses années de service à Kiev (6). En même temps

(1) P. 106. Voir l'excellent livre de Mme Juliette ADAM (Lamber), *Les impressions françaises en Russie*, p. 11, Paris, Hachette, 1912; E. HAUMANT, *J. Tourguénef*, Paris, Alcan, 1906, et WALLACE (Mackenzie), *La Russie*, deux vol., Paris, 1877.

(2) P. 85, *ibid.*

(3) Saint-Petersbourg, 1876.

(4) *La piété sentimentale*, Saint-Petersbourg, p. 351, 1876.

(5) *Ibid.*

(6) XXII, p. 55.

il compose, d'après les anciens manuscrits, *Le Miroir de la vie d'un vrai disciple du Christ* (1).

La position matérielle de Leskov s'améliora sensiblement durant ces années ; il occupait rue de Fourstadt un grand appartement, empli de collections précieuses, de bibelots et de livres anciens. Sa bibliothèque renfermait plus de mille volumes d'éditions rares, parmi lesquelles se trouvaient quantité de livres prohibés qu'il acquérait avec une permission spéciale (2).

Il y avait des livres imprimés d'après les modèles anciens, avant le schisme du xvii^e siècle ; le *Trébnik* du métropolite Pierre Mogila (3), une série d'encyclopédies et de dictionnaires.

Le professeur Chliapkine, qui venait assez souvent le voir, décrit de la façon suivante son cabinet de travail :

« Une chambre confortable avec des tapisseries rouge-foncé, de nombreux tableaux, beaucoup de bibelots, un buste de Sénèque sur la table, des chaises aux hauts dossiers, telle était l'impression générale de la pièce où travaillait Leskov. Il me faisait asseoir dans un fauteuil confortable, et me parlait en plaisantant de son ami le comte Alexis Tolstoï (4) qu'il aimait pour son bon caractère. »

Leskov quittait alors rarement sa maison pour aller voir des amis, ou pour assister aux séances que Lord Redstok organisait chez le colonel Pachkov (5).

L'été de 1878 se passa dans une maison de campagne à Sestoretzk (6). Il y organisa une chapelle, allumant des veilleuses devant les images saintes, s'habillant en vêtement long de moine et nommant les frères Boubnov (ses visiteurs) des novices.

C'est là qu'il fit la connaissance d'un ouvrier de l'usine de Sestoretzk (7) qui lui raconta des histoires merveilleuses

(1) Saint-Petersbourg, 1877 (10 kop).

(2) Voyez CHLIAPKINE, *op. cit.*, p. 212.

(3) Édition extrêmement rare du milieu du xvii^e siècle.

(4) Un des plus grands poètes russes. Voyez le livre de M. LIRONDELLE, Paris, Hachette, 1912.

(5) CHLIAPKINE, *Mémoires*, 1875-1879.

(6) Petite ville des environs de Petrograd (nord-ouest) au bord du golfe de Finlande, célèbre par sa fabrique d'armes.

(7) CHLIAPKINE, *op. cit.*, p. 211.

sur les inventions de simples ouvriers russes, et entre autres, sur le présent qu'on fit en Angleterre à l'empereur Nicolas I^{er}. Leskov les transforma aussitôt en un conte écrit dans un style populaire très réussi et bien soutenu jusqu'au bout. Ce conte *La Puce d'acier* (1) est un chef-d'œuvre amusant, spirituel, plein d'humour populaire et d'expressions inattendues. Il y en a eu une édition d'art que l'empereur Nicolas II donnait comme présent aux officiers de la garde du service du palais.

Ses relations personnelles avec le ministre des Domaines d'État, le comte Valouév, avec qui il avait beaucoup de goûts communs, avaient ouvert à ses œuvres les portes du palais impérial (2). L'impératrice Marie Alexandrovna admira beaucoup les *Soboriané* et s'intéressa à la personne de l'auteur.

A partir de 1877, il fut attaché au ministère des Domaines dirigé par Valouév, sans occupations définies, tout en restant au ministère de l'Instruction publique; il y toucha même une indemnité annuelle de mille roubles (4.000 fr.), mais n'y resta que trois ans (3). En outre, en 1879, Leskov reçut le titre de secrétaire de Collège, titre d'ailleurs peu élevé dans l'échelle bureaucratique (4).

Entre 1878-80, il réunit et publia une série d'articles sur la vie du haut clergé russe, qu'il avait eu l'occasion d'observer et d'entendre (5). Mais *Les Menus faits de la Vie des évêques* (6), accompagnés de quelques petits articles sur les prêtres élus et nommés, lui attirèrent le mécontentement du procureur du Saint-Synode (7), K. P. Pobédonostzev (8), homme puissant et influent.

Ce recueil est une œuvre très curieuse (9); certains (10) y virent

(1) *Lévcha i Stalnaïa bloha*, IV, p. 109.

(2) VENGUEV, *op. cit.*, p. 149.

(3) CHLIAPKINE, *op. cit.*, p. 208.

(4) Tchinn du 10^e rang. correspondant à peu près au lieutenant dans l'armée.

(5) FARESSOV, *op. cit.*, p. 27.

(6) XXXV-XXXVI.

(7) Collège d'évêques qui dirigeait l'Église russe de 1721-1917.

(8) Konstantin Petrovitch Pobédonostzev fut l'homme le plus puissant en Russie pendant le règne d'Alexandre III et au commencement du règne de Nicolas II. Il peut être appelé le « Richelieu » russe. Champion fervent de l'absolutisme, rationaliste sévère, il a régné plus de vingt-cinq ans dans les affaires de l'Église (1880-1905) et l'a complètement asservie à l'État.

(9) Publié en partie en 1878 dans la revue *Les Nouvelles*, première édition, 1879, Saint-Petersbourg, chez Touzov; deuxième édition, 1880, Saint-Petersbourg et dans le *Messager historique*.

(10) SEMENTKOVSKY, préface à l'édition des *Menus faits*, XXXV, p. 5-7.

un travail propre à initier notre société à la vie parfaitement ignorée du clergé russe, et présentant un apport précieux pour la littérature ; d'autres (1) en furent indignés et le critiquèrent sévèrement : c'était, d'après eux, un livre hypocrite, persiflant tout sans blâmer ce qui était mal, et soulignant sans nécessité des défauts qu'il serait bien d'ignorer. Pour mieux connaître les idées de l'auteur à ce propos, il serait bon de rappeler ici une lettre de Leskov à l'éditeur de *L'Antiquité de Kiev*, M. Lébédintzev, qui prouve l'injustice de ces accusations.

Loin de vouloir présenter le clergé supérieur sous un aspect défavorable, Leskov trouve des traits sympathiques chez des évêques qui ne jouissaient d'aucune popularité. Dans la lettre mentionnée (2), il blâme sévèrement les Mémoires de Victor Askotchensky, qu'il connaissait depuis son séjour à Kiev (3). Ce dernier était un homme de lettres fort doué, mais sans scrupules, plein d'outrecuidance et de cynisme, qui se permettait des saillies tout à fait inconvenantes à l'endroit des personnes du haut clergé. Leskov finit sa lettre par ces mots caractéristiques : « Ne me parlez pas des Mémoires d'Askotchensky, ils sont dégoûtants ! »

Selon nous, Sementkovsky et Aksakov se trompent également : *Les Menus faits de la Vie des évêques* ne sauraient être appréciés et goûtés que par les personnes qui connaissent à fond ce milieu, le jugent avec indulgence et l'aiment : c'est un livre d'amateurs qui n'est pas fait pour le grand public.

L'impression en est plutôt favorable à la classe exclusive et fermée de notre hiérarchie supérieure. Si on y trouve quelque incohérence, la faute en est à l'état fiévreux dans lequel se trouvait l'auteur. Il écrit notamment à son éditeur : « J'ai composé les *Menus faits* plutôt mort que vivant ; rentrant de chez Souvorine (4) je m'évanouis et la fièvre s'empara de moi... Dans

(1) Konstantin Aksakov dans sa lettre à Leskov, 47, 1884.

(2) Quatre septembre 1882. Les lettres de Leskov à Lebedintzev furent publiées en 1908 (*Mess. his.*), par M. V. Danilov.

(3) Voir sur ASKOTCHENSKY, *Les originaux de Kiev*, XXXI, p. 82-88 ; VENGUEROV, *Dictionnaire biogr.*, L vol., p. 827,30-36.

(4) Souvorine, publiciste, éditeur du grand quotidien *Le Nouveau Temps* et du *Messenger historique*.

les intervalles des crises, je terminai mon petit essai qui, je l'espère, sera lu non sans plaisir... »

L'éditeur auquel il s'adresse était le rédacteur en chef de la revue *Le Messenger historique* (1), le général Choubinsky, dont Leskov fut le collaborateur le plus zélé depuis 1880 jusqu'à sa mort.

Au point de vue politique, la revue de Choubinsky resta toujours neutre, et Leskov y écrivait avec plaisir, s'y sentant plus libre que dans les revues d'Aksakov et surtout de Katkov, dont il commençait à se détacher.

M. Faressov, à qui nous devons la plupart des renseignements biographiques sur Leskov, publia en 1904 sa correspondance avec Choubinsky, qui présente un grand intérêt pour nous. Nous devons revenir plus d'une fois à ces lettres au cours de notre étude.

Comme nous l'avons déjà dit, les *Menus faits* firent beaucoup de tort à Leskov. Sur les instances de l'omnipotent Pobédonostzev, le ministre de l'Instruction publique le fit venir chez lui (9 février 1883) et, comme on le faisait toujours avec les bureaucrates indésirables, lui conseilla de demander sa démission sous prétexte de maladie. Leskov refusa, priant de le mettre simplement à la porte s'il déplaisait à quelqu'un. « Mais pourquoi se soumettre à une telle humiliation ? » demanda le ministre. « Pour mon nécrologue, répondit Leskov, et pour le vôtre, ajouta-t-il malicieusement (2) ».

Il avait le droit de se croire un membre utile du comité scientifique qu'il fréquentait avec assiduité, collaborant à tous les travaux. Ainsi, dès la première année, en 1874, il avait pris une part active à la discussion du projet sur l'enseignement primaire obligatoire (3), prouvant l'impossibilité de l'introduire en Russie, vu les conditions de la vie paysanne et, à cause, de la grande distance entre les écoles. Comme toujours, il envisageait non

(1) Revue consacrée principalement aux mémoires et aux pièces historiques concernant la vie russe. Fondée en 1880 par Souvorine et Choubinsky, elle cessa de paraître en 1917, sous le régime communiste.

(2) KONI, *Notes inédites sur Leskov*; FARESSOV, *op. cit.*, p. 96; LERNER, *op. cit.*, p. 113.

(3) FARESSOV, p. 133 et sv.

les chiffres et les théories, mais la réalité vivante ce qui ne l'empêcha pas de se préoccuper jusqu'à la mort du problème de l'enseignement de la jeunesse campagnarde. Vers la fin de 1879, nous le voyons, prononçant un discours très documenté sur l'enseignement religieux dans les écoles primaires communales (1).

Ses idées avaient, en général, la complète approbation du ministre Diélianov, qui le traitait en ami. Mais depuis l'incident de la démission, Diélianov lui devint hostile, ainsi que son ami d'autrefois, le contrôleur d'État T. Philippov.

Leskov fut destitué sous prétexte que les travaux littéraires étaient incompatibles avec le service d'État. Pour un homme de ses convictions, cette destitution parut une ironie du sort (2). Pourtant il ne pouvait pas plus céder ici, qu'il ne pouvait se rendre aux assauts de la critique radicale.

Quelque temps après (10 mars 1883), il publia dans le quotidien libéral *Les Nouvelles* (3) une sorte de justification ; mais elle fut incomprise par la presse de gauche, et on le persifla dans le *Messenger de l'Europe* (4).

Indigné du ton hautain et des grossières calomnies qui transpiraient à travers les mots couverts du *Messenger de l'Europe*, Leskov se fâcha et répondit par un article dans le *Messenger historique*, soulignant la vraie cause de sa destitution (5). Il cita l'article incriminé (6), dans lequel il prouvait que l'élection ne garantit pas plus les vertus d'un prêtre, que la nomination d'en haut ne correspond nécessairement aux intérêts de la paroisse. Il terminait en disant que le seul moyen de redresser les côtés faibles de l'organisation de l'Église serait la convocation du Concile.

Prononcer ce mot de « concile », quand Pobédonostzev régnait souverainement dans les questions de l'Église et n'admettait

(1) Le *Journal du Ministère de l'Instruction publique*, séance du Comité scientifique du 4 oct. 1879, n° 3.875.

(2) Voyez KONI, *op. cit.* ; FARESSOV, *op. cit.*, p. 96.

(3) Voyez le *Journal de Gatzouk*, n° 10, p. 206, 1883.

(4) N° 4, 1883.

(5) N° 5, mai 1883.

(6) *Messenger historique*, n° 2, 1883 (*Popóvskaia Tchélkhardá u Prikhodskaia Prikhote*).

aucune critique de ses actes, était presque un cas de lèse-majesté. Tout le monde se hâta de féliciter Leskov de son courage. Dès lors on ne s'étonna plus de son expulsion du ministère.

Ainsi l'indépendance de ses convictions lui avait fait perdre sa place et son indemnité. Plusieurs de ses amis de la veille commencèrent désormais à le regarder de travers (1). L'histoire de ses débuts littéraires se répétait à rebours; mais, par contre, cette semi-rupture avec la « droite » et son conflit avec son ex-dictateur spirituel lui servirent d'acte d'absolution chez les « gauches ». Il se trouva dès lors entre deux camps, et cette position sembla lui apporter dans la suite quelques avantages. Leskov se sentait d'abord offensé par l'injustice d'en haut : « Je ne comprends pas ce qu'on écrit, ni ce qu'on veut de moi, je ne sais de quel côté me rendre. Dans un tel chaos il est inutile de tâcher de dire la vérité, il n'y a qu'à s'adonner au » saint silence » (2).

Des marques de condoléance et d'estime lui furent une consolation : « Aujourd'hui, écrit-il, j'ai reçu du frère du défunt métropolite Macaire, le douzième volume de son *Histoire de l'Église russe* avec une dédicace et des mots de considérations à mon égard. Cela m'a infiniment touché (3). »

Ou bien encore : « J'ai assisté hier à un bal où, durant le souper, un des convives a loué les articles de Leskov au *Messenger historique*. J'en ai été confus, mais tout de même content; il est bon de savoir qu'on vous connaît et vous estime. » On lit plus loin : « J'ai reçu des lettres amicales de Kiev, de Moscou, de Varsovie... (4). »

Un peu avant cette catastrophe, Leskov s'était lié avec Théophane Lebédintzev (5) qui lui avait suggéré l'idée d'écrire une

(1) FARESSOV, *op. cit.*, p. 96 et sv.

(2) Koni, *op. cit.*, p. 1-2.

(3) Lettre à Choubinsky, 12 mai 1883.

(4) Lettre du 31 mars.

(5) *Ibid.*

(6) Théophane Gavrilovitch Lebedintzev, professeur à l'Université orthodoxe de Kiev, éditeur du journal *Manuel des prêtres de village*, ami de Leskov, qui le connut quand il était jeune encore.

Voir *Les Originaux de Kiev*, *op. cit.*, p. 87, et l'article de Danilov.

sorte d'histoire de la Petite-Russie, en collaboration avec lui et plusieurs autres auteurs habitant Kiev (1). Dans cette pensée il projeta d'abord une revue historique du genre du *Messenger historique* de Choubinsky, mais éditée à Kiev.

Riche des souvenirs de sa jeunesse passée dans cette ville pittoresque, Leskov consentit à apporter son tribut à l'entreprise, sous forme de récits intitulés *Les Originaux de Kiev (Les Antiques de Pétchersk)*. Il y donna une galerie de portraits entourés de légendes populaires.

Entre 1880-86, on vit paraître dans le *Messenger historique* une série de ses récits et d'articles sur les mœurs et la vie religieuse en Russie, série où l'on commence à sentir un esprit moralisateur, qui le rapprocha plus tard de Tolstoï.

On devine l'approche d'une crise dans sa mentalité mobile et impulsive : il cherche, une fois de plus, quelque idée nouvelle pour s'y attacher (2).

Ses opinions semblent parfois paradoxales et contradictoires. On le remarque surtout dans sa correspondance avec Choubinsky, Aksakov (3) et Lebédintzev. Traditionnaliste convaincu, il admire le professeur Goloubinsky, auteur d'une *Histoire de*

(1) Voyez les lettrés de Leskov à Lebédintzev publiées par Danilov, surtout celle du 14 octobre. Les premiers chapitres : *Le vieillard Malaphie et son disciple* furent publiés au mois de février 1883.

Leskov demandait des renseignements précis sur les personnages qu'il avait l'intention de décrire et vérifiait ses dates. Dans la lettre du 22 janvier, il prie Lebédintzev de corriger toutes les fautes chronologiques.

(2) Voici les titres de quelques articles et récits publiés dans le M. H. (par ordre chronologique) pendant les trois premières années :

1880. *Le Golovan immortel* ; *Le couvent des cadets* ; *Le démocrate russe en Pologne* ; *Anecdote de la vie d'Alexandre I^{er}* ; *Notice biographique sur le métropolite Macaire*.

1881. *L'empereur François-Joseph, L'insurrection des nobles de la paroisse de Dobrynia* (souvenirs d'enfance et tableau de la vie campagnarde des années 40-60) ; *Les silhouettes des évêques de Viatka peintes par un évêque* ; *Le couronnement des empereurs de Russie* (essai critique de la question théologique du sacre) ; *La littérature commandée* (critique sévère des brochures pour le peuple, écrites par des personnes étrangères à la question) ; *Le pays de la perdition* (Byzance et ses mœurs) ; *Une faute bien intentionnée* (à propos du meurtre d'Alexandre II).

1882. *Article sur la Laure de Potchaev* (réponse à un article du prince Galitzine) ; *La lutte des Ethiopiens avec l'Ange* (démonomanie russe) ; *La labeur d'Hérode* (à propos des provinces baltiques) ; *Les personnages synodaux* (A Mouraviev) ; *Le carillon du soir et autres moyens pour combattre la débauche* (renseignements pour les amateurs) ; *La bouffonnerie officielle* (une anecdote de la vie de Bibikov) ; *La fête des ignorants* (une ordonnance du Conseil ecclésiastique d'Alexiopol).

(3) Publiée en 1916, par FARESSOV dans le *Messenger historique*.

l'Église russe et considéré dans ce domaine comme un novateur, renversant les théories consacrées (1).

A cette époque, Leskov montre aussi une irritation plus prononcée contre la censure, qui prenait sur elle de retoucher et de défigurer ses idées. Il en était toujours tourmenté, supportant mal cette « collaboration » inattendue (2).

En vérité, il était tellement consciencieux dans le travail, se documentant à fond, ne se prononçant jamais sur des matières qu'il ne connaissait pas, qu'on pouvait difficilement trouver quelque chose à corriger dans ses articles. Il refusa, par exemple, de donner un essai critique sur les lettres du célèbre métropolite Philarète (Drozdov) (3), parce qu'il ne les avait pas lues *toutes* (4).

Vers la fin de la même année il composa un essai sur *Les grands hommes des provinces baltiques*, œuvre historique et politique, où il mit à profit sa connaissance de cette région et les études qu'il avait faites dans les archives de Riga.

Il y peignit des caractères et des vies de personnes connues, comme Souvorov, Samarine, l'évêque Philarète et le métropolite Platon. Malgré les mérites de ce travail, il hésitait à le donner à l'impression, trouvant « que chaque écrit devait rester plusieurs années dans le bureau de l'auteur pour mûrir... (5) ».

Ce qui le calma définitivement, ce fut son séjour à l'étranger durant l'été de 1884, où il rencontra beaucoup de sympathie, tant de la part de ses compatriotes, que de celle de quelques étrangers, intéressés à sa personnalité et à son œuvre.

Il raconte avec émotion dans ses lettres aux amis, comment pendant son séjour à Marienbad, le vieux prieur de l'église de Weimar, le Père Ladinsky, se rendit spécialement à l'église de Marienbad, pour le voir, l'embrasser et le présenter aux assistants (6).

(1) Eugène Evstignéevitch Goloubinsky publia en 1881-82 deux volumes en quatre parties de son œuvre capitale : *L'histoire de l'Eglise russe*, qui ont 4.000 pages in-8°.

(2) Voyez les lettres à Choubinsky, 1881-1886

(3) Mgr PHILARÈTE (Drozdov), *Métropolite de Moscou*, 1782-1868, célèbre orateur et écrivain. Ses œuvres ont été traduites en français, Paris, chez Dentu, 1866, 3 vol. Il ne faut pas le confondre avec Philarète Métropolite de Kiev (Amphitéatrov) et Philarète, évêque de Riga (Philaretov) mentionnés plus haut.

(4) Lettre à Choubinsky, 8 oct. 1882.

(5) Lettre à Choubinsky, 31 mai 1883.

(6) FARESSOV, p. 257 et sv., lettre du 12 juillet, de Marienbad.

Il n'y eut, pour gâter son humeur, que les brochures illégales publiées à l'étranger, qui tombèrent entre ses mains et le frappèrent par leur extrême platitude et leur absence de goût. Mais il ne s'indignait plus, même quand il s'agissait d'invectives directes (1).

Se rendant à Prague, sa ville favorite, il y rencontra un joaillier idéaliste un peu toqué, qui lui donna l'idée de son étude *L'Alexandrite*, la seule que sa dévotion ait consacrée à l'empereur Alexandre II, à ses réformes et à la douleur profonde devant sa mort tragique (2).

L'alexandrite est une pierre précieuse, découverte dans les montagnes de l'Oural par le savant minéralogiste, Nordenskiöld, le jour de la naissance de l'empereur Alexandre II, ce qui lui valut son nom (3). La couleur en est verte dans la journée et rouge le soir. C'est un cristal rare, d'autant plus que les carrières où on le trouvait ont été inondées après la mort d'Alexandre II.

On attribuait à l'alexandrite une force mystérieuse, et Leskov voyait dans son changement de couleurs un symbole du sort de l'Empereur admiré : l'espoir à l'aube, et le sang à la fin du règne.

Leskov portait toujours à sa main une bague, où se trouvait une alexandrite enchâssée entre deux diamants, symboles des deux grandes réformes : l'émancipation du peuple et la nouvelle justice.

La rentrée de Leskov à Saint-Petersbourg marque une ère nouvelle dans sa vie littéraire ; il se brouille définitivement avec Katkov (*Messenger russe*) et Aksakov (*Rouss*), à qui il envoyait encore des articles de l'étranger.

Aksakov ne pouvait pardonner à Leskov d'avoir collaboré aux journaux de gauche, tels que les *Nouvelles*. « Vous salissez

(1) Lettre du 23 juillet, à Choubinsky.

(2) Une explication de ce fait étrange se trouve dans un article déjà cité : *La faute bien intentionnée*, Mess. hist., VI, p. 652-655, 1881. Il y dit notamment « On ne peut pas parler avec légèreté de catastrophes semblables à celle du 1^{er} mars. Il faut passer attentivement près des blessures que la Russie a reçues en plein cœur, les toucher avec une main tendre pour ne pas exciter la douleur. »

(3) XX, p. 91.

votre muse, lui écrivit-il avec sa franchise habituelle, et vous vous laissez prendre dans les filets des *Nouvelles* pour raconter des faits scandaleux qui divertissent la populace ; n'abaissez pas, cher Nicolaï Seménovitch, le précieux don que Dieu vous a fait... (1). »

Ne trouvant de satisfaction ni dans le camp des « hommes nouveaux », ni dans celui « des hommes de tradition », il se mit à la recherche « d'âmes justes » dans le présent et le passé de son pays.

(1) Lettre d'Aksakov, du 15 novembre 1884 ; *Les Nouvelles*, journal quotidien (1872), plus tard réuni au *Journal de la Bourse* ; allusion aux *Menus faits de la vie des évêques* parus dans ce journal.

CHAPITRE V

DERNIÈRES ANNÉES

La période consacrée aux « Justes » qui sauveront la Russie

Qui étaient ces Justes (*pravedniki*) et où les chercher ?

Leskov commence la série des œuvres qu'il consacre à cette recherche par une préface qui nous donne l'explication de ses vues sur la valeur morale du peuple russe.

Mais pendant qu'une nouvelle vague de réminiscences lui apporte des sujets pour les œuvres de cette catégorie, il a encore à se débattre contre les courants d'idées habituels (1).

La transition ne pouvait se faire si facilement. Il compose encore quelques articles au sujet des innovations anticanoniques, introduites par l'empereur Paul I^{er} dans la pratique de l'Église (2), entre en discussion avec le successeur de l'œuvre de Redstok-Pachkov (3), expose ses idées sur l'éducation des femmes qui sont conformes à celles du Dr Pirogov (4).

A cette occasion on l'admet au palais Michel pour consulter

(1) Il commença à s'intéresser aux Justes dès 1880.

(2) Lettre sans date (janvier 1885) *Messenger historique*.

(3) Voyez FARESSOV, *Mess. hist.* 1916. *Les différents courants d'idées chez Leskov*.

(4) Lettre du 14 juin 1886 et article dans le *Messenger historique*, novembre 1886.

Leskov y professe des idées contraires aux affirmations du comte Tolstoï, qui considérait comme indispensable la fermeture de toutes les institutions d'enseignement féminin. L'éducation des femmes, selon lui, devait être limitée à une culture religieuse et aux soins du ménage et de la famille. Leskov, de son côté, rappelle le rôle que les femmes ont joué pendant la guerre de Crimée, quand sur l'initiative du docteur Pirogov, elles avaient pris sur elles tous les soins des blessés. Il dit plus loin que les femmes combattent avec beaucoup plus d'énergie le mal, qu'elles sont plus probes et plus exactes que les hommes. Il considère, par conséquent, que les femmes ont droit de prendre part à la vie de l'État et de la société et, pour terminer, il fait un éloge des femmes en général, et des femmes russes en particulier.

Pirogov était recteur de l'Académie de Kiev, un des fondateurs de la Croix-Rouge russe.

les archives de la grande duchesse Hélène Pavlovna. Mais, un coup inattendu de la censure change définitivement le caractère de son travail littéraire (1). En 1885, la censure défend à la revue de Choubinsky de traiter les questions de caractère religieux. Deux mois plus tard, Leskov adressait à Choubinsky une lettre de détresse. Cette prohibition le mettait hors d'état de publier ses articles sur le sujet qui l'intéressait plus que tout autre (2). Il est vrai qu'une petite compensation flatta son amour-propre : on publia quelques extraits de ses œuvres à l'étranger, sans toutefois lui en demander la permission (3).

« Achille (4), écrit-il à Choubinsky, m'ouvre les portes de la littérature européenne. J'ai déjà reçu des demandes de Londres et de Bade, et tout cela sans le moindre effort de ma part... » Mais cet intérêt ne se développa point et les traductions s'arrêtèrent au premier pas. Pourtant, ce fut un baume pour son âme d'auteur froissée par la censure. Vers 1886, Leskov se décida à consacrer tout son temps aux « Justes ». Mais avant de le suivre dans cette voie, nous devons arrêter notre attention à la question posée au début du chapitre : Qu'entendait-il par l'expression générale « Les Justes » ?

C'est un terme biblique, s'appliquant aux hommes qui ont mené une vie irréprochable et gagné par leurs vertus le royaume des Cieux. Leskov donne lui-même l'explication de son idée dans sa préface à la série de ses œuvres intitulées *Les trois hommes justes*.

Il raconte sa visite à un homme célèbre qui l'avait fait venir, feignant une attaque mortelle. « On ne sait plus combien de fois cela lui était déjà arrivé », remarque Leskov. Cet auteur se mourait après chaque conflit sérieux avec la censure (5). En présence de Leskov, le malade imaginaire se mit à invectiver sa patrie et ses contemporains, leur donnant les noms les plus humiliants. C'était un grand pessimiste, mais ses réflexions con-

(1) FARESSOV, *Contre le courant*, p. 179.

(2) Lettre à Choubinsky, 26 décembre 1885.

(3) Voyez FARESSOV, *op. cit.*

(4) Un des héros des *Soboriané*, le diacre Achille.

(5) III, p. 73.

tenaient beaucoup de vérités amères. « Si je ne meurs pas, je quitterai ce pays maudit », déclara l'auteur célèbre (1).

Cette entrevue fit une impression fâcheuse sur Leskov. Rentré chez lui, il y réfléchit beaucoup, et une idée heureuse le consola enfin : il se rappela comment, dans la légende biblique, Abraham défendit devant le Seigneur Sodome et Gomorrhe, la veille de leur destruction. Dieu lui promit d'épargner les villes coupables si l'on y trouvait trois hommes justes.

« Est-il possible que tout chez nous, en Russie, soit poussière et pourriture ? N'y trouvera-t-on pas trois justes, dont la présence nous gardera dans l'avenir du sort des villes ensevelies sous les cendres (2) » ? Et Leskov se mit à leur recherche. Ses contemporains ne lui présentaient pas d'exemples assez dignes de son idée de la « justice ». Il disait lui-même après la mort de l'historien Kostomarov : « Notre temps est lâche ; il n'y a que les natures exceptionnelles qui gardent dans leur âme la foi dans l'homme. Comment ne pas s'incliner devant les exceptions telles que Kostomarov (3)..... Sa mort laissera un vide... il était de ceux qui ont conservé la pureté de l'âme... ».

On aurait pu lui répondre que les hommes ressemblent à leur époque, que les circonstances font naître les héros, que le régime qui opprime la pensée avilit les âmes. Mais Leskov aurait repoussé l'explication : il était sûr que l'unique mobile de l'humanité dans son progrès moral est l'amour actif du prochain, qui peut se manifester sous tous les régimes, dans toutes les circonstances. Les hommes qui en portent la flamme dans leur cœur et se laissent éclairer par elle sont rares ; mais ils existent, ils vivent parmi nous ; il faut savoir les découvrir et suivre leur exemple.

Leskov a de nouveau recours à son merveilleux trésor, sa mémoire, où il a accumulé tant d'images et d'incidents extraordinaires, et il fait passer devant nos yeux une galerie de portraits de « Justes », dont la plupart vivent et agissent sous les

(1) Il y a lieu de supposer qu'il s'agit de l'auteur de comédies et drames très en vogue, A. Soukhovo Kobylina, qui quitta pour ces raisons la Russie et mourut à Beaulieu, en France.

Quelques critiques supposent que c'était Saltykov.

(2) Lettres à Choubinsky, 28 août 1884.

(3) III, p. 75.

régimes les plus sévères, à l'époque la plus réactionnaire de l'histoire de la Russie.

C'est ainsi que naquirent des œuvres telles que le *Monastère de Cadets* (1), *Les Ingénieurs désintéressés* (2), *Le Pygmée* (3), *L'Homme et la Sentinelle* (4), *Le Têtard immortel* (5), *L'Homme à une idée* (6), *Figoura* (7).

Les hommes et les faits ne sont pas inventés ; ils ont existé, ils ont passé inaperçus devant leurs contemporains parce qu'ils étaient des « modestes » et des « humbles », et que leur héroïsme ne dépassait pas le niveau des événements quotidiens. Mais la force d'âme et le respect de soi-même, l'amour du prochain et l'abnégation dirigeaient tous leurs actes ; le peuple qui possède des natures pareilles ne peut pas, ne doit pas périr.

Ayant épuisé son trésor, Leskov se sentit poussé à continuer ses recherches dans le passé et surtout dans les traditions populaires.

Il étudia les livres du *Prologue* (8), lecture favorite de nos ancêtres, contenant des vies de saints, d'ermites célèbres par leur lutte contre les tentations du monde, par leur foi profonde et leurs vertus chrétiennes. Il en dégagera les histoires qui le frappaient, et composa les *Caractères légendaires*, série de récits laconiques dans le style des Prologues, présentant une sorte de résumé des conceptions morales des siècles précédents (9).

Quelques sujets de ces récits assez secs et peu développés furent repris par Leskov, entre 1886 et 1890, et donnèrent naissance aux légendes des premiers siècles du christianisme : *La Montagne*, *Le Jongleur Pamphalon*, *La belle Aza*, *Daniel le consciencieux*, *Le Lion du vieillard Gérassime*, *Le Brigand d'Ascalon*, etc. (10).

(1) III, p. 22, écrites entre 1880-1889, etc.

(2) IV, p. 51.

(3) III, p. 108.

(4) IV, p. 142.

(5) IV, p. 5.

(6) III, p. 76.

(7) XIX, p. 79.

(8) On appelle *Prologue* un recueil de vies des saints placés par ordre chronologique de leurs fêtes.

(9) Vol. XXXIII, p. 126.

(10) Vol. XXIX-XXX ; un grand nombre de ces légendes n'ont pas été publiées par l'auteur.

Cette série de nouvelles coïncide avec l'apogée de son admiration pour Tolstoï, et l'influence de ce dernier se fait sentir dans les œuvres que nous venons de citer. Leskov se crut, sinon l'adepte (il se flattait d'avoir exprimé les idées tolstoïennes, quand Tolstoï n'y était pas encore arrivé, et écrivait son *Anna Karénine*), du moins, le frère d'armes de Tolstoï. Il crut voir en lui le représentant des « Justes » (1) et, comme toujours, il s'abandonna à ce nouveau courant avec une ardeur exagérée et peu durable. Entré dans cette voie nouvelle, il se mit tout d'abord en relations avec la Société de publications *Posrednik* qui faisait paraître des brochures à bon marché pour la lecture populaire (2), et lui envoya un récit très simple, *Le Christ, hôte d'un paysan* (3), qui eut un gros succès et fut répandu à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires.

Leskov se crut enfin sur la véritable voie. Il renia tout ce qu'il avait fait jusque là et pensa avoir résolu l'éternel problème : que faire ? Ne rien critiquer ou blâmer, mais ne jamais coopérer au mal, s'éloigner de tout ce qui ne correspond pas à nos convictions.

C'est l'idée purement tolstoïenne de la « non-coopération ». Trouvant cette idée pleinement justifiée dans les œuvres de ce dernier, Leskov le qualifie de philosophe et de sage, le compare à Socrate et à Epictète, et pense que tout ce qu'on écrit de lui n'est que platitude inadmissible (4).

« Il creuse là où j'ai commencé avant lui ; mais sa lumière est plus éclatante, et c'est à moi de le suivre maintenant avec ma veilleuse (5). Je suis heureux de pouvoir marcher avec Léon Nicolaévitch sans me retourner. »

Toutefois, cet ascendant, qui se fait sentir dans plusieurs de ses légendes, ne contribue point au développement du talent de Leskov. Au contraire, là où il donne libre cours à son imagination, les descriptions, les tableaux sont vifs et colorés, rap-

(1) FARESSOV, *op. cit.*, p. 214.

(2) *Ibid.*

(3) Moscou, éd. Posrednik, 1886 (imp. de Sytine 1885), écrit en 1881.

(4) FARESSOV, *op. cit.*, p. 307.

(5) MIKOULITCH, TOLSTOÏ et LESKOV, Mess. historique, *Les ombres du passé*, 1913, février.

pelant quelquefois la *Salammbô* et la *Tentation de saint Antoine* de Flaubert (1); mais quand il entre dans la voie de la morale un peu simplifiée et schématique qui était propre à Tolstoï, les couleurs pâlissent, la pensée se vide et devient banale. Le lecteur sent qu'une main étrangère dirige sa plume.

Malgré son admiration pour le grand homme, Leskov ne pouvait s'abstenir de critiquer ses disciples (2). Leur bavardage interminable l'excédait : « Ils veulent tout faire d'un seul coup, sans étapes, vivre sur un lopin de terre, manger des pois et chauffer la chaumière avec un petit poêle à bois. »

« Un simple paysan tend à améliorer sa vie, à acheter de la terre ; il met des bottes le dimanche et cherche quelquefois un bon livre, ce qui est fort louable. Les « civilisés » accourent chez le peuple pour apprendre à labourer la terre avec un bâton ; je les laisse fouiller à leur guise, mais je ne veux rien avoir de commun avec eux... J'avais toujours cru que leur tâche était d'apporter au peuple la culture, une vie meilleure, des conceptions plus élevées ; au lieu de cela, les disciples de Tolstoï perdent leur temps à résoudre la question : faut-il manger de la viande, s'habiller de lin ou de chanvre, mettre des bottes ou des caoutchoucs ? Tout ce végétarianisme, ces bottes et ces caoutchoucs, c'est la répétition des lunettes et des plaids indispensables aux nihilistes des années soixante (3). »

Leskov revient sur ce thème avec plus d'ironie encore dans sa dernière esquisse *La Journée d'hiver* (4).

Quand cette étude fut publiée, on sentit qu'il était déjà à la veille de rompre avec l'objet de sa dernière adoration ; mais la mort l'en empêcha.

Malgré leurs relations amicales, les visites réciproques à Yasnaïa Poliana (5) et au domicile de Leskov à Saint-Petersbourg, une correspondance assez suivie qui est momentanée-

(1) Selon le mot de Leskov lui-même, p. 106, FARESSOV, *op. cit.*

(2) Voyez SOLOVIEV : *L'idéal et les idoles ; Les fondements moraux de la société* (Mess. d'Europe, 3-5, 1891), FARESSOV, *op. cit.*, p. 313.

(3) FARESSOV, *op. cit.*, p. 315 et sv.

(4) *Pensée russe*, 1892, *Zimny dien. Paysage et genre*.

(5) Propriété de Tolstoï dans le gouvernement de Toula.

ment inaccessible, Leskov se heurta dès le début aux opinions extravagantes de Tolstoï sur l'art et la civilisation (1). C'est sur ce point que se manifesta d'abord la différence profonde entre les deux auteurs.

S'il croyait avoir trouvé « un juste » dans la personne de Tolstoï, Leskov n'entendait point, en effet, sacrifier ses idées et ses prédilections sur l'autel de l'amitié. Dans son for intérieur, il restait un semeur de la culture, un admirateur des réformes d'Alexandre II.

Renier la civilisation, retourner à la terre, comme le prêchait Tolstoï, c'était pour lui revenir en arrière, renoncer à toutes les espérances, se mêler au *Produit de la nature*, qui l'avait tellement exaspéré pendant son service chez M. Scott.

Il aimait à répéter les mots du philosophe Soloviev : « Le plus grand acte de justice sociale dans notre histoire ne se serait pas accompli, si Radistchev (2), Tourguénief, Samarine, Milioutine (3) et beaucoup d'autres avaient eu la fantaisie de devenir de simples paysans, comme Tolstoï l'exige ; si, au lieu de remplir leur tâche littéraire et politique, ils avaient pris la charrue et commencé à labourer la terre (4)... ».

Il ajoutait à cette remarque :

« Quelle horreur si tout le pouvoir restait aux mains de fonctionnaires dans le genre de ceux que représente Stchédrine, tandis que les hommes instruits se rendraient chez Tolstoï pour labourer la terre ! Le pays n'y gagnerait pas grand'chose. »

Leskov ne pouvait pas non plus croire avec Tolstoï que la justice moderne, améliorée par Alexandre II, ainsi que toutes les formes de l'Administration, fussent tout à fait inutiles ou nuisibles. Il comprenait mieux les idées du philosophe chrétien Vladimir Soloviev, qui considérait l'État et ses institutions

(1) Des lettres éparses ont été publiées dans diverses revues, dans la biographie de Tolstoï par Birioukov (v. II et III) et surtout dans les *Recueils Tolstoïens* (*Tolstoskie Sborniki*).

(2) Auteur du *Voyage de Saint-Petersbourg à Moscou* (1791), premier livre contre le servage.

(3) Ces deux hommes d'État furent les plus ardents champions de l'émancipation. J. T. Samarine (1819-1876), slavophile et apologiste de l'orthodoxie. N. A. Milioutine (1818-1872), administrateur et auteur des réformes agraires en Pologne.

(4) *Les fondements moraux de la société*, FARESSOV, p. 313.

comme « la charité organisée » (1). Il se rapprocha de cet auteur à partir de 1887 et leurs relations furent des plus amicales. La douce ironie de Soloviev séduisait Leskov, qui savait l'apprécier et approuvait ses articles critiques contre Tolstoï.

Débordant d'énergie et d'impulsions, il ne pouvait s'enfermer dans une seule chose ; à l'apogée de son engouement tolstoïen, il s'occupe déjà de questions diverses, suivant tous les mouvements de la pensée et continuant ses articles sur l'histoire de l'Église russe.

Il laisse imprimer, en 1887, un conte plein de verve, dans un style de petit bourgeois de province, intitulé *Le Pillage*, qui prouve que son lien avec les coutumes et les mœurs populaires n'est point rompu (2). En même temps, il prépare l'édition complète de ses œuvres, qui devait être achevée en 1889. Le sixième volume lui causa beaucoup de soucis en raison des chicanes de la censure. La plupart des récits contenus dans ce volume ne figurent même pas dans les éditions posthumes (3). Il dut le refaire complètement. Vers ce temps, Leskov recommença à collaborer aux revues libérales, comme *Le Messenger du Nord*, *La Semaine*, *La Pensée russe*. Grâce à l'intervention de A. Koni (sénateur et écrivain), il pénétra même dans le *Messenger d'Europe*, où il plaça sa satire : *Les Veilleurs de minuit* (4).

Vie intime, caractère personnel.

En 1888, voyant que ses légendes chrétiennes et ses « Justes » étaient moins admirés que ses premières œuvres, Leskov passa par une nouvelle crise de désenchantement.

Pensant à la mort, il écrivit son testament, document curieux mais plutôt décourageant pour ceux qui le connaissent peu.

(1) *La justification du Bien*, Saint-Petersbourg, 1897, FARESSOV, p. 196.

(2) XIII, p. 131.

(3) Voilà le contenu de ce volume qui ne fut pas mis dans le commerce et n'est resté qu'entre les mains d'amis personnels de l'auteur : *La famille déchue*, *Menus faits de la vie des évêques*, *Les tournées épiscopales*, *Le tribunal diocésain*, *Le mariage secret en Russie*, *La lutte pour la prédomination*, *Le serpent du paradis*, *Le philosophe synodal*, *Le clergé errant*, *Le poison de Senitchka*, *Un accident à l'église du Sauveur à Nalivaki*.

(4) *Messenger d'Europe*, nov.-déc., 1889 ; *Mémoires inédits* de A. Th. KONI.

« Voici mes volontés posthumes, écrit-il. Après ma mort, je demande instamment qu'on fasse mon autopsie et que l'acte en soit signé. Je le veux pour qu'on trouve la vraie cause de la maladie de cœur dont je souffre et que *les médecins* ne veulent pas admettre ;

2° Qu'on enterre mon corps le plus simplement possible par les soins d'un bureau de pompes funèbres, en indiquant que je désire un enterrement de dernière classe ;

3° Qu'on n'annonce pas la cérémonie de l'enterrement, et qu'on ferme le cercueil aussitôt l'autopsie et l'habillement terminés ;

4° Qu'on ne prononce pas de discours sur ma tombe : je sais que j'ai plus de défauts que de qualités et ne mérite ni louanges ni hommages. Quant à ceux qui veulent me blâmer, qu'ils sachent que je me blâme moi-même ;

5° Je ne spécifie pas le lieu de ma sépulture, car cela m'est égal ; mais je prie de ne mettre sur ma tombe qu'une simple croix de bois. Quand elle sera pourrie, que ceux qui penseront à moi la renouvellent ; si personne ne le fait, ce sera la preuve que le temps où l'on se souvenait de moi est passé. »

Dans les autres paragraphes (6-11)¹ il lègue à ses proches l'éducation d'une petite fille qu'il avait recueillie quand elle avait deux ans. Et comme conclusion il ajoute : « 12° Ensuite, je demande pardon à tous ceux que j'ai offensés ou contristés ; de mon côté, je pardonne à tous ce qui m'a été fait de désagréable, par manque de charité ou par la conviction qu'on servait par cela Dieu, en qui je crois, et que j'ai tâché de servir en esprit et en vérité, combattant en moi la crainte des hommes, et me « fortifiant par l'amour », selon la parole de mon Seigneur Jésus-Christ (1). »

Le caractère de Leskov se reflète tout entier dans ces lignes. On y voit sa nature compliquée, contradictoire, la lutte de l'esprit orthodoxe et du rationalisme dans son esprit, sa pensée paradoxale, son goût de l'originalité, et son amour-propre, qui courait au-devant de la désapprobation possible. Les premiers

(1) Cité par FARESSOV.

paragraphes portent l'empreinte de son mépris profond pour les discours inutiles.

Son caractère, en général, resta une énigme pour ses meilleurs amis. Il était capricieux, inconstant, mystificateur, renfermé et en même temps, expansif, soupçonneux et crédule. Jamais on ne pouvait répondre de lui.

Il y avait quelque chose de fuyant dans ses idées, telles qu'il les exposait dans ses conversations avec ses amis, dans ses lettres, et devant l'auditoire des salons qu'il fréquentait. Il employait parfois des expressions embrouillées et vagues, sous lesquelles se cachait le fond de sa pensée.

Quelquefois, ses paradoxes étaient dirigés contre les idées mêmes qu'il venait d'exposer. Il s'amusait, évidemment, de l'embarras de ses auditeurs. Ses pensées abstraites, vagues et confuses, devenaient claires et persuasives dès qu'il leur donnait une forme littéraire. Toutes ses opinions politiques, sociales et religieuses sont exposées non dans sa correspondance, mais dans ses chefs-d'œuvre.

Leskov était sociable et fait pour le monde, mais n'avait aucune disposition pour la vie de famille. Marié deux fois, père d'une petite fille du premier lit (1) et d'un fils du second (2), il vécut toute sa vie en célibataire.

Ses unions, malheureuses par l'incompatibilité des caractères, furent de courte durée et ne lui laissèrent pas de bons souvenirs. Ses aptitudes pédagogiques étaient médiocres et son fils unique (3) en souffrit beaucoup, au temps où il vivait à la maison paternelle.

En un mot, Leskov n'était pas facile à supporter dans l'intimité. Mais dès qu'il se trouvait dans le monde, c'était un autre homme, un charmeur, un conteur incomparable, un causeur amusant, un psychologue fin, un interlocuteur aimable (4).

Il excellait dans les entretiens en tête à tête, aimait et savait

(1) Vera Nicolaevna Leskova.

(2) Sa seconde femme, Ekatherine Stepanovna Savitzkaïa, Kievienne de naissance, était d'une beauté remarquable.

(3) André Nicolaevitch Leskov.

(4) On présume que Leskov avait hérité du caractère difficile de sa mère.



LE CABINET DE TRAVAIL DE L'ESKOV

écouter les confidences. Ses conseils étaient toujours profonds et spirituels. Durant ses dernières années, beaucoup venaient à lui pour le consulter sur leur vie et leurs affaires intimes (1).

Pour compléter ce portrait, il faut s'adresser aux souvenirs d'un de ses contemporains, qui vit encore et jouit d'une renommée méritée comme connaisseur de l'âme humaine.

« Je fis la connaissance de Leskov, vers 1880, écrit Mr. A. Koni ; il s'intéressa à mes discours de procureur à la Cour d'assises, et m'envoya une lettre de sympathie qui entraîna une visite... Un peu voûté, le cou trop court, une barbe et des moustaches taillées, les cheveux coupés ras, le teint jaune pâle, il avait un regard spirituel et pénétrant et faisait, en général, l'impression d'un homme plein de vie intérieure, mais misanthrope.

« Comme vêtement il portait, au lieu de redingote, une sorte de blouse en gros drap. »

Les dernières années de sa vie, il habitait un rez-de-chaussée, dans une maison à deux étages (rue de Fourstadt, numéro 50 (2)). On entrait par la porte cochère et sur la porte à droite, on lisait ces mots : « N. S. Leskov, généralement n'est pas à la maison, mais est toujours content de recevoir des amis (3). »

Il sortait peu, ne fréquentant que ses amis intimes et sa sœur mariée, qui occupait un appartement vis-à-vis de sa maison.

Il avait accumulé dans son cabinet tout ce qu'il trouvait de précieux, selon son goût particulier : des pendules de bronze, des tableaux religieux qui couvraient les murs, une Vierge de Murillo, une autre de Borovikovsky, saint Joseph, la Nativité de Jésus-Christ, le bon Pasteur, le Voyage à Emmaüs, etc. Au centre de ce musée se trouvaient des icônes anciennes de l'école de Novgorod, dont il avait réuni une belle collection, dépensant des sommes considérables pour les acquérir chez les antiquaires ou dans les monastères.

Son excellente bibliothèque était sans cesse complétée

(1) A propos de *La sonate à Kreutzer* de L. Tolstoï, XX, p. 165.

(2) Souvenirs de M. Anatole Koni (confirmés par Mme Olga Leskov. Voyez, en outre, BERTENSON, *Trente ans*, M. H. nov., 1914, et VOLYNSKY, *op. cit.*

(3) Son premier domicile était aussi rue de Fourstadt, mais dans une autre maison (Matavkine). Il vécut, en outre, un certain temps dans la rue Serguievskaja, n° 56 1-14. BERTENSON, *op. cit.*

par de nouveaux achats chez les bouquinistes et au marché Alexandre (1). Il adorait les livres et chaque acquisition rare lui causait une joie démesurée ; malheur à celui qui lui aurait perdu un de ses volumes ! Sur un recueil fort rare de contes populaires par Afanassiev (2), il avait tracé les mots suivants :

« Amis, ne me volez pas ce livre, on m'en a déjà dérobé trois exemplaires ; ceci demande Nicolas Leskov. »

Il gardait, entre autres, comme une relique, le livre où Gontcharov avait écrit la dédicace suivante : « A N. S. Leskov, en signe de profond respect pour son talent sympathique et *essentiellement russe* (3). »

Dans ce cadre original, Leskov recevait ses visiteurs, assis dans un fauteuil Voltaire et leur exposait ordinairement le sujet de ses œuvres futures, sautant souvent de l'une à l'autre, en jetant des idées dans un torrent de phrases, qu'on pouvait à peine suivre (4).

Très hospitalier, il régala ses hôtes à quelque heure que ce fût, leur offrant du thé, du vin de Grèce, de la marmelade russe et des dattes, dont il avait toujours une provision (5).

Tous les étés, il se rendait à Chmetzk ou à Merrecul (6), non loin de Narva, au bord de la mer Baltique, qu'il aimait surtout pour ses immenses forêts de sapins (7). Il y passait des heures en contemplation intérieure au bruissement des arbres, et s'accoutumait à l'idée de la mort (8).

Voici une de ses lettres, adressée à un ami de jeunesse (9) :

« Je me sens mal et n'attends pas d'allègement. J'ai vécu partout, et nulle part je ne me trouve bien. Ma maladie est le résultat de trente années de vie littéraire, de vie nerveuse, qui

(1) Marché de bric-à-brac qui, pour la vente de vieux livres, remplace à Saint-Petersbourg les marchands des quais parisiens.

(2) *Moscou*, 2 vol., 1859.

(3) *Dans sa patrie (Na rodině)*, fév., 1888.

(4) CHLIAPKINE, *op. cit.* ; VOLYNSKY, *op. cit.* ; FARESSOV, *op. cit.* ; KONI, *op. cit.* ; MARCOUSÉ, *Mémoires*, M. H. ; BERTENSON, *op. cit.*

(5) VOLYNSKY, *op. cit.*, p. 84.

(6) Deux petits villages esthoniens, villégiature réputée et à la mode en ce temps.

(7) *L'enclos*, XX, p. 151-164.

(8) *La dame et la femme stupide*, XXI, p. 3.

(9) Basile Ivanov, rédacteur du journal départemental d'Orel. Leur correspondance (1891-1895) fournit beaucoup de renseignements sur la vie de Leskov.

doit avoir sa fin. Vous parlez de vos enfants, Dieu vous aide ! Mais tout cela n'est que « tourment d'esprit... ». Il est consolant de solliciter son pardon de la terre ; il est temps, vous avez raison. La mort est un pas grave ; serons-nous en la franchissant comme nous étions jadis, ou ressemblerons-nous aux bêtes ?... Shakespeare dit que l'on craint ce qui adviendra après la mort. Il me semble, au contraire, que cela m'effraye fort peu, bien que je croie à l'immortalité de l'âme. Il viendra un moment où j'arriverai au pied du Trône paternel et serai reçu par le Seigneur dans son sein miséricordieux... Il sait que j'ai souffert et travaillé, que je me suis un tout petit peu rapproché de la lumière... je me repose sur sa clémence pour ma faiblesse... Mais comment finir le cours de la vie, comment supporter ce dernier examen, quand le corps frémit sous le joug des souffrances ?... »

Dans le décor paisible de la campagne du Nord, Leskovs'adonnait à la philanthropie et faisait volontiers l'aumône, suivant sa règle d'aider immédiatement celui qui s'adresse à vous.

Il aimait à accorder des lettres de recommandation, à solliciter du travail et des places pour ses protégés, à se déclarer garant de leur probité. On le soupçonnait d'avarice, parce qu'il évitait de donner de grandes réceptions ; mais il n'aimait pas, disait-il, « transformer son musée en un buffet » (1). Jamais il ne faisait de dettes ni ne jouait aux cartes.

Durant les dernières années de sa vie, son état d'esprit plus conciliant agit sur son entourage. Ses ennemis commencèrent à revenir vers lui avec des preuves d'amitié, et Faressov, son biographe, raconte un épisode fort intéressant, pour qui veut bien saisir l'atmosphère de ses derniers mois.

Conservateur convaincu (qu'on pourrait plutôt nommer rétrograde) M. Tertius Philippov (2), qui s'était détourné de lui après son conflit avec le Ministère, vint un beau matin lui tendre la main et lui demander sinon le pardon, du moins l'oubli du passé.

C'était le dimanche qui précède le grand carême, jour de par-

(1) FARESSOV, *op. cit.*, p. 123-132.

(2) Voyez p. 59, note 5.

don mutuel chez les orthodoxes. « Je viens, dit-il, faire la paix ; j'ai relu vos œuvres et me suis senti attiré vers vous. C'est le jour des réconciliations. Pardonnez-moi si j'ai des torts envers vous. »

Leskov raconte que là-dessus Philippov se mit à genoux, d'après la coutume ancienne, et le salua jusqu'à terre.

« Alors, je fis la même chose ; nous nous sommes embrassés et avons un peu pleuré ensemble.

« Ensuite, je ne sais plus comment, nous nous sommes mis à table ; mais nous avons été tellement éloignés l'un de l'autre pendant les dernières années, que je cherchais en vain un sujet d'entretien amical. Heureusement, je me rappelai son intérêt pour « Le Concile d'Église »...

« Il aurait voulu me voir chez lui ; mais j'élu dai la question en disant que je craignais les escaliers, qu'il habitait *trop haut* pour moi.

« Il comprit le calembour et ne s'en offensa pas. On se rencontrera après la mort, dans l'autre monde, maintenant qu'on s'est réconcilié ici. Je suis très content ; c'est un bon exemple pour les jeunes quand les vieux font la paix entre eux avant de mourir (1). »

La mort était déjà proche de Leskov. La maladie qui le tourmentait depuis des années (angine de poitrine) parut lui donner quelque relâche durant l'été de 1894.

Il se sentit régénéré, accueillit tout le monde avec une amabilité inusitée ; on le vit mettre de côté tous les médicaments, dont il était ordinairement entouré.

Mais la crainte d'une mort subite dans un étouffement l'obsédait : il se tenait sur ses gardes, en le dissimulant à son entourage.

Les lettres qu'il écrivait à son ami de jeunesse Ivanov, en donnent la preuve : « Pas un instant je ne puis concevoir que mon âme ne soit qu'un mécanisme. Quelle absurdité ! Si ma bougie ne disparaît pas entièrement en brûlant, mais se réunit à l'oxygène et continue son existence, qu'arrive-t-il donc à

(1) FARESSOV, *Contre le courant*, p. 136-142.

Le dimanche avant le carême tombait cette année le 12 février, c'est-à-dire huit jours avant sa mort.

l'homme ? Je brûle comme un cierge, je sais que mes os, ma cervelle vieillissent et s'usent, tandis que mon esprit grandit et se fortifie. Il se libère déjà de l'enveloppe terrestre et s'élance vers le Créateur (1). »

Ailleurs, Leskov plaint les athées : « Il faut avoir un grand courage pour renier l'unique espoir du salut. » Il ne croyait pas possible de vivre honnêtement sans croire à la vie future, sans être étroitement lié à l'esprit religieux...

Se sentant près de la fin, il manifestait dans tous ses entretiens, toutes ses lettres son désir de faire la paix avec tout le monde. « Il faut vaincre son amour-propre, pour que rien ne vous retienne dans ce monde avant la mort, parce que notre nom, si célèbre fût-il, sera oublié par la postérité. Le temps est un concurrent terrible de la gloire, il réduit à zéro les héros et les scélérats, et nous enseigne que l'unique sens de la vie est dans l'Éternel, qui est le commencement et la fin de toute existence (2). »

« Quand un homme cesse d'avancer et de se perfectionner, il doit mourir », disait Leskov au professeur Vvedensky, qui était venu le voir au commencement de 1895 (3).

Sa fin fut paisible, comme il l'avait tant désiré et tant demandé à Dieu.

Quelques jours après la visite de Tertius Philippov, dans la nuit du 20 au 21 février 1895, il s'endormit à demi assis sur son canapé (comme il avait l'habitude de le faire depuis sa maladie), après avoir lu quelques pages d'un livre. Le matin, en entrant, on le trouva, dans une pose tranquille, dormant son dernier sommeil.

Un peintre de ses amis fit de lui un croquis, la tête posée sur des coussins, recouvert jusqu'à la poitrine, la main gauche étendue comme dans le sommeil.

L'inhumation fut très simple ; peu de personnes le conduisirent à sa dernière demeure au cimetière de Volkovo, à Saint-

(1) Lettre à Basile Ivanov, Saint-Petersbourg, 22 octobre 1891.

(2) Lettre à B. Ivanov, du 23 sept. 1893.

(3) Rapporté par FARESSOV, *Messenger historique*, 1916.

Pétersbourg. Sa mort passa presque inaperçue. Il ne parut que deux ou trois articles sans conséquence et sans chaleur (1).

On en parla plus longuement dans la presse, après la seconde édition de ses œuvres, qui parut en 1897, précédée de l'étude biographique de M. Sementkovsky (2).

Nous terminerons cette esquisse de la vie de N. S. Leskov par quelques lignes du critique littéraire M. Volynsky, qui constituent la meilleure oraison funèbre de notre auteur :

« Cette nature riche en talents, pleine de contradictions profondes ou superficielles, s'approcha de la mort avec calme et dans la paix du Christ. On sait que Leskov est mort sans agonie. Sur sa figure toujours nerveuse et excitée, se lisait l'expression d'une paix profonde. Il est mort en sommeillant, tranquillement... Tout était bruyant et bizarre dans son salon à côté, les montres et les pendules sonnaient ou continuaient leur tic-tac, les bibelots rares se miraient sur toutes les tables... Et le maître du logis dormait paisiblement sur le canapé qui lui servait de lit... Il rendit son âme au Christ au milieu des songes. Sa mort ne sera jamais représentée avec le talent, l'exactitude qu'il montrait en décrivant la mort de ses héros, faisant preuve d'une acuité de vue extraordinaire dans l'ordre spirituel (3). »

(1) FARESSOV, *op. cit.* ; FIEDLER, *Silhouettes contemporaines*, revue : *La Nouvelle Parole*, n° 8, Saint-Pétersbourg, août 1914.

(2) Douze vol. chez Marx, Saint-Pétersbourg.

(3) VOLYNSKY, *Messenger du Nord*, p. 262, février 1897.

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE DE N. S. LESKOV

Le but de notre thèse nous oblige, avant tout, à faire une classification des œuvres de Leskov et à extraire de ses trente-six volumes celles qui donnent le tableau le plus exact de la vie russe, telle qu'il l'a connue par son expérience personnelle.

En éliminant les grands romans et une série d'autres travaux, que nous estimons superflus pour notre tâche, nous nous trouvons devant un ensemble comprenant encore près de vingt volumes.

L'impression générale que l'on reçoit des œuvres portant particulièrement l'empreinte de l'esprit national ne ressemble guère à celle que produisent les romans des auteurs mieux connus en France, comme J. Tourguénef, L. Tolstoï, Th. Dostoïevsky.

D'abord, le réel y est ingénieusement mêlé à l'extraordinaire, à l'imprévu ; ensuite, la richesse de ses sujets et les ornements qui compliquent le dessin empêchant l'attention de se concentrer, d'embrasser le tout d'un coup d'œil, provoquent le sentiment inquiet de se trouver dans un monde inconnu.

En outre, tout ce que Leskov a recueilli dans sa vaste mémoire au contact des classes et des nationalités variées qui composent la population de l'immense plaine russe entre dans la mosaïque de son style. Chaque personnage parle une langue individuelle, correspondant à sa position et à son éducation, mais qui diffère de notre idiome de tous les jours. Son vocabulaire offrirait de précieux matériaux à un spécialiste qui voudrait étudier la diversité des expressions et des locutions employées par le peuple russe. Quant aux idées, elles sont presque toujours originales et prouvent une connaissance approfondie du sujet.

Si nous passons sous silence les grands romans du début, nous pourrions constater que le trait le plus remarquable de Leskov dans la seconde période de sa carrière littéraire, la qualité qui fait battre notre cœur à l'unisson du sien, c'est qu'il nous donne l'impression d'aimer tout ce qu'il décrit. Il semble nous dire : « Les voilà — cette mentalité, cette âme nationales, telles que je les connais ; acceptez-les sans rien en omettre, et tâchez de les aimer avant de conclure quelque chose. »

Lui-même embrasse avec amour, sans jamais s'indigner, l'ensemble de la vie avec tout ce qu'elle a de grotesque et de faible. Il rend les types qui lui inspirent de l'aversion plutôt ridicules qu'odieux. Plein d'indulgence, il plaisante et se moque avec bonhomie, s'attendrit souvent, prêche un peu, après avoir épuisé son sujet, et nous émeut presque toujours.

Malgré la variété de ses tendances et de ses sujets, on retrouve toujours l'arrière-pensée qui semble le hanter : « Qui guidera le peuple russe ? Où est son salut ? »

Leskov ne comprenait pas non seulement le mot « salut » au sens moral, mais il lui attribuait aussi une signification plus positive. Il ne doutait pas qu'en Russie, la civilisation et la science ne pussent coexister en parfaite harmonie avec la foi religieuse et la morale chrétienne, pourvu qu'on sût s'approcher du peuple et le guider dans la juste voie.

Arrivé de province à Saint-Petersbourg au lendemain de l'émancipation des serfs, il comprenait que la loi toute seule, sans des exécuteurs bien avisés et sans une application intelligente, ne pourrait jamais régénérer la vie russe. Ces exécuteurs avisés, il crut, d'abord, les trouver dans « les hommes nouveaux ». Mais ces représentants de la classe intellectuelle le désillusionnèrent vite par leur éloignement total de la mentalité et des aspirations nationales. Leur conception naïve et rudimentaire du caractère populaire, leur inaptitude à le comprendre étaient évidentes.

Leskov se détourna dès lors, des « hommes nouveaux » et, cherchant ailleurs le gage d'un avenir glorieux pour son peuple, s'efforça de les trouver dans le fonds moral du caractère russe.

La vie russe à l'époque, qu'il connaissait si bien, *d'avant « les grandes réformes »*, était pleine de tristesses et d'injustices. Soit ! Mais daignez la regarder de près, avec les yeux aimants de Leskov : vous y trouverez une beauté originale, des cœurs d'or et des natures d'élite qui rachètent les misères du reste.

Dans notre analyse des œuvres principales de Leskov nous nous laisserons guider par son idée dominante : « Où est le salut du peuple russe ? »

CHAPITRE PREMIER

LE PEUPLE

Par « peuple », Leskov entendait toutes les classes liées par un même idéal moral et religieux, par les mêmes mœurs et les mêmes usages. C'est non seulement les paysans, mais les petits bourgeois provinciaux, les soldats en retraite, les marchands, les Vieux-Croyants et les pèlerins par vocation. Tout ce monde, qui n'est que très légèrement atteint par la culture occidentale, garde le caractère national et reste fidèle aux traditions du pays.

Le chef-d'œuvre principal de Leskov, celui qui reflète le mieux les divers côtés des croyances populaires, est intitulé *Le Pèlerin enchanté*. Son héros réunit tous les traits du peuple qui, selon l'expression d'Ivan Tourguénef, reste « un inconnu mystérieux (1) » aux yeux de ses voisins occidentaux, et même de ses compatriotes affinis par la culture étrangère.

Leskov rencontre Ivane Séverianovitch Fliaguine sur le pont d'un bateau à vapeur, parcourant le lac de Ladoga. On vient de quitter un bourg isolé où la vie se traîne monotone, sans lendemain. Un des hommes exilés dans ce bourg s'est suicidé, paraît-il, tant cette uniformité l'oppressait. Les passagers se demandent si l'âme de ce malheureux est damnée ou non. Un voyageur qui vient de monter sur le bateau déclare avec une grave et naïve assurance qu'il existe près de Moscou un vieux prêtre qui, seul, a la prérogative de prier pour les suicidés et les hommes morts sans pénitence, et que le salut de leur âme dépend de lui. Pendant qu'il raconte cette histoire avec maints détails touchants, l'auteur le regarde et l'admire (2) :

(1) *Pères et enfants*.

(2) V, p. 4.

« C'était un homme de très grande taille, ayant une figure basanée, à l'expression ouverte et franche ; ses cheveux épais couleur de plomb, retombaient en boucles ; il portait une longue soutane avec une large ceinture de cuir et un petit bonnet de drap noir. C'était donc, selon toute apparence, un moine ou un novice de quelque couvent des îles de Ladoga. Il avait cinquante ans sonnés, mais sa carrure était celle d'un véritable « Ilya Mourometz (1) ». Malgré la bonté un peu naïve de son regard, on sentait en lui une vaste expérience de la vie. Il se tenait avec une assurance qui n'avait rien d'arrogant et parlait d'une voix de basse profonde, avec une lenteur grave (2).

Impressionnés par cet extérieur peu ordinaire, ses compagnons de voyage, qui appartiennent à toutes les classes de la société, le pressent de questions et l'amènent à raconter l'épopée étrange et compliquée de sa vie.

Pour bien apprécier ce récit, il ne faut pas perdre de vue qu'Ivane Sévérianovitch est né dans *la première moitié du xix^e siècle ; une grande partie des faits qu'il raconte est donc passée dans le domaine de l'histoire.*

Issu d'une famille de serfs appartenant au comte K., qui possédait de grandes terres dans le gouvernement d'Orel, Ivane Sévérianovitch était ce qu'on appelle « un enfant voué à Dieu ». Sa mère avait longtemps sollicité le ciel de lui accorder un fils et fait le vœu de le consacrer à la vie religieuse. Morte à sa naissance, elle n'avait pas eu le temps de transmettre à son enfant sa volonté ; mais elle devait s'accomplir quand même, et toute la vie d'Ivane Sévérianovitch en a été la preuve (3).

Il raconte son enfance et son adolescence, heureuse et libre au milieu des chevaux qu'on élevait dans le domaine où son père était un des principaux cochers. Il connaît donc très bien les chevaux, leur nature, leurs qualités et leurs défauts. Il sait les élever et les dompter : en un mot, il est ce qu'on appelle dans les régiments de cavalerie un « connaisseur professionnel ».

(1) Héros des bylines (chants héroïques russes).

(2) V, p. 5.

(3) *Ibid.*, p. 14.

Son attachement à « la plus noble conquête de l'homme », et son admiration de la nature se font sentir dans tout le récit.

Attaché au service du comte comme postillon, depuis l'âge de onze ans il accompagnait son père dans tous les voyages que le seigneur faisait dans sa voiture attelée de six chevaux. Les courses rapides à travers les champs, l'ardeur de son attelage kirguise l'excitaient, le poussaient à des gestes violents et à des cris stridents, pour écarter du chemin les passants et les chariots (1). Une fois, il lui arriva de frapper de sa cravache et d'effrayer à mort un vieux petit moine qui dormait paisiblement sur son chariot plein de foin. Le malheureux roula sur le sol et périt, traîné par les chevaux effrayés.

Tel fut le premier crime involontaire qui influa sur l'avenir (2) d'Ivane. Le comte, craignant « des histoires », se contenta de lui faire infliger une correction par son père et parvint à amadouer le supérieur du couvent de la victime. Mais la conscience d'Ivane s'éveilla sans qu'il s'en rendît compte. Il ne put jamais oublier le regard effaré, éploré du petit moine, et le revit toujours dans ses songes.

La première nuit qu'il vint à son chevet, il lui reprocha de *l'avoir fait mourir sans pénitence* (trait fort caractéristique des conceptions religieuses russes), et lui rappela le vœu de sa mère. Et il lui conseilla de le remplir sans attendre, assurant que tôt ou tard il y arriverait, mais que sa vie serait pleine de malheurs, que la mort le guetterait sans l'atteindre, et qu'il ne trouverait aucun repos, tant qu'il n'aurait pas obéi à son destin.

La jeunesse et l'insouciance lui firent oublier ces avertissements, mais les malheurs ne se firent pas attendre.

D'abord, ayant risqué sa vie pour sauver la famille du comte en arrêtant un équipage entraîné vers un abîme, il ne sut pas profiter de la reconnaissance du maître pour se faire affranchir, et se contenta d'un cadeau inutile. Rentré à la maison, il encourut la disgrâce de la comtesse et, au lieu d'être récompensé

(1) *Ibid*, p. 15.

(2) *Ibid.*, p. 17.

de son exploit, il fut soumis à une punition humiliante et à un travail monotone qui le priva de toute liberté (1).

Malgré sa sauvagerie, le jeune Ivane avait un cœur tendre : il élevait des pigeons et s'attachait à ces doux oiseaux, comme à des enfants. Mais un jour, un chat lui emporta ses pigeon-neaux. Pour punir le voleur, le garçon lui coupa la queue. Or, ce chat appartenait à la servante favorite de la comtesse, d'où la disgrâce.

Ne pouvant supporter la perte de sa liberté et les railleries des gens, il se sauva. Alors commencèrent ses pérégrinations interminables et pleines d'aventures, car, d'après les lois de cette époque, il devenait un déclassé, un vagabond, un homme que le premier venu pouvait remettre à la police.

Pour comble, dès le début il tomba sur un tzigane (bohémien) qui le sauva du suicide, mais l'entraîna dans une affaire de vol et l'abandonna ensuite sans même lui donner sa part. Ensuite, un scribe compatissant le munit d'un faux passeport, et en échange lui demanda son rouble unique et sa croix d'argent. Cela surtout l'indigna profondément. « En voilà un bienfaiteur qui vous ôte la croix du cou (2) ! » dit-il.

Arrivé à pied dans la ville de Nicolaëv (3), à quelques centaines de verstes de son domicile, il fut engagé par un Polonais, pour garder sa petite fille nouvellement née et abandonnée par sa mère.

En vain essaya-t-il de se soustraire à cette responsabilité : son patron, à qui il avait eu l'imprudence de conter son histoire, le menaça de le dénoncer à la police.

Il se soumit à son sort et devint une bonne d'enfant excellente, gardant le bébé et la chèvre qui servait de nourrice, soignant la petite fille chétive avec une tendresse de femme, malgré sa grande force physique et sa taille de géant (4). Mais il se sentait oppressé par la nostalgie et l'ennui, et passait de longues

(1) *Ibid.*, p. 19 et sv.

(2) *Ibid.*, p. 26.

(3) Grand port sur le Boug, à trente kilomètres de la mer Noire.

(4) *V.* p. 27 et sv.

heures hors de la ville avec l'enfant, à méditer, à rêver, et à sommeiller sous les rayons ardents du soleil. Le petit moine le visitait de nouveau dans ses songes.

Un jour, Ivane se laissa toucher par les larmes de la mère coupable qui rentra clandestinement pour voir sa fille. Il la jugeait cependant en puritain : « Tu as transgressé la loi, tu n'as plus de droits sur ton enfant (1). » Néanmoins, il lui permit de venir jouer avec l'enfant en sa présence. Mais le jeune officier avec qui la mère avait fui devait repartir, et il tâcha de séduire Ivane par une grosse somme pour qu'il leur livrât l'enfant ; celui-ci ne se laisse pas acheter, refuse catégoriquement l'argent, mais dans un élan spontané de sympathie pour le jeune officier, rend sa pupille à la mère et perd ainsi sa place, laissant son faux passeport à son patron de tantôt.

Bon gré, mal gré, il se voit obligé de suivre les fugitifs qui se rendent à Penza, grande ville où, des steppes encore incultes du midi de la Russie, s'assemblaient pour la foire des nomades asiatiques que la population nommait en bloc des « Tatars (2) ».

Ces nomades élevaient des troupeaux de chevaux qu'ils amenaient ensuite à la foire de Penza pour les vendre, soit aux particuliers, soit à l'administration militaire. Dans le récit d'Ivane Sévérianovitch, la description de cette foire est très pittoresque.

Il vient d'être congédié par son nouveau maître qui n'ose le prendre à son service sans le passeport resté chez le père de l'enfant. On l'a cependant récompensé en lui donnant deux cents roubles ; mais que faire sans gîte et sans papiers dans une ville inconnue ? Le penchant naturel d'Ivane pour les chevaux le pousse à prendre part aux marchés qui s'engagent entre des Tatars pour un beau spécimen de la race chevaline.

On conclut l'affaire d'une façon purement barbare, par une sorte de duel entre les concurrents qui se battent avec des

(1) *Ibid.*, p. 31.

(2) Penza, chef-lieu de gouvernement sur la Soura, affluent de la Volga.

Les gouvernements de Penza et de Saratov étaient à cette époque peu peuplés (1840). (Voir plus haut les pages consacrées aux efforts colonisateurs de l'oncle de Leskov. A. Scott.)

« nogaïki (1) ». Ivane se met de la partie et propose le même expédient pour acquérir à son ex-maître, le jeune officier, un cheval d'une beauté rare (2).

Le récit détaillé de sa lutte contre un « prince » (chef tatar) avec lequel il se battit jusqu'à la mort de son adversaire, est admirable par sa gravité naïve. Et ce fut le second meurtre qu'il eut sur la conscience.

« Les Tatars n'en furent nullement émus ; tout se passait selon le rite établi ; mais les Russes présents intervinrent : « Comment as-tu osé tuer cet Asiatique ? demandèrent-ils — Et moi de répondre : Eh bien, n'était-ce pas convenu ? Auriez-vous préféré que ce fût moi qu'on tuât ?

« Vois-tu, répondirent-ils, c'était un païen, le meurtre lui était permis ; mais toi, chrétien, tu es coupable (3). »

Cependant les Tatars ne permirent point qu'on le livrât à la justice ; ils l'emmenèrent dans leurs steppes et l'y gardèrent prisonnier pour soigner et garder leurs chevaux. Dix ans durant, il reste leur captif, sans pouvoir fuir, car, pour l'en rendre incapable, on lui avait introduit du crin sous la plante des pieds. Après cette opération cruelle, la marche lui était devenue presque impossible (4).

Ce temps passa pour lui comme un mauvais rêve. Les Tatars le traitèrent bien et lui donnèrent même plusieurs femmes pour le servir et le distraire. Mais leur présence ne diminuait guère sa nostalgie. D'ailleurs, il ne voulait pas confondre ces mariages irréguliers avec la vraie famille.

Quand un des auditeurs lui demande s'il avait aimé ses femmes et ses enfants, il répond simplement :

« Oui, je les prenais en pitié, je caressais parfois les petites têtes d'enfants qui venaient auprès de moi... Mais d'abord, je n'avais pas de temps à leur consacrer : durant des nuits entières loin de mes femmes, je restais dans la steppe à prier... Et puis,

(1) Genre de fouet.

(2) P. 45.

(3) P. 47.

(4) P. 48.

je ne les regardais pas comme mes enfants : ils n'avaient même pas reçu le baptême... (1) »

Deux incidents se produisirent durant cette existence monotone qu'Ivane menait chez les nomades. Un jour, vinrent deux missionnaires à qui il s'adressa, les implorant de le sauver en tant que coréligionnaire (2). Il offrit de leur servir de guide et de les conseiller dans leur œuvre de propagande. Mais ils restèrent indifférents à son sort, et bientôt disparurent.

Quelques mois plus tard, Ivane trouva un cadavre dans les steppes — c'était un des missionnaires tués par les nomades. Il l'enterra avec dévotion en disant : « Et moi qui les jugeais mal, tandis que le bon Dieu leur a octroyé la couronne du martyre (3) ! »

Une autre fois, un vieux Juif vint prêcher chez les Tatars et périt de la même façon. Ivane en tira une conclusion qui se trouva plus tard confirmée par les faits. « Si l'on veut convertir les Asiatiques, il faut leur montrer un Dieu menaçant et terrible qui les fasse trembler devant Lui. Un Dieu doux et compatissant ne réussit pas chez eux... (4). » L'histoire de son évasion prouve la vérité de cette remarque.

Pendant l'hiver de la dixième année de sa captivité, le camp se transporta vers la mer Caspienne. Là, arrivèrent deux charlatans, d'une nationalité inconnue, pour acheter tout le troupeau de chevaux en vue d'une guerre prochaine de leur pays problématique.

Pour impressionner les Tatars hésitants, ils les menacèrent du courroux de leur dieu et les effrayèrent durant la nuit par des feux d'artifice (5). Pendant le désarroi causé par ce spectacle inattendu, ils chassèrent le troupeau du côté de la mer. Oubliant leurs craintes, les Tatars se mirent à leur poursuite. Se voyant seul avec les femmes et les vieillards, le prisonnier se servit des appareils pyrotechniques que les étrangers avaient

(1) P. 53.

(2) P. 57.

(3) P. 59.

(4) P. 60.

(5) P. 63.

oublié d'emporter, mais en usa à sa guise : après avoir terrorisé les gens, il les convertit en hâte à un soi-disant christianisme, les baptisa dans une petite rivière de la steppe et leur imposa trois jours de prière et de jeûne.

Il n'avait pas le temps de leur enseigner les dogmes, mais il s'en souciait fort peu : l'essentiel était de les tenir en obéissance pendant quelques jours. Trouvant des médicaments dans la caisse qui contenait les appareils pyrotechniques, au prix de souffrances atroces il réussit à faire sortir le crin de ses pieds et, à peine guéri, échappa, abandonnant sans regret sa nombreuse famille (1).

La joie de se sentir libre le fait courir comme un cheval ; il franchit à pied un énorme espace sans presque en avoir conscience.

Pendant sa fuite, il fit deux rencontres, qui révèlent de nouveau l'originalité de ses conceptions : un Tchouvache (2) lui proposa de monter un de ses cinq chevaux et de poursuivre la route ensemble. Ivane l'interroge sur sa religion : l'« Asiate » naïf adorait en même temps Dieu, Jésus-Christ, la Sainte Vierge, saint Nicolas, et faisait des sacrifices à une divinité païenne *Keremet*, à laquelle il donnait une préférence évidente. Offensé pour saint Nicolas et jugeant que ce fût un blasphème, Ivane refuse de le suivre.

Enfin, il tombe près d'Astrakan sur des pêcheurs russes qui se chauffaient autour d'un feu, et lui donnent l'hospitalité. Ayant suffisamment bu et mangé, il se sentit disposé à rester en leur compagnie. Mais l'un d'eux l'interroge au sujet de son passeport, parce que, dit-il, « on peut vivre sans papiers, mais pour mourir tu en auras besoin ; sinon, on te jettera dans le fleuve au lieu de t'enterrer chrétiennement (3) ».

Ivane s'offense : l'idée qu'on le priverait d'enterrement religieux le tourmente, et il se sauve à l'aube.

Ses pérégrinations se terminèrent assez simplement : ayant

(1) P. 66.

(2) Peuple de race finnoise.

(3) P. 68.

gagné de l'argent, il s'adonna à la boisson dans une ville inconnue et tomba entre les mains de la police. Pour vérifier son identité on le renvoya dans son village natal, chez son seigneur.

Coupable de s'être enfui, il fut soumis à une double punition qu'il accepta en philosophe, comme rachat de tous ses méfaits ; mais ce qui le troubla et l'affligea, ce fut le résultat de sa confession au prêtre du village.

Celui-ci l'excommunia pour trois ans, parce que dans les steppes il avait mené la vie d'un païen. Devenu très dévot dans sa vieillesse, le comte ne voulut pas garder un excommunié ; il lui fit donner un passeport et le laissa courir le monde, à condition de payer une redevance annuelle (1).

Après de longues années, Ivane Sévérianovitch se sentit profondément heureux : il était libre et avec des papiers en règle. Il alla de ville en ville, de foire en foire, pratiquant son métier de « connaisseur » de chevaux et de vétérinaire. Il l'exerçait surtout parmi les paysans ; mais il rencontra bientôt un jeune prince, officier de cavalerie, qui s'occupait d'achat de chevaux pour son régiment et l'engagea à son service.

Leurs relations furent plutôt celles de deux amis que celles d'un maître et de son serviteur. Malgré la différence de classe et d'éducation, ils s'entendaient très bien.

Ni le servage, ni la captivité n'avaient changé le caractère d'Ivane indépendant, honnête, et non exempt d'une certaine dignité. Il était fidèle et dévoué à son maître, comprenait toutes ses faiblesses, mais veillait à son honneur d'officier, ne lui permettant jamais de jouer aux cartes avec l'argent qui lui était confié par le régiment.

Malheureusement, la nature sauvage d'Ivane exigeait parfois une secousse morale et physique, et il faisait des « sorties », qui finissaient par une débauche et une rixe dans quelque cabaret. Et puis la vie reprenait son cours ordinaire.

Avant de s'adonner à la boisson, il sentait toujours une angoisse mortelle sans objet, et rendait l'argent au prince, puis se hâtait de quitter la maison. Ces crises coïncidaient presque

(1) *Ibid.*, p. 69.

toujours avec le départ de quelque beau cheval, auquel il s'était attaché comme à un être humain (1).

Cette faiblesse le tourmentait beaucoup, et il voulait s'en corriger. Mais hélas, quand il y réussit, il tomba dans une obsession beaucoup plus dangereuse. Il perdit toute volonté et fut l'objet d'un « enchantement », comme il le dit lui-même. Un jour, portant sur lui, en l'absence du prince, une forte somme, il sentit une tentation irrésistible de faire une grande « sortie ». Il lutta contre cette obsession, pria Dieu et même s'attaquant au diable, l'injuria et le frappa du poing sur un grand tableau du « Jugement dernier » suspendu à l'entrée de l'église paroissiale.

Ayant retrouvé le calme, il entra dans une auberge pour prendre du thé ; il y rencontra un individu chétif et de mine piteuse que les garçons voulaient mettre à la porte.

Voyant que c'était un homme qui avait dû appartenir à la bonne société, il en eut pitié, lui offrit à boire, écouta son histoire et apprit, entre autres choses, que l'ex « barine » s'occupait de magnétisme et pouvait le guérir à jamais de l'ivrognerie.

Heureux de cette rencontre, il s'abandonna au magnétiseur, qui l'enivra en faisant ses passes au-dessus de chaque verre de vin ; cela dura jusqu'à la nuit, quand l'aubergiste les mit à la porte (2).

Le petit homme avait promis à son patient de lui apprendre à sentir « la beauté parfaite de la nature », mais quand ils se trouvèrent dans la nuit sombre et chaude, Ivane sentit que sa mémoire et sa volonté lui échappaient. Une seule idée demeurait en lui : ne pas perdre le portefeuille avec l'argent du prince. Il le tâtait de temps à autre en entendant vaguement les mots incompréhensibles du magnétiseur.

La conversation qui suivit est pleine de comique. L'identité de son compagnon s'effaçait sans cesse de son esprit, et il le suppliait de lui rendre la raison. Mais les réponses du magnétiseur n'avaient aucun sens, et achevaient d'autant plus de l'embrouiller qu'elles ressemblaient à un texte de l'Écriture.

(1) P. 70-76.

(2) P. 76-84.

Pour en finir, le magnétiseur lui donna un petit morceau de sucre afin de « le rafraîchir ». Notre géant lui obéit docilement, et revint à lui devant une maison où l'on chantait, dansait et faisait de la musique (1).

C'était une maison de tziganes. Le petit magnétiseur recevait probablement d'eux des pots de vin pour les visiteurs qu'il amenait. Mais lui-même s'esquiva, et ne se trouva jamais plus sur la route de notre pèlerin.

L'envoûtement commença à se faire sentir : insensible à la beauté féminine et jusqu'ici profondément honnête, à première vue et au premier son de sa voix, Ivane Sévérionovitch s'éprit passionnément d'une jeune bohémienne, et jeta à ses pieds tout l'argent qu'il avait sur lui.

La description de la fête à laquelle il prit part sur l'invitation du chef de la tribu bohémienne, les danses et les chants qui l'accompagnaient, l'impression que cette musique faisait sur l'assistance et les sensations que le héros de Leskov essaie de traduire avec une certaine sauvagerie poétique, rendent ce passage tout à fait original (2).

Cette grande « sortie » d'Ivane lui porta malheur sous tous les rapports. Rentré chez lui, il trouva le prince accablé par une perte de jeu considérable ; son aveu et son repentir furent acceptés avec une simplicité parfaite : le maître se sentait trop coupable lui-même pour lui reprocher sa débauche.

Mais Ivane en tomba malade, et sortit de l'hôpital quelques semaines plus tard persuadé de deux choses : 1^o Que le magnétisme l'avait définitivement guéri de sa faiblesse pour la boisson ; 2^o Que sa passion pour la belle Groucha durerait toute sa vie (3).

Il revint chez son maître qui avait non seulement quitté la ville, mais aussi le service, et se mit à sa disposition pour payer sa dette par travail gratuit.

Mais l'autre n'y pensait plus. Tenté par le récit de son serviteur, il avait eu le temps, pendant sa maladie, de payer la

(1) P. 84-89.

(2) P. 90-95.

(3) P. 97.

rançon de la belle tzigane à la tribu, au prix d'une somme folle qu'il s'était procurée en vendant la moitié de ses terres, et il s'abandonnait tout entier à son caprice (1).

Les sentiments d'Ivane, qui se résigne à jouer le rôle d'un tiers, « d'un frère d'adoption » dans ce roman passionné, mais fugitif, sont essentiellement conformes au caractère national russe.

L'abnégation dans l'amour, le respect de la femme aimée prédominant en effet dans la vie sentimentale russe. Ivane veilla sur la jeune femme et s'il continua à subir le charme de son chant et de son âme ardente, l'égoïsme ne fut pour rien dans toute sa conduite.

Le prince se lassa bien vite de sa compagne primitive ; il chercha à s'en défaire et projeta un riche mariage pour reconstituer sa fortune. Mais Ivane fut profondément blessé pour Groucha, non pour lui-même, de voir que le prince voulait lui faire épouser la bohémienne en la dotant et en l'aidant à commencer un commerce indépendant (2).

Ayant dû s'absenter quelque temps, il trouva à son retour de grands changements : toute la domesticité était renouvelée, la maison se préparait pour la noce, son maître était invisible, et personne ne savait où se trouvait Groucha. Une vieille bonne lui confia en grand secret que le prince l'avait emmenée, et qu'il était interdit de prononcer son nom (3).

Désolé, inquiet et craignant le pire, Ivane erra dans les bois, appelant de tout son cœur « sa chère petite sœur d'adoption ». Soudain, il fut surpris dans l'obscurité par une sorte de fantôme chétif, éploré, échevelé, qui se jeta à son cou. C'était la bohémienne qui s'était enfuie de la maison où le prince l'avait fait enfermer.

Rongée par une passion jalouse, les privations et la maladie, — elle était proche de la démence, — elle implora « son frère, son cher frère » de sauver son âme en la tuant, car elle sentait bien

(1) P. 98-101.

(2) P. 110.

(3) P. 111.

que l'irréparable s'accomplirait si elle restait en vie : elle tuerait la pauvre mariée innocente, ou se suiciderait (1).

La raison troublée, gagné par la folie de la jeune femme, Ivane lui ordonna de prier, joignit ses prières aux siennes... et la poussa dans le fleuve près duquel se passait cette scène de cauchemar, convaincu que son âme à elle serait sauvée au prix du péché mortel dont il se rendait coupable.

Il prit aussitôt la fuite, et l'âme de sa sœur adoptive le poursuivit comme une ombre légère d'enfant (2).

On sent, et le *Pèlerin enchanté* l'avoue lui-même, que tout s'est passé comme en songe et que la vérité se mêle à une fantaisie exaltée par le chagrin.

La réalité rappela Ivane à la vie active : rencontrant de vieux époux désespérés du départ de leur fils unique, appelé par le service militaire, il leur offrit de le remplacer, et prit son nom, perdant ainsi son identité.

Pendant quinze ans, il servit comme soldat au Caucase, s'exposant à tous les dangers pour racheter ses péchés. On le connut sous le nom de Pierre Serdioukov. « Mais je ne manquais jamais de prier le jour où l'Église fête mon vrai patron, Jean-Baptiste, qui a été mon ange gardien », ajoutait le narrateur (3).

Vers la fin de sa dernière année de service, il se jeta dans une aventure guerrière avec l'espoir d'y être tué. Mais comme il traversait à la nage sous les balles de l'ennemi un fleuve aux eaux glacées et tumultueuses, il vit l'âme de Groucha, qui le protégeait de ses ailes.

On voulut le récompenser, le faire officier ; mais il s'y opposa, se disant un grand pécheur, un criminel. « J'ai tué une bohémienne, dit-il, veuillez faire une enquête. »

L'enquête ne donna pas de résultats ; son aventure était complètement oubliée, personne ne se rappelait ni de lui, ni de Groucha. On le prit pour un fou et on lui donna tout ensemble : la croix de guerre, le grade d'officier et un congé définitif.

Lui-même en vint à se demander si tout ce qui lui était

(1) P. 113-118.

(2) P. 119.

(3) P. 119-121.

arrivé avant son service militaire n'était pas un rêve (1)... Mais resté sans travail, il lui fut impossible de s'adapter à sa position nouvelle. D'autre part, étant donné son rang, on hésitait à l'engager comme simple ouvrier. Il passa par plusieurs métiers peu lucratifs et désagréables, devint même pendant un temps acteur au théâtre populaire, mais son intervention chevaleresque en faveur d'une pauvre petite actrice lui fit perdre sa place.

Alors, sentant qu'il ne lui restait plus de choix après trente ans d'une vie errante, Ivane Sévérianovitch se fit moine (2).

Il se disait content : sa vie était dirigée par les autres. Au couvent, comme ailleurs, on mettait à profit ses connaissances des chevaux. Pourtant, quelque chose le tourmentait encore... les tentations, non les tentations de la chair, auxquelles il était rarement sujet, mais celles de l'esprit (3).

Le diable le troublait souvent, raconta-t-il, d'abord sous les traits de Groucha ; mais un vieux moine lui enseigna une pratique religieuse qui l'en guérit.

La dernière tentation fut grave : après une scène violente, où il n'avait pas su dompter son emportement pendant un office, il fut mis en pénitence dans une cave ; là il se mit « à prophétiser ».

On lui imposa le silence ; il s'y soumit, mais seulement quand il était seul. Il pressentait une grande guerre, « parce qu'on parlait trop de la paix ».

Croyant qu'il lui serait bon de « courir » un peu pour se guérir, le supérieur venait de l'envoyer en pèlerinage au couvent de Solovetsk ; il s'y rendait, heureux de pouvoir y prier « pour la dernière fois ».

Il paraissait pourtant bien portant, et en pleine force... La vérité, c'est qu'il était résolu à quitter le couvent et à remettre son uniforme, afin de mourir pour son peuple, si la guerre éclatait... Ses aveux terminés, il garda le silence et tomba dans une

(1) P. 122-123.

(2) P. 124-127.

(3) P. 122.

profonde méditation, qui fut respectée par ses compagnons de voyage.

Telle est, ramenée à ses traits généraux, l'histoire du *Pèlerin enchanté* (1).

On en parla peu du vivant de Leskov. Après sa mort, les critiques qui l'ont analysée, ont insisté sur la richesse du sujet (2), et tout particulièrement sur son côté mystique.

Sementkovsky, panégyriste de Leskov, montre que le caractère du héros est une variante du type dit « l'homme de trop », qui ne trouve pas à appliquer ses talents dans la vie russe (3).

D'accord avec ces différents critiques, nous tenons à faire remarquer qu'Ivane Sévérianovitch réunit en lui toutes les particularités du caractère national.

Il n'est pas seulement un « type », mais, comme l'aurait dit Emerson, un « representative man », le portrait collectif de la majorité de la population russe à peine effleurée par les idées européennes, et gardant intacte l'hérédité des siècles lointains. On le sent vivre non comme une abstraction, mais comme une personnalité réelle. Cette sensation de réalité est si forte qu'on ne doute pas un instant qu'il ait existé, qu'il ait raconté son histoire sur le pont du bateau qui l'emmenait à son dernier pèlerinage.

Il y a de la noblesse et de la dignité dans cet être à la fois naïf et complexe ; il est déjà touché par une certaine culture qui lui vient de ses expériences, du commerce d'hommes plus développés que lui, de la lecture des livres ecclésiastiques, des entretiens avec les moines, et du service militaire. Son esprit s'est formé à sa manière, comme celui des représentants les plus développés du peuple russe, il est bon, même tendre, pour les femmes, les enfants, les bêtes. Rappelons-nous ses pigeons.

(1) Paru pour la première fois dans le journal *Le Monde russe*, n° 3.273 et sv., 1873, et édité l'année suivante séparément. Il existe une traduction en français du *Pèlerin enchanté*, de V. DERELY, parue en 1892, à Paris (Albert Savine), qui, sans rendre tout à fait l'originalité du style, peut donner une idée juste de l'œuvre.

(2) Nous ne citerons que les études de Venguerov (dictionnaire de Brockhaus et Eron), ABRAMOVITCH. *Le Mysticisme de Leskov*. (Essais critiques, p. 227-238, 1901) et VOLVNSKY, *Messenger du Nord*, n° 2, 1897.

(3) Étude critique (dans les œuvres complètes de Leskov) éd. Marx, p. 41-42.

le nourrisson qu'il élève, sa délicatesse envers la bohémienne Groucha. .

Mais cette tendresse n'empêche pas une cruauté, une dureté féroce d'apparaître de temps à autre, le poussant à des actes brutaux, même criminels. Trois fois il tue involontairement et durant ses « sortics » il s'adonne à des débauches sauvages.

Son endurance, son indifférence à l'endroit des douleurs physiques sont admirables : quand il croit avoir mérité des punitions corporelles, il les subit philosophiquement. Il supporte pendant dix ans sans en garder rancune le « supplice des crins » qui le rendait boiteux, et s'en débarrasse par un expédient barbare qui le fait souffrir d'une manière atroce. Cependant il a en lui des cordes intimes toujours prêtes à vibrer, et dont certains frôlements le rendent profondément malheureux : c'est, dans les steppes, le mal du pays; plus tard, l'excommunication religieuse, le souci de son âme qui périra à cause des fautes qu'il a commises, et la pensée de l'âme qu'il croit devoir racheter par toute sa vie.

Ivane possède une grande force corporelle, une énergie rare et pleine d'initiative, quand il est poussé par quelque idée fixe. Maintes fois il en donne la preuve pendant ses pérégrinations, son évaison de chez les nomades et son service au Caucase. Mais le plus souvent il reste passif, la vie l'emporte dans son courant. Ce n'est pas lui qui forge son sort ; une fatalité qu'il ne songe pas à combattre, l'entraîne.

Il se rend bien compte de l'envoûtement, de l'enchantement qui s'est emparé de lui depuis sa naissance, d'abord par le vœu de sa mère, ensuite par la force magnétique d'un personnage équivoque. Et cependant, il aime la liberté, se désespère dans la captivité, et échappe au servage quand il le juge intolérable. Toutefois, ce ne sont là que des accès passagers.

Ce qui prévaut en lui, c'est l'instinct de l'ordre : il ne se sent réellement heureux que quand on le munit d'un passeport légal ; il aime la discipline de l'armée et se soumet avec soulagement à celle du monastère.

Malgré les passions qui s'emparent de lui de temps à autre, il est capable d'une abnégation touchante en amour et conserve

les idées les plus rigoureuses sur la sainteté du mariage et la pureté des mœurs. Il blâme sévèrement la mère fugitive : « Tu as transgressé la loi, tu n'as plus de droits sur ton enfant. »

Mais il tolère, il admet la passion ardente de la bohémienne qui n'a pas dans ses veines le « sang frais des Russes ». Pour lui, il reste presque indifférent à ses femmes tartares et à leur progéniture : elles ne sont pas unies avec lui par le mariage, et ses enfants ne sont pas baptisés.

Ici nous touchons la partie caractéristique de ses convictions, où la religion, l'éternité, le Jugement Dernier, la pénitence et le salut de l'âme tiennent une place absorbante, formant comme un fond immuable qui s'oppose à la complexité et aux contradictions de sa nature. Tout est passager, tout est vain ; il n'y a que le salut de l'âme chrétienne (« l'âme baptisée ») qui compte.

C'est là le dernier trait de l'esprit national, ou plutôt l'essence de cette âme du peuple russe qui plane au-dessus de l'histoire du *Pèlerin enchanté*.

Quant au magnétiseur, à cet homme inconnu, venant on ne sait d'où, mais à qui sa culture donne un certain ascendant sur son interlocuteur, n'est-il pas également symbolique ? C'est le précurseur des propagandistes et des agitateurs qui magnétisèrent le peuple russe pendant un quart de siècle, le tenant sous la magique influence du petit « morceau de sucre » qu'ils lui donnaient à sucer.

Le *Pèlerin enchanté* n'épuise pas le fond d'expérience que Leskov devait à son contact avec le peuple. Il a publié des études, peint des tableaux d'un autre genre dont les héros ne sont pas toujours aussi sympathiques que le géant Ivane Sévérianovitch, mais dont l'impression générale est à peu près la même.

Nous tenons à citer les contes et les récits les plus caractéristiques, tels que le *Produit de la nature* (dont nous avons déjà parlé à propos de la biographie de Leskov (1), et le *Mordant* (2), qui représentent deux études parallèles sur la psychologie des masses paysannes.

(1) Voyez biographie, p. 31-32.

(2) *Jazvitelny* (1863) dans le journal *L'Ancré*, n°s 12-14.

Sans revenir au contenu du premier récit, qui n'est qu'un épisode réel de la carrière du jeune Leskov, nous pouvons dire que c'est un excellent tableau de la passivité de ces masses et de leur incapacité à prendre une décision raisonnable. D'une part, leur quasi-révolte contre les conditions intolérables de leur transport sur les barques se manifesta tout simplement par une fugue sans but, ni plan, voire sans souci de leurs familles abandonnées. D'autre part, leur soumission à la punition infligée sur les ordres du premier représentant du pouvoir est absolue. « Que faire avec un tel peuple ? » s'écrie Leskov à propos de ces souvenirs pénibles (1).

Par contre, dans *Le Mordant* on se heurte à une révolte active et indomptable contre un pouvoir que les paysans sont bien décidés à braver, une révolte qui aboutit à la destruction de toute une propriété et à l'expulsion violente de l'intendant (2). Ils se repentent ensuite d'avoir causé tant de dégâts, consentent à payer une amende, mais refusent obstinément de se soumettre à l'intendant. Or, cet intendant est un Anglais, plein de bonne volonté et agissant pour le bien même du paysan, un homme ayant les dispositions les plus bienveillantes. Une seule chose lui manque : connaître le caractère du sujet de ses expériences.

En tout et partout il viole des usages et des traditions, peut-être absurdes à son point de vue, mais conférant une certaine liberté aux paysans. Par exemple, il ne les laisse pas aller dans les villes voisines pour chercher du travail, trouvant qu'ils n'en rapportent que de mauvaises habitudes et se ruinent pendant ces absences. Pour les dédommager, il bâtit une usine dans leur village et les fait travailler à la maison. Il ne les en a pas moins irrités en leur enlevant l'illusion de liberté dont ils jouissaient en s'en allant tous les hivers (3).

Il fait pis : il vise à les améliorer par des méthodes pédagogiques, leur impose des punitions ridicules ; pour qu'ils aient honte de leur conduite, il se moque d'eux, tâche de les corriger par la raillerie. Là-dessus, les paysans perdent patience. Ils

(1) XXII, p. 148-49.

(2) XXII, p. 114 et sv.

(3) XXII, p. 126-131.

ont leur dignité à eux : insensibles aux punitions, même corporelles, qui leur semblent justes, ils s'estiment offensés, humiliés par les procédés qui les rendent ridicules aux yeux de leurs enfants. Ils ne supportent pas le persiflage, et se vengent, en se livrant à la soif de destruction qui dort toujours dans leur âme. Ils donnent à leur intendant maladroit qu'ils ont battu et chassé un sobriquet, « le mordant », qui lui reste (1).

Tout cela ne s'explique que peu à peu. Ils se gardent bien de parler devant les autorités, ou même devant Leskov, qui est leur voisin. Ils ne s'ouvrent qu'à un vieux marchand solide et sérieux qui les comprend bien et explique leur conduite à l'auteur.

Et c'est là encore un trait : une conception particulière de la dignité qui a survécu aux humiliations du servage, et vient de l'époque lointaine où l'on comptait pour peu les coups et le mal physique, mais où l'on se révoltait contre la violation des traditions et les railleries de « l'étranger » (2).

La soumission aveugle succède presque toujours aux accès de violence. Les forces de destruction sauvage n'en somnèillent pas moins dans l'âme du peuple, et sont toujours prêtes à éclater. Mais, le plus souvent, ces éclats n'ont aucun rapport avec des causes visibles et tangibles. Ne trouvant pas d'issue naturelle, la force latente déborde, comme chez Ivane Sévérïanovitch. C'est plutôt une réaction contre les pauvretés de la vie quotidienne, contre l'ennui de l'existence terre à terre.

Leskov a fait une étude de cet état d'âme dans un petit chef-d'œuvre qui se trouve parmi les traductions de M. Denis Roche, sous le titre de *Lc chasse-diable* (3), et où il raconte l'étrange aventure arrivée à Moscou à un jeune étudiant de province en compagnie de son oncle, marchand riche, grave et fort estimé de ses confrères.

Le « chasse-diable » est un rite extravagant auquel les profanes ne peuvent guère assister. C'est une sorte de purification

(1) XXII, p. 131.

(2) XXII, p. 117-124.

(3) P. 15 (Perrin, 1906, Paris), *Tchertogone*, XIV, p. 187 (publié en 1881, dans un recueil intitulé *Rousskaïa Rozne*).

du corps et de l'âme par des faits et des gestes désordonnés, une débauche aussi sauvage que préméditée.

L'oncle du jeune homme appartient à la lignée de ces marchands moscovites qui, ayant conservé dans leur famille les mœurs patriarcales, s'occupent personnellement de leur commerce. Ils mènent une vie laborieuse et un peu morne dans leurs magasins et leurs dépôts, où ils font régner une discipline lourde et despotique et appliquent les règles résumées dans le proverbe : « sans fraude, pas de vente ».

Mais parfois le seigneur et maître resté, au fond, un vrai fils du peuple dont il a gardé les croyances et les instincts, se sent las d'une telle existence. « Ce n'est pas une vie », déclare à plusieurs reprises le vieil oncle, interrompant le silence d'une promenade, faite dans Moscou et les environs avec son neveu, qui lui est arrivé à l'improviste (1).

Le démon du mécontentement le tourmente, il veut s'en délivrer, se donner une forte secousse, le faire à la manière d'Ivane Sévérianovitch par une « sortie », mais une « sortie » somptueuse, en accord avec ses moyens. En compagnie de quelques amis, tous marchands riches et respectables comme lui-même, il organise dans le meilleur restaurant de la banlieue moscovite, le célèbre « Yar », une orgie invraisemblable par le luxe et l'absurdité. Après avoir éloigné tous les témoins, ils absorbent au souper les mets les plus rares, boivent abondamment, dansent, accompagnés de la musique et des chants des tziganes, auxquels ils jettent des sommes folles et, pour terminer le festin, cassent tout ce que leurs mains peuvent atteindre : meubles, porcelaines, glaces, plantes et lustres, payant ensuite plus de dix-sept mille roubles (environ soixante-dix mille francs d'avant-guerre) de dommages au restaurateur, qui assiste, impassible, à tous ces dégâts (2).

La scène dure jusqu'à l'aube ; au petit jour, tout le monde se disperse sans se dire adieu. L'amphitryon, après avoir bu du kvass (3) glacé, règle ses comptes et distribue de riches pour-

(1) Trad. ROCHE, p. 18.

(2) *Ibid.*, p. 21-26.

(3) Boisson fermentée.

boires, ce qui ne l'empêche pas de lésiner sur la récompense due à son « ange gardien », géant taciturne et sobre, instituteur de profession, qui assiste à l'orgie pour prévenir tout scandale et parer aux gestes trop dangereux du maître.

Entraînant son neveu, qui est resté un témoin muet et effaré de cette bacchanale, il se fait mener dans un établissement de bains pour y prendre une douche froide, puis chez un coiffeur français pour effacer les traces de la nuit tapageuse en arrangeant sa figure et sa barbe. Il rentre ensuite dans la vie quotidienne comme si rien ne s'était passé, surveille ses employés aux magasins, attend son ami et voisin pour prendre le thé avec lui, comme il le faisait depuis quarante ans, et reçoit philosophiquement la nouvelle de sa mort subite (1).

Cependant, quelque chose de semblable à un remords pèse sur lui. La chair s'est débarrassée du démon, non pas l'âme.

Vers le soir, il se rend au couvent de la Vierge miraculeuse, où il est estimé comme un riche zéléteur. Là, il fait un acte de contrition à sa manière. A genoux, prosterné dans la demi-obscurité de l'église, devant l'image sainte et miraculeuse, il prie et gémit, tandis que ses pieds continuent à battre le rythme d'une danse frénétique. Il ne se calme qu'après une sorte de miracle qui lui rend son équilibre : « J'ai senti, déclare-t-il aux religieuses qui l'accompagnent au moment de son départ, qu'Elle (la Vierge) me soulevait par mes cheveux et qu'elle m'a remis droit sur pieds (2)... »

De nos jours, ce type de marchand patriarcal a cédé la place à un autre type plus moderne du marchand qui a de l'instruction, parle deux ou trois langues, voyage à l'étranger... Mais le dégoût de la vie continue souvent à le tourmenter et se termine parfois par des scènes (3) qui ressemblent beaucoup au « chasse-diable », avec cette seule différence qu'après la secousse physique, il ne va plus au couvent... la culture occidentale l'en détourne... (4).

(1) *Ibid.*, p. 32-34.

(2) *Ibid.*, p. 26-31.

(3) ТШЕКОВ : *Les Ivres*.

(4) Pour tout ce qui concerne la classe marchande en Russie, voir le livre de M. J. PATUILLET OSTROVSKY et son théâtre de mœurs russes.

Quant au sentiment de la discipline, au goût de l'ordre — qui, malgré l'anarchie des idées, subsiste dans le caractère de la majorité du peuple russe — il prend souvent des formes rigides et pédantes qui pèsent durement sur les subordonnés.

Quand l'esprit d'ordre s'empare du paysan russe, il l'incarne dans un homme qui domine et subjugué ses frères, comme Pierre, dit Pizarro, dans *Le Produit de la Nature*, l'entrepreneur dans *Le Bœuf musqué*, et le héros peu ordinaire de la nouvelle qui porte, d'après son nom, le titre de *Pavline* (1).

Pavline est l'homme du devoir, fidèle à la loi. Il garde les intérêts de la propriétaire de la maison, où il sert comme concierge, et remplit aussi les fonctions ingrates d'intendant. Son devoir le plus désagréable est de veiller au paiement régulier du loyer par les locataires. Il exécute littéralement et sans broncher les ordres de la propriétaire, femme capricieuse et égoïste, qui commande d'enlever les vitres chez les locataires récalcitrants, les laissant à l'humidité et au froid jusqu'à ce que la somme exigée soit versée (2).

Pavline en impose aux habitants de la maison par sa taille et sa prestance, sa figure impassible et presque belle, quand il passe, vêtu de sa livrée élégante, suivi de ses aides pour exécuter l'ordre cruel. Ancien serf, soumis à une discipline intérieure qu'il s'est imposée à lui-même par l'effort de sa volonté, il juge sévèrement les hommes faibles et croit de son devoir de leur donner un coup moral pour les pousser à se débrouiller dans la vie. Honnête, consciencieux, adroit dans tout ce qu'il fait, il garde toujours sa dignité et un silence grave ; mais le fond de son être est plein d'une tendresse inattendue. Il rachète du servage tous les membres de sa famille, veille à leur bien-être, et ne se croit pas le droit de se créer un foyer, tant qu'ils ont besoin de son aide matérielle (3). Il occupe ses loisirs par la lecture de romans traduits des langues étrangères. Sa petite loge de concierge, propre comme une cellule, est rigoureusement gardée contre tout visiteur.

(1) *Pavline*, nouvelle, XXXIV, p. 105 (publiée pour la première fois en 1875, éd. Basounov).

(2) XXXIV, p. 109-114.

(3) *Ibid.*, p. 115-124.

Mais un beau jour, son cœur qui semblait un peu froid, est ému par les malheurs d'une famille qui, tombée sous la dure loi de la maison, reçoit sa visite terrifiante le jour du terme. Les deux femmes, mère et fille, visiblement bien élevées, et habituées à une meilleure vie, cèdent à la fatigue et à la maladie et meurent, laissant une petite orpheline, enfant d'une rare beauté. A l'étonnement général, c'est Pavline qui conduit la mère au cimetière et rapporte dans ses bras la petite Liouba, qu'il décide de prendre sous sa tutelle. Toutes ses économies passent à l'éducation de la fillette, qu'il dirige selon ses conceptions, désirant la rendre indépendante et lui donner le goût du travail (1).

Mais la jeune fille est naïve et légère ; sa noble extraction la pousse à traiter fièrement son bienfaiteur, qui le supporte avec patience et abnégation.

S'apercevant de la beauté et des bonnes manières de la jeune fille, la propriétaire égoïste l'attire chez elle, pour profiter de ses services, de sa jeunesse qui la distrait et, qui est pis, en use pour ramener son fils prodigue à la maison maternelle (2).

Afin d'éviter toute responsabilité au jeune homme, elle forme un plan monstrueux, persuadant Pavline que le seul moyen d'assurer l'avenir de sa pupille et de la mettre à l'abri des dangers de la vie serait de l'épouser. Poussé par une affection, une tendresse aveugle, et bien que mûr (il dépasse la cinquantaine), Pavline épouse cette enfant de seize ans. Il lui garde des sentiments paternels et la laisse libre de passer son temps avec la dame qui la protège.

Il comprend que la jeune femme s'ennuierait dans sa loge étroite, et que son éducation, sa naissance la poussent dans la société plus élevée que la sienne. Il se sacrifie, gâte et comble de présents la jolie « Liouba la suisse », comme on l'appelle en plaisantant chez la propriétaire. Inconsciente et naïve, la jeune femme accepte toutes les attentions comme quelque chose qui lui est dû, non sans un certain mépris pour son mari plébéen, aveuglé par un bonheur tardif.

(1) P. 124-131.

(2) P. 133-138.

Pavline ne comprend pas le rôle qu'elle joue. Quant à elle-même, elle s'en aperçoit trop tard ; éprise de son séducteur, elle n'a pas le courage de sortir de sa position humiliante. Une catastrophe de famille causée par la chute définitive du fils débauché ouvre brutalement les yeux de Pavline (1).

Après la confession sincère de la jeune femme coupable, il passe une nuit d'insomnie et prend une résolution conforme à sa nature. La responsabilité des malheurs de Liouba retombe, selon lui, sur le tuteur qui, se chargeant de sa vie, n'a pas su la garder. Il lui doit réparation, il doit sauver son âme immortelle et se sacrifier.

Sans prévenir qui que ce soit, il quitte avec sa jeune femme la maison de son malheur. Puis il se fait passer pour mort en échangeant ses papiers contre ceux d'un vagabond mourant et réussit à persuader le jeune séducteur, exilé pour ses méfaits dans une ville perdue au fond de la Sibérie, qu'il doit épouser Liouba en justes noces (2).

Il veille de loin sur sa vie morale et la secourt matériellement. La pauvre jeune femme est très malheureuse avec l'homme qu'elle croyait aimer, et qui fait preuve de la moralité la plus basse. Pavline lui écrit de longues lettres qui ressemblent à des sermons : il lui prêche la patience et la soumission à la volonté divine, jusqu'au jour où, délivrée par la mort prématurée de son second mari, Liouba se retire dans un couvent de la Petite-Russie où elle meurt, aimée et respectée pour sa vie sainte (3).

Le vieillard taciturne, qui l'a amenée au couvent, revient mettre une simple croix sur sa tombe et y inscrire son nom. Lui-même s'était aussi depuis longtemps retiré dans un monastère du Nord, connu par son règlement sévère. Le péché de Pavline et de sa femme, et leurs âmes immortelles sont rachetés à ce prix (4).

C'est, comme on le voit, la question de la rédemption, de la

(1) P. 140-154.

(2) P. 155-163.

(3) P. 164-166.

(4) Il serait intéressant de comparer Pavline à Makar dans l'*Adolescent* de DOESTOÏEVSKY.

lutte pour le salut de l'âme chrétienne rachetée par des souffrances terrestres, que nous avons déjà trouvée dans le *Pèlerin enchanté*, qui revient ici. Le souci constant de l'âme, la recherche des voies qui mènent au royaume de Dieu, la communion immédiate avec l'éternel et l'absolu, constituent le fond religieux du peuple, tel que Leskov l'a connu et dépeint.

Pour pénétrer jusqu'aux profondeurs des croyances et de la vie spirituelle, Leskov se rapprocha pendant quelque temps des Vieux-Croyants, gardiens des anciennes traditions religieuses, qui ordonnent toute leur vie d'après un idéal presque monastique.

Sa connaissance de ce milieu se montre dans le chef-d'œuvre qui doit être mis au même rang que le *Pèlerin enchanté* : *L'Ange scellé* (1).

Les critiques de Leskov s'accordent tous à admirer cet ouvrage qui est, incontestablement, une de ses meilleures créations. La perfection du style, la profonde expérience des mœurs et des traditions dont il parle, donnent l'impression complète de la réalité (2).

Dostoïevsky, dans son *Journal d'un écrivain* (3), y voit le récit authentique de faits qui se seraient passés dans quelque province russe. Il s'en afflige, blâme l'administration de sa conduite barbare, s'étonne du consentement tacite de l'évêque et ajoute que le nom de Leskov garantit la vérité de ce qu'il raconte...

L'impression que cette œuvre produisit dans la société a déjà été signalée dans la biographie. D'après le traducteur français de *L'Ange scellé*, les Vieux-Croyants qui y figurent sont « un bel échantillon de la moralité russe (4) ».

Il s'agit d'une compagnie, d'une *artèle* (5) de maçons, apparte-

(1) Le sujet de cette œuvre a été présenté par un traducteur français avec beaucoup de fidélité, malgré les difficultés presque insurmontables de style et de langue (D. ROCHER, *Gens de Russie*, Perrin et C^{ie}, 1906.)

(2) DOSTOÏEVSKY, *Journal d'un écrivain* ; ABRAMOVITCH, *Le Mysticisme de Leskov* ; VOLYNSKY, 1897, *Mess. du Nord* ; LERNER, *Histoire de la littérature russe* ; SEMENTKOVSKY, *Essai sur Leskov*.

(3) 1873, p. 225-232.

(4) P. 13, *op. cit.*

(5) Une organisation ouvrière formée en vue de l'exécution d'un travail défini, ayant à sa tête un chef élu parmi les anciens et jouissant d'un plein pouvoir. Les membres sont liés par une responsabilité mutuelle.

nant par leurs croyances au vieux rite orthodoxe. Unis par les mêmes croyances et les mêmes coutumes, ils vivent en communauté, allant pour leurs travaux d'une ville à l'autre.

Partout où ils se rendent, ils emportent avec eux leurs anciennes icônes, de grande valeur artistique et historique, auxquelles ils attribuent une vertu miraculeuse. Une image est surtout vénérée et gardée par leur starosta (chef) et sa femme : celle de l'Ange gardien (1).

Ils se croient guidés par cet ange que Louka (nom du chef de la communauté) garde toujours sur sa poitrine dans un étui spécial durant les voyages, tandis que les autres icônes sont transportées dans deux grands coffres sur le chariot qui les suit.

Suivant son procédé favori, Leskov met le récit dans la bouche d'un des membres de l'artèle, Mark Alexandrov, qu'il aurait rencontré en des circonstances particulières. Durant la nuit de la Saint-Sylvestre, une bourrasque de neige, accompagnée d'une tempête effroyable, a rassemblé dans une petite auberge, située sur la grande route, une foule de voyageurs de toutes les classes ou positions sociales (2).

Tout ce monde est entassé, on respire à peine ; néanmoins, une conversation sur des thèmes abstraits et religieux s'engage entre quelques-uns de ces gens qui ne se connaissent pas. Trait essentiellement russe, dont Leskov n'a point été le seul à tirer parti.

Un petit homme, vêtu comme un commis en voyage, qui se dit être maçon et s'appeler Mark Alexandrov, élève la voix et éveille l'attention générale par une façon de s'exprimer propre aux personnes qui ont beaucoup lu de livres religieux. Il affirme que dans la vie, chacun est guidé par son ange gardien sur les voies que Dieu lui a tracées. Pour prouver son assertion, il offre de raconter son histoire.

Contente d'une distraction imprévue qui trompe l'insomnie de cette longue nuit d'hiver, l'assistance l'écoute avec intérêt.

La compagnie où travaillait Mark, fils adoptif de Louka et de sa bonne et pieuse femme Mikhaïlitz, avait été employée par un

(1) III, p. 9.

(2) *Ibid.*, p. 5.

entrepreneur anglais à la construction d'un pont sur un grand fleuve du midi de la Russie (1).

Les maçons, Vieux-Croyants, organisent leur vie selon leurs usages et se construisent une chapelle ornée des anciennes icônes. D'après le vieux rite, ils s'y rassemblent tous les jours pour la prière, et leurs chants attirent les hommes du voisinage qui appartiennent à l'Église dominante, mais qui les écoutent sous les fenêtres avec d'autant plus de plaisir qu'il n'y a pas d'église dans ce faubourg (2).

Les Vieux-Croyants vivent en commun, Mikhaïlitzza veillant à l'ordre de la maison, et Louka à la discipline religieuse (3). Ils restent trois ans dans le pays, très appréciés des ingénieurs anglais pour leur travail consciencieux et leur bonne conduite.

Un Anglais, qu'ils ont nommé à la manière russe Jakov Jakovlevitch (son vrai nom était James), les protège, s'intéresse à leur vie et à leurs croyances. De leur côté, ils conçoivent pour lui une grande estime ainsi que pour sa femme, « être touchant », comme dit Mark en se souvenant de ses entretiens avec elle.

La police est loin, nul ne les menace dans leurs pratiques religieuses (4), le travail avance sans entraves, aucune maladie ne les visite. Pendant un temps, tout leur réussit, et ils en remercient Dieu en chantant sa gloire.

Malheureusement, une brebis galeuse s'introduit dans leur troupeau. C'est un de leurs coreligionnaires, un certain Pimène Ivanov, qui a la faiblesse de fréquenter les séculiers, de prendre du thé à leur table et de s'attarder en longues conversations frivoles pendant ses courses à la ville.

Il sert de commissionnaire à l'artèle, où on lui reconnaît le talent de se mettre en bons termes avec les fonctionnaires

(1) *Ibid.*, p. 10. Il s'agissait probablement du grand pont construit par une compagnie anglaise à Kiev.

(2) *Ibid.*, p. 11.

(3) Ils appartiennent à la secte des « Sans prêtre » qui ne reconnaissent pas l'ordination de l'Église dominante.

(4) Une loi, considérant les Vieux-Croyants comme dangereux au point de vue politique, leur défendait les réunions publiques. Une grande partie de leurs églises étaient scellées et ne furent ouvertes que par l'ordre impérial de 1905.

et les fournisseurs. Son succès parmi les habitants de l'autre rive le rend vaniteux, et l'induit en tentation. Pour son malheur, il a une belle figure avec une grande barbe qu'il étale sur sa poitrine, et une mine très présentable (1).

La femme d'un fonctionnaire supérieur, ayant lu des livres modernes sur les Vieux-Croyants et se considérant comme une grande amie de cette secte, fait venir Pimène dans son salon et prend plaisir à discuter avec lui.

Justement vers le commencement de la quatrième année, un de leurs ouvriers, le vieux forgeron Maroïe, un simple (ou plutôt un « innocent ») a inventé un procédé pour couper les poutres d'acier. « C'est le bon Dieu et l'Esprit Saint qui le lui ont enseigné », dit Mark, ajoutant que les Anglais ne pouvaient croire qu'il ne sût point les lois de la physique (2).

Et Pimène de s'en vanter auprès de la dame, prétendant que la découverte du vieux Maroïe est un miracle dû aux prières de ses coreligionnaires. La dame est ravie. « Les miracles, elle adore les miracles ! » et elle commence à combler Pimène de présents pour obtenir de la communauté des prières qui l'aideraient dans ses projets.

Pimène n'a pas le courage de refuser, ni de rien avouer chez les siens. Pendant quelques mois, son double jeu réussit, grâce à d'heureuses coïncidences. Il se trouve, en effet, que les vœux de la dame sont exaucés, et elle commence à croire fermement aux prières de Pimène qui a eu, en outre, la faiblesse de se dire l'âme et le chef de la communauté des Vieux-Croyants.

Alors commencent les malheurs de ceux-ci. Un jour la dame déclare qu'elle viendra elle-même visiter leur chapelle pour adorer les images miraculeuses. Effrayé, Pimène s'efforce de l'en dissuader ; mais elle insiste, menaçant de venir à l'improviste.

Il ne lui reste d'autre ressource que de tout avouer à Louka et à la communauté ; mais, craignant leur désapprobation, il ne le fait qu'à demi. Les Vieux-Croyants soucieux, car l'accès de la

(1) III, p. 14.

(2) III, p. 13.

(3) III, p. 15.

chapelle est interdit aux profanes, redoutant surtout de laisser voir les anciennes peintures, leur unique richesse, à des yeux indifférents, les remplacent à la hâte par des copies quelconques.

La dame arrive ; sous des prétextes futiles, ils refusent, de lui montrer leur trésor, « L'ange gardien », à qui Pimène avait attribué tous les miracles ; ils lui offrent un excellent goûter, et la reconduisent au plus vite (1).

Mais en dépit de l'encens brûlé après cette visite indésirable, en dépit de leurs efforts pour rentrer dans la vie calme de tous les jours, l'inquiétude s'empare de leur âme. La nuit, Michailitza rêve que quelqu'un court dans la chapelle, bêlant et trottant comme un agneau. Elle éveille son mari, et ils s'aperçoivent avec effroi que l'ange est tombé à terre, « qu'il est descendu », comme elle dit. Mauvais présage !

On le relève, on le dépose sur une sorte d'autel construit avec des briques propres et le vieux Maroïe, que son innocence fait regarder comme un prophète, s'enferme pour lire des prières rituelles, d'après les anciens livres (2).

Mais une catastrophe les guette : un soldat accourt réclamer le chef, c'est-à-dire Pimène, qui se rend tremblant à la ville. Il s'agit d'une aventure burlesque et humiliante, arrivée au mari de la dame, amie des Vieux-Croyants. Elle reste convaincue que c'est grâce à leurs prières qu'il a obtenu une mission convoitée depuis longtemps : l'inspection des marchands juifs, soupçonnés de contrebande (3).

Malheureusement il s'est laissé duper par ceux-ci ; ils lui ont fait, non seulement rendre un gros pot de vin qu'ils lui avaient donné d'abord, mais encore signer une lettre de crédit d'une valeur considérable. La dame qui savait par ses lectures que la police de Moscou abusait souvent de la position illégale des Vieux-Croyants pour leur soutirer de grosses sommes, crut pouvoir agir de même avec notre artèle. Elle exigea carrément de Pimène une forte somme, sous menace de représailles. Impuis-

(1) III, p. 16-18.

(2) III, p. 19-21.

(3) III, p. 23-26.

sant, déplorant de s'être tant vanté de ses succès, Pimène dut s'ouvrir à la communauté. Mais il était trop tard.

Guidée par le fonctionnaire, qui avait à prendre sa revanche de son aventure chez les Juifs, la police arriva avant même qu'on eût eu le temps de cacher les précieuses images.

Accusant les Vieux-Croyants de ne pas se soumettre aux règles qui leur interdisaient de construire des églises ou des chapelles sans la permission de l'administration, il fit saisir les icônes, y apposa les scellés et les enfila sur une tige de fer qu'emportèrent les soldats. Toute la communauté quitta ses travaux et accourut, affolée, pour défendre le sanctuaire : Louka les arrêta, se contint et proposa de racheter les images (1).

Mais la somme qu'exigeait la police dépassait leurs moyens ; il ne leur restait plus qu'à se lamenter du désastre. Toute trébuchante, Mikhaïlitz se jeta tout d'abord sur les sacrilèges, non qu'elle crut pouvoir les arrêter, mais elle désirait souffrir pour sa foi ; profitant ensuite du trouble général, elle parvint à cacher « l'Ange gardien » sous son châle ; mais ses mains tremblaient et elle le laissa échapper au dernier moment.

Ce qui suit est presque tragique. Irrité, le fonctionnaire saisit l'icône et, pour punir les Vieux-Croyants qui avaient trompé son attente, il posa le scellé brûlant sur le visage de l'Ange, qui par son expression et la délicatesse de la peinture constituait un vrai chef-d'œuvre de l'art ancien. Alors la police s'éloigna, laissant les Vieux-Croyants gémissants, prosternés dans la douleur (2).

Pimène ne se montra plus chez les siens et se déclara prêt à rentrer dans l'Église dominante. Mais un malheur ne vient jamais seul. Accablés de leur perte, sûrs que la bénédiction divine n'était plus avec eux, les maçons n'eurent plus le courage, ni la volonté de travailler. Les maladies contagieuses se répandirent dans leurs rangs, le temps devint défavorable, et une crue inattendue détruisit une grande partie des constructions déjà érigées.

(1) P. 27-28.

(2) III, p. 28-29.

Voyant leur désarroi, leur refus de se laisser traiter par un médecin, et comprenant leur état d'âme, le bon Anglais leur demanda s'il pourrait leur venir en aide. Mais ils ne voulaient que leur Ange, même scellé, pour prier et chanter devant lui (1).

Malheureusement, tandis que leurs icônes étaient enfermées dans les caves de la chancellerie épiscopale, l'Ange se trouvait sur une fenêtre, près de l'autel, dans l'église où l'évêque officiait aux jours de fête. Homme doux et instruit, l'évêque se sentait douloureusement atteint par le procédé barbare de la police. Il soupirait en voyant l'icône mutilée : « Comment ne pas apprécier l'art ancien ? » demandait-il d'un ton de reproche.

Inquiet de l'état d'esprit de ses meilleurs ouvriers, l'ingénieur intervint pour leur faire rendre l'Ange ; mais ses efforts échouèrent. Alors ils conçurent le projet de l'enlever et de le remplacer par une copie fidèle (2).

Le narrateur, qui passait chez ses coreligionnaires pour un homme lettré et versé dans les questions de foi, fut envoyé à la recherche d'un bon peintre de l'École ancienne, capable de faire cette copie. S'intéressant à l'affaire, le ménage anglais leur vint généreusement en aide. C'est alors qu'accompagné de Lévoyty, adolescent connu par sa douceur et son intelligence, Marc partit pour Moscou.

Il y chercha vainement des représentants de l'art ancien. Il n'y trouva chez les Vieux-Croyants qu'un indigne trafic de choses qu'il considérait comme saintes (3). Pendant ce séjour dans la capitale, le jeune Lévoyty commença à s'éloigner des siens ; il restait seul, absorbé dans une profonde méditation, et semblait passer par une crise morale.

La vie de Moscou lui suggérait, en effet, des idées nouvelles en matière de foi. Il pressa son compagnon de quitter la grande ville pour se rendre dans les forêts des bords du Volga, où Lévoyty espérait non seulement découvrir le peintre cherché, mais encore voir un homme remarquable, l'ermite Pamva « sans envie ni colère ».

(1) III, p. 30-33.

(2) III, p. 38.

(3) III, p. 39-42.

Marc et Léventy se mirent en route. Or, s'étant égarés au cours de leurs pérégrinations, Léventy tomba en proie à une fièvre qui le tourmentait depuis peu. Il fut trouvé et relevé par un petit vieillard habillé en moine qui lui ordonna de le suivre en emportant les fagots qu'il venait de faire. Au grand étonnement de Marc, l'adolescent obéit, et tous trois arrivèrent à une cellule au milieu de la forêt, où un homme grand et grossier les accueillit brutalement (1).

Le petit vieillard lui répondit avec douceur, et fit coucher les deux voyageurs en expliquant que l'homme grossier était son novice qui prenait soin de lui. Durant le sommeil de Marc, la maladie de Léventy s'aggrava ; mais l'ermite, qui n'était autre que Pamva, eut le temps de le consoler et de le ramener à l'Église. Quand Marc apprit la vérité et vit les religieux du couvent voisin emporter son ami pour l'enterrer, il se révolta. Mais il fut désarmé par la douceur de l'ermite. Il reçut de lui une sorte de viatique qui lui sembla prophétique, mais s'en alla le cœur lourd de doutes.

« Mon Dieu, pensait-il, si l'Église dominante possède seulement deux hommes qui ressemblent à Pamva, nous sommes perdus ... » A ses yeux, cet homme était un saint ; pourtant il n'observait pas leurs rites et ne lisait pas leurs vieux livres (2).

Dès ce moment, son voyage toucha vite à sa fin ; il trouva le peintre Sevastien et le ramena dans sa colonie.

En attendant l'occasion de montrer à Sevastien l'icône que celui-ci devait copier, l'Anglais Iakov Iakovlevitch s'entretint avec lui de son art, et lui commanda pour sa femme une miniature « de la Sainte Enfance ». Puis, sous prétexte de refaire l'encadrement de l'icône, il pénétra avec le peintre dans le chœur de l'église épiscopale (3).

Mais comment pourrait-on effectuer l'échange ?

Cependant, la saison se gâtait de plus en plus, le travail était arrêté ; des blocs de glace, rompus par le dégel, ruinaient la

(1) III, p. 44-47.

(2) III, p. 49-52.

(3) III, p. 52-56.

construction. Surexcité et irrité par cette malchance l'Anglais sentit s'éveiller en lui le goût des sports familier à sa nation. Il promet aux Vieux-Croyants de voler pour eux l'icône scellée, à la condition qu'ils en rapporteraient la copie en temps voulu (1).

La veille de Noël, la tempête sévit ; le vent pousse les glaces et fait gémir la partie du pont restée intacte. L'Anglais part pour les vêpres, et reçoit de l'évêque la permission de se tenir dans le chœur pendant l'office. Il en profite pour exécuter son plan. Mais pour le faire réussir, en cas de retard, le vieux Maroïe, l'innocent, se tient sous la fenêtre et s'apprête à simuler une effraction.

Il ne reste que deux heures pour opérer l'échange ; pendant ce temps, le peintre Sevastien travaille à merveille, transportant la peinture authentique sur une autre planche et descellant le visage de l'ange, qu'il remplace par une imitation (2).

Mais il faut encore apposer le scellé sur la copie, et personne n'en a le courage. Inquiète pour son mari, la dame anglaise, qui assiste à ces opérations, saisit la copie de l'icône et va elle-même y apposer le scellé dans la chambre voisine.

Cependant, le temps passe, et l'on entend déjà les cloches de l'autre rive. Mais, à l'horreur de tous ceux qui sortent de la chapelle, les canots ont disparu, emportés par les flots. Alors Louka cache l'icône sous son vêtement, court au fleuve tumultueux et disparaît dans l'obscurité. Il réussit à traverser les eaux, grâce aux chaînes suspendues du pont. Épouvantés, les Vieux-Croyants entonnent les versets d'une hymne à deux chœurs (3).

Dans l'église le service approche de sa fin. L'Anglais se croit sur le point d'être découvert ; mais tout à coup, il aperçoit par la fenêtre le vieux Maroïe faisant des signes de croix et des gestes de triomphe. Comme il le raconta lui-même dans la suite, le vieillard voyait Louka traversant le fleuve sur les chaînes, et environné de lumière. Il en conclut que l'Ange guidait Louka, mais que lui, Maroïe, ne vivrait pas un jour de plus.

(1) III, p. 56-58.

(2) III, p. 59-64.

(3) III, p. 65-67.

Cependant l'Anglais ouvrit la fenêtre et saisit l'icône, mais il s'arrêta consterné : le visage du nouvel ange était descellé. Alors Louka s'empara de l'image, se précipita dans l'église où il se jeta aux pieds de l'évêque en train de bénir les fidèles. Il lui raconta tout, jusqu'au dernier miracle, et se déclara prêt à subir la punition de sa fraude (1).

L'évêque l'écouta « en mesure de sa dignité », et lui pardonna, tout en lui ordonnant de se préparer à être réuni à l'Église. Le jour de Noël, Louka et Maroïe communiaient et l'artèle les suivit de près. Quant au vieux Maroïe, il mourut, en effet, avant la tombée de la nuit.

« C'est ainsi que notre gardien nous a menés sur les voies de Dieu », conclut le narrateur. Il se réjouit d'avoir raconté l'histoire et admire la Providence, qui s'est manifestée par tant de miracles. Quelques sceptiques essaient de lui expliquer les faits d'une façon toute naturelle ; lui-même reconnaît que le scellé disparu était fait sur un morceau de papier et collé par la dame anglaise ; mais il n'en reste pas moins convaincu que c'est Dieu qui les a ramenés lui-même à l'union complète avec leurs frères orthodoxes (2).

Marc souhaite à l'assistance une bonne année nouvelle, car la nuit touche à sa fin et demande humblement pardon de sa simplicité. ✓

Sans parler de l'originalité du sujet et de la beauté de la langue remplie de locutions et d'expressions anciennes, admirablement appropriées au milieu de l'action, il faut reconnaître que dans l'*Ange scellé* Leskov a donné des détails très intéressants sur la peinture religieuse en Russie. Son critique, Volynsky, qui s'est arrêté particulièrement à cette œuvre, la caractérise en quelques mots très justes : « Voici un ouvrage, où il n'y a pas un trait qui ne montre le sentiment religieux sous une de ses formes les plus pures et les plus raffinées, l'amour mystique de l'art (3). »

(1) *Ibid.*, p. 68.

(2) *Ibid.*, p. 69.

(3) *Messager historique*, 1897.

Les types de Vieux-Croyants, dans l'*Ange scellé*, présentent toutes les nuances de ce sentiment. C'est le beau parleur Pimène, qui aime à se vanter de tout ce qui appartient à son culte, mais manque de fermeté et passe au camp adverse. C'est le peintre intransigeant Sevastien, dont l'art ne sert que Dieu et la foi, qui ne daigne jamais s'employer aux choses profanes, et dont les mains grossières et noires exécutent les plus fines miniatures. C'est encore Marc, le lettré, et Maroïe, le forgeron, simple de cœur et d'esprit, « calice de l'élection divine », qui prédit l'heure de son trépas et n'hésite point à risquer sa vie pour l'Anglais qui vient à leur secours (1). C'est aussi le grave Louka qui reste maître de lui au moment du péril, dont la foi surmonte tous les obstacles, même les éléments de la nature, et qui sait imposer l'obéissance et la discipline à sa communauté. A côté de lui voici l'épouse tendre et compatissante, humble et grande dans son élan vers le sacrifice, gardienne fidèle du foyer et du sanctuaire. Et, pour terminer la galerie de ces portraits, voici enfin la figure fine et pensive du jeune Lévyonty, adolescent à la conscience subtile, plein d'amour pour ses frères en Jésus-Christ. Sa mort rappelle une page de la vie des saints, tandis que l'apparition de l'ermite « sans envie ni colère » qui reçoit l'âme du jeune converti, évoque l'image du grand saint russe du xix^e siècle, Séraphin de Sarov (2).

Leskov admire la vertu des Vieux-Croyants, et surtout ce respect du passé qui manquait totalement à ses contemporains cultivés : « Comme si eux-mêmes n'étaient éclos que depuis hier sous une touffe d'orties. »

Dans ses autres œuvres il revient aux sectaires de différentes nuances. Bien qu'il ait montré moins d'indulgence pour leur étroitesse, leur attachement aux formes et au sens littéral, il

(1) P. 64.

(2) Saint Séraphin de Sarov (1759-1833) est, après saint Serge de Radonège, le plus vénéré des saints de l'Eglise russe. Son influence fut et reste énorme. On ne pourrait le comparer qu'à saint François d'Assise. De son vivant, il fut un centre lumineux vers lequel affluaient des hommes de toutes les classes, depuis l'empereur jusqu'aux simples paysans. Une monographie sur la vie et les pensées de saint Séraphin a été publiée tout récemment à Paris, Presses américaines, Y. M. C. A., 1925.

assure toujours et partout qu'au point de vue politique ils ne représentent aucun danger et prêche envers eux une tolérance complète.

En résumé, nous voyons qu'aux yeux de Leskov le trait le plus sain, le plus sympathique, le plus profond du caractère national, c'est sa foi religieuse. Seule la religion peut guider ce peuple plein de contradictions, car elle forme la base de sa vie intérieure. Quand le peuple russe suit ses meilleurs instincts, il tend, selon l'expression de Leskov, à « trois élévations spirituelles : Dieu, la foi et la sainteté (1) ».

Ce jugement n'est pas particulier à Leskov. On le retrouve chez plusieurs grands auteurs russes, — Tourguénief, par exemple, le partageait profondément, et traça les portraits de Loukéria dans les *Reliques vivantes* (2), d'Agraphéna dans *Nichée de gentils hommes*. (3). Il y revint encore dans l'œuvre de sa vieillesse *Les Poésies en prose* où il évoque un « Christ russe ».

Quant à Dostoiévsky, par la bouche d'un de ses héros les plus énigmatiques, Nicolas Stavroguine il professe cette thèse paradoxale, mais pleine d'un sens profond, que « l'athée ne peut pas être un Russe. Dès que l'homme devient athée, il cesse d'être Russe... Qui n'est pas orthodoxe, ne peut non plus être Russe (4)... ».

Le poète lyrique national, Tioutchef, a traduit la même pensée par l'image émouvante du Christ traversant sous le poids de sa croix la Russie pauvre et asservie, d'un bout à l'autre, en la bénissant (5).

Mais Leskov a été le premier à donner chair et sang à ces idées ; il savait par expérience ce que les autres pressentaient, et il s'est exprimé non point en longs raisonnements, mais en figures vivantes. Le développement de ses convictions a eu pour conséquence logique une sympathie de plus en plus marquée pour l'orthodoxie et ses représentants.

(1) Cité par Volynsky.

(2) Un des *Récits d'un chasseur*.

(3) Traduit plusieurs fois en français, dernière éd. de Nelson. Voir *Ivan Tourguénief*, par M. E. HAUMANT, Paris, 1906, Armand Colin.

(4) *Les Possédés*, I, p. 309-312.

(5) *Poésies de Tioutchef*, éd. Slovo, p. 151 (écrit en 1855).

CHAPITRE II

LE CLERGÉ ORTHODOXE

Les critiques les plus sévères et les moins impartiaux ne sauraient nier la grande place qu'occupent dans la littérature russe les œuvres où Leskov dépeint la vie du clergé orthodoxe. Plusieurs sont même portés à y voir son unique mérite.

Leskov, en effet, connaissait admirablement toutes les questions concernant la situation du clergé et le rôle de l'Église durant l'époque dite synodale depuis Pierre le Grand (1721) jusqu'aux derniers jours de l'Empire (1917). Il avait songé à en écrire l'histoire et étudié des documents et des archives, dont personne ne s'était occupé avant lui. Il les avait utilisés dans une série d'articles très appréciés par les lecteurs, mais souvent censurés par les autorités (1). Enfin, il fut le premier à écrire des œuvres littéraires qui découvraient au public russe le monde du clergé. Son chef-d'œuvre en ce genre, le livre qui est considéré en général comme une production de tout premier ordre, est son roman *Soboriané* (le clergé de la cathédrale) qu'il avait d'abord intitulé *Bojédomy* (habitants de la maison de Dieu).

Ce roman germa dans son esprit vers 1867, alors qu'il commençait à changer de voie.

Les souvenirs de son enfance, ses visites nombreuses avec sa grand'mère Alexandra Vassilievna aux couvents de sa région natale, son intérêt pour la vie monastique en général, se reflètent déjà dans ses œuvres antérieures *Ovtzébyk* (1863) (2) et *Sans issue* (1864), où il fait une heureuse description d'un couvent féminin et peint un type intéressant de mère supérieure (la mère Agnès).

(1) Biographie, p. 59-71.

(2) Biographie, p. 5-8, 56.

Sa mission à Riga, en 1862, l'avait rapproché de quelques membres du haut clergé. En outre, durant son service à Kiev, il avait eu sous les yeux un vaste champ d'observation (1).

Le bon souvenir que lui avait laissé son premier directeur spirituel, le Père Ostromyslsky, lui avait inspiré, dès le début, une profonde sympathie pour la classe ou, pour mieux dire, la caste du clergé, car les fils suivaient presque tous la carrière de leur père ; les enfants des prêtres étaient reçus exclusivement dans les séminaires, et les mariages s'arrangeaient le plus souvent entre les familles de la même condition.

Cette caste était d'ailleurs très intéressante par ses traditions et bénéficiait d'une hérédité saine. Le clergé russe a joué un rôle considérable dans l'histoire de la Russie, surtout sous le joug des Tatars. A travers les siècles il a conservé intacts le type et la mentalité de la nation. Se trouvant en contact immédiat avec le peuple, il ne s'en isola pas comme les autres classes instruites.

Par son grand-père du côté paternel, Leskov avait dans les veines du sang de cette caste, et c'est peut-être ce qui lui permit d'en comprendre si bien la mentalité.

Le clergé de la cathédrale de Stargorod comprend trois membres, sans compter les chantres : l'archiprêtre Savely Touberosov, le second prêtre, le Père Zakharie Benefactov, et le diacre Achille Desnitzine. Ce sont trois types bien distincts : le lutteur sage et avisé, le prêtre résigné et modeste, et l'homme au caractère indomptable, qui semble porter le vêtement ecclésiastique par quelque méprise du sort (2).

Vers la fin du roman apparaît un personnage nouveau, le Révérend Graziansky, qui a fait ses études à l'Académie théologique et vient occuper la place de Touberosov. Il représente le type parfait du prêtre bureaucrate, bien stylé, et plein de tact mondain (3).

Touberosov est le personnage central du roman. Par son jour-

(1) *Ibid.*, p. 50.

(2) I, p. 69 et sv.

(3) II, p. 179.

nal, écrit sur les pages blanches d'un vieux calendrier, nous apprenons toute sa vie, ses aspirations, ses désappointements, toute l'histoire simple et peu variée de la petite ville où il a passé plus de trente ans. Il est le bon pasteur qui a conscience de sa haute vocation et fait preuve d'une moralité élevée. Son apparence répond à ses qualités d'âme et de cœur. Haut de taille, portant sur ses larges épaules une belle tête aux longs cheveux blancs tombant en boucles, avec une barbe de patriarche, il a un regard droit et franc, une tenue qui inspire le respect. Par tempérament, c'est un lutteur. Il a une foi inébranlable dans la vérité et la beauté du christianisme, et dans sa victoire définitive ; il possède le don de l'éloquence, et a un grand ascendant sur ses ouailles (1).

Le sort lui a associé une femme douce, petite, modeste, pleine de bonté et d'abnégation, adorant son époux, consacrant toute sa vie à son bien-être, mais pas assez intelligente pour partager ses intérêts les plus élevés. Elle se désole de ne pas avoir d'enfants, quoique leur attachement et leur tendresse réciproque n'aient pas à en souffrir. Quelques traits touchants de cette union sont inscrits dans le « cahier relié en coutil », comme l'auteur appelle le calendrier du Père Savely (2). Après plusieurs années d'attente trompée, la pauvre femme se mit en tête de prendre un enfant dans sa maison et de l'adopter pour consoler son mari, mais ce projet ne fut jamais réalisé (3).

Le doux et taciturne Père Zakharie fait un vivant contraste avec son collègue. Il est petit, et tout dans son apparence est minuscule : petite figure, petite barbe blanche terminant une tête presque chauve, mains d'enfant toujours cachées dans les poches de sa soutanelle. Il n'aspire à rien, et admire avec une nuance de crainte le Père Savely.

Il est absorbé par les soins matériels de sa nombreuse famille, remplissant la vieille maison de petites têtes de toutes les couleurs qu'il caresse en passant distraitement la main sur leurs cheveux. Aussi est-il traité sans beaucoup de respect, absolu-

(1) I, p. 69-70.

(2) I, p. 97-113.

(3) P. 102-105.

ment en égal, par le diacre, le turbulent Achille, un des héros qui valurent à Leskov une grande partie de sa gloire en Russie (1).

Un géant — surtout à côté du petit Zakharie — avec une belle chevelure légèrement grise, la figure candide et joyeuse d'un enfant barbu, les manières et les goûts d'un cosaque doué d'une force physique extraordinaire, d'une carrure d'Hercule, avec une belle voix et des gestes désordonnés, tel est le diacre, à qui le recteur du séminaire a donné le surnom de « Massue trop longue » (2).

C'est une nature naïve et droite, franche et dévouée, honnête et généreuse, mais sans beaucoup de culture intellectuelle et sans modération dans les idées et les gestes ; il a besoin d'être continuellement guidé par la volonté bienveillante et ferme du Père Touberosov, qu'il considère comme un puits de sagesse, et pour lequel il a un dévouement sans bornes.

Veuf, il se soucie peu de son propre bien-être. Sa chaumière qui a pour tout mobilier un canapé de bois lui servant de lit, une table et quelques chaises rustiques, est tant bien que mal entretenue par une vieille domestique d'un caractère détestable, qu'il appelle « Espérance » Nadine, en souvenir du latin qu'il a appris au séminaire et qu'il n'écoute jamais quand elle bougonne devant lui (3).

Il aime les chevaux et se permet d'en acheter ou de faire des échanges. Mais ses tentatives pour monter à cheval, en cosaque avec des éperons, sont rigoureusement réprimées par l'impitoyable Père Savely. Il aime aussi les rares distractions que la petite ville de province peut offrir, et oublie souvent sa position et sa soutane. Ses fonctions lui laissent trop de loisirs et n'absorbent pas assez son énergie et sa force physique.

Le Père Touberosov a beaucoup de peine à le diriger, à contenir ses transports souvent absurdes et peu conformes à sa dignité. « Avec mon nouveau diacre, je n'ai que des ennuis, écrit-il dans son journal, mais, son exubérance mise à part, il y a en lui une bonté de cœur touchante... »

(1) I, p. 70-74.

(2) I, p. 71, *doubina* « *protiajenno slojennaia* » expression prise dans un chant d'église (neuvième chant du canon de Noël).

(3) I, p. 74-75.

Tantôt, se déguisant et cachant ses longs cheveux sous une écharpe mal nouée, Achille prend part à une lutte qui a lieu dans un cirque ; tantôt il s'apprête à s'engager dans une expédition pour dérober un cheval chez un propriétaire des alentours. Une autre fois, il se charge de prêcher la vertu et la piété aux habitants de Stargorod et confirme ses paroles par des gestes menaçants et des coups (1).

Mais le bon prêtre comprend cette nature débordante de forces sans issue. « Je ne puis juger sévèrement les penchants trop vifs de mon cher Achillès. Que Dieu le bénisse pour sa simplicité de cœur, grâce à laquelle tout le réjouit (2). »

Achille lui voue, en retour, une admiration extasiée : « C'est un ministre de justice », dit-il en parlant du Père Touberosov, et pour indiquer sa haute intelligence : « C'est un homme politique et un clairvoyant (3). »

Lorsque le Père Touberosov lui montre son mécontentement, le turbulent Achille se sent petit comme un enfant grondé, et se désole si le malentendu dure quelque temps. Les larmes aux yeux, il se plaint au doux Père Zakharie, son confident : « Les jours s'écoulent, mais sa colère persiste. Je lui ai apporté ma pénitence, il m'a répondu « Retire-toi ». On me conseille d'aller servir dans un régiment ; là, on m'aimerait, puisque j'ai le « genre militaire » ; mais que deviendrai-je alors, sinon un vrai Caïn ? Comme si je ne savais pas que seul le Père Savely peut me maintenir dans l'ordre... » Et là-dessus, il se met à pleurer (4). Et pourtant, c'est une nature infiniment gaie, riant à tout propos, s'amusant de toute chose, jouant même avec un petit chien qui sait sourire.

Après une courte description de ces trois caractères, Leskov commence directement le roman par l'incident qui détermine le drame, où ils joueront tous les trois un rôle inattendu (5).

Pour tracer le tableau de la vie monotone et stagnante d'une

(1) I, p. 134 et sv.

(2) P. 135.

(3) I, p. 131.

(4) I, p. 83-86.

(5) I, p. 76.

petite ville de province depuis 1830 environ jusqu'aux jours des réformes, et décrire en même temps les luttes et les émotions du héros principal, Leskov nous présente le journal où le Père Touberosov raconte de loin en loin les principaux événements de son existence. Le soir, où commence la narration, le Père relit ses « notates », comme il les appelle, et veillant jusqu'à l'aube, inscrit des remarques qui montrent son état d'âme et ses intentions. Ce journal est écrit dans le style qui convient à un ecclésiastique cultivé, doué d'une éloquence un peu surannée (1). C'est le récit émouvant d'un prêtre idéaliste et combatif, dominé et vaincu par la force des circonstances, et en même temps le tableau tristement fidèle de l'état de l'Église russe sous le régime synodal, c'est-à-dire pendant sa soumission à l'État.

Le père Touberosov a commencé son service dans les meilleures dispositions ; il est rempli de bonne volonté, prêt à prêcher la charité, la foi... « J'ai prononcé mon premier sermon sur le texte des deux fils de la parabole, dont un a promis de se rendre au travail et n'a pas rempli sa promesse... J'ai fait allusion aux fonctionnaires de l'État qui ayant fait un serment, le négligent... L'évêque m'a approuvé ; mais plus tard, m'appelant près de lui, il m'a fait comprendre que je devais m'abstenir de toucher à la vie réelle, surtout à celle des fonctionnaires de l'État. »

Un peu plus loin, on lit : « On m'a nommé à Stargorod, où le schisme est très répandu pour lutter contre lui. » Mais le programme tracé pour cette lutte ne le satisfait pas ; il le fait sentir... et reçoit une réprimande d'autant plus sévère qu'il n'envoie pas de rapports contre les schismatiques (2).

D'ailleurs, sur l'insuccès de la lutte et sur le misérable état du clergé orthodoxe, il professait des idées désagréables au Consistoire. Dans un entretien personnel avec l'évêque, il a insisté sur la misère des prêtres, mais sans résultat ; l'évêque se borna à lui répondre que Notre Seigneur, lui non plus, n'avait pas où reposer sa tête... (3).

« J'ai essayé d'en parler à table avec le secrétaire du Consis-

(1) I, p. 93.

(2) Les Vieux-Croyants.

(3) I, p. 95.

toire, mais on en a plaisanté : « Il est plus facile à un pauvre d'entrer dans le royaume des Cieux », m'a-t-on répondu en souriant. « Pourquoi m'a-t-on envoyé comme missionnaire ? N'était-ce que pour se moquer de moi ? demande-t-il avec indignation un peu plus loin (1). »

Le Consistoire ne lui permet même pas d'organiser des discussions avec les Vieux-Croyants schismatiques (2). Il évite pourtant d'y aller pour s'expliquer ; il sait qu'il lui en coûterait maints pots de vin, alors que ni lui ni sa femme n'ont de quoi se vêtir décemment (3).

Il se désole à la vue des mesures mal avisées contre les Vieux-Croyants et de la destruction de leur chapelle. Mais toutes ses tentatives pour lutter contre ces injustices finissent par des convocations au chef-lieu, à la chancellerie du préfet, où un petit fonctionnaire se permet de lui faire de durs reproches et de l'injurier.

Ses propres sacristains le dénoncent parce qu'ils sont pauvres et veulent profiter des dons que les schismatiques donnent, afin que le clergé n'entre pas dans leurs maisons. Exaspéré, le pauvre Touberosov se repent de ne pas s'être fait moine ; mais le lendemain, il rencontre un exemple consolant, touchant et inattendu de charité et de foi chez un pauvre homme qui louait un lopin de terre devant sa maison.

Ce pauvre, nommé Kotine Pisonsky, connu par toute la ville pour son désintéressement et sa bonté, avait adopté un enfant trouvé et le nourrissait de son travail ; il ensemençait ce matin-là sa petite terre en récitant une prière qui bouleversa Touberosov. « Mon Dieu, priait le semeur, fais croître et multiplie pour le bien de tout homme : pour l'affamé et le misérable qui désirent et qui prient, pour celui qui produit et celui qui bénit, et aussi pour l'ingrat ... (4) ».

(1) P. 97.

(2) Les Vieux-Croyants ne reconnaissaient pas la hiérarchie orthodoxe.

(3) Le secrétaire du Consistoire épiscopal était nommé directement par le procureur du Saint-Synode. Pour arriver jusqu'à son évêque, le prêtre devait passer par la chancellerie du Consistoire, composée exclusivement de laïques et gouvernée par le secrétaire.

(4) *Ibid.*, p. 100-102 ; voyez aussi : *Kotine le nourrisseur et Platonida*, XVI, p. 86 (Saint-Petersbourg, 1867).

Touché jusqu'aux larmes, Touberosov s'exclame : « Je n'ai jamais entendu une prière semblable. Mon Dieu, ce vieillard semait pour le bien d'un voleur et le bénissait... Je crois que les lois humaines ne sauraient l'admettre, mais je suis touché jusqu'au fond de l'âme. Oh ! ma Russie, tendre de cœur, que tu es belle ! ».

Il se souvient de cette prière dans son sermon du dimanche, alors qu'il improvise sur le thème de la charité envers les faibles et les enfants, et rappelle l'exemple du pauvre Pisonsky, sans le nommer.

Le sermon est plein d'éloquence et de sincérité, les paroissiens en sont émus. Sa petite Natacha, l'épouse fidèle et sensible, l'accueille à la porte avec un bouquet de fleurs et, devinant son vœu secret d'avoir des enfants, lui confie qu'elle prie Dieu, d'exaucer son désir... On trouve, disséminés dans son journal, plusieurs traits de l'affection profonde qui règne dans cette union parfaite.

Mais l'improvisation du Père Savely lui vaut de nouveaux désagréments de la part du Consistoire, qui le rappelle à l'ordre, exige que tous ses sermons soient soumis à une censure spéciale. « Ils veulent qu'au lieu du discours de l'âme à l'âme, je leur présente des exercices de rhétorique, s'exclame le Père Savely. Non, je préfère rester muet comme un poisson (1). »

Cet incident fâcheux l'amène à entrer en relations avec Mme Plodomassov, personne très originale, octogénaire riche, qui passe sa vieillesse dans son château, aux environs de Stargorod (2). Isolée du reste de la terre, elle vit entourée de ses anciens serfs, dont elle a libéré un grand nombre, et de son serviteur favori, le nain Nicolas Afanassiévitch, figure tout à fait remarquable.

La vieille propriétaire s'intéresse au jeune prêtre éloquent et ardent, et le fait venir chez elle. Leur conversation, où elle se montre grandement pessimiste, tandis que le Père Touberosov persiste dans son optimisme patriotique, se termine par cette

(1) I, p. 103-109.

(2) I, p. 109.

réflexion de la vieille dame, réflexion correspondant à un aphorisme de Tourguénef : « Notre terre prospère, grâce au blâme (1). »

Saisie d'une sympathie subite pour son interlocuteur, Mme Plo-domasov le comble de dons et de bienfaits qu'il n'a pas le courage de refuser, d'abord pour ne pas l'offenser, ensuite pour ne pas désappointer la simple Natacha qui en est ravie. La vieille dame devient son appui constant dans les mille difficultés qui naissent non seulement de l'activité chrétienne de Touberosov et de son amour du prochain, mais de son patriotisme un peu farouche et de sa droiture d'esprit. Le nain Nicolas Afanasievitch devient également son meilleur ami.

Ayant reçu de son prédécesseur d'excellents renseignements sur l'archiprêtre de Stargorod, le nouvel évêque lui confie la tâche intéressante et épineuse de rédiger un rapport sur « l'état du clergé et les moyens de le relever (2) ».

Pendant quelque temps ce travail remplit la vie de Touberosov, qui écrit dans la pensée d'être utile à ses confrères et à l'Église en général. Mais hélas ! les mois et les années s'écoulent sans que rien, absolument rien, lui permette d'espérer que son rapport a été pris en considération.

Après plusieurs conflits avec des fonctionnaires injustes et sans respect pour l'Église, après quelques tentatives pour défendre les droits des paysans opprimés et fonder une société antialcoolique, tentatives qui tournent fort mal pour lui, le prêtre lutteur commence à se lasser.

Il s'occupe de sa maison, se met à fumer pour se distraire, élève un serin, s'achète une boîte à musique et cesse enfin de tenir son journal. Rien de remarquable ne se passe plus dans sa vie. Il ne reprend son « calendrier » que sept ans plus tard (3).

Les temps nouveaux approchent : le 7 janvier 1857, il écrit les mots suivants : « Je ne me reconnais plus... Je ne lutte plus, je ne dérange personne, et n'ai plus à essuyer d'ennuis. » Mais les idées nouvelles se glissent déjà à Stargorod, et même le journal

(1) I, p. 115, TOURGUÉNEF, *Pères et Fils*, premier chapitre, dialogue de Bazarof avec Kirsanof : « ... Le Russe n'est bon que par sa mauvaise opinion de soi-même... ».

(2) I, p. 122.

(3) P. 122-124-128.

La Cloche de Herten y pénètre ; Touberosov le reçoit grâce à la complaisance d'un fonctionnaire appartenant au groupe des Polonais déportés. « Les articles sont très vifs, le style est bon, mais leur hardiesse est extraordinaire », écrit-il (1).

Avec la nouvelle ère, des « hommes nouveaux » paraissent à l'horizon. Comme il est naturel dans une ville si éloignée du centre, les « nihilistes » de Stargorod sont plutôt des parodies et des caricatures que de vrais « nihilistes », ce qui ne les empêche pas de nous apparaître très vivants, en chair et en os.

Le principal d'entre eux est l'instituteur de l'école du district. Ancien séminariste et fils d'une veuve qui habite une maisonnette près du cimetière et fabrique du pain pour les offices, par sa naissance et les occupations de sa mère il se rapproche plutôt du clergé.

Son nom est Varnava (Barnabé) Prepotensky. Il enseigne les mathématiques et les sciences naturelles aux gamins de la ville, et leur prêche des doctrines qui tendent au matérialisme et à l'athéisme complets. Borné, entêté, plein de suffisance, brûlant du désir de se faire remarquer par ses convictions avancées, il se montre des plus maladroits (2). C'est ainsi qu'il lutte contre sa mère, petite vieille inoffensive et craintive, ridiculise ses « préjugés et ses superstitions », et la traite avec arrogance et dédain. Il se sait gré de mépriser « les popes », la religion et de s'en moquer publiquement, à la grande joie des flâneurs ou des fainéants locaux parmi lesquels il choisit ses adeptes. Sa protectrice et son alliée, Mme Bisioukine, femme du percepteur des impôts indirects, adopte ses théories à la mode et se croit infiniment supérieure aux autres dames de la ville.

C'est contre eux, et surtout contre les représentants du pouvoir qui tolèrent leur impudence, qu'après une longue accalmie le Père Savely livre ses dernières batailles. Malheureusement le diacre exubérant se croit obligé de lui venir en aide ; avec sa gaucherie habituelle, son manque de jugement et surtout ses grands gestes déplacés, non seulement il nuit à la réputation

(1) P. 128-129.

(2) P. 136 et sv.

du Père Savely, mais à la cause même qu'il défend. En vain, Touberosov essaye-t-il de le maintenir dans les cadres de la bien-séance : il ne cesse de s'engager en des discussions burlesques, et s'attire de continuel ennui (1).

L'incident qui décide du sort de Touberosov est plutôt insignifiant, comme d'ailleurs tout ce qui se passe dans son trou de province. Il se laisse entraîner par un sentiment de vanité qu'il jugera lui-même indigne, mais dont il ne prendra conscience que grâce à une remarque naïve du diacre. Il s'agit d'un cadeau — trois belles cannes — rapportées d'un voyage par le maréchal de la noblesse de leur district, aux deux prêtres et au diacre. Se croyant supérieur aux autres, le Père Savely cède à une faiblesse : pour marquer sa suprématie, il fait graver sur les pommes en or de deux cannes pareilles deux textes différents. Quant à celle du diacre, il l'enferme tout bonnement, disant qu'il n'a pas le droit de la porter (2).

De là un refroidissement entre lui et Achille, qui se révolte et passe momentanément à ses ennemis.

Mais avec son âme noble, le Père Savely comprend vite la mesquinerie de son geste. Il se blâme sévèrement, s'effraye des conséquences de cette vie de stagnation, et se promet de se remettre à l'œuvre, à la lutte active contre le mal.

Or, ce mal, il le voit dans l'indifférence de la société en matière religieuse, et dans sa tolérance pour les semeurs d'idées subversives. « Dans l'histoire des cannes j'ai cédé à un mouvement de mesquinerie honteuse ; toute ma vie passée se renverse et me couvre comme un tamis couvre un étourneau déplumé, objet du jeu méchant de gamins. Voilà le résultat d'une vie étroite : je me sens diminué, diminué jusqu'à ne pouvoir le confier au papier (3). »

Quant à l'acte de contrition d'Achille, il prend la forme d'une déclaration de guerre à l'instituteur Varnava. Le diacre lui en veut non seulement de son athéisme et de ses blasphèmes, mais surtout de l'influence qu'il a eue un moment sur son âme (4).

(1) P. 137-145, 160 et sv.

(2) P. 147.

(3) P. 147.

(4) P. 81-88.

L'occasion de la lutte est vite trouvée : la police vient de faire présent au maître d'école avancé, du cadavre d'un noyé inconnu pour préparer un squelette.

On juge de l'horreur de la petite veuve Prepotensky, témoin d'un pareil sacrilège ! Un mort privé de la bénédiction de l'Église dépouillé dans sa propre maison, et dont le squelette doit servir à des fins inconnues ! Elle profite de l'absence de son fils pour enterrer les ossements, mais Varnava les retrouve. Le diacre promet alors à la pauvre femme de l'aider à s'en saisir définitivement. De là une série de scènes pleines de comique, mais qui, par malheur, ont des conséquences fatales pour Touberosov et son diacre (1).

Sur ces entrefaites, un reviseur (inspecteur), envoyé du centre arrive dans la ville de Stargorod. C'est un homme qui n'est pas méchant, mais qui se trouve sous l'influence de son secrétaire, un certain Termossessov (2). Ce personnage, dont la création fut attribuée par les critiques à un dernier mouvement de rancune de Leskov contre les « gauches de 1860 » a été longtemps regardé comme une charge invraisemblable. Il est abject par son apparence même et ses manières ; c'est un arriviste sans scrupules, servant à la fois la police politique et le comité révolutionnaire, violant le secret des correspondances, dénonçant à tort et à travers des hommes qu'il connaît à peine, et tout cela pour faire son chemin (3).

Les critiques semblaient avoir raison ; mais depuis, on a vu des Termossessov, par dizaines et par centaines, et pires que leur prototype !

Fidèle à son vœu de régénération, le Père Touberosov renonce à son unique faiblesse, le tabac, et donne sa pipe à la première bohémienne qui passe. Il visite les paroisses les plus éloignées de son district, qui sont soumises à son inspection. Au cours de sa tournée, il est miraculeusement sauvé pendant un orage qui l'a surpris dans une forêt sous un grand chêne abattu par la foudre (4).

(1) I, p. 148-49, 168-188.

(2) II, p. 36 et sv.

(3) II, p. 35-85-90-105.

(4) II, p. 85-90-105-108.

La description de l'orage et celle de son état d'âme sont des plus artistiques (1). Inspiré par ce spectacle grandiose, Touberosov prend une décision héroïque. A son retour, un jour de fête officielle, il convoque à la messe toutes les personnes de qualité et prononce devant elles un sermon touchant et plein de force, mais qui ne manque pas de froisser l'assistance. Le texte de ce sermon évoque celui sur lequel il prêcha devant l'évêque au début de sa carrière : « Dieu, donne ton jugement au roi et ouvre ta vérité au fils du roi (2). »

Le prêtre y fait appel au patriotisme et au sentiment religieux de ceux qui sont appelés à remplir sur terre le rôle de conseillers et de juges auprès du trône. Il reproche avec véhémence aux fonctionnaires leur indifférence à la foi et à l'Église. Il préférerait prier seul à l'autel que de voir l'église se remplir par obligation. Le Père Savely veut commencer par là une ère nouvelle, une vie de missionnaire dans sa paroisse ; il écrivait à ce propos dans son journal : « Je commence à douter que l'Évangile ait été prêché chez nous. » Mais ce sermon, joint aux méfaits du diacre Achille et au refus de Touberosov de donner des explications à l'inspecteur dont il ne reconnaît pas la compétence, donne lieu à une dénonciation en règle que le méprisable Termossessov fait signer à son chef (3).

Le pauvre diacre se voit persécuté par un vagabond à qui il a tiré les oreilles pour des paroles irrespectueuses envers la Providence (4), tandis que, sur l'ordre de l'administration, Touberosov lui-même est non seulement appelé, mais conduit de force devant le tribunal diocésain. Sa femme, au moment de son départ, le conjure en pleurant de songer à sa santé et à sa vie : « Ma vie, répond-il avec un sourire triste, ma vie est finie, c'est l'existence qui commence (5). »

Quant à l'auteur de ces maux, il est déjà loin ; la plainte contre le diacre a été retirée, et Varnava Prepotensky, de crainte

(1) II, p. 108-111.

(2) II, p. 112-113.

(3) P. 114-15.

(4) II, p. 115.

(5) II, p. 61-64.

(6) P. 116-117.

d'être poursuivi par la police secrète, s'enfuit de sa ville natale. Tout se calma extérieurement dans la ville de Stargorod, excepté la douleur de la femme de Touberosov et celle du diacre, qui s'était installé chez elle pour la garder en l'absence du Père Savely (1).

Or, cette absence dure très longtemps. Sa femme va le rejoindre à la ville où, frappé d'interdit, il végétait dans une cabane, travaillant pour gagner sa vie et chantant à l'église comme un simple psalmiste.

On fait des démarches en sa faveur : on lui pardonnera dit-on, s'il consent à présenter des excuses ; mais ne se sentant pas coupable, Touberosov ne veut pas plier. Sa femme s'éteint dans l'exil, doucement comme elle a vécu, fatiguée par une vie trop dure ; elle s'endort après un songe merveilleux qui la transporte devant l'autel de la cathédrale où son mari a officié pendant trente ans (2).

C'est le nain Nicolas Afanassiévitch qui, ne craignant rien ni personne, entreprend des démarches encore plus actives et parvient enfin à libérer le prêtre. Revenu dans sa demeure solitaire — le Père Touberosov n'est accueilli que par Achille, gardien fidèle de son bien et de sa mémoire. Mais jusqu'à la fin il refuse de signer une rétractation et reste frappé d'interdit (3).

Quant au diacre, il se rend à Saint-Pétersbourg pour y accompagner son évêque. Les lettres où il raconte ses impressions, sa réconciliation avec son ancien ennemi Varnava, devenu journaliste qui l'initie aux dernières découvertes de la « science positive », sont impayables (4).

De retour à Stargorod, Achille s'empresse d'étaler ses nouvelles connaissances matérialistes et ses découvertes devant le Père Savely. Mais celui-ci le ramène promptement à la raison et reprend sous sa garde la brebis égarée.

La scène de leur entretien, le soir même de la rentrée du

(1) P. 118-120.

(2) P. 119-124 144-146.

(3) P. 146-153.

(4) II, p. 158-161.

diacre est une des meilleures du roman : « Viens, dit le Père Savely, je vais te faire voir quelque chose. » Et ils sortent dans le jardin, blanc sous la neige. Là, le vieillard montre du doigt la croix de la cathédrale où ils avaient longtemps officié ensemble à l'autel ; puis abaissant la main vers la terre : « Mets-toi à genoux et prie, dit-il sévèrement, lis la prière : Dieu, purifie le pécheur que je suis et aie pitié de moi. »

Le Père Savely fait la première gémulation. Achille soupire et suit son exemple. Et dans le silence solennel de minuit, éclairés par la lune, le prêtre et le pénitent prient ensemble. Puis quand le Père Savely le juge bon, il met fin à la prière et ramène le diacre à la maison (1).

« Savez-vous, Père, dit le diacre avant de se coucher... il m'a semblé que la terre tressaillait. » — « Dieu soit béni de t'avoir envoyé le don d'une telle prière, va en paix et dors... ». Le lendemain, Achille sent qu'il a perdu quelque chose de lui-même et retrouvé autre chose. C'est le mouvement de la fin dans son âme troublée... Le simple diacre s'approche de la sagesse... Depuis ce jour, il vit sous un vague pressentiment de la perte douloureuse qui le guette (2).

Le Père Savely ne sort plus. Aux rares visiteurs qui viennent le voir et s'étonnent de sa vie solitaire, il répond invariablement : « Je me prépare... » Il lisait *Le Voyage du Pèlerin*, de John Bunyan (3) et se préparait à la mort. Elle ne se fait pas attendre ; ayant pris froid la nuit où il faisait prier Achille, il tombe gravement malade. Son doux compagnon, Zakharie, vient le confesser avant sa mort et le conjure de pardonner à ses ennemis ; il le fait de tout son cœur, mais les ennemis de l'Église et de sa patrie ne trouvent pas grâce dans son esprit inflexible. « Sois en paix avec tous, sois en paix ! insistait le vieillard, effrayé de cette obstination, sinon je ne pourrai pas t'absoudre... » Une grande lutte s'engage en présence du diacre éploré et tremblant..., et l'humble Père Zakharie triomphe (4).

(1) II, p. 164-166.

(2) II, p. 161-66.

(3) *The pilgrim's progress*.

(4) II, p. 168-69.

La mort de son directeur spirituel est un coup irréparable pour Achille. Il se sent délaissé, perdu ; sa seule consolation est de veiller pendant trois nuits au chevet du défunt en lisant à haute voix l'Évangile. Il s'interrompt constamment, parlant au défunt comme à un vivant, et relevant le surplis qui lui couvre la figure : « Père, cher Père, lève-toi encore une fois pour moi seul », disait-il (1).

Pendant ces trois jours il ne ferme pas l'œil, et l'on assiste à la transformation merveilleuse de cet homme plein de force et d'instincts primitifs. Sous l'action de la douleur tout son être s'affine, se spiritualise ; il comprend enfin ce qui tourmentait son vieil ami et s'associe à ses idées sans pouvoir les formuler (2). Sa légèreté et sa distraction habituelles font place à une concentration intense de toutes ses facultés. Son apparence elle-même se modifie, comme si un feu intérieur le consumait. La dernière nuit, brisé par la fatigue et les émotions, il a une sorte de vision ou de songe : il lui semble que le mort se soulève du cercueil et que lui, Achille, tombe à genoux, le conjurant de se rendormir en paix. Les Évangiles qu'il lisait à haute voix se ferment ; et il ne peut plus trouver la place où il doit continuer sa lecture ; mais, pendant qu'il cherche, deux textes tombent sous ses yeux et s'impriment dans sa mémoire. Il rêve ensuite que dans l'église, le Père Savely lit à haute voix l'Évangile de Pâques, et lui, Achille, arrive trop tard et laisse passer « Le festin du Seigneur » (3)...

À l'enterrement, auquel assiste une foule innombrable, Achille étonne et bouleverse tout le monde. Le chant exalté par lequel il s'efforce de dissimuler ses sanglots touche les plus indifférents, et quand on est sur le point de fermer la tombe, arrêtant les fossoyeurs d'un geste impérieux, il profère avec force les deux textes qu'il a lus dans son rêve : « Il était de ce monde, et le monde ne le reconnut point (4) » ; ici sa voix s'entrecoupe...

(1) Dès qu'un prêtre meurt on lui couvre la tête d'un voile sacré.

(2) P. 169-172.

(3) Les matines pascales sont le service le plus important et le plus solennel de l'année. Tous les orthodoxes y assistent. L'absence est considérée par le peuple russe comme un péché très grave. Pour éviter l'encombrement des églises, on officie aussi sur les places publiques. Le service commence à minuit par une procession solennelle.

(4) Reconnaître traduit mieux le verbe « poznati » employé dans le texte slave.

« Mais ils élevèrent leurs regards vers celui qu'ils avaient transpercé », ajoute-t-il d'une voix foudroyante et, se retournant brusquement il s'en va pleurant vers sa maison déserte (1).

Telle est l'unique oraison funèbre prononcée sur la tombe du lutteur vaincu, la première et la dernière qu'ait jamais faite le diacre.

Nous assistons plus tard à la prostration morale d'Achille, resté seul dans la maison vide, ayant perdu la joie et le goût de vivre. Il trouve une certaine consolation à vendre tout son bien pour ériger un monument grandiose et maladroit, comme lui-même, à la mémoire chère du Père Savely.

L'année suivante est dure pour le district de Stargorod ; la disette amène à la ville beaucoup de vagabonds, et des bandits terrorisent la population. On essaie de voler les anges dorés du monument funéraire ; alors Achille se met aux aguets, saisit le voleur déguisé en diable ; mais au cours de la lutte, il tombe avec lui dans un fossé plein d'eau glaciale. Ce bain lui est funeste : une pneumonie, aggravée d'une fièvre cruelle, le saisit, la force morale lui manque pour vaincre le mal (2).

Sa mort est en tout point conforme à son caractère. Il la voit approcher sans crainte, simplement, comme un sage ; mais son organisme de fer ne veut pas se rendre et une agonie impressionnante se déroule devant les yeux effarés de son vieil ami et confesseur, le doux et craintif Zakharie.

« Il gisait calme pendant quelques secondes en aspirant profondément l'air, puis soupirait avec un gémissement long et traînant secouant les bras comme s'il se débarrassait de quelque chose... Son lit et même les parois tremblaient sous ses efforts. » Le Père Zakharie se hâtait de prendre le missel pour lire les prières, quand Achille dans un suprême effort inconscient s'élança en avant et cria sans desserrer les dents : « Qui es-tu, au visage de feu ? Laisse-moi passer ! » Et il sembla au vieillard terrifié que, déjà séparé de son corps, il luttait avec quelqu'un d'invisible...

(1) II, p. 174-75.

(2) II, p. 175-200.

Le Père Zakharie se sauva en fermant les yeux, et quelques minutes plus tard le glas funèbre annonçait la mort du diacre.

Le simple et doux Zakharie est le dernier à quitter la paroisse. Il meurt comme il a vécu, sans bruit, pendant le service nocturne de Pâques, ce qui d'après la croyance populaire, doit lui valoir d'entrer directement dans le Royaume céleste (1)...

Ici se termine la chronique de la cathédrale de Stargorod.

Ceux qui ont lu les *Soboriané* dès qu'ils parurent et ceux qui les lurent beaucoup plus tard les regardent tous comme une œuvre capitale qui, à elle seule, place Leskov au premier rang parmi les écrivains russes (2).

On ne saurait même pas comparer les *Soboriané* aux romans de la première époque de sa carrière littéraire, tels que *Couteau contre couteau*, *Les Ratés*. Le style, la manière d'exposer les idées, le dialogue, la peinture des caractères, tout est nouveau ; c'est un genre qui n'avait pas de précédent dans la littérature russe.

Le grand mérite de Leskov est de représenter les faits et les hommes sous un nouvel aspect, sans leur ôter rien de la réalité. Ce sont des êtres vivants, et non des images fictives ; on sent que l'auteur les a vus, connus et aimés avant de les présenter aux lecteurs.

Le prototype original du diacre Achille s'appelait dans la vie le Père Antoine, iéro-diacre (3) au monastère de Petchersk, à Kiev. Il frappait les pèlerins par sa belle voix, sa beauté, sa force physique et aussi par ses fantaisies inattendues (4).

Quant au sage Touberosov, il reproduit les traits du premier prêtre qui fit une grande impression sur Leskov adolescent, à Orel, son confesseur le Père Ostromyslsky, à qui il dut son éducation religieuse (5).

Volynsky, critique posthume de Leskov, trouve dans les *Soboriané* des pages que les meilleurs auteurs n'ont jamais sur-

(1) II, p. 202-03.

(2) Voyez biographie, p. 58-60.

(3) Les diacres moines portent le nom de iéro-diacres.

(4) *Menus faits de la vie des évêques*, XXXV, p. 23-27

(5) Biographie, p. 20-21.

passées ; par exemple, la description des quatre morts qui se suivent sans se ressembler, sans se répéter, impressionnantes par leurs détails, malgré la sobriété du style. Il insiste aussi sur un autre caractère du roman : l'apaisement, la réconciliation avec la vie, qui le font finir dans une atmosphère de calme, malgré l'action mouvementée des dernières scènes (1). D'autres critiques affirment que le mérite principal de l'œuvre est d'avoir introduit la société russe dans le milieu peu connu, mais profondément intéressant du clergé orthodoxe (2). Il faut ajouter enfin que l'action se déroule sur le fond monotone de la vie de province, représentée avec beaucoup d'art par Leskov. Pour que l'on s'en fasse une idée, nous donnerons plus loin deux extraits du roman (3).

Ce roman est le centre d'une série de contes et de nouvelles, que Leskov écrit sur le même sujet, et qui semblent répondre à la question posée au commencement de ce chapitre.

Le clergé russe, qui a donné tant d'hommes célèbres à la science, à la littérature et à l'administration (4), trouvait dans les cadres de sa vocation jusqu'à nos jours trop de difficultés pour guider le peuple et développer ses dispositions religieuses naturelles. Ce n'est pourtant pas que la culture ou la bonne volonté lui aient fait défaut. Il était instruit à sa manière et, en tout cas, supérieur aux masses ; les exemples d'abnégation et de haute morale n'étaient pas rares dans son milieu.

Mais le journal de Touberosov nous présente un tableau triste et fidèle de la dépendance humiliante du clergé sous le joug de la bureaucratie laïque. Même les grandes réformes des « années soixante » ne lui avaient rien donné. Bien au contraire, le départ ou la ruine des propriétaires ruraux après l'abolition du servage, avaient laissé le prêtre à la merci de sa paroisse affranchie. On projeta dès lors la réduction du nombre des

(1) *Messager du Nord*, 1897, cité plus haut.

(2) SEMENTKOVSKY, CHLIAPKINE, VENGUEROV, LERNER et autres.

(3) Dans la troisième partie.

(4) Lobatchevsky, un des plus grands mathématiciens du monde ; Soloviev, historien de la Russie ; Bielinsky, le grand critique littéraire russe ; le comte Speransky, premier ministre d'Alexandre I^{er}, etc., etc...

prêtres titulaires, qui entraîna des rivalités entre les collaborateurs de la même paroisse et ne contribua nullement à l'élévation de leur dignité. Leskov donne quelques traits de cet état de choses dans son roman satirique *Le Chagrin dans le rire* (1).

La pauvreté des prêtres campagnards qui, avec leurs nombreuses familles, vivaient aux frais de la paroisse, augmentait encore les difficultés de leur tâche. Pour les surmonter il fallait être un saint ou un héros.

Pourtant, il existait de « bons pasteurs » qui s'oubliaient pour leurs brebis, et Leskov ne manque pas de nous en montrer quelques-uns. Dans ses souvenirs de Kiev, il retrouvait un prêtre admirable de désintéressement et de charité : le Père Botvinovsky, qui, négligeant son bien-être et sa famille, distribuait aux pauvres tout ce qu'il gagnait ou possédait, accourant partout où il pouvait secourir une détresse. Insouciant, généreux, toujours gai, il était accueilli à bras ouverts dans toutes les maisons ; on lui savait de petites faiblesses qui n'étaient pas tout à fait pardonnables chez un prêtre, mais sa bonté était telle, que nul ne songeait à l'accuser (2).

Il lui arriva, un jour, de vendre sa maison et de se ruiner pour sauver un homme qu'il connaissait à peine, et personne ne s'en étonna, tant on était habitué à son abnégation. Son sacristain, le vieux Loukiane, pourvoyait aux besoins de sa petite église et de sa famille en faisant la quête parmi les pèlerins qui venaient à la célèbre *Laure* de Kiev (monastère des catacombes).

Cependant Botvinovsky était un bon père de famille et adorait sa femme, compagne fidèle qui partageait ses idées. Il pleura sa mort prématurée et, ne trouvant pas la force de se séparer d'elle, l'enterra clandestinement dans l'église, près de l'autel. Quand le bon Père Ephine mourut, toute la ville accourut à son enterrement et on garda longtemps sa mémoire (3).

Un autre exemple de prêtre guidant son troupeau par la bonté et l'abnégation se trouve dans l'histoire extraordinaire,

(1) XV. — NEKRASSOV, *Qui vit facilement et joyeusement en Russie*, poème ; R. P. BELLIOUSTINE, *Mémoire sur l'état du clergé russe*, 1858.

(2) *Les antiques de Kiev*, XXXI, p. 72.

(3) P. 73-80.

racontée par Leskov avec son art habituel, dans le *Pope non baptisé*. De ce fait authentique extrait des archives (1), Leskov fit une perle d'humour « petit-russien » gardant toute la couleur locale et le dialecte ukrainien qu'il connaissait à merveille.

Le Père Sava, fils d'un paysan riche, despote et misanthrope, se trouva, en effet, dans la position illégale d'un homme qui n'a pas été régulièrement baptisé, en raison d'un caprice de son père. Après s'être querellé avec le prêtre de son village, le vieux cosaque avait envoyé son fils unique, avec le parrain et la marraine, pour le faire baptiser dans une église éloignée. Une bourrasque de neige les avait empêchés d'arriver au but... Alors qu'ils allaient périr, la marraine, en femme avisée, avait fait le signe de la croix avec de la neige sur le front de l'enfant, en prononçant la formule sacramentelle, et lui avait mis au cou une croix d'argent (2).

Après cette aventure tant d'événements se produisirent que l'on oublia de vérifier si l'enfant était baptisé ou non ; quant à la marraine, craignant la responsabilité, elle garda le silence. Elle ne fit connaître la vérité qu'à sa mort, en se confessant à son filleul, devenu un prêtre estimé de toute la paroisse (3).

Toute la vie de Sava et tous ses actes se trouvent compromis, et l'on s'attend à une catastrophe. Une délégation de paroissiens se met en route pour la ville où réside l'évêque, espérant obtenir le maintien de leur prêtre (4). L'évêque est un homme droit et élément ; il estime que dans le cas du Père Sava le baptême est, malgré tout, valable, que l'ordination l'a ensuite confirmé et trouve des textes et des lois canoniques à l'appui de sa thèse (5).

Les exemples d'évêques au jugement droit et sage reviennent souvent dans les récits de Leskov qui pouvait se vanter d'avoir connu personnellement plusieurs représentants du haut clergé.

(1) Ce fait a eu lieu dans un des districts du sud du gouvernement de Kharkov, comme me l'a rapporté un connaisseur de mœurs religieuses russes, qui avait lui-même vérifié les renseignements fournis par Leskov (I. V. Nicanorov).

(2) En cas urgent, un laïque peut baptiser un enfant en le plongeant trois fois dans l'eau et en prononçant les mots : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ».

(3) XXII, p. 1-45.

(4) XXXV, p. 167, *Menus faits de la vie des évêques* ; XXII, p. 45-50.

(5) XXII, p. 51-54.

Leur vie et leur position dans l'État, leur influence et leur pouvoir furent toujours pour lui un objet d'intérêt. Il leur consacra beaucoup de temps et de peine, cherchant à déterminer la part que les « princes de l'Église » prenaient à la direction spirituelle du peuple russe.

Le régime synodal ne leur était pas favorable. Entourés du respect extérieur, instruits et souvent même savants dans leur genre, mais liés par un protocole solennel, éloignés de la vie réelle par leur état de moines, et gardant dans leur culture quelque chose de suranné et de scolastique, ils étaient séparés du peuple par des intermédiaires nombreux et intéressés. En dehors des séances officielles du Saint-Synode, où ils étaient convoqués à tour de rôle, ils ne se voyaient presque jamais entre eux.

La discipline intérieure de l'Église était rigoureuse, mais l'administration civile veillait jalousement à ce que l'ascendant du pouvoir ecclésiastique ne s'étendît pas au delà des intérêts professionnels du clergé. La vie des évêques était remplie de petits conflits avec les représentants du pouvoir local, surtout avec les gouverneurs de provinces. Malgré la courtoisie apparente des rapports, ils se trouvaient, pour ainsi dire, en état perpétuel d'hostilité. Pour éviter les conflits, sous couleur de « promotion » le centre administratif faisait perpétuellement changer les évêques de diocèses. En outre, le secrétaire de la chancellerie épiscopale (Consistoire), qui devait sa nomination à l'administration centrale laïque et en recevait des ordres, faisait souvent une opposition passive à l'activité de l'évêque trop zélé.

Cette dépendance morale et légale paralysait le haut clergé et rompait le lien naturel entre lui et son troupeau.

Sous l'influence de ce milieu et de ces difficultés se formèrent trois types d'évêques assez nombreux dans la période synodale : 1^o Le combatif, luttant ouvertement contre le pouvoir laïque, quand celui-ci nuit aux intérêts de l'Église ou s'oppose à l'autorité épiscopale (1) ; 2^o Le politicien habile, entrant dans les intérêts de l'État, évitant les conflits dangereux et s'adaptant aux

(1) Les plus célèbres prélats de ce type furent Arsène Matzévitch (1697-1772), métropolite de Rostov-le-Grand, et Ambroise Ornatsky (1778-1827), archevêque de Penza.

circonstances, sans jamais perdre son prestige ; 3^o L'évêque bénin et doux qui préfère ne pas tenir compte des malentendus et dirige son diocèse non seulement avec charité, mais avec une simplicité toute patriarcale.

Leskov a su faire toute une catégorie de portraits d'évêques de chacune de ces catégories, s'arrêtant surtout à la dernière qu'il peignit avec amour, car elle répondait à son idéal de la bonté chrétienne. En outre, il a consacré une série d'études particulières aux *Menus faits de la vie épiscopale*, qui lui valurent beaucoup d'ennuis, ainsi que nous l'avons vu plus haut.

Le représentant le plus vivant du premier type d'évêque est, dans les récits de Leskov, Mgr Smaragde, qui occupa longtemps (1844-1858) la chaire épiscopale de sa ville natale, Orel. Sa guerre ouverte avec le gouverneur, le prince Troubetzkoy divertit pendant des années la société, qui se mourait d'ennui dans cette ville de province (1).

Le tempérament ardent et violent de l'évêque, sa parole rude et cassante, son caractère ombrageux devinrent proverbiaux. Mais ses défauts n'empêchaient point ses subordonnés de lui reconnaître des traits sympathiques. Ils le savaient toujours prêt à les défendre contre l'injustice administrative, à réparer ses propres torts après un accès de colère, et à respecter l'indépendance et la dignité d'autrui quand il se heurtait à ces qualités, et Leskov insiste sur ces traits de caractère dans le récit de ses luttes contre le gouverneur Troubetzkoï (2).

Faisant contraste avec ce caractère emporté, voici chez Leskov la figure un peu énigmatique du célèbre Mgr Philarète, qui, survivant à deux empereurs, Alexandre I^{er} et Nicolas I^{er}, est resté plus de quarante ans (1821-1867) métropolite de Moscou. Auteur du catéchisme orthodoxe, prédicateur éloquent, excellent administrateur, diplomate par tempérament, il savait se taire à merveille et avoir toujours le dernier mot (3).

(1) XX, p. 119, *L'état mort* (1888, revue *La Semaine*, n^o 5).

(2) *Menus faits de la vie des évêques* (1878), XXXV, p. 64-82.

(3) Sur Monseigneur Philarète : *Recueil de pensées et d'opinions de Mgr Philarète*, Moscou, 1887, 5 vol. ; *Recueil de Stchoukine*, 21 vol., in-folio ; NEKRASSOV, *Biographie du Métropolite P. Drozdov*, Moscou, 1885 (beaucoup de citations de Leskov) ; *Introduction aux Œuvres traduites en français*, 3 vol., Paris, 1866.

Sa vie était irréprochable, sa morale austère, et même ascétique ; aussi Leskov le considère-t-il comme un saint « en son genre ». En quelques traits artistiques il peint son portrait : petit et sec, la voix douce à peine perceptible, de petites mains blanches égrenant le chapelet, le regard vif et perçant, l'expression générale pleine d'intelligence, mais impénétrable pour son interlocuteur.

Il savait dérouter ses ennemis et ses adversaires par les moyens les plus sûrs, avec une persévérance tranquille, et l'épisode suivant en est la preuve. Un général de Moscou, brave homme un peu vaniteux, entrant par hasard dans la petite église d'un quartier éloigné, fut choqué du chant indistinct et peu harmonieux des psalmistes. Rentré chez lui, il écrivit aussitôt au métropolite pour se plaindre que dans certaines églises de Moscou on officiait mal et contrairement au rite orthodoxe (1). Mgr Philarète ayant lu cette missive, la fit expédier sans aucune explication au gouverneur général. Celui-ci, étonné, chargea un de ses fonctionnaires de demander au métropolite ce qu'il désirait qu'on en fît. « Je ne désire rien du tout », répondit l'évêque. Vexé, le gouverneur général fit venir l'auteur de la lettre et lui dit d'aller s'expliquer avec le redoutable métropolite.

Alors commença le calvaire du général. La discipline lui imposait d'obéir à l'ordre de son chef, mais les moyens lui en manquaient. De jour en jour, le métropolite remettait l'audience sollicitée, faisant dire au général, tantôt qu'il était souffrant, tantôt qu'il était très occupé ou bien encore qu'il était allé faire ses dévotions hors de Moscou.

A bout de patience, fatigué et énervé par l'attente, le général recourut aux conseils des vieux fonctionnaires du Consistoire et parvint enfin à être convoqué dans un monastère assez éloigné de Moscou, où Monseigneur se reposait. Il s'y rendit non sans appréhension. Mais l'audience fut brève et amusante. Après la messe, Mgr Philarète lui parla debout au milieu de la salle de réception : « Vous m'avez écrit ? Vous trouvez que le

(1) XXXV, p. 117.

chant dans les églises de Moscou n'est pas orthodoxe ? Vous devez vous y connaître. Veuillez donc me chanter « Dieu, je t'appelle, écoute-moi »... *dans la voix huit* (1). — Mais Monseigneur je ne sais pas chanter... — Peut-être ne connaissez-vous même pas les mélodies ? Alors, comment pouvez-vous vous permettre de juger si le chant est orthodoxe ou non ?... » Et, là-dessus, lui rendant sa lettre, l'évêque lui tourna le dos et le laissa confondu (2).

Le général en rit de bon cœur pendant son retour du couvent à Moscou, s'imaginant en train de chanter au milieu de la salle en grand uniforme : « Dieu, je t'appelle », sur la voix huit.

Le type le plus achevé de l'évêque doux, bienveillant, pur de cœur et d'âme est ce Philarète de Kiev, que Leskov a décrit plusieurs fois dans ses œuvres avec gratitude : « Le bon petit grand-père », (didoussia), comme l'avaient surnommé ses humbles admirateurs (3).

C'était la personnification de la charité chrétienne, le défenseur de tous ceux qui recouraient à lui. Leskov, pendant son service à Kiev, fut plusieurs fois témoin de sa bonté. Il raconte, dans son *Jugement suprême*, l'histoire émouvante d'un pauvre relieur juif qui subit une si grande injustice, et fut si désespéré, qu'il eut une « sueur de sang » : on lui avait pris illégalement son fils unique pour le service militaire. Alors il vendit tout son bien pour acheter un remplaçant ; mais celui-ci se sauva en emportant l'argent. Afin d'éviter les poursuites, cet individu se mit sous la protection d'une dame du monde qui se plaisait à convertir des juifs au christianisme, et avait déclaré son intention de se faire baptiser. Or, d'après la loi, le fils du relieur juif ne pouvait être remplacé au service militaire que par un israélite (4).

Jugez du désespoir du père devant cette perspective : son fils était déjà au centre de recrutement des conscrits. Guidé par des âmes compatissantes (entre autres l'auteur lui-même) vers le

(1) Les chants d'église ont huit mélodies, introduites par saint Jean Damascène

(2) P. 118-128.

(3) XXXV, p. 15-28, 144-145.

(4) *Le Jugement suprême* (1877), XXII, p. 55.

doux Philarète, il y trouva un appui et un juge plein de sollicitude. Souriant involontairement à la vue des gestes nerveux par lesquels ce pauvre fils d'Israël manifestait sa douleur, le métropolite le bénit en disant : « Celui qui l'a trompé est indigne d'être baptisé ; ne le recevez pas. » Et corrigeant le pauvre relieur, il ajouta doucement : « Ne dis plus *Jéshua Ganozri* (1), mais Notre-Seigneur Jésus-Christ (2). »

L'effet de cette bonté fut excellent. Le vieux juif, à qui l'on rendit son fils gravement malade, ne garda point rancune aux chrétiens. Après la mort de son enfant, il se convertit et devint un chrétien fervent, convaincu, charitable, prêchant l'Évangile dans son milieu et gardant un souvenir ému du « bon Pasteur » Philarète (3).

Ce même évêque sut contenir et diriger l'exubérant diacre Antoine, qui après la mort du métropolite s'abandonna à ses instincts (4). C'est encore lui qui prêta son appui moral au bon Père Ephimy « le désintéressé ». Quand on lui dénonçait les faiblesses du prêtre, Philarète répondait invariablement : « Laissez-le, il est bon (5) ».

Un célèbre artiste (le peintre Goudovsky), qui avait passé son enfance à travailler dans les ateliers de la Laure de Kiev, et était devenu presque athée, se souvenait toujours avec une émotion inusitée du « bon petit grand-père ». « Il est le seul lien qui me rattache à la foi », avouait-il en racontant un épisode de son enfance.

Le jardin du métropolite était alors plein d'arbres fruitiers et, profitant de l'absence de leur sévère mentor, le Père Irinarque, les jeunes peintres se livrèrent un jour à la maraude. On devine leur étonnement et leur effroi en même temps quand ils entendirent, sortant de la fenêtre d'une cellule, la voix du métropolite criant pour les prévenir : « Sauve qui peut, le Père Irinarque arrive (6) ! »

(1) Jésus de Nazareth en hébreu.

(2) XXII, p. 108.

(3) *Ibid.*, p. 109-113 ; voir les *Mémoires inédits du Rev. P. Protopopov*.

(4) *Menus faits*, p. 23-27.

(5) *Les antiques de Petchesk*.

(6) *Menus faits*, p. 15-19.

Les garçons s'attendaient à une punition méritée et tremblaient d'avance, décidés à aller en pénitence chez Monseigneur. Mais voici que deux jours plus tard, on apporte de gros paniers de poires et de prunes pour les élèves : « Ils sont jeunes, laissez-les s'amuser un peu », dit le bon évêque, en donnant l'ordre de leur faire ce présent inattendu. « Comme nos cœurs battirent alors pour le bon vieillard », ajoutait le narrateur, « comme nous embrassâmes ses mains et même sa soutanelle après son dernier service (1)... »

On sait que le cœur de Leskov battait à l'unisson de celui de ces jeunes gens, que non seulement la bonté de Philarète, mais les qualités de tous les évêques qu'il avait connus ne restaient pas inaperçus. Malgré le ton railleur qu'il se permet parfois, ces évêques qu'il fait défiler devant le lecteur sont sympathiques sous sa plume. Il les montre humains, et ses récits font contraste avec les biographies sèches qui rappellent les procès-verbaux des publications officielles.

Dans la préface aux *Menus faits*, Leskov exprime ainsi ses intentions : « La société et le peuple russes ne connaissent pas du tout leurs évêques. Et cependant parmi eux se trouvent des hommes d'esprit remarquable et de grand cœur. Les connaître est mieux que lire les anciens panégyriques souvent mensongers (2)... »

Pour compléter l'impression que nous laisse sa galerie de portraits ecclésiastiques, Leskov nous introduit chez un prince de l'Église, son contemporain, homme de haute culture et d'une grande élévation d'esprit, qui a saisi l'étendue du problème religieux en Russie, la force des conditions historiques et politiques et, mieux encore, a su concevoir la beauté dans l'humilité.

La nouvelle *Aux confins du monde*, où nous rencontrons l'archevêque Nile de Jaroslav, appartient sans contredit aux meilleures créations de Leskov (3). Elle commence par une discus-

(1) P. 19-20.

(2) XXXV, p. 9.

(3) VII, p. 105 (1876) Nil, archevêque de Jaroslav et de Rostov (1853-74) ; il fut archevêque d'Irkoutsk en Sibérie (1838-1853)

sion sur les différentes manières de représenter le Christ, et sur la conception populaire de son image. L'archevêque, chez qui la conversation a lieu, exprime des idées très justes à propos de l'art occidental, affirme que la conception nationale russe, telle qu'elle se manifeste dans les icônes anciennes, reflète l'esprit véritable de l'orthodoxie (1) et, pour montrer comment son expérience lui a fait comprendre cet esprit, il raconte un épisode des premières années de son épiscopat d'Irkoutsk.

Son diocèse était situé au fond de la Sibérie, et embrassait un espace qui aurait pu contenir au moins dix fois toute la France. C'était une région froide, sauvage, inculte, peu habitée, sans voies de communications, et dont les indigènes étaient encore nomades. L'état du clergé était triste : les prêtres ne pouvaient suffire aux besoins de leurs énormes paroisses, et les chantres et les psalmistes étaient, pour la plupart, presque illettrés. Cependant, on ne faisait qu'envoyer du centre des circulaires exigeant l'évangélisation des païens et demandant la statistique des succès obtenus (2).

Jeune, actif et brûlant de zèle, l'évêque se mit à étudier les idiomes indigènes. Il choisit comme professeur un modeste moine, Kiriak, qui avait été jadis missionnaire, mais s'était refusé à continuer son œuvre. Questionné par l'évêque, il avoua que l'expérience lui avait enseigné l'inutilité de l'évangélisation par les moyens ordinaires, et qu'il était particulièrement opposé au baptême hâtif des païens. Pourtant, ces derniers avaient gardé de lui un bon souvenir : ils venaient le voir, recouraient à son jugement en cas de querelles et lui demandaient des conseils.

Le jeune évêque qui était alors énergique, exigeant et terrorisait par sa sévérité le petit couvent où il résidait, s'intéressa à ce moine original, causa longuement avec lui, et l'aima pour sa simplicité de cœur. La foi profonde, qui emplissait son âme, sa conviction que des miracles nous entourent perpétuellement, touchaient l'évêque.

(1) P. 107-109.

(2) Voyez BARSOUKOV, *Vie et œuvres de M. Pogodine*, vol. XIX, p. 110-115, Saint-Petersbourg, 1905.

Le Père Kiriak ne craignait point d'exposer ses idées sur l'œuvre des missionnaires et de suggérer à son interlocuteur qu'il fallait d'abord faire connaître le Christ aux sauvages et seulement ensuite les baptiser. Mais comment expliquer l'Évangile et les dogmes à un peuple dont la langue ne possède aucun mot exprimant un concept abstrait (1) ?

Cependant, Kiriak ne désespérait de rien : ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. Il craignait avant tout de fournir aux pauvres d'esprit un prétexte pour blasphémer le nom de Dieu. Pour les simples, selon lui, la leçon devait être simplifiée, les images devaient correspondre à leur propre expérience ; ce qu'il leur fallait surtout, c'était le bon exemple de la vie chrétienne.

Le Père Kiriak visitait par charité les *chamans* (sorciers) incarcérés pour leurs pratiques et leurs conflits avec les bouddhistes, que l'administration protégeait. Il leur faisait l'aumône au nom du Christ. « Aussi disaient-ils que le Sauveur est bon, ils le bénissaient et touchaient déjà le pan du vêtement du Seigneur... Pourvu qu'ils le sentent,... Il les entraînera Lui-même, peu à peu, vers Lui (2)... »

Cependant l'œuvre des missionnaires n'aboutissait pas ; ils réussissaient d'autant moins que les bouddhistes allaient sur leurs brisées et embrouillaient complètement les idées des pauvres néophytes. Un seul prêtre, Zyriane de naissance, nommé Pierre, présentait des rapports excellents, mais ses procédés étaient peu louables : il attirait les indigènes avec des dons et même de l'eau-de-vie (3).

Le Père Kiriak conseilla courageusement à l'évêque d'aller visiter les régions les plus éloignées de son diocèse (4). Ils partirent ensemble, et Kiriak raconta en cours de route les légendes et les croyances indigènes, dont le sens profond frappa l'esprit de

(1) P. 115-121.

(2) P. 122-134.

(3) P. 128-29.

(4) P. 132-133 et sv.

Le diocèse d'Irkoutsk était alors (1838) le plus grand du monde, environ 7.000.000 de kilomètres carrés, c'est-à-dire quatorze fois plus que la France (536.000 km²). En 1840, un nouveau diocèse fut fondé en Sibérie orientale, celui de Kamtchatka, mais les évêques résidaient à Novo-Arkhangelsk en Amérique. S. BOULGAKOV, *Catalogue des évêques dans le « grand manuel »*, p. 1394-1401, Kiev, 1912.

l'évêque. Mais le chemin devint bientôt difficile. D'abord, on avait attelé des chevaux à leur équipage, ensuite des rennes et enfin, dans le désert neigeux, on dut atteler des chiens qui ne pouvaient traîner que deux hommes. L'évêque fut alors obligé de se séparer de Kiriak et de ne conserver près de lui qu'un des guides. L'un d'eux était chrétien et l'autre païen : sur les instances du moine, ce fut le païen qu'il choisit. Durant le long voyage il entra en conversation avec ce sauvage qui comprenait un peu le russe, et son étonnement fut sans bornes. Le guide paraissait heureux d'avoir évité le baptême. Son frère s'était sacrifié pour lui, se laissant baptiser deux fois et recevant deux noms : Cosime et Damien. Mais du fait d'avoir reçu le baptême, c'était un homme perdu : personne ne pouvait plus avoir confiance en lui, car on sait qu'un homme baptisé peut commettre toutes les vilenies et recevoir l'absolution d'un prêtre. Il connaissait le nom de Christ et l'aimait à sa manière : « Christossik » fut bon, il marcha sur les eaux, il noya les porcs dans la mer, il cracha dans les yeux de l'aveugle et l'aveugle vit (1). »

L'évêque se crut obligé d'éclairer ce pauvre d'esprit ; mais ses explications n'eurent pas d'effet : le sauvage s'obstina à répéter la même chose. Il supplia l'évêque de le laisser en repos et de ne pas le perdre en le baptisant. Las de cette discussion infructueuse, l'évêque s'endormit et se réveilla dans une effroyable bourrasque de neige. Son guide l'ensevelit dans la neige et, se mettant près de lui, le réchauffa de son haleine empestant le poisson pourri. L'atmosphère du tombeau glacial, où ils restèrent près de deux jours, et la faim aboutirent à un profond évanouissement (2).

La bourrasque finie, ils se trouvent seuls dans le désert, ayant perdu leurs compagnons, leurs chiens crevant l'un après l'autre de faim et de fatigue, et, après une nuit désolante le guide s'apprête à chercher une habitation, en se dirigeant d'après les

(1) Le cas de baptême double pouvait se produire fréquemment vu la mauvaise volonté de la population, qui était nomade, n'avait ni paroisses, ni églises. Un missionnaire qui avait plusieurs dizaines de milliers d'indigènes dans son district et qui était obligé de voyager constamment, ne pouvait connaître toutes ses ouailles.

(2) P. 134-149.

indices que lui seul aperçoit. Il met des skis et bientôt est hors de vue.

Un jour et une nuit s'écoulaient interminables ; l'évêque se prépare à la mort imminente, tourmenté par la faim et ne trouvant même plus la force de se concentrer dans la prière. Mais le lendemain, à la lueur du soleil matinal, il voit s'approcher de lui une vision miraculeuse : un être couronné d'une mitre de diamants vole au-devant de lui. C'était le guide fidèle qui accourait à son secours, apportant une cuisse d'ours crue. Il l'avait prise en l'absence du maître de la cabane rencontrée, l'avait payée de son bonnet de fourrure, et ses cheveux hérissés, gelés et couverts de givre, brillaient comme une couronne de diamants (1).

« Pourquoi as-tu laissé ton bonnet ? demanda l'évêque. — Je craignais d'attendre le retour du maître ; tu pouvais crever en attendant. J'ai coupé la cuisse et laissé le bonnet, pour qu'il ne pense pas de mal de moi. — Mais il ne te connaît pas, ce maître ! — L'autre me connaît, Père. — Quel autre ? — Le Maître qui regarde d'en-haut ; il voit tout, il n'aime pas qu'on fasse le mal... » Et là-dessus, laissant l'évêque à ses réflexions, il tomba dans la neige et se mit à ronfler (2).

« Par quelle voie mystérieuse, dans cet horrible désert, ce corps laid et maladroit est-il pénétré d'un esprit si élevé et si pur ? se demande l'évêque. Pourquoi serait-il privé de la lumière de l'Évangile ? » Et sous l'éclat du soleil levant, il contemplait son sauveur et lui trouvait une beauté inattendue ; il ne pouvait plus croire avec saint Augustin « que les vertus des païens ne sont que des vices brillants ». Cet homme s'était sacrifié pour un étranger, mû uniquement par le sentiment de charité religieuse qui le reliait véritablement au Maître d'en haut. Et l'évêque le salua comme son frère, le bénit en s'agenouillant, puis, couvrant sa tête glacée d'un pan de sa pelisse, s'endormit à ses côtés comme si c'était son ange gardien (3).

(1) P. 149-161.

(2) P. 162-163.

(3) P. 164-165.

La fin de l'épisode est encore plus émouvante : ils trouvent le pauvre Père Kiriak dans l'habitation où le guide entraîne l'évêque, en l'attachant à sa ceinture et en lui mettant des skis aux pieds. Pillé par son guide chrétien qui lui avait dérobé jusqu'aux Saintes Espèces et l'avait abandonné, espérant se faire absoudre plus tard par un prêtre, le doux moine Kiriak avait failli mourir dans le désert.

L'indigène à qui appartenait la pauvre cabane l'avait emporté chez lui, mais trop tard : la moitié du corps rongé par la gangrène, Kiriak se mourait, en priant ardemment pour tous. « Aie pitié, répétait-il d'une voix à peine intelligible, et accueille-moi comme un de Tes serviteurs ; mon heure a sonné, noie mes péchés dans le sang de Jésus... Je veux être la poussière à Ses pieds ! O bonté, ô simplicité, ô ma joie, Jésus, ouvre-moi Ta porte comme à Nicodème... Ton vêtement est déjà dans ma main, et je ne te laisserai pas avant que Tu ne les aies bénis tous. » Et comme si, en effet, il tenait le pan du vêtement sacré, il tendit les bras et son âme s'envola, pendant que les païens priaient pour lui à leur manière, en criant, en dansant et en faisant du bruit, leur chamane en tête (1).

L'évêque enterra Kiriak dans la terre glacée du désert, et revint chez lui. Mais toutes ses conceptions s'étaient renversées par cette expérience. Il s'inclina devant l'infinité des problèmes que lui ouvrit la vie ; voyant son impuissance, il se sentit rempli d'indulgence pour les faiblesses de ses humbles collaborateurs, et leur demanda pardon de son intolérance passée. Sur la tombe de « Kiriak le bienheureux » il fit planter une grande croix de bois et, là, volontairement toute une tribu reçut le baptême au nom du « Dieu de Kiriak » (2).

L'archevêque termine son récit par une définition excellente de la position du haut clergé russe pendant deux siècles. Isolés dans toutes leurs difficultés, privés d'appui moral de la part de la société, les évêques n'étaient, à cette époque, que des administrateurs et leur travail manquait par cela même de vie. Leur

(1) P. 165-168.

(2) P. 168-171.

unique manière d'agir était de savoir garder le silence, de patienter, et l'État devrait leur en savoir gré. Mais ils avaient toutefois une mission à remplir : c'était de garder intactes la modestie et l'humilité sacrée de l'orthodoxie qui renferme en elle « l'esprit vrai du Christ ».

CHAPITRE III

« LES JUSTES »

Leskov ne dissimule pas que le fond religieux de l'âme russe n'a pas été assez cultivé pendant les derniers siècles ; que le clergé, qui présente par son hérédité nationale et sa discipline de caste une grande force morale, n'est pas toujours à la hauteur de sa tâche. Le tableau général de la vie russe, qui se déroule à mesure que Leskov nous fait suivre la carrière de ses héros, est peu encourageant... Et cependant la Russie possède une histoire millénaire, elle a passé par des moments de grandeur et d'épanouissement, son peuple a su fonder un Empire énorme, gouverner une multitude de nations, dompter les Tatars, qui le subjuguèrent, vaincre un Napoléon. La Russie possède sa culture, elle a su garder sa religion à travers les siècles. Comment concilier cette destinée grandiose avec tant de faiblesses et de contrastes fâcheux ?

Leskov trouve le moyen et la condition du salut futur de la Russie dans le trésor de charité chrétienne, d'abnégation et de vertus amassé par des hommes qu'il appelle « Les Justes », ceux qui auraient sauvé Sodome et Gomorrhe, s'ils avaient été au moins trois dans ces villes de perdition.

L'idée de se mettre à la recherche de « trois Justes » en Russie lui vint, comme nous l'avons déjà dit (1), à la suite d'une discussion avec un écrivain misanthrope et pessimiste. « Cela me fut insupportable, je me mis en route, faisant vœu de ne pas m'arrêter, jusqu'à ce que j'eusse découvert les trois « hommes justes » sans lesquels une ville — ni un pays — ne peuvent subsister. Je m'informais à droite et à gauche, mais tous me répondaient

(1) Biographie, p. 75-78, chap. v ; *Œuvres*, III, p. 73.

que les hommes sont des pécheurs et qu'ils n'avaient jamais vu de saints ; on ne me désignait parfois que des gens qui étaient plus ou moins bons. Alors je me mis à noter tout ce qu'on me racontait. Quant à la justesse et la sainteté, on pourra en juger plus tard ; on verra ce qui s'élève au-dessus de la morale ordinaire et ce qui est saint devant Dieu (1). »

Ses souvenirs, ses rencontres, les traditions et les légendes locales qu'il avait recueillies dans sa jeunesse lui fournirent un fond très riche pour la série des œuvres portant le titre général de *Trois Justes*.

Quoique appartenant aux différentes classes de la société, agissant en des époques et des milieux divers, ces « Justes » présentent de nombreux traits de ressemblance par leur sentiment du devoir, et par leur conscience scrupuleuse. Il y a parmi eux des humbles et des grands, des figures semi-légendaires et des caractères historiques.

Commençons par ces derniers, dans les études intitulées « Le Monastère des Cadets » (2), et « Les Ingénieurs désintéressés » (3). Les héros agissent à l'époque « réactionnaire » du militarisme et de l'arbitraire administratif, ce qui les rend encore plus remarquables (1825-1855).

Les souvenirs d'un ancien élève du corps de cadets à Saint-Petersbourg, que nous rapporte Leskov, concernent quatre hommes attachés à cet établissement, le directeur Michel Stepanovitch Persky, l'économe brigadier Bobrov, le docteur Zelensky et l'aumônier-archimandrite dont le nom échappe au narrateur (4).

Le directeur, qui remplissait en même temps les fonctions d'inspecteur, était un homme de belle apparence, toujours soigneusement vêtu de l'uniforme et coiffé du tricorne réglementaire pour donner aux enfants l'exemple de la bonne tenue. Il leur consacrait tout son temps et toute sa vie, sans jamais

(1) III, p. 75.

(2) III, p. 122 (*Message historique*, janvier 1880).

(3) IV, p. 51 (1887).

(4) Toutefois, à la page 157 du troisième volume de ses œuvres, Leskov dit que le dernier archimandrite s'appelait Irinée. Il a trouvé probablement son nom dans les archives, et a ajouté quelques pages à son récit (*Message historique*, n° 1, 1885).

quitter l'établissement qu'il dirigeait. Instruit, excellent pédagogue, ennemi des punitions humiliantes qu'on employait alors dans les écoles, il n'en connaissait qu'une seule. Rencontrant un élève paresseux et négligent, il tendait vers lui sa main blanche, et le touchant au front du doigt, prononçait de sa voix claire et distincte : « Un mauvais cadet ». Cela suffisait pour corriger les plus obtus et les plus insoucians. Il connaissait tous ses élèves, entrait dans tous les détails, visitait chaque classe quatre fois par jour et revisait les notes tous les soirs. Il ne s'accordait aucune distraction et menait la vie d'un ascète, servi par un seul soldat d'ordonnance qui lui apportait son dîner de la cuisine commune (1). Il savait garder sa dignité et défendre par ses réponses franches les enfants contre les colères de l'empereur Nicolas I^{er} (2).

Comme lui, célibataires et dévoués, ses deux collaborateurs avaient leurs petites faiblesses. Le charitable économiste dépensait tout son argent à pourvoir les élèves nécessiteux d'un petit trousseau de linge et d'argenterie. Il mourut sans un sou, après avoir géré pendant quarante années l'économat d'une grande institution, et il fallut l'enterrer aux frais de la Couronne. Les élèves l'adoraient ; quand il paraissait dans la cour, tous se précipitaient vers lui et il devait se débattre pour ne pas être étouffé. Les anciens élèves, déjà officiers, venaient toujours le voir pendant leurs congés, et il les accueillait avec émotion et tendresse (3).

La faiblesse du docteur qui habitait l'infirmerie, refusant un appartement particulier et la clientèle civile pour être toujours auprès de ses malades, qui les soignait personnellement la nuit dans les cas graves et savait prévenir toutes les épidémies parmi les mille trois cents élèves confiés à ses soins — cette faiblesse consistait dans la passion de développer l'intelligence des cadets par les lectures sérieuses. Il les faisait venir à l'infirmerie

(1) III, p. 121-136.

(2) Les officiers généraux avaient droit à deux « ordonnances » (denstchiki).

(3) Voir la lettre de Leskov à Choubinsky (4 sept. 1884), à laquelle il a joint une photographie de l'« économiste Bobrov », et la lettre du 28 oct., où il parle d'un article consacré à ce « juste ». Le poète Ryléev, un des *décembristes*, lui avait consacré deux poèmes.

sous prétexte d'indisposition, et leur faisait lire et discuter en sa présence des œuvres philosophiques et littéraires.

Or, depuis la révolte des décembristes, la bibliothèque de l'établissement ne contenait pas assez de livres ; sous la pression du militarisme brutal qui s'était emparé des écoles du temps de Nicolas I^{er} (1825-1855), on ne la renouvelait jamais. Les programmes avaient été réduits, malgré la résistance du général Persky ; la discipline et les exercices militaires prédominaient. Les conférences du Docteur Zelinsky, auxquelles il invitait les plus doués, contribuaient donc beaucoup à adoucir les mœurs et à élever les sentiments des Cadets. La maxime favorite du docteur était : « Il faut introduire dans la vie un maximum de bons sentiments ; ils feront naître de bonnes dispositions, qui aboutiront à une bonne conduite (1). »

À côté de ces trois « échantillons » de « Justes » nous voyons surgir un saint. C'est l'archimandrite qui s'occupait de l'éducation religieuse des Cadets. « Nous ne pouvions l'écouter sans émotion, et toutes ses paroles avaient un immense intérêt pour nous, dit un ancien Cadet. Il y avait quelque chose d'apostolique en lui, et il nous inspirait une confiance sans bornes. Nous étions toujours prêts à lui ouvrir notre âme et à le consulter sur tous nos doutes et nos chagrins (2). » « Ses sermons du dimanche étaient des improvisations éloquentes, qu'il prononçait avec chaleur, de sa belle voix sonore. » C'était un ascète dans sa conduite, et un vrai directeur d'âmes. Mais sa carrière fut coupée brusquement par le terrible Demidov, inspecteur général des Ecoles militaires (3).

Demidov était le représentant parfait de tout ce qu'il y avait de brutal dans le régime de cette époque. Il parvint à mutiler l'excellente institution qu'étaient les Corps de Cadets, en en éloignant les bons éducateurs, en y introduisant des punitions sévères et humiliantes, et en réduisant les programmes de l'en-

(1) III, p. 141-149 : Voyez : *Règles pour l'enseignement dans les écoles militaires*, 24 déc. 1848, Saint-Petersbourg.

(2) P. 149-150.

(3) Général d'infanterie et aide de camp général, Nicolas Ivanovitch Demidov fut nommé le 14 décembre 1826 inspecteur de toutes les écoles militaires, III, p. 131.

seignement. Son caractère et ses manières répugnaient aux enfants, d'autant plus qu'il était bigot, hypocrite et superstitieux. Il n'aimait pas l'archimandrite, sentant en lui un vrai chrétien et un ennemi de ses préjugés soi-disant religieux.

Un jour, voyant l'influence néfaste des procédés de Demidov, le prêtre eut le courage de prononcer un sermon contre « les superstitions et la fausse religiosité ». Il s'ensuivit un conflit avec le tout-puissant inspecteur, et l'archimandrite dut quitter son poste d'aumônier (1).

« Tels étaient ces hommes », qui, selon le mot du grand historien S. M. Soloviev, « se tenaient à l'écart des grands événements, mais plus que les autres faisaient l'histoire de leur pays. » Leur exemple montre que dans toutes les circonstances et sous tous les régimes, les hommes de bonne volonté peuvent dépenser le meilleur de leur cœur et de leurs capacités pour le bien d'autrui (2).

« Les ingénieurs désintéressés » étaient des « Justes » d'un autre type, qui servaient l'idéal plutôt que les hommes. Le récit de Leskov, puisé dans les souvenirs de leurs familles, dans la *Vie de l'évêque Ignace Briantchaninov* et dans les traditions de l'Ecole des Ingénieurs militaires de Saint-Petersbourg, est d'une simplicité qui met en pleine valeur les trois portraits de ses héros.

« Entre 1820 et 1840, commence l'auteur, à l'Ecole des Ingénieurs se manifesta parmi les élèves un mouvement moral et religieux. » Un cercle de jeunes gens, au centre desquels se trouvaient deux amis, Briantchaninov et Tchikhatchev (appartenant tous les deux à la meilleure noblesse) s'engagea par un vœu solennel à rester fidèle à l'honneur et poussa la vertu jusqu'à la sainteté. Briantchaninov se distinguait par ses facultés brillantes, sa conduite irréprochable et son apparence sympathique qui lui valut la bienveillance de l'empereur Nicolas I^{er}, alors grand-duc. Celui-ci le choisit pour son boursier et s'inté-

(1) III, p. 149-154.

(2) Voyez le supplément au récit: *Le Monastère des Cadets*, II, p. 154-157; SEMENTKOVSKY: *Essai sur Leskov*, p. 65.

ressa à lui pendant ses études, ce qui accrut encore l'influence morale dont Briantchaninov jouissait dans son milieu (1).

Tchikhatchev, plus modeste, se tint toujours à l'ombre de son brillant ami, ce qui d'ailleurs n'altéra jamais leur amitié.

Ils quittèrent l'Ecole en 1826, mais leur influence se prolongea parmi les élèves de la génération suivante. Voyant que le service les faisait participer à des abus qu'ils ne se croyaient pas assez forts pour vaincre, spontanément et contrairement à la règle, les deux amis offrirent leur démission. On perd leur trace pendant quelque temps, puis on les retrouve tous les deux dans un petit couvent du Nord, sous le vêtement des moines. Là, ils consacrent leur existence à leur vocation nouvelle, se distinguant par leur vie ascétique et leurs vertus. Rappelé au souvenir de l'Empereur, Briantchaninov eut une grande carrière ecclésiastique où il fut non seulement admiré, mais aussi cruellement critiqué pour son intransigeance, et il mourut évêque.

Tchikhatchev le suivit partout comme son *alter ego*, mais resta jusqu'à sa fin un moine modeste, servant l'Eglise par son talent musical et sa belle voix. Le célèbre chanteur Rubini, l'ayant entendu dans un hymne religieux, lui fit grand éloge de sa voix, déplorant que son talent se perdît inutilement. « Vous vous trompez, répliqua Tchikhatchev : ma voix ne se perd pas, *je chante mon Dieu, tant que j'existe* (2). »

Les deux amis avaient laissé dans le monde un disciple qui tenta d'y appliquer leurs principes et finit tragiquement. C'était le jeune Nicolas Fermor, frère cadet d'un ingénieur du cercle de Briantchaninov. Il sortit de l'Ecole beaucoup plus tard, mais cela ne l'empêcha point de se rattacher moralement au groupe de ses aînés. Dès ses premiers pas dans la vie indépendante, il étonna désagréablement ses camarades, et par son abstinence complète, et par ses principes rigoureux d'honnêteté (3).

Envoyé à Varsovie, il trouva une coterie d'ingénieurs

(1) IV, p. 51-55.

(2) IV, p. 59-67. Psaume 103, verset 33.

(3) IV, p. 74-82.

étroitement liés par les abus et par les pots-de-vin qu'ils se partageaient. Son intransigeance l'isola et, malgré les meilleures références et son zèle pour le travail, il se sentit regardé comme un intrus. Personne ne le brusquait, mais on l'excluait tout simplement de la société où il ne convenait pas. Ses chefs lui donnèrent plusieurs emplois ; mais partout son application qui soulignait l'insouciance des autres, souleva contre lui le mécontentement et une sorte d'hostilité passive. Froissé, désorienté, il souffrait de sa solitude, mais ne cédait pas à la malhonnêteté qui l'entourait.

Le général Dène, son chef principal, et l'évêque orthodoxe de Varsovie, Mgr Antoine (1), s'intéressaient à ce jeune homme étrange qu'ils savaient sous la protection de l'Empereur. Mais ils ne pouvaient changer, ni l'ensemble des circonstances, ni les conditions de son service ; ils n'avaient d'ailleurs pas l'esprit de combativité qu'il eût fallu. Nicolas Fermor finit par tomber dans une sorte d'hypocondrie : il s'enfermait, ne voyait personne, ou bien s'irritait outre mesure. On le déclara atteint de maladie mentale, et on l'envoya se soigner chez son frère (2).

Son obsession ressemblait en réalité à une folie, et Fermor ne reprit plus son service qu'il croyait incompatible avec ses principes. A Péterhof, il eut une rencontre imprévue avec l'empereur Nicolas I^{er} qui le questionna et fut ému de ses réponses franches et désespérées. « Quelle est la maladie dont tu souffres ? » demanda le souverain — « J'ai perdu confiance en l'humanité. Personne ne le croit, mais je souffre terriblement », répondit le jeune officier, et les larmes lui jaillirent des yeux. Après un court entretien, l'Empereur le confia à son docteur personnel ; mais il paraît que cette sorte de maladie est incurable. On tenta de mettre Fermor dans une maison de santé ; enfin on l'envoya à l'étranger aux frais de l'Empereur, qui seul semblait s'intéresser aux souffrances du jeune officier. Abandonné à lui-même sur le bateau qui le menait en Allemagne, le jeune Fermor se

(1) Mgr Antoine Raphalsky, plus tard Métropolite de Saint-Pétersbourg.

(2) IV, p. 86-92.

jeta dans la mer Baltique et se noya. Dans la chambre qu'il habitait à l'hôpital, on trouva sur le mur l'apophtegme d'Hippocrate : *Quod medicamenta non sanant, ferrum sanat ; quod ferrum non sanat- ignis sanat ; quod ignis non sanat, mors sanat* (1).

« C'est ainsi que sortirent de la vie ces trois élèves de l'école russe qui s'étaient voués à la vérité. Ils ne purent s'adapter au service auquel ils se préparaient, et s'ensevelirent, les deux premiers, dans un couvent, et le troisième au fond de la mer (2).

Mais voici un « Juste » d'un tout autre milieu, qui vient après l'histoire décourageante de Fermor comme pour reconforter le lecteur. Il s'agit d'un fonctionnaire si petit et si insignifiant, que Leskov le nomme un « Pygmée ». Son histoire est d'autant plus à sa place ici qu'elle a quelque rapport avec la France (3). •

L'année précédant la guerre de Crimée (1853-1855) il occupait près de la police le poste peu enviable de clerc, qui devait vérifier les documents et les préparatifs pour les punitions corporelles qu'on appliquait alors aux criminels de droit commun, avant de les déporter en Sibérie. Retiré dans sa vieillesse dans une toute petite propriété, près d'Orel, il raconta à l'auteur l'aventure qui lui était arrivée (4).

Mû par un sentiment de compassion pour un pauvre Français condamné à une peine sévère, et qu'il croyait innocent, il avait eu l'audace de faire des démarches en sa faveur auprès de l'ambassadeur de France et même auprès de l'empereur Nicolas. Ceux qui savent les rigueurs de la discipline hiérarchique de cette époque, peuvent juger de la témérité du Pygmée ! C'était de sa part un acte héroïque. Il conte cependant son aventure avec une simplicité et une naïveté charmantes ; l'élan de charité et le besoin d'empêcher une injustice qui le poussèrent alors à l'action, l'étonnent quand il les considère de loin.

(1) IV, p. 105.

(2) *Ibid.*, p. 108.

(3) III, p. 108 (1880, *Trois justes et un Chérémout*, Saint-Petersbourg) trad. Roque, p. 161-181.

(4) P. 108, trad., p. 162.

« J'avais vu beaucoup de larmes dans ma vie, mais jamais elles ne m'avaient paru si amères. Je sentais que seule l'innocence pouvait les verser. Quelque chose chuchotait à mon oreille : fais une enquête, informe-toi. Imaginez-vous : j'ai eu l'intuition que c'était Dieu qui le voulait (1). »

Décidé à sauver le Français (garçon coiffeur, parlant un peu le russe, accusé d'attentat aux bonnes mœurs), ce petit fonctionnaire montra une grande énergie et une grande ingéniosité pour arriver jusqu'à l'ambassadeur. Il alla trouver un instituteur français et l'amena à entrer dans son plan. Mais pendant que ce dernier restait à l'ambassade, un doute terrible s'empara du « Pygmée » qui l'attendait, caché dans un fiacre : « Au fond n'était-ce pas un fait de haute trahison ? Moi, un fonctionnaire de la police russe, m'adresser avec une plainte à un ambassadeur français, en des temps si troublés ! (2). »

Tout finit bien. L'ambassadeur intervint, et le pauvre coiffeur libéré fut simplement renvoyé de Russie. Mais une autre émotion attendait le sauveur. Le soir même, il reçut un paquet anonyme contenant quinze cents roubles et un seul mot : « Merci » écrit de la main de Nicolas I^{er}. L'humble héros de cette histoire pleura de joie et de reconnaissance, comme il pleura en deux autres occasions. La première fut l'enterrement de l'Empereur : il se sentait intimement lié par un secret à celui qu'on conduisait à la tombe. La seconde fut sa rencontre avec le jeune Français, qui était devenu à Paris un grand industriel, un bon père de famille, un homme estimé par ses concitoyens. Pygmée le contempla, caché derrière la grille de sa villa somptueuse, se gardant bien de se montrer : « Pourquoi rappeler à un homme heureux les moments désagréables ? » Il se réjouit d'entendre louer son « filleul », et reçut avec humilité l'aumône tendue, à travers la grille, par la petite fille du Français, qui le prenait pour un mendiant. Il garda cette pièce d'argent comme un doux souvenir (3).

(1) P. 109-112.

(2) P. 112-116.

(3) P. 117-121.

« Au retour tout le long du chemin je pleurais doucement... Mon guide, j'imagine, dut me prendre pour un fou et je le méritais. Mais il est difficile de se contraindre et, comme il est dit dans de vieux vers :

Sentir l'agrément du bien
Est une richesse d'âme telle
Que Crésus n'en a pas amassée. . .

Comment, pour de telles sensations ne pas remercier Dieu au moins d'une larme ? (1). »

Dans sa galerie des « Justes », on rencontre des types extraordinaires, originaux, fabuleux, que leur entourage et leur humble condition mettent encore plus en relief. Tel cet « homme à une idée » (*Odnodoum*) qui, à l'époque de Catherine II, dans une petite ville du Nord, mène la vie d'un philosophe et d'un ascète désintéressé (2).

D'après la tradition de la ville Soligalitch (3), ce « Juste » est grand, doué d'une force énorme, laborieux et probe. *Odnodoum*, ou simplement Alexandre Ryjov, est un autodidacte qui puise toute sa sagesse dans la Bible, dont il ne se sépare jamais. A l'âge de quatorze ans, il gagnait déjà sa vie comme facteur, et devait faire presque quotidiennement le trajet de sa ville natale, Soligalitch, à la ville voisine (4). Cette vie ambulante contribua à développer son caractère grave et ses conceptions originales ; pour se distraire il étudiait en marchant la Bible et en récitait les versets à haute voix. Devenu brigadier de police, à l'étonnement général, il s'arrangea de manière à vivre avec sa solde qui, même pour ce temps éloigné, était des plus médiocres. Ni pots-de-vin, ni dons volontaires, « parce que Dieu ne le permet pas » (5).

Il se maria, choisissant une femme d'après son goût, une simple paysanne, bonne travailleuse, et n'exigeant aucun

(1) Trad. Denis Roche, p. 180-181.

(2) III, p. 76 (Saint-Petersbourg, 1880).

(3) Ville du gouvernement de Kostroma.

(4) Tchoukloma, ville distante de plusieurs kilomètres de Soligalitch (p. 78).

(5) III, p. 79-86.

superflu dans la vie. Ryjov remplit son devoir consciencieusement ; après plusieurs tentatives pour modifier ses habitudes, on le laissa agir à sa guise, en le taxant de folie. On savait encore qu'il tenait un « Journal » sur la première page duquel était écrit *Odnodoum* (1). Les maximes et les réflexions qu'il y inscrivait s'inspiraient de la source unique de son savoir, l'Écriture sainte, mais il se gardait bien de les montrer à qui que ce fût. Les tentations n'existaient pas pour lui ; sa probité était au-dessus de toute atteinte. Pour faire triompher ce qu'il croyait être la vérité, il ne s'arrêtait devant rien. Un incident curieux le prouve brillamment.

Lors d'une visite du nouveau gouverneur Lanskoï, grand seigneur du temps, « figure hautaine et esprit fort », *Odnodoum* qui remplaçait le chef de police démissionnaire, affublé d'un uniforme qu'on lui avait prêté, se présenta à ce haut personnage et l'accompagna à l'église. Le récit des préparatifs qu'on faisait à cette époque pour recevoir dignement le représentant de l'autorité suprême est plein d'humour. Mais pendant l'entrée solennelle à la cathédrale, le « Juste » *Odnodoum* trouva l'allure hautaine du gouverneur incompatible avec l'exemple de la piété qu'il devait donner au peuple. Il avança audacieusement la main et inclina de force la tête orgueilleuse, prononçant à haute voix : « Serf de Dieu, Serge, entre dans la maison de Dieu avec humilité, comme un pécheur », puis il reprit aussitôt son attitude respectueuse (2).

La chronique de Soligalitch se tait sur l'impression que produisit cet acte ; mais après l'office, arrivé dans l'appartement préparé pour lui, le gouverneur fit venir tous les fonctionnaires pour les interroger sur l'original « *gorodnitchy* » (3).

Odnodoum vint le dernier, et une conversation curieuse s'engagea entre « l'esprit fort » et le « lecteur fervent de la Bible ». *Lanskoï* s'intéressa à son Journal et se le fit montrer. Il ne croyait guère au désintéressement de son interlocuteur, mais

(1) *Odnodoum* = homme à une pensée.

(2) P. 79-102.

(3) Chef de police.

ses réponses sincères et franches l'en persuadèrent. Il finit par lui tendre la main en disant : « Votre caractère est estimable (1). » Peu de mois après, Ryjov reçut la croix de Saint-Vladimir, qui lui octroyait la noblesse ; c'était la première croix donnée à un brigadier de police. Mais Odnodoum ne la porta jamais ; il avait rendu, en effet, l'uniforme prêté, et son kaftan usé aurait juré avec ce signe de distinction. Dans son Journal, il inscrivit le nom de Lanskoï en y ajoutant ces deux mots : « Sera comte », ce qui se réalisa d'ailleurs pleinement. Odnodoum mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et son Journal disparut après sa mort (2).

Sous le surnom de *Figoura* (la figure), Leskov a su donner un sosie à ce personnage paradoxal. Il découvrit ce sosie près de Kiev, dans une petite ferme que ce Petit-Russien original faisait valoir lui-même (3).

Il fut, paraît-il, un précurseur de Tolstoï dans sa théorie de la *simplification de la vie*. Figoura (dont le vrai nom était Vigoura) est grand et vigoureux. C'est un officier démissionnaire qui suit rigoureusement les lois de l'Evangile et se soucie peu de l'opinion publique. Il est sobre et chaste, honnête et charitable ; il adopte une jeune femme abandonnée avec son enfant, et les traite comme sa fille et sa petite fille. Tout ce qu'il fait porte l'empreinte d'une culture plus élevée que celle de son entourage. On lui sent une distinction innée et une certaine instruction, quoiqu'il les dissimule sous un costume de paysan et le dialecte petit-russien.

C'est précisément sa supériorité, sa piété évangélique, toutes les vertus qu'il a héritées de sa mère qui l'ont déclassé. Grâce à ses principes, il est pieux, lit l'Evangile et aime son prochain. En conséquence il a pardonné, la nuit de Pâques, à un cosaque ivre qui l'avait offensé, et a dû quitter son régiment comme un « officier battu » (4).

Avant le départ il était allé chez le colonel pour lui expliquer les faits. « Que me parlez-vous de l'Evangile, s'écria le chef indi-

(1) III, p. 106.

(2) *Ibid.*, p. 107.

(3) XIX, p. 79 (1889) ; GRAJDANINE, I, III, n° 13, juillet.

(4) P. 79-83.

gné : vous devez suivre le règlement militaire ! » Or le général de division, le comte Osten-Sacken, personnage historique fort curieux, eut connaissance de cet incident et fit venir l'officier auprès de lui (1). Dévot fervent, priant des nuits entières devant des icônes, quoique protestant, il l'interrogea et l'engagea sans succès à entrer au couvent. Les pages où Leskov dépeint leur entrevue sont pleines d'une ironie subtile et d'un comique purement petit-russien. « Mais tout de même, quoiqu'il m'ait chassé, à la fin des fins, j'ai reçu, grâce à lui, une petite pension », conclut l'ex-officier (2).

Dans tous les cas où les « Justes » se heurtent à la réalité de la vie, leur entourage immédiat leur est hostile ; mais l'autorité supérieure se montre indulgente et même bienveillante. La tolérance du comte Lanskoï envers le gorodnitchy impertinent de Soligalitch, l'intérêt que le comte Osten-Sacken montre à l'officier battu, la générosité de l'empereur Nicolas I^{er} envers le malheureux Ferimor et le modeste « Pygmée », sa sympathie pour Briantchaninov et le directeur irréprochable Persky, nous font voir ce temps de réaction sous un jour moins sombre que celui sous lequel on l'envisage ordinairement.

En tout cas, Leskov était loin de partager les sentiments d'antipathie que Nicolas I^{er} inspirait au comte Tolstoï (3). Cet autocrate accompli devait l'impressionner par l'intégrité de son caractère...

Mais nous ne sommes pas encore au bout de la série des « Justes » peints avec tant de talent par Leskov. Il en trouve les silhouettes dans ses souvenirs d'enfance et de jeunesse.

« Je me rappelle un moment terrible : une gueule énorme de chien, des yeux rouges, une écume trouble remplissant cette gueule, et, juste au moment où elle était prête à fermer ses dents..., survient un géant avec une tête énorme qui empoigne le chien enragé et l'emporte... et tout le temps la figure de cet homme souriait (4). » Tels sont les souvenirs que l'auteur garda de sa

(1) XIX, p. 83-92.

(2) II, p. 92-102.

(3) Voir ses œuvres *Hadji Mourat, Le père Serge*.

(4) IV, p. 5. *Le Têtard immortel*, *Messenger historique*, décembre 1880.

première rencontre avec le paysan, que le Père Pierre, confesseur et ami de la famille, qualifiait d' « homme incroyable ». Il s'appelait *Golovane* (le têtard) à cause de sa grande tête chevelue, aux yeux bleus toujours riants, avec une barbe et des moustaches coupées à la manière des soldats. C'était en réalité un soldat congédié qui avait servi sous le célèbre Ermolov au Caucase, d'où il avait rapporté quelques connaissances utiles, un peu d'argent, et deux vaches, présent de son chef (1).

Depuis l'aventure du chien enragé, le petit Leskov s'était attaché au géant débonnaire ; souvent il se cachait sous la pelisse de mouton, vieille mais propre, que Golovane portait en toute saison, sur une chemise de toile blanche irréprochable croisée d'un ruban de couleur. « Tout cela lui donnait un air d'extrême distinction... c'était en son genre un vrai gentleman. » Sa personne était entourée de légendes qui augmentaient encore sa popularité. D'abord, aux yeux de ses voisins, il était immortel, ayant conjuré la mort une fois pour toutes, durant la grande épidémie de peste où il avait soigné les malades. Ensuite il s'était lié d'amitié avec le batteur de cuivre Antoine, sorcier avéré qui s'occupait d'astronomie sur le grenier de sa maisonnette, et n'appartenait à aucune paroisse. Cela prouvait qu'il était « molocane », sectaire et hérétique (2).

Leskov compare son modeste héros à celui des *Travailleurs de la Mer*, de Victor Hugo. En fait, Golovane « L'Immortel » s'occupait de laiterie et fournissait presque tout le quartier de crème et de lait excellents. Cinq femmes, sa mère, ses trois sœurs et une jeune femme abandonnée, recueillie par charité, travaillaient dans sa cabane vaste et froide, située sur un rocher au-dessus du fleuve. Homme charitable, toujours prêt à secourir

(1) IV, p. 5-7 ; le général A. Ermolov (1772-1861) se fit distinguer déjà en 1798 dans la campagne d'Italie, puis dans la guerre de 1812-14. De 1818 à 1826, il fit la conquête du Caucase.

(2) Secte fondée à la fin du XVIII^e siècle qui disparaît maintenant et dont la plupart des adeptes ont passé chez les baptistes. Ils rejettent les sacrements, ne reconnaissent pas l'Eglise, affirment que Jésus-Christ n'avait que la nature divine, et que par conséquent sa mort et sa résurrection étaient immatérielles. On les appelle molokanes — du mot russe moloko — le lait, parce qu'ils boivent du lait pendant le carême. Voyez Anatole LEROY-BEAULIEU, *L'Empire des tsars et la Russie*, 3 vol. ; MACKENZIE WALLACE *La Russie*, 2 vol. ; BOULGAROV, *Le grand manuel ecclésiastique*, p. 1631-1633.

les malheureux, Golovane passait en outre pour un sage, et toute la ville accourait le consulter dans les cas embarrassants. Il conformait toujours ses jugements à la loi évangélique, et son premier conseil était : « Fais comme si tu devais mourir demain » (1).

Pavla, la jeune femme qu'il avait prise dans sa famille, jolie et taciturne, laborieuse et avenante, était son ancienne fiancée, mariée à un soldat déserteur qui ne se montrait plus, par crainte de la justice. Sans Golovane, elle serait morte de faim. Malgré l'amour tendre et constant qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, leurs relations restèrent toujours irréprochables. Après la mort de Golovane, victime du grand incendie d'Orel, le prêtre dont nous avons parlé assurait qu'il avait la conscience blanche comme la neige. Il était intelligent, raisonnable et (qui l'aurait cru ?) non sans penchant pour la poésie. Ayant reçu en cadeau du général Ermolov un poème philosophique de Pope, il l'avait appris par cœur, et le déclamait parfois (2).

La confiance générale dont jouissait Golovane était allée si loin qu'on lui avait remis en garde, reliés dans un cahier, tous les documents qui confirmaient les droits de propriété dans son quartier. Après sa mort (il tomba dans une fosse de chaux bouillante en voulant sauver du feu le bien et la vie d'autrui), le cahier qu'il portait toujours sur lui fut brûlé, ce qui suscita des difficultés sans nombre (3). C'est en lui racontant l'histoire de cet homme que la grand'mère de Leskov employa pour la première fois ce mot « un Juste ».

« Les hommes de ce genre étonnent par leur simplicité sainte ; seul l'amour idéal les guide, les met à l'abri de toutes les craintes et leur soumet la nature elle-même. » En voici encore un exemple emprunté également aux souvenirs d'enfance de l'auteur.

Il y avait dans le voisinage de leur maison de campagne une forêt immense, à la lisière de laquelle se trouvait une auberge très peu fréquentée et entourée de légendes effrayantes. Cette

(1) IV, p. 18.

(2) IV, p. 27-29.

(3) IV, p. 44-46.

auberge avait été louée par un paysan venu on ne savait d'où, avec sa femme malade, homme suspect, puisqu'il vivait dans un isolement absolu. On le considérait tantôt comme un sorcier, tantôt comme un bandit, et tout le monde évitait de le rencontrer. Il s'appelait Selivane, mais on lui donnait le sobriquet d'« Epouvantail » (1).

Le petit Leskov le rencontra un jour dans la forêt durant un orage ; mais, à sa grande surprise, le moujik redoutable le caressa et le ramena chez ses parents.

Un incident fit découvrir la vérité : Selivane était, en réalité, un homme plein de charité et d'abnégation. Il avait recueilli la fille d'un ancien bourreau, restée orpheline, et rejetée de tous (2). Il l'avait épousée, soignée quand elle était tombée malade, et soustrayait la malheureuse aux injures et aux insultes que le passé de son père pouvait lui attirer. Il avait renoncé à tout pour la protéger ; quant à sa probité, elle était absolue ; un jour il rapporta une cassette pleine d'argent, oubliée dans son auberge, et refusa toute récompense. Cet incident fit une grande impression sur le jeune Leskov : il se rapprocha de Selivane qui, sur l'insistance de sa tante, échangea sa demeure inhospitalière contre une auberge sur la grande route. Le garçon lui trouvait des qualités supérieures : ce fut un des premiers « Justes » qu'il rencontra dans sa vie (3).

Leskov tenait beaucoup à sa théorie des « Justes » et fut blessé de la froideur avec laquelle ceux de ses livres qui la développaient étaient accueillis par le public, alors que lui-même les appréciait plus que ses premiers chefs-d'œuvre. Il alla même si loin qu'il en vint à renier son meilleur roman *Soboriané* pour faire valoir ses *Justes* (4).

Cependant un des critiques, M. Volynsky, ne reconnaît pas aux *Justes* les mêmes mérites qu'aux *Soboriané* et à *L'Ange*

(1) POUHALO, XIX, p. 28 (1889).

(2) On considère le bourreau comme un homme méprisable. Il est choisi ordinairement parmi les criminels grâciés.

(3) XIX, p. 60-75.

(4) FARESSOV, *op. cit.*

Scellé ; il trouve que le talent du *vieil isographe* (comme il nommait Leskov) se mourait déjà quand il achevait les *Justes* (1).

Nous ne saurions accepter cette opinion, pas plus que celle de Leskov. *Les trois Justes* ne surpassent pas ses œuvres capitales, mais ne leur sont pas inférieurs. Outre la valeur de l'idée générale et de la peinture des caractères, on y trouve l'image fidèle du temps où vivaient ses héros. Et ce don de saisir l'esprit de l'époque, de le faire tenir dans un petit tableau avec ses nuances les plus fines, est précisément ce qui frappe dans ces récits de Leskov.

(1) VOLYNSKY, *op. cit.*, 1897.

CHAPITRE IV

L'ESPRIT DE L'ÉPOQUE

L'Homme et la Sentinelle est un des meilleurs échantillons de cet art de faire sentir l'esprit d'une époque. L'action se déroule en 1839, à Saint-Pétersbourg, pendant un grand dégel qui, au milieu de l'hiver, fait fondre la neige et soulève la glace sur la Néva. Cet incident « touchant et terrible pour le héros principal » (le dernier dans la série des « Justes ») donne une vive impression du temps de Nicolas I^{er}, auquel Leskov revient constamment (1).

Une nuit, le soldat Postnikof, en sentinelle au Palais d'Hiver (2), du côté de la Néva, voit un homme se noyer dans une fissure de glace, et entend ses cris désespérés. Une lutte s'engage dans sa conscience et « sa raison se trouble » ; son cœur compatissant prend le dessus et, au risque d'être fusillé pour avoir quitté son poste, le soldat se jette au secours de cet inconnu.

Impossible de cacher sa transgression à la discipline : d'abord il est trempé jusqu'aux os, ensuite il est surpris par un capitaine des invalides qui passe en traîneau et emmène le noyé à demi mort au poste de police. La panique qui s'empare des officiers de tout rang, dont dépend l'héroïque soldat, mouillé et tremblant de froid, est indescriptible. Leskov sait entrer dans la psychologie de chacun d'eux (3).

Voici le capitaine Miller, instruit, généreux et indulgent, « humanitaire », comme on disait alors de cette catégorie d'officiers ; à côté de lui, le commandant de bataillon Svinine, inquiet pour sa carrière irréprochable jusqu'ici, serviteur fidèle de

(1) *Pensée russe*, n° 4, 1887.

(2) Palais impérial à Saint-Pétersbourg.

(3) IV, p. 142-147.

ce régime implacable. Chacun d'eux réagit à sa façon. Quant au pauvre héros, il est mis sous les verrous pour attendre son sort (1).

On recourt à la police : de nouveau, un portrait accompli du chef de police débrouillard, capable de transformer un éléphant en mouche, et *vice versa* (2) ; puis ceux de ses subordonnés, gens habiles et clairvoyants, mais jaloux de leur métier, qui reçoivent le capitaine des invalides comme un chien dans un jeu de quilles, persuadés que le sauvetage est leur spécialité. Enfin, voici le capitaine lui-même, menteur effronté, qui profite de l'occasion pour raconter, en dépit de toute vraisemblance, qu'il a retiré un homme de l'eau sans même s'être mouillé la semelle. Quant au noyé, à peine a-t-il repris ses sens, qu'il est prêt à reconnaître le capitaine comme son sauveur, pourvu qu'on le laisse déguerpir (3).

Dans la nuit tout ce monde délibère, tourmenté d'un seul souci : cacher l'incident à l'Empereur et éviter le scandale d'un conseil de guerre qui serait tragique pour l'humble héros, et néfaste à la carrière des personnages intéressés. Grâce à la présence d'esprit du chef de la police et à une coïncidence heureuse, tout finit pour le mieux. On rapporte à l'Empereur l'acte de courage du faux sauveteur, qui reçoit une médaille et se gardera bien de bavarder ; le chef de la police est content que les officiers de la Garde aient dû recourir à lui, et les officiers sont heureux d'avoir évité le danger. Mais le pauvre Postnikof qui, sûr d'être condamné à mort pour son audace, attend la sentence durant trois jours, reste victime de sa générosité. La discipline de l'époque n'admettait pas de faute sans châtement, et on lui inflige donc une punition sévère. Selon le chef de bataillon « un homme au service militaire n'a pas le droit d'être humain : la bonté nuit à la subordination ». Mais après la punition, l'impitoyable chef visite le soldat à l'hôpital, lui fait cadeau de thé et de sucre pour le consoler,

(1) P. 147-150.

(2) Général Kokochkine.

(3) P. 150-55.

et le soldat ne lui garde pas rancune ; s'il avait été traduit en conseil de guerre, sa punition eût été pire (1).

Pour compléter le tableau de l'esprit de ce temps, vers la fin de l'histoire, Leskov fait surgir le métropolite de Moscou, Philarète, type de l'archevêque prudent, attentif aux faits et gestes des laïques. L'affaire de la sentinelle qui circule sous une forme altérée, est arrivée jusqu'à ses oreilles. Elle l'intéresse et l'inquiète. Un jour le capitaine Svinine qui, malgré sa dureté, est un homme pieux et ne manque jamais, de passage à Moscou, d'aller voir le métropolite, vient chez lui pour recevoir la bénédiction. Sur une question indirecte il avoue tout à l'évêque et ajoute qu'il a encore des remords d'avoir puni sévèrement le pauvre héros.

L'archevêque, trop fin diplomate pour blâmer jamais le régime, ou les autorités, calme les remords tardifs de l'officier par quelques sophismes pieux. Evidemment, tout le monde finit ici par être satisfait.

« Si j'avais, dit Leskov, la témérité des élus dont la foi sait pénétrer les mystères de Dieu, je me permettrais de supposer que le Seigneur Lui-même fut content de la conduite de son humble créature Postnikov. Mais ma foi n'étant pas assez haute pour contempler le divin, je m'en tiens au terrestre. Je pense comme les mortels qui aiment le bien pour le bien et n'attendent pas de récompense du devoir accompli. Ces hommes droits et dignes de confiance seront, je le crois, contents aussi de l'élan de charité et de la sainte endurance de mon humble héros (2). »

La période que Leskov connaissait le mieux est donc celle que l'on appelle en russe *Nicolaïevskaïa épokha* (époque de Nicolas I^{er}), mais, l'intuition aidant, il a su tracer dans un remarquable tableau la vie du premier quart du xix^e siècle, dit *Epoque Alexandre* (*Alexandrovskaïa épokha*). Le roman qui nous transporte dans le milieu et les mœurs de ces temps éloignés s'appelle

(1) IV, p. 155-58.

(2) P. 158-160.

La Famille déchue ou *Chronique de la famille des princes Protozanov*(1). Ce sont les mémoires d'une descendante de famille princière, qui puise ses souvenirs dans les récits de vieux serviteurs et d'anciens confidents de sa grand'mère, dont chacun présente à son point de vue les faits et les incidents du passé, et en fait, par cela même, revivre l'esprit.

Il ne ressemble guère au militarisme étroit du règne de Nicolas I^{er}. C'est seulement dans les dernières années de la vie d'Alexandre I^{er} que l'influence despotique de son favori, le général Araktchéev, commença à peser sur la société. Les vingt premières années du xix^e siècle avaient été imprégnées des idées libérales et humanitaires du jeune Empereur, élevé par un admirateur de J.-J. Rousseau, le Suisse La Harpe. Les mœurs, les usages, le français irréprochable que l'on parlait dans le grand monde, les costumes et les portraits mêmes avaient quelque chose de soigné, de recherché, et presque de trop affiné. Grâce à la guerre de 1812 et à la vague de patriotisme qui avaient abaissé pour un certain temps les barrières sociales, les rapports entre les propriétaires et les serfs avaient pris un caractère plus doux.

Leskov n'a pas vécu à cette époque, mais ces souvenirs l'avaient enveloppé dans son enfance, quand il se trouvait dans la maison de sa grand'mère, Alexandra Vassilievna, ou parcourait avec elle les routes de son gouvernement natal (2). Le ton général de cette période est bien saisi dans sa *Chronique*, admirable par la peinture des caractères et l'art d'entremêler la fiction avec les hommes historiques et les faits réels. Nous y trouvons pour la première fois le type de la femme, selon l'idéal de Leskov.

Le personnage autour duquel se déroule l'action, la princesse Varvara Nikanorovna Protozanov, réunit en effet dans son caractère et même dans son apparence les traits de la « femme russe accomplie » telle qu'il la rêvait. Ce portrait, en quelque sorte collectif, réfute éloquemment un passage du critique Volynsky

(1) XVII, p. 5 ; 1874, *Messenger russe*, n^{os} 7, 8, 9 ; 1875, *Bibliothèque d'auteurs russes de Basounov*.

(2) *Biographie*, p. 6-8.

affirmant qu'en ce qui concerne les femmes, Leskov avait des goûts primitifs. Comme preuve de cette assertion, Volynsky citait un extrait de *L'Ange scellé*, où le Vieux-Croyant Marc décrit le type féminin le plus apprécié dans son milieu (1). Mais cette description de Marc répond à la conception populaire de la beauté, telle qu'on la retrouve souvent dans les contes et les « bylines ». Leskov n'y est pour rien, et la conversation citée par Volynsky ne prouve que sa parfaite objectivité. D'ailleurs, nous le voyons revenir toujours au même type de femme, dont les traits rappellent tantôt sa grand'mère, tantôt sa tante Polly (2). Nous retrouvons enfin ces mêmes traits dans toutes les silhouettes féminines de ses œuvres : la fidèle Vieille-Croyante Mikhaïlitz (3), l'épouse de l'ingénieur anglais (4), la « mère de l'officier battu » (5), la femme d'Odnodoum (6), la douce et silencieuse Pavla, l'éternelle fiancée de Golovane (7), l'originale et volontaire vieille dame de Plodomassovo (8). Nous les retrouvons encore, et pleinement développés, dans l'héroïne de la *Famille déchue*, mais ici, plus encore que dans la majorité de ses œuvres, l'auteur nous induit presque en erreur, en nous faisant croire à la réalité historique de la personne représentée.

Caractère ferme, déterminé, âme noble et dévouée, cœur fidèle et reconnaissant, d'une droiture intransigeante et morale inébranlable, telle nous apparaît la princesse Varvara Nikanorovna dans l'isolement du veuvage prématuré qui l'a reléguée à la campagne entre ses serviteurs dévoués et d'humbles amis (9).

Tout son entourage se compose de personnes intéressantes, malgré la modestie de leur position sociale : une chambrière favorite, Olga Fédotovna, dévouée et jalouse, bonne, assez intelligente pour comprendre sa maîtresse, un peu trop bavarde,

(1) VOLYNSKY, article cité, *Messenger du Nord*, 1897, *Ange scellé*, III, p. 17-18.

(2) Voyez biographie, p. 14-16.

(3) *L'Ange scellé*, III, p. 1-70 (1873).

(4) *Ibidem*.

(5) FIGOURA, XIX, p. 79 (1889).

(6) ODNODOUM, III, 76 (1880).

(7) *Golovane l'immortel*, IV, p. 5 (1880).

(8) *Soboriané*, I-II (1872).

(9) XVII, p. 5 et sv.

étourdie et curieuse ; un imposant majordome, Patrikey, qui refuse la liberté à laquelle il n'attache aucun prix, ami plutôt que serviteur, gardien fidèle de l'honneur de la famille, tête de ministre et âme de philosophe, contemplant les étoiles dans la nuit ; une femme de diacre, qui est l'abnégation et le devoir personnifiés, et enfin un voisin, le « gentilhomme accompli » Rogojine, « Don Quichotte » absurde et bruyant, au cœur noble et généreux. Tel est l'entourage de la jeune princesse qui, ayant perdu son mari dans la campagne de 1812, se dévoue à ses enfants et à la direction de ses vastes propriétés. Elle les gouverne d'une main ferme, avec esprit et tact, entre dans les besoins des paysans, secourt les voisins pauvres, se créant dans la région une position respectée et indépendante. Tout le monde vient la voir et jouit d'une hospitalité qui ne fait aucune différence entre les visiteurs haut placés et les amis modestes.

Au moment où sa fille aînée va sortir de l'Institut (1), où elle l'a placée à contre-cœur pour se conformer au désir de l'Impératrice-Mère, la princesse revient à Saint-Petersbourg. On commence alors à voir le tableau du grand monde et, bien que les noms des personnages historiques aient été changés, on les reconnaît aisément.

Voici le célèbre peintre Kiprensky, qui fait le portrait des premières élèves de l'Institut des jeunes filles nobles (2). Voici encore, sous le nom de comte de Funkendorf, l'ennemi futur de Pouchkine, le redoutable chef de la police, le comte Benskendorf (3), puis la bigote mondaine Khotiétova (4), qui ressemble, trait pour trait, à la célèbre comtesse Anne Orlova, disciple dévouée du fanatique archimandrite Photius (5), dont l'éloquence eut à un moment une grande influence sur l'âme mobile et mystique de l'Empereur. Ce dernier apparaît quelques instants ; les traits, d'abord peu marqués, mais qui vont s'accroissant durant le dialogue avec la princesse qu'il

(1) Établissements d'éducation pour les jeunes filles nobles, fondés d'abord par Catherine II, réformés, améliorés et augmentés par l'impératrice Marie (veuve de Paul I^{er}).

(2) Oreste Kiprensky, un des plus grands portraitistes russes (1783-1836).

(3) P. 121.

(4) P. 104-113.

(5) P. 123.

n'aime pas, nous le montrent avec l'amabilité distante et le sourire charmeur qui cachent la désapprobation.

Les défauts et les ridicules de la société que la princesse juge sévèrement sont aussi de leur époque. C'est une élégance extrême allant jusqu'au maniérisme, une culture extérieure, sans fond, empruntée à la France de l'ancien régime et du premier Empire, l'habitude de parler et d'écrire le français au détriment de la langue maternelle, et l'allure faussement aristocratique des nobles sans ancêtres. « Quelle *aristocratie* pouvons-nous avoir ? demande la princesse ; c'est à l'étranger qu'il y a des classes aristocratiques ; en Russie nous avons la *noblesse foncière*, et quelques familles de bonne souche, voilà tout (1). » Par le Don Quichotte Rogojine, champion de la noblesse héréditaire, elle connaît toute la généalogie de son entourage et déplore la dégénérescence de quelques familles, « comme si elle présentait déjà celle de la sienne », ajoute sa petite-fille, qui écrit les Mémoires (2).

La princesse oppose à l'hypocrisie d'un groupe de dévots et à la religiosité quasi mystique qu'on professait alors pour plaire à l'Empereur, la vertu chrétienne sans étalage de sentiments religieux. Voici quelques exemples des réflexions qu'elle échangeait avec sa cousine, la bigote Khotiétova :

— « Il faut toujours penser à Dieu et toujours prier, répétait à toute heure la vieille demoiselle.

— Mais la prière sans les bonnes actions est inutile, répondait la princesse.

— Il faut savoir s'abstenir et jeûner...

— Les chevaux ne mangent pas de viande et restent des bêtes ; l'homme doit observer la mesure en tout, modérer ses passions, en faire le sacrifice à Dieu... mais ne jamais oublier les autres.

— Le temple de Dieu doit être beau, pour détacher, au moins une fois par semaine, notre paysan de sa demeure enfumée.

— C'est vrai, il faut lui donner plus de loisirs, pour qu'il

(1) XVII, p. 108-109.

(2) XVII, p. 102.

puisse les consacrer à Dieu ; libérer les pauvres de leurs peines vaut mieux que dorer les cercueils et ériger des tourelles (1). »

Il était difficile à la vieille demoiselle de combattre la princesse qui passait dans sa région natale pour une autorité en matière d'orthodoxie, de lois canoniques et de règles ecclésiastiques, qu'elle avait étudiées dans les livres spéciaux. On la nommait, en plaisantant, « Sa Grandeur », comme un évêque.

A l'époque d'Alexandre, quand les francs-maçons étaient à la mode, la princesse les blâmait de leur penchant au mystérieux. « Pourquoi tant de secrets, quand on veut faire du bien ; pourquoi essayer de soulever le voile qui nous sépare de l'au-delà ? Je ne connais qu'une loi divine : « Sois, sur la terre, un homme digne de ce nom (2). »

Son esprit indépendant et éclairé cherchait la meilleure éducation à donner à ses fils, dont elle voulait faire avant tout « des hommes » et non des courtisans ou des soldats. L'expérience faite avec sa fille, que l'éducation dans un internat avait complètement détachée de sa mère, l'avait dégoûtée des écoles. Elle chercha un précepteur cultivé et bon éducateur, et se proposa de suivre les indications du célèbre collaborateur d'Alexandre I^{er}, M.-M. Spéransky, alors en exil, qu'elle estimait et approuvait ouvertement, malgré sa disgrâce (3).

Le protégé de Spéransky, son ancien camarade d'école, professeur congédié pour son « originalité » — Méthode Tchernev — est un précurseur des *Justes* ; par sa droiture et sa sérénité il en est même un des plus accomplis. C'est « un chrétien » conséquent et fidèle à son idéal, un philosophe et un altruiste. Ces qualités lui valent la réputation d'homme suspect, d'hérétique caché, et la police du règne suivant le reléguera dans un monastère lointain, où il ne perdra rien de sa valeur, ni de ses conceptions, et mourra sous la robe d'un simple novice (4).

(1) P. 123.

(2) P. 125.

(3) Homme d'État remarquable, qui fut un des conseillers intimes d'Alexandre et composa le plan de la nouvelle constitution de la Russie (1808-10). Disgracié en 1811, il fut exilé, puis nommé gouverneur de Sibérie (1819-21). Son œuvre grandiose est la codification des lois (1826-33) ; grâce à son énergie, ce travail fut mené à bout, et en 1833 parut le *Recueil des lois de l'empire de Russie* en quarante-cinq volumes.

(4) P. 129.

Tchervév fait connaissance avec la princesse ; cependant, malgré une sympathie réciproque, il n'entre jamais dans sa maison, et ses deux fils, comme autrefois sa fille, sont placés par l'arbitre suprême dans des écoles militaires, « pour leur donner une éducation conforme à leur rang ». Ce coup terrible porté à ses sentiments maternels est dû à l'intervention du comte Funkendorf, serviteur de l'ordre et de l'uniformité. Voyant en elle une veuve très riche et encore jeune, il tente de lui faire la cour ; refusé par la princesse, fidèle au souvenir « de son unique ami et époux », il recourt à la cousine bigote, et cette dernière, heureuse de donner une leçon à « l'indomptable Varvara », arrange un mariage monstrueux entre le comte cinquantenaire et la jeune princesse Protozanov, à peine sortie de l'Institut. Elle recourt à l'intermédiaire d'Alexandre I^{er}, calomnie la princesse mère, la fait passer pour une despote, une femme sans religion, dont il faut sauver la fille.

Tout l'être intérieur de Varvara Nikanorovna proteste contre cet outrage ; mais, impuissante à s'opposer à la volonté d'en haut, elle cède. Poussée par l'orgueil et par le besoin de dédommager la jeune fille, qu'elle croit victime innocente d'une intrigue, elle lui donne ses meilleures terres en dot et se dépouille en sa faveur.

Mais ses déceptions ne prennent pas fin encore : la froideur de sa fille, la cupidité de son gendre, la perte de son influence sur ses fils, sont suivies de l'acte le plus injuste envers ses paysans. Se basant sur la loi, Funkendorf ne reconnaît pas leurs droits sur les terres que la princesse leur a permis d'acheter. Se croyant moralement obligée de dédommager les paysans, elle distribue ses propres terres avec sa générosité habituelle, mais reste ruinée, abattue par la défaite, et à la merci de ses fils (1). Cependant elle se maîtrise, se concentre et s'enferme définitivement à la campagne avec ses amis dévoués ; elle n'est plus la femme énergique d'autrefois, mais son profond sentiment religieux la sauve du désespoir.

La Chronique s'interrompt ici et ne donne aucun détail

(1) P. 137-212.

sur les dernières années de la vieille princesse. Mais il n'importe : on sait qu'elle aussi aura sa place parmi les « Justes ». La meilleure preuve qu'en donne Leskov se trouve dans cet éloge prononcé devant la narratrice par un des humbles amis de la princesse, vieux diacre qui se souvient de ses vertus : « Elle était pour nous, pour les nobles comme pour les autres... comme la colonne de feu qui guide dans le désert, le serpent d'airain qui sauve de tous les maux (1). »

Il est permis de supposer que, malgré les traits de ressemblance entre la princesse Protozanov et les deux premières éducatrices de Leskov, celui-ci avait en vue un personnage historique, un des nobles caractères que l'époque a créés en grand nombre. N'oublions pas que les femmes des « décembristes » qui suivirent leurs maris en Sibérie et dont le dévouement inspira le touchant poème de Nekrassov (2), provenaient des années du règne d'Alexandre, où la princesse Varvara Nikanorovna Protozanov brillait à Pétersbourg.

La grand'mère de Leskov avait connu personnellement Alexandre I^{er} qu'elle avait eu l'honneur de recevoir chez elle lors de son passage à Orel. Elle avait conservé et transmis à l'auteur quelques-unes des traditions de cette époque. A Kiev, où il arriva très jeune, les souvenirs n'en étaient pas encore éteints (3).

Nous serions tenté de terminer ce chapitre par une comparaison entre la *Chronique des Protozanov* et *Guerre et Paix* de Tolstoï, car l'action s'y déroule presque parallèlement. Il ne faut pas perdre de vue cependant que le roman de Tolstoï se termine en 1812 (sauf l'épilogue), tandis que la *Chronique* commence immédiatement après la guerre. Or, la différence entre le commencement et la fin du règne d'Alexandre I^{er}, et surtout entre l'état d'esprit avant l'invasion de Napoléon I^{er} et après la prise de Paris, est immense. Il s'ensuit que la comparaison est presque impossible. En outre, la manière de traiter le sujet est tout à fait dissemblable.

(1) P. 71.

(2) *Les Femmes russes*.

(3) *Golovane l'immortel*, IV, p. 46.

Pour donner à son œuvre un caractère historique ou local, Leskov n'entre nullement dans les détails extérieurs : il fait planer l'esprit du temps sur ses personnages, le fait sentir par le dialogue, par certaines remarques, certaines particularités. Tolstoï, lui, nous donne l'impression de la vie où rien n'échappe à son observation : nous assistons à des scènes de famille, de la rue, du bivouac militaire, de la cour et des salons, comme si nous y étions nous-mêmes cachés dans quelque coin. Mais ses personnages de la classe instruite pensent et parlent, comme il l'aurait fait à leur place ; leur langue, et le cours de leurs idées ne présentent aucune variété et n'appartiennent à aucune époque en particulier, sinon à celle de Tolstoï lui-même.

CHAPITRE V

LA SATIRE ET LE GROTESQUE

Dans la *Chronique des princes Protozanov* et *L'Homme et la Sentinelle*, Leskov nous a montré la Russie de la première moitié du ^{xix}^e siècle ; dans une autre de ses œuvres, le roman satirique *Le Rire dans le Chagrin*, nous trouvons le tableau de la vie russe à « l'époque de transition » (1860-1870) (1). L'action en commence vers 1840, quand le héros, Orest Markovitch Vatajkov (que Leskov nous présente comme son oncle), né à l'étranger, où on l'élève tout d'abord, arrive avec sa mère en Russie et y reçoit ses premières impressions.

Toute son épopée tragi-comique (excepté l'épilogue ajouté par son neveu) est racontée par lui-même. Il commence par subir au point de vue pédagogique les expériences paradoxales de son oncle, vieux prince original, boudant l'administration dans sa province éloignée, et s'amusant à la chicaner.

Ensuite il entre dans une école, dont sa mère le retire, effrayée des traitements cruels qu'on inflige aux enfants. Cette expérience lui laisse un caractère craintif et ombrageux, tandis que la vie continue à le frapper par ses surprises. Par exemple, l'administration, donnant suite à la dénonciation d'un officier de gendarmerie qui cherche à faire sa carrière, le force à entrer dans un régiment de cavalerie avant la fin de ses études. Il le quitte à la première occasion, et se sauve à l'étranger (2).

Après les grandes réformes (1861-1864) il rentre dans ses terres héréditaires et se propose de commencer une vie active, conforme aux changements survenus. C'est dans leur description

(1) XV, *Annales contemporaines* (*Sovremennaïa Liétopis*), nos 1, 2, 3, 8, 16, 1871, et édité en entier, 1871, Saint-Petersbourg.

(2) P. 80.

que se déploie l'esprit satirique de l'auteur, qui nous montre toutes les contradictions auxquelles la vie de province donnait lieu au lendemain des réformes. C'était le « vin nouveau, versé dans de vieilles outres », la loi nouvelle exécutée par les fidèles serviteurs des anciennes convictions. On cherche à concilier le présent et le passé, et l'on n'aboutit qu'à une confusion qui gagne toutes les classes.

Les nouvelles et les anciennes connaissances du fils prodigue retourné à ses pénates le ramènent vite à cette existence, dont il s'était déshabitué à l'étranger. Il visite d'abord les prêtres de sa paroisse (1), dont la position, après la réforme (comme nous l'avons déjà marqué), est des plus tristes. « Un grand trouble règne dans nos esprits », avoue le Père Ivane, en racontant les incidents tragi-comiques de la rivalité des deux prêtres de la même paroisse, aux prises avec la réduction des membres du clergé (2).

Puis peu de temps après son arrivée, Vatajkov est chargé par le gouverneur de présenter un mémoire sur l'état des secours médicaux au peuple. Pour s'instruire en cette matière tout à fait neuve pour lui, il fait connaissance avec l'officier de police locale (*stanovoy*), l'arbitre de paix (*mirovoy posrednik*) (3) et le médecin du village.

Le *stanovoy* Vassiliev, doux philosophe, entré on ne sait pourquoi dans l'administration, est plongé dans la recherche de la « meilleure religion ». Il change trois fois la sienne et, déclaré fou, se voit enfin enfermé dans une maison de santé où il devient spirite (4). L'arbitre de paix, homme énergique et décidé, type de l'administrateur du règne de Nicolas I^{er}, se vante d'avoir inventé un moyen sûr pour lutter contre l'ignorance du peuple. Il oblige les paysans qui recourent à sa justice, à le payer « en écoles », en d'autres termes, à construire des bâtiments scolaires dans leur village (5). Le médecin, enfin, ne croit

(1) P. 80-93.

(2) P. 93-102.

(3) L'institut des « arbitres de la paix » avait été établi après l'émancipation des serfs pour régler tous les différends entre les paysans et les grands propriétaires. Voyez là-dessus : Anatole LEROY-BEAULIEU, *L'Empire des tsars et la Russie*, Paris.

(4) P. 102-113.

(5) P. 126-29.

pas à son métier ; il assure que, d'après ses expériences, les docteurs ne font qu'empêcher les paysans de mourir tranquillement. Par contre il s'occupe d'un plan d'éducation spartiate du peuple russe et préconise les méthodes les plus sévères (1).

Troublé par ces entrevues, Vatajkov se rend à la ville pour s'informer de ce qu'on attend de lui, et ce qu'il y voit achève de le confondre. Le gouverneur est un bavard libéral, submergé par les idées nouvelles et des projets sans queue ni tête. Il recherche les hommes capables de l'aider ; mais à peine trouvés, tous le déçoivent et il lui faut en découvrir d'autres. Son unique soutien et la directrice rigide de ses actes est son épouse, grande femme osseuse, qui porte les cheveux courts et un monocle. Elle est nourrie de lectures modernes, se croit une héroïne à la Tchernychevsky (2), protège les Polonais exilés, et cherche la solution des problèmes « de la science positive » (3).

Le libéralisme de ce ménage curieux ne l'empêche point de recourir au directeur des Postes, qu'il charge de lire les lettres privées et de lui en rapporter le contenu. Selon le mot du gouverneur « il veut savoir non seulement ce qui se passe en ville, mais ce qui en sort ». Malgré ses pratiques douteuses, ce directeur des Postes, un certain Dergalsky, est honnête à sa guise : il ne dissimule pas son indiscretion et en parle à qui veut l'entendre ; pessimiste et grincheux, il effraie le timide Vatajkov par ses jugements sur la société de la ville. Souffrant d'un défaut de prononciation, pour parer aux malentendus, il doit à chaque minute saisir un crayon et écrire ce qu'il a dit (4).

De plus en plus embarrassé, Vatajkov se tourne vers les « anciens » qui représentent le bon vieux temps et croient fermement que plus ça change, plus c'est la même chose. Il va à son ancien ami de collège, Fortounatov, gros et paisible chef de la chancellerie du gouverneur, observateur fin et malicieux sous un masque imperturbable. Fortounatov laisse faire son chef libéral et lui prépare des surprises désagréables qui l'obligeront

(1) P. 113-127.

(2) Voyez biographie, chap. III p. 42.

(3) P. 130-151.

(4) P. 151-156.

à démissionner. Lui-même, ira servir dans les nouvelles institutions locales (*Zemstvo*) (1).

L'autre représentant de l'ancien régime est le général Perlov, héros de la guerre de Crimée, original têtû, et qui, faute d'occupations à son goût, passe sa vie à empoisonner celle de son adversaire, le maréchal de la noblesse. Il émet sur la politique extérieure et le passé récent des idées dont l'étrangeté et l'imprévu laissent son interlocuteur consterné. Très autoritaire, il prétend, à lui seul, arranger toute l'Europe, pacifier sans verser une goutte de sang les Polonais révoltés, et réduire au silence tous les calomnieurs de la Russie (2).

Après quelques mois de séjour en un tel milieu, Vatajkov se sent entraîné par un parti, calomnié par un autre, et regardé comme un homme dangereux. Habitué à l'étranger à des formes stables de la vie sociale, il ne peut se faire à l'esprit fuyant, contradictoire qui règne alors en Russie. Non seulement il quitte la ville, mais il se décide à s'expatrier (3).

Cependant une dernière catastrophe l'attend. Arrivé à Odessa, il se trouve engagé par hasard dans une bagarre entre Grecs et Juifs, reçoit des coups pour le compte des uns et des autres, et secoué moralement et physiquement, meurt dans un petit hôtel du port, le jour même fixé pour son départ (4).

Malgré cette triste fin, cette satire de Leskov n'a rien d'amer. Elle provoque le rire, non l'indignation et, malgré leur caractère burlesque, beaucoup de personnages nous sont sympathiques. Tel ce philosophe en uniforme d'officier de police, toujours serein, qui assure que la vie n'est « qu'un examen de passage » inévitable, que le monde entier, et la Russie particulièrement, est une sorte de Purgatoire pour l'âme, et que les rigueurs de la vie russe ont valu au pays une foule de saints méconnus, d'ailleurs de plus en plus rares à mesure que les conditions de l'existence s'améliorent. Tel encore ce général qui attend la guerre comme le salut. Il n'est pas jusqu'au chef

(1) P. 156-160.

(2) P. 161-171.

(3) P. 171-192.

(4) P. 192-193.

de la chancellerie qui, malgré ses ruses, n'inspire quelque sympathie en tant que père de famille exemplaire.

Il est impossible de ne pas reconnaître la vérité de la plupart des originaux que Leskov fait défiler devant ses lecteurs. Cependant on peut regretter qu'il se soit arrêté à un moment de transition, et ne soit pas retourné plus tard en province pour y observer le résultat des réformes. Parmi les hommes désintéressés, qui travaillaient dans les institutions d'un type nouveau, les écoles, les hôpitaux de village, dans le milieu des « arbitres de paix » qu'il semble avoir connu superficiellement, et surtout parmi les représentants de la justice, il aurait trouvé des matériaux non seulement pour la satire, mais aussi pour la galerie des *Justes* (1). Le contact immédiat avec la vie de la vraie Russie, celle de la campagne et des petites villes, qu'il avait si bien connue pendant sa jeunesse, ayant cessé pour Leskov, à partir du moment où il s'était installé à Saint-Petersbourg, il devait se contenter de quelques observations recueillies par hasard.

A l'exception de *l'Enclos* (2), œuvre de publiciste et par conséquent fort exagérée, le ton général des œuvres satiriques de Leskov telles que *Le Blé de choix* (3), *Les Improvisateurs* (4), *l'Éhonté* (5), ne ressemble guère à celui du célèbre Saltykov (6), à qui on pourrait être tenté de le comparer. Saltykov est lourd, mordant, voire méchant et brutal. Il n'aperçoit rien de bon dans son entourage, s'en irrite et vilipende à tort et à travers tous ceux qui lui tombent sous la main. Même dans celles de ses œuvres qui se rapprochent du roman, la plupart des personnages inspirent une antipathie insurmontable (7).

Le rire de Leskov n'est pas non plus celui de Gogol « le rire à travers les larmes ». Gogol se sentait incapable de représenter

(1) KONI, *Sur le chemin de la vie*, 3 vol., Saint-Petersbourg.

(2) Voyez biographie (1894).

(3) XVIII, p. 65 (1884).

(4) XXXVI, p. 47 (1892).

(5) XVI, p. 166 (1889).

(6) M. E. Soltykov-Stchedrine, grand satiriste et romancier.

(7) *La famille Golovlev* (1882), *Les temps anciens de Pochékhoïé* (1887).

le bien sous une forme artistique, et il en souffrait. Ses héros vertueux sont ennuyeux, fades et ressemblent à des mannequins. Par contre, tous ses types négatifs sont vivants, amusants, évoquent le « rire honnête » qu'il vante tant dans l'épilogue de son *Reviseur* (1).

L'auteur le plus proche de Leskov dans ses études sur les étrangetés de la vie russe après les réformes, est Gleb Ouspensky, qui a établi un parallèle curieux entre les institutions françaises et celles qui venaient d'être introduites en Russie, en soulignant la fermeté des convictions des juges français. Cependant Leskov ne nous donne pas l'impression de cette résignation douloureuse et impuissante qui se dégage des récits de Gleb Ouspensky (2); il aime son pays avec tous ses défauts, accepte la vie russe telle quelle, et, tout en se moquant de ses faiblesses, les contemple comme un amateur qui accumule les raretés dans son musée. Il collectionne les grotesques et leur donne une forme artistique, nous amuse sans offenser notre goût. Sa passion pour les choses grotesques lui permet de s'arrêter longuement aux contrastes de la vie russe et d'y découvrir une sorte de beauté. Il a une prédilection pour les caractères originaux qui pullulent en Russie (voir les héros de Dostoievsky et de Tchekhov), et les qualifie du terme curieux d'« antiques » (3).

Comme échantillons les plus accomplis du grotesque artistique, il faut citer son *Cheramour* (4), *Le Gaucher de Toulà* (5), et les *Antiques de Petchersk* (6).

Cheramour est un de ces émigrés russes qui commencèrent à peupler le Quartier Latin de Paris vers les années soixantedix. L'auteur tombe sur cet original quand ce dernier vient chercher un travail quelconque chez son compatriote. Cheramour (son vrai nom nous reste caché) a l'air d'un nain, avec une longue barbe noire et des yeux brillants et affamés. De là

(1) *La sortie du théâtre après une pièce nouvelle* (1836).

(2) Auteur très populaire (1840-1889) : *La puissance de la terre* (1882) ; *Le désarroi campagnard* (1882) ; *Types et mœurs du village contemporain* (1880).

(3) XXXI, p. 4.

(4) V, p. 136 (1879, *Nouveau Temps*).

(5) IV, p. 109 (1881, *Rouss*, n^{os} 49, 50, 51).

(6) *Message historique*, 1882, et *Antiquités de Kiev*, 1883

son sobriquet qui n'est que le nom mutilé de Tchernomor, gnome malfaisant à la longue barbe du poème de Pouchkine, *Russlan et Ludmila*. Son exil provient d'un pur malentendu, car il n'entend rien à la politique, et professe les idées les plus terre à terre ; pour lui le seul but de l'humanité est de manger à sa faim (1).

Son apparence étrange, ses manières, ses idées, sa langue et surtout son histoire ont quelque chose de ridicule et d'unique dans leur genre ; mais il ne manque pas de traits sympathiques. Il est honnête, désintéressé, obsédé par le souci de nourrir ceux qui n'ont pas assez à manger. Le malheur est qu'il ne s'adapte à aucune forme de la vie civilisée, ne sait rien à fond ; quoique prêt à entreprendre tous les travaux, il n'a ni métier ni spécialité, rien qu'une belle écriture qui l'aide à se procurer des copies à faire chez ses nombreux compatriotes. L'histoire de son expatriation est burlesque ; il n'a aucune raison plausible pour expliquer sa fuite à Paris, où il végète dans une misère noire, tandis qu'il pourrait tout simplement rentrer en Russie. Son trait caractéristique est son mépris pour les soins du corps, les dehors, et tout ce qui contribue au confort de la vie. Pour lui tout cela n'est que « bassesses » (2).

Il ne mendie jamais et s'acquitte de ses dettes à la première possibilité, mais accepte sans scrupule les dîners qu'on lui offre. Sa parole saccadée et laconique, son aversion pour toutes les convenances, ses idées absurdes, le rendent inacceptable dans la société, à laquelle il pourrait appartenir en tant que fils naturel d'un grand seigneur russe, dont il déteste le souvenir par « principe ».

Son éducation et son instruction sont plus qu'insuffisantes, mais il a la prétention d'intervenir partout où il voit une injustice. Les tentatives de Leskov pour faire rapatrier cet énergumène échouent à cause de son caractère intraitable, qui rebute les personnes auxquelles on le recommande.

Cependant le caprice du sort fait de Cheramour une sorte

(1) Denis ROCHE, p. 35.

(2) V. p. 140-145.

de rentier. Ayant gagné un petit trésor pendant la guerre des Balkans (1), où il a couru « défendre les opprimés » et a été mis à la tête d'une cantine militaire, il ne sait comment employer sa fortune. Son idéal serait de faire manger le plus grand nombre possible de malheureux.

Les aventures de Cheramour finissent dans un estaminet de Paris, chez la « tante Grillade », grosse femme bienveillante pour les pauvres diables qui viennent boire et manger chez elle (2).

Les nihilistes, dont il croit être, auraient préféré employer cet argent pour leur cause; mais cela n'entre pas dans ses plans. Toutefois, durant son passage à Genève, ils réussissent à lui « happer » une petite somme. Il apporte le reste à la « tante » et consent à lui confier ses richesses et à l'épouser, pourvu qu'elle nourrisse périodiquement un certain nombre de miséreux (3).

Leskov apprend cette fin comique par un Russe qui a vu Cheramour dans son rôle d' « oncle Grillade », et lui apporte de sa part le remboursement d'un prêt de vingt francs et un livre de Renan avec cette note laconique et sybilline : « Dette et intérêt. J. b. t. b. » Après s'être longtemps creusé la tête, Leskov finit par en trouver le sens : « Je bouffe toujours bien (4). »

La critique n'a eu garde de passer sous silence ce personnage extraordinaire. M. Denis Roche, traducteur de *Cheramour*, voit en lui « le Russe qui traîne ses bottes à Paris dans le quartier latin ou aux environs de la rue Berthollet, et dont le type abstrait, en dehors de tous les partis, a été créé pour montrer ce qu'un russe peut faire et ce dont il n'est pas capable » (5).

Dans sa « Littérature Russe », M. Waliszewsky signale Cheramour comme une des productions les plus caractéristiques de Leskov. Par contre, le critique russe Volynsky le trouve abject, offensant pour le goût esthétique (6).

Selon Leskov, la meilleure conclusion est celle d'une vieille bonne d'enfants qui personnifie à ses yeux le bon sens russe, et

(1) 1877-78.

(2) P. 165-184.

(3) V. p. 184-189.

(4) *Ibid.*, p. 190-192.

(5) Préface, p. 10-11.

(6) WALISZEWSKY, *Littérature russe*, Paris, 1900; VOLYNSKY, *Mess. du Nord*, 1897.

à qui il a raconté l'histoire de Cheramour : « Il est mal, dit-elle, de se moquer d'un homme de rien : il a aussi un ange qui le voit tel qu'il est. En quoi les imbéciles nous gênent-ils ? Dieu nous les a envoyés, il faut les supporter. Peut-être les destine-t-il à un but que nous ne soupçonnons pas (1). »

C'est un tout autre genre de grotesque que nous trouvons dans le conte très connu du *Gaucher de Toula* (2), dont le fond et le style reflètent admirablement la mentalité d'une classe tout à fait à part, celle des petits artisans et des ouvriers russes du bon vieux temps, où les idées sociales et démocratiques leur étaient étrangères. Ils avaient leur code de morale professionnelle, leur conception du patriotisme et du nationalisme, leurs mœurs et leurs usages, qui ne ressemblaient guère à ceux de la population campagnarde.

Le récit du *Gaucher*, que Leskov a puisé dans les légendes, contées par son voisin, ouvrier de l'usine de Sestroretzk (3), est plein d'humour original, de naïve vantardise patriotique, et d'une sorte de hardiesse insouciant (4) qu'on rencontrait souvent chez les gens de cette classe. Leskov a su conserver leur langue pittoresque et amusante, semée d'expressions étrangères adaptées à leurs conceptions russes.

Les aventures du forgeron de Toula qui, avec ses camarades et pour maintenir la gloire de sa patrie, a su ferrer d'acier les pattes microscopiques d'une puce fabriquée à Londres, sont des plus amusantes. Ses idées sur l'histoire, la géographie, les traits caractéristiques des deux empereurs Alexandre I^{er} et Nicolas I^{er} et sur la culture occidentale qu'il a observée en Angleterre, sont d'une originalité et d'une naïveté qui ne peuvent manquer d'exciter le rire.

L'image fantaisiste du légendaire général des Cosaques Platov « qui a des sentiments simples », ne veut s'étonner de rien à l'étranger, pas même pour faire plaisir à son souverain, se tient

(1) V. p. 179-181-192.

(2) *Le forgeron gaucher et la puce d'acier*, récit (1881, Rouss, nos 49, 50, 51), IV, p. 109.

(3) Petite ville près de Petrograd où Leskov a passé l'été de 1878. Voir plus haut, p. 65-66.

(4) *Oudal*.

toujours en garde et prêt à repousser tout ce qui pourrait humilier sa patrie, passe à travers tout ce conte. Il fait en quelque sorte contrepoids à l'admiration de l'empereur Alexandre I^{er} pour la culture occidentale. Platov devient l'allié des humbles patriotes de Toula qui surpassent leurs rivaux anglais sans avoir jamais appris « les quatre règles de l'arithmétique » (1).

Cela n'empêche nullement le Gaucher, quand il visite l'Angleterre, d'exprimer son estime pour le peuple anglais et ses capacités. La fin de ce pauvre « Gaucher », qui préfère ses usages et son travail dur en Russie à toutes les tentations de la vie civilisée, est peu encourageante. Le lendemain de son arrivée à Saint-Pétersbourg, il meurt à l'hôpital des excès de boisson auxquels il s'est livré durant la traversée, en compagnie d'un marin anglais, pour gagner un pari. A son grand désespoir, il n'a même pas le temps de révéler à l'Empereur ce qu'il considère comme un grand secret : la manière anglaise de soigner les canons de fusil, manière qui les conservait mieux que le frottement avec du sable et de la brique qu'on pratiquait alors en Russie et qui les rendait bientôt trop larges pour la balle (2).

Ce conte est considéré en Russie comme un chef-d'œuvre de comique populaire. Les critiques posthumes de Leskov en trouvaient le ton un peu chauvin et de mauvais goût : vers la fin du xix^e siècle le patriotisme était en général regardé comme une faiblesse qu'on devait dissimuler pour ne pas être ridicule. Malheureusement, on ne pourra jamais traduire le conte du *Gaucher* en français, sans lui ôter l'essentiel, le style.

On ne saurait passer sous silence le cortège de grotesques que Leskov fait défiler dans les « Antiques (originaux) de Petchersk (Kiev) ». A leur tête, se trouve l'étonnant César Berlinsky, héros quasi mythologique, aux aventures invraisemblables, défenseur du quartier de Kiev qu'il habitait, et « ami personnel »

(1) Comte Matvey Ivanovitch Platov, atamane des cosaques du Don (1751-1818), se distingua surtout pendant la guerre de 1812-14.

(2) IV, p. 137-145.

de Nicolas I^{er} (1). Puis vient le gardien de la paix (gorodovoy), amateur des classiques anciens, qui use de citations latines pour confondre les Petits-Russiens qu'il morigène au marché (2) ; ensuite, dans un coin de la ville, ce sont de Vieux-Croyants de sectes différentes qui se chamaillent à propos de leur divergences religieuses. Le chef spirituel d'une partie de ces fanatiques, l'incroyable vieillard Malachie qui annonce la conversion de l'Empereur à l'ancienne foi, son novice Giésius, curieux, crédule et naïf qui se laisse duper par des étudiants, — sont peints de couleurs si vives qu'on croirait les avoir sous les yeux. Voici enfin toute une série de légendes et de portraits réels, reproduisant, sous un aspect humoristique, la vie de Kiev à cette époque (3).

Mais dans le ridicule même, Leskov sait trouver des traits touchants qui rapprochent ses « Grotesques » des « Justes ». Nous en avons un exemple frappant dans l'épisode des « Nains de Plodomassovo » (4). Le nain Nicolas Afanassiévitch, pas plus haut qu'un enfant de cinq ans, ami et serviteur fidèle de la vieille dame originale que nous avons déjà rencontrée dans la *Chronique de la ville de Stargorod*, a une âme élevée dans un corps difforme. « La chère histoire d'autrefois », comme l'appelle Touberozov (5), a le cœur et l'âme d'un homme d'honneur ; il est plein de délicatesse et de tact, de dignité et de dévouement. Il considère avec une pitié indulgente sa sœur qui, de la même taille que lui, n'a rien de ses qualités morales et a, comme la plupart des nains, un esprit avorté. Ses récits, après la mort de sa bienfaitrice, frappent par la profondeur des sentiments et la noble modestie de sa conduite. Il raconte comment, à une grande fête où sa maîtresse l'a emmené, il a parlé avec Alexandre I^{er}, qui l'a embrassé comme « son plus petit sujet » ; il parle avec une profonde gratitude de sa maîtresse défunte (6).

(1) XXX, p. 8-36.

(2) P. 31-30.

(3) P. 36-72.

(4) Épisode faisant partie en même temps des *Soboriané* et de la *Chronique des Plodomassov* (Messager russe, n° 2, 1889).

(5) *Soboriané*.

(6) II, p. 23-25.

Tout en se qualifiant lui-même de « vieux lièvre », il fait preuve d'un grand courage, en défendant les droits de son confesseur et ami, le Père Touberozov, et réussit, comme nous l'avons vu, mieux que tous ses autres protecteurs. Dans ce corps chétif vit une volonté ferme et persévérante.

En général, Leskov ne craint pas pour ses héros la laideur extérieure. Nous le voyons très souvent se plaire au contraste de la forme grotesque et de la grandeur d'âme ; il possède l'art de rapprocher le ridicule du sublime sans nous faire souffrir de cette désharmonie. Rappelons-nous le chevaleresque gouverneur de son enfance, surnommé « la Chèvre » dans l'*Angoisse de l'âme*, le laid et comique Kotine Pisonsky qui plantait ses légumes pour les bons et les méchants (1) et adoptait les enfants abandonnés...

Il est un autre écrivain qui s'est fait une spécialité de découvrir la beauté dans la laideur humaine : c'est Dostoïevsky, créateur de types innombrables de déçus et de ratés, qui gardent au fond du cœur l'étincelle divine. Leskov a ce trait de commun avec Dostoïevsky, mais il atteint son but par d'autres moyens. Il n'est pas le psychologue qui cherche à sonder les profondeurs de l'âme humaine : il est l'observateur des faits qui révèlent l'âme.

Nous avons vu les principaux ouvrages où Leskov traite de la vie nationale russe, mais la question qu'il semblait se poser est restée sans réponse. Il n'a pas directement indiqué les voies du salut du peuple russe. C'est que dans ses enquêtes sur les « justes » il fut amené à connaître son illustre contemporain Léon Tolstoï, en qui il crut trouver le vrai et l'unique homme « juste » de la Russie (2). Or, en se rapprochant des idées tolstoïennes, il s'éloigna, sans s'en apercevoir, de la vie réelle du peuple, seule source vivante qui alimentait son talent. Il se perdit en généralités, se détourna de l'orthodoxie pour tomber dans des idées abstraites sur le christianisme (3), enfin laissa

(1) *Soboriané*, I, p. 100-101.

(2) Biographie, p. 79 ; FARESSOV, *op. cit.*, p. 113-114 et autres.

(3) Il écrivit une série de nouvelles d'après les légendes des premiers siècles chrétiens. V. la biographie.

échapper certains phénomènes de la vie populaire ou les méconnut (1), en les interprétant inexactement, par exemple dans le cas du Père Jean de Cronstadt (2).

C'est ainsi qu'au contact de L. Tolstoï, Leskov perdit la notion du « Juste », tel qu'il l'avait représenté toute sa vie.

(1) *Les Veilleurs de nuit, La Journée d'hiver*, XXXVI, p. 3 (1891) et XXVIII, p. 112 (1894).

(2) Le Père Jean de Cronstadt, célèbre dans les années 1880-1900 — ; homme de grande force morale ayant un ascendant bienfaisant sur les foules qui venaient le voir, l'entendre, et prier avec lui. Il possédait la force de guérir et était littéralement assiégé par les malades, les malheureux et leurs parents. Complètement désintéressé, il donnait tout l'argent qu'on lui apportait, aux pauvres, mais son entourage n'était pas digne de lui et profitait de sa popularité pour s'enrichir.

CHAPITRE VI

LE BEAU DANS L'ART SELON LES CONCEPTIONS NATIONALES D'APRÈS LESKOV

Un des plus grands mérites de Leskov est d'avoir appelé l'attention sur l'ancien art national, tombé dans un oubli et une négligence impardonnables à l'époque où il commença sa carrière littéraire. Il étudia cet art d'une manière approfondie, traita avec amour de la peinture nationale, puisa abondamment au trésor de la poésie populaire, se montra observateur avisé des beautés du culte orthodoxe qui atteignaient en Russie un développement exceptionnel, et fut sensible à toutes les dispositions poétiques et musicales de la nation russe.

Pour confirmer ces assertions, il convient de citer plusieurs de ses œuvres, et d'en traduire les passages les plus intéressants. Commençons par *l'Ange scellé* qui contient tout un traité de l'ancienne peinture et de ses conceptions de la beauté.

De nos jours, où l'intérêt pour l'art national s'est réveillé, d'abord par un vague pressentiment de la destruction complète qui l'attendait avec la Révolution, ensuite par une sorte de nostalgie désespérée, les pages de Leskov consacrées aux peintres d'autrefois nous semblent très émouvantes.

Voici d'abord la description des plus belles productions de cet art (1) : « Nous avons notamment deux icônes, l'une faite sur les modèles grecs par de vieux maîtres de Moscou, représentant la Très Sainte Souveraine priant dans un jardin, et devant

(1) *L'Ange scellé*, récit de Marc, p. 187-190, de la traduction de M. Denis ROCHE (Paris, Perrin, 1906), à qui nous empruntons ce passage. On trouve l'image de « l'Ange gardien », reproduite à la page 190 de ce livre.

Elle tous les arbres, les cyprès et les oliviers qui se courbaient jusqu'à terre ; l'autre était l'Ange gardien, œuvre de l'école de Stroganov (1)... Cet Ange était, en vérité, quelque chose d'indescriptible. Sa face, il me semble la voir, était si lumineusement divine et de *si prompt secours* ! Son regard est tendre... sa robe luit, son gorgerin est semé de bijoux d'or. Il a des ailes pour armure, une écharpe autour des reins, sur sa poitrine la face du jeune Emmanuel. Dans la main droite la croix, le glaive flamboyant dans la main gauche ! Prodigieux ! Prodigieux ! Ses cheveux, sur sa petite tête, étaient bouclés et blonds. Ils s'enroulaient autour des oreilles, tracés un à un comme avec une aiguille. Ses ailes étaient amples et blanches comme la neige, et le dessous en était d'azur clair, fait plume à plume ; et sur chaque barbe les barbillons étaient faits un à un. « Tu regardes ces ailes, et toute ta crainte s'en va. Tu pries : « Pro-
« tège-moi », et aussitôt tout se calme, et la paix s'établit dans ton âme (2). »

Et plus loin, une comparaison de cette peinture avec celle des peintres modernes : « Chez les artistes profanes, l'art est tout autre. Ils se servent de couleurs à l'huile, et, dans nos icônes les couleurs sont dissoutes à l'œuf et sans consistance. Dans la peinture, on frotte de façon que de loin seulement les choses semblent naturelles, et dans nos icônes la peinture est lisse et nette, même de près. Un artiste moderne ne réussira jamais à reporter un calque, parce que tous, ils sont habitués à représenter dans le corps de l'homme ce qu'il y a de terrestre et d'affectionné à la vie, tandis que dans la sainte peinture des icônes russes est représenté un type de figure céleste, dont

(1) La plus célèbre école de peinture religieuse russe, dont la période d'activité se place entre 1550-1620. Les peintres tels que Istoma, Nicéphore, Nazaire Savine, Procope Tchirine, Emilien Moskvine qui en faisaient partie, travaillaient pour une famille de mécènes — les Stroganov — qui habitaient alors la ville de Solvytchégodsk, mais ils exécutaient aussi des fresques et des icônes pour les tsars de Moscou. Leurs miniatures jouissaient d'une grande renommée, et on les vendait au poids de l'or. L'exécution en a été très soignée, les détails très fins et l'ornementation éclatante. Toutefois ce ne sont plus les peintures géniales d'André Roublev (1370-1420), ni de maître Denis (1440-1508) ; voyez KONDAKOV, *Iconographie*, Saint-Petersbourg, 1905-1911-15 ; Louis RÉAU, *L'Art russe*, 1 vol., p. 136-196, Paris, 1921 (on y trouve une bibliographie des œuvres relatives à la peinture des icônes en Russie).

(2) Trad., p. 190.

l'homme matériel ne peut même pas se faire une idée véritable (1). »

Quant au procédé de ces peintres, nous en trouvons la description, quand l'isographe Sébastien exécute la commande de l'Anglaise et lui peint l'icône de la « Sainte-Enfance ». « Il choisit une vieille petite planche de la grandeur du fond de la main, et commença à y exercer son talent. Avant tout il l'enduisit d'albâtre de Kazan, en sorte que cet enduit devint lisse et dur comme l'ivoire. Ensuite il partagea la planche en quatre parties égales, et sur chacune d'elles il indiqua une petite icône particulière ; encore les réduisit-il en posant sur le vernis des bordures d'or (2). »

Pour juger de la finesse du travail, voilà ce qu'il peignit dans une des parties : « Dans la troisième il peignit la Très pure nativité du Sauveur : l'étable, la crèche et les assistants, la Souveraine et Joseph, les mages agenouillés vénérant Dieu, et la vieille Salomé, et du bétail de toute ressemblance, des bœufs, des moutons, des chèvres, des ânes et l'oiseau interdit aux Juifs, qu'on peint pour signifier qu'il ne vient pas de juiverie, mais de la Divinité qui a tout créé !... (3) ».

Outre cet art, devenu une rareté dans le pays, à cause des persécutions contre les Vieux-Croyants qui en étaient les gardiens fidèles, il existait en Russie, disséminés dans tous les monastères et dans beaucoup d'églises, des spécimens d'iconographie dont il était difficile de définir l'époque, mais qui exprimaient l'idéal national de l'art religieux (4).

L'archevêque d'Irkoutsk, dans *Aux Confins du Monde*, montre à ses visiteurs une icône du Sauveur et la compare aux Christs italien, français et allemand. « Voyez ce visage du Sauveur... une image typique russe : le regard droit et simple,

(1) *L'Ange scellé*, p. 236, trad. ROCHE.

(2) *Ibid.*, p. 263.

(3) *Ange scellé*, p. 263, on ne peut pas dire quel est exactement l'oiseau « Patte sèche » (Soukholapl) mentionné par Leskov, dans *L'Ange scellé*.

(4) Voyez là-dessus : N. LESKOV, *Les icônes infernales*, Le Monde russe, n° 192 et 211, 1873 ; *L'iconographie russe*, Le Monde russe, n° 254, 1873 ; *Le Christ enfant et le bon larron*, Journal de Gatzouk, n° 18, 1884 ; *A propos de l'icône. Le bon larron*, Journal d'art, n° 7, 1883 ; *Sur l'isographe Nikita et ses collaborateurs*, Journal Nouveau Temps, n° 3889, 1886 ; *La descente aux enfers*, 1894.

le front élevé, ce qui, d'après le système de Lavater, désigne la capacité de l'adoration sublime de Dieu. Ce visage est plein d'expression, mais il est exempt de passions. Comment les anciens maîtres atteignaient-ils le charme de cette image ? C'est un mystère mort avec eux. C'est simple, tout ce qu'il y a de plus simple dans l'art ; les traits sont à peine marqués, mais l'impression est complète... C'est l'art du peuple qui a conçu à sa façon l'esprit du Christ dans son apparence... (1). »

Leskov a su remarquer et expliquer des images et des tableaux saints auxquels presque personne jusqu'alors ne faisait attention. Par exemple, il a combattu la critique superficielle des écrivains modernes sur les tableaux pleins de sens qui représentent la nuit de Pâques en enfer. Il avait étudié un manuscrit des Evangiles apocryphes qui en donnaient l'histoire (2).

Son travail, écrit en vieux slavon, langue des livres ecclésiastiques russes, est, par l'imitation de leur style, une véritable merveille, une sorte de monument de la vieille poésie. Il est intitulé : *La Descente aux enfers*, et rappelle des légendes chrétiennes très répandues parmi les Russes orthodoxes des siècles précédents.

Nous en traduisons un court échantillon, en essayant de nous tenir aussi près du texte que possible : c'est le récit d'un des morts qui se sont levés de leurs tombeaux pour venir à Jérusalem quand Jésus-Christ expira sur la croix.

« Et quand nous étions avec nos pères dans les précipices de l'Enfer, nous aperçûmes tout à coup une lumière comme celle du soleil et un rayon comme celui du feu ardent qui nous éclairait. Adam, le père des mortels, et les patriarches et les aïeux tressaillirent et dirent : « C'est un rayon de la lumière éternelle. » Mais le prophète Isaïe saisit le premier la vérité, et s'écria : « C'est la lumière du Père et du Fils de Dieu, dont j'ai prophétisé la venue sur la terre (3) ! »

Le profond intérêt de Leskov pour l'art national se manifesta

(1) *Aux Confins du Monde*, VII, 106-109.

(2) *La Descente aux enfers*, XXI, p. 146, VOLYNSKY, *op. cit.*, IV, 235-249.

(3) *Ibid.*, XXI, p. 156.

dans ses collections, son musée d'icônes et de pièces rares, sa bibliothèque, son goût pour les chants d'Eglise et les rites orthodoxes (1). Ses œuvres en portent souvent la marque. Tel le récit intitulé *Le Pillage*, où il raconte le concours de voix de deux diacres que de riches marchands choisissent pour leur cathédrale. Seuls les initiés peuvent en apprécier la valeur (2).

La description du rite de l'enterrement du Père Touberozov (ce rite est, en général, un des plus émouvants de l'Eglise orthodoxe) produit sur le lecteur une impression inoubliable (3), de même que la scène où les Vieux-Croyants chantent leur cantique au moment du danger (4). Toutes ces pages montrent une connaissance profonde de la musique ecclésiastique et de ses beautés.

Parmi les critiques, il n'y a eu que Volynsky, avec son esthétique un peu outrée, qui ait su vraiment apprécier ce côté du talent de Leskov. Nous avons déjà cité son article sur *l'Ange scellé* ; en voici un autre extrait, où il montre que l'essentiel du talent de Leskov est dans la beauté latente qu'on sent sous la réalité des faits et des caractères : « Les hommes sont décrits d'une main ferme de maître qui reproduit les détails les plus minuscules, jusqu'à donner l'illusion de l'existence réelle ; cependant, l'attention ne s'arrête pas sur eux. Le cœur sent quelque part, tout près de lui, le souffle de la Divinité. Non seulement les hommes, mais tout ce qui les entoure, est spiritualisé par le sentiment intime de l'auteur, symbolisant la sagesse inaccessible... (5) »

La critique esthétique ne rentrant pas dans le domaine des publicistes et des écrivains russes de l'époque où Leskov écrivait ses meilleurs ouvrages, nous ne trouvons chez eux rien qui vaille d'être mentionné sur le sentiment de l'art dans son œuvre.

Son biographe Faressov qui se crut obligé de le défendre contre tous ses adversaires considère même la critique esthé-

(1) Voyez LESKOV, *Le Christ et le bon larron*, Journal 'de Gatzouk, n° 18, 1884 ; VOLYNSKY, *op. cit.*, IV ; CHLIAPKINE, *op. cit.* ; FARESSOV, *op. cit.*

(2) *Le Pillage*, XIII, p. 131 (1887, revue *La Semaine*, n° 12).

(3) II, p. 169-175.

(4) III, p. 66-67, 10-12.

(5) VOLYNSKY, *Mess. du Nord*, I, p. 306 ; II, p. 261 et III, 1897.

tique d'un œil malveillant. Il reproche à Volynsky d'apprécier en Leskov beaucoup plus l'artiste que le publiciste, d'exalter celles de ses œuvres où « le sentiment civique » et la tendance morale ne se laissent pas sentir, et où il n'aperçoit que « la beauté éternelle », « le pathos de l'auteur » et « l'extase du lecteur ».

Il est curieux que Faressov ait cru nécessaire de s'indigner contre Volynsky, pour la seule raison que ce dernier soulignait la beauté de chefs-d'œuvre tels que *Les Soboriané*, *L'Ange scellé*, *Le Pèlerin enchanté* et *Aux Confins du Monde* où, d'après lui, « on sentait le Dieu russe ». Les œuvres de Leskov de l'époque tolstoïenne, où le « Dieu russe » a cédé la place à un mélange de christianisme abstrait et d'évangélisme militant, ont beaucoup perdu au point de vue artistique ; mais Faressov, publiciste d'âme un peu sectaire, croit que par là même elles sont les meilleures. A en juger par le grand public qui lisait Leskov et continue à lire ses premières œuvres, la vérité n'est pas du côté de Faressov (1). Les premières œuvres que Leskov a composées, après avoir rompu avec les « hommes nouveaux » et obéi aux tendances naturelles de son talent, resteront toujours « classiques » pour leur beauté et leur action poétique et religieuse sur le lecteur.

Au cours de cet exposé, nous nous sommes toujours maintenu dans les cadres de notre thème : *la vie nationale russe peinte par Leskov*. Il en fait ressortir les traits les plus originaux, ceux qui nous séparent des conceptions communes à tous les peuples de l'Europe et forment l'individualité du peuple russe.

Cependant, appartenant à la famille des peuples européens, au progrès desquels elle prend part, la Russie ne pouvait et ne pourra jamais s'isoler complètement. Elle cherche des points de contact avec l'Europe, et c'est à eux maintenant qu'il nous faut arriver.

(1) FARESSOV, p. 336-346.

CHAPITRE VII

L'EUROPE ET LA RUSSIE D'APRÈS LESKOV

Une question se présente toujours, quand on traite en France d'un écrivain russe : « Quelle influence la littérature française, ou d'une façon générale la littérature européenne, a-t-elle exercé sur le développement de son talent ? »

Dans le cas de Leskov, l'influence purement littéraire ne pouvait être considérable. Il entra, en effet, très tard dans la carrière littéraire, alors que son caractère et ses convictions étaient déjà entièrement formés. Voué jusque là à la vie et au travail pratiques il avait eu peu de loisirs pour étudier la littérature, et s'il s'adonnait à la lecture de temps à autre, il n'y cherchait pas la solution des problèmes de la vie. Il la trouvait dans son contact quotidien avec la réalité. Ses études interrompues à seize ans, il s'était senti responsable de tous ses actes comme un homme fait, sans avoir passé par les illusions romantiques, sans avoir cherché son héros de prédilection dans les romans. Par conséquent, il n'y avait en lui rien de livresque, ce qui le met dans une position tout à fait à part parmi les grands écrivains russes.

Dans sa biographie et ses œuvres, nous n'entrevoions que deux faits où l'on pourrait soupçonner quelques influences littéraires. Lors de son séjour à Kiev et de ses premiers débuts dans la presse, il admirait beaucoup les romans de Walter Scott, mais le genre de ses articles était alors purement pratique ou technique, et dans sa manière d'écrire, dans la suite, on n'aperçoit rien qui rappelle ce romancier (1).

Beaucoup plus tard, au temps où il cherchait ses « Justes », il fait lui-même allusion à ses lectures de Victor Hugo, en com-

(1) Biographie, p. 34.

parant un de ses héros à celui des *Travailleurs de la Mer*. Mais les sujets de ses contes et de ses nouvelles étaient trop éloignés de ceux que traitait Hugo pour en subir sérieusement l'influence.

Leskov connaissait bien le français et l'allemand, car il avait profité dans son enfance des leçons des gouverneurs étrangers de ses cousins. Il était allé bien des fois à l'étranger et avait habité Paris pendant quelques mois (1863 et 1865) ; il avait fréquenté aussi les villes d'eaux allemandes, et s'était arrêté à Prague et à Vienne. Plusieurs de ses romans de la première époque se passent en partie à l'étranger, mais une influence purement littéraire ne s'y fait pas sentir.

Notre impression est partagée par son critique et traducteur français, M. Denis Roche : « Il n'entra par fortune presque rien de livresque dans les créations de Leskov. Il n'imité rien, ne se souvient pas de ce qu'il a pu lire ; tout est chez lui tiré de la vie (1)... »

Il est vrai que plus tard dans les légendes chrétiennes, on trouve des pages où le riche coloris des détails historiques rappelle des scènes de *Salammbô* ; mais son premier biographe, Faressov, qui souligne cette ressemblance, ne trouve pourtant pas de traces d'une influence immédiate de Flaubert ni dans les œuvres de Leskov, ni dans ses conversations (2).

Si l'Europe occidentale et sa culture ont éveillé l'intérêt et les sympathies de Leskov, c'est plutôt par le contact des hommes que par les livres. Restant chez lui en Russie, il rencontrait beaucoup d'étrangers qui lui laissaient une forte impression. Nous voyons surtout des Allemands et des Anglais jouer un rôle considérable dans la formation de son esprit ; d'abord le maître d'allemand idéaliste (3) et la quakeresse Hildegarde (4) ; puis, quand il débute dans la vie pratique, le puritain anglais Scott.

Quant à ses premiers professeurs français, il n'en fait pas

(1) Préface, p. 7.

(2) FARESSOV, *op. cit.*, p. 106-325 ; VENGUEROV, *Essais sur Leskov*, p. 149.

(3) *Tourment d'Esprit*.

(4) *La Plaine de Misère*.

mention dans ses souvenirs autobiographiques, et dans ses œuvres (1) nous ne rencontrons que peu de leurs compatriotes ; encore semble-t-il ne les avoir connus que superficiellement. En dehors de quelques pâles silhouettes des romans qui se déroulent dans un milieu russe (2) à Paris, M. Gigot, le gouverneur naïf et bavard, mais sympathique de la *Chronique des Protozanov*, et le malheureux coiffeur sauvé par le « Pygmée » et devenu grand bourgeois dans sa patrie, sont les seuls Français qui jouent un certain rôle dans ses œuvres.

Les sympathies de Leskov se tournent plutôt vers les Allemands des provinces baltiques ou de Saint-Petersbourg. Il consacre à ces derniers tout un roman (3). Mais ce sont surtout les Anglais qui apparaissent dans ses récits, et toujours sous les traits les plus attirants, par exemple ceux du ménage anglais qui vient en aide aux Vieux-Croyants dans l'*Ange scellé*. Le seul portrait vraiment sympathique de nihiliste, qu'il ait peint d'après son ami Arthur Benni, est aussi de provenance anglaise (4).

Leskov n'a jamais montré la moindre intolérance envers les étrangers ; au contraire, il se sentait souvent attiré par les formes de la vie occidentale et par l'ordre qui y régnait. Mais la plupart de ses œuvres portent une empreinte si profondément nationale que les influences étrangères y seraient sans objet. Par contre, nous y trouvons souvent l'expression de ses idées sur les rapports de l'Europe avec la Russie et sur la culture occidentale transplantée dans sa patrie.

Sans recourir à ses conversations intimes que son biographe, M. Faressov, aime à citer, nous puiserons les opinions de Leskov dans ses œuvres. Les conversations rapportées par ses amis après la mort d'un homme célèbre rendent souvent les idées de l'interlocuteur plus que celles du grand homme lui-même ; ses œuvres trompent moins.

(1) La seule exception est M. Louis, mentionné dans *Tourment d'esprit*, trad. ROCHE, p. 291, mais nous ne retrouvons ce nom nulle part ailleurs.

(2) *Les Ratés*.

(3) *Les Habitants d'une Ile*, Annales de la Patrie, n^{os} 11-12, 1866.

(4) *L'Homme mystérieux* (1870).

Leskov exprime souvent ses convictions par la bouche de ses héros favoris. C'est ainsi que par l'intermédiaire du Père Touberozov, il parle de la grande valeur de la culture européenne, que l'on comptait s'assimiler trop facilement en Russie. Rentrant à la maison, après une soirée passée dans la société du « vieux voltairien », le maréchal de la noblesse Touganov, il essaie de raconter ses impressions à sa femme. Il pense que le malheur de la Russie vient de la facilité avec laquelle ses classes instruites se sont adaptées à la culture étrangère, sans avoir fait le moindre effort pour développer une culture nationale indépendante (1).

Ce sont les mêmes idées qu'exprime la princesse Protozanov, en écoutant l'exposé du plan des réformes et des lois empruntées à la législation française, qui enchantaient ses contemporains (2). « Tout cela est trop étroit pour un chien et trop large pour un chat », répétait-elle, suivant le dicton populaire. On ferait mieux de commencer par éclairer l'esprit du peuple par le savoir, et notre cœur par la charité... « Soignez d'abord notre peuple dans sa vie quotidienne, allégez le poids de son existence trop chargée... ». « Il est impossible d'introduire partout le même ordre (3). »

L'archevêque d'Irkoutsk, à son tour, exprime son opinion sur l'incompétence des prédicateurs venus de l'Europe occidentale pour instruire la Russie, sans connaître sa nature et les mœurs du peuple : « Ils peuvent avoir un succès momentané, surtout dans les salons et les jardins d'hiver du grand monde. Mais ils ne veulent pas marcher sur la terre ; ils volent, planent au-dessus d'elle, alors que leurs ailes sont faibles et ne leur permettent pas d'atteindre la vraie hauteur, d'où ils pourraient éclairer par la foi et répandre la consolation dans les brouillards épais de notre pays (4). »

Un petit épisode des voyages de Leskov en Europe, qu'il raconte avec son « humour » ordinaire, caractérise de la manière

(1) *Soboriané*, II, p. 83 et sv.

(2) Chap. IV, p. 164.

(3) *La Famille déchue*.

(4) *Aux Confins du Monde*.

la plus explicite ses idées sur les rapports de l'Occident et de sa patrie (1).

Il rencontre à Vienne une vieille connaissance, une princesse russe, qui voyageait en compagnie d'une femme de chambre dévouée dont elle ne s'était pas séparée depuis vingt ans. Invité à prendre part à une promenade en équipage aux environs de Vienne, Leskov est témoin d'une scène intéressante dans un bois, auprès d'un restaurant rustique où l'on prenait de la bière et où l'on exécutait la danse nationale hongroise.

L'empereur François-Joseph, qui passe par là, laissant sa calèche à l'écart, s'approche de la table occupée par de petits bourgeois viennois, s'assoit auprès d'eux prend une cruche pleine de bière et trinque avec l'assistance, acclamé par des cris extasiés de « Hoch ! Hoch ! » Attirée par la curiosité, malgré la résistance du cocher, la dame russe fait avancer son équipage, et contemple la scène comme un spectacle amusant. Mais à son grand étonnement, sa conduite offense le sentiment patriotique de sa fidèle servante et aboutit à une querelle.

La simplicité de l'Empereur et la dignité de ses sujets avait produit, en effet, une grande impression sur cette femme qui avait su apprécier les rapports entre le souverain et son peuple ; mais quand, pour la taquiner, sa maîtresse s'était mise à comparer en les persiflant les mœurs russes à celles des bourgeois autrichiens, et cela en présence d'un baron allemand, elle s'était sentie extrêmement froissée : « Pourquoi parler des siens d'une manière si offensante, et encore en présence d'un étranger ? Comme si nous ne savions pas distinguer le bien du mal ! Croyez-vous, Monsieur, que les gens russes de notre naissance n'ont pas de dignité (2) ? »

Nous rappelant une maxime que notre auteur répète assez souvent : « La terre russe existe par le blâme » (3), et l'opposant à l'opinion d'Anna Fétissofna, nous en tirerons facilement la conclusion suivante : la Russie, suivant Leskov, doit se créer

(1) *La Patriote ardente*, XVI, p. 157 (1881).

(2) *Ibid.*, p. 164-165.

(3) Voir *Soboriané*, chapitre premier (Khaïta).

une civilisation indépendante et n'emprunter à l'Occident que ce qui convient au caractère national. Un Russe qui veut servir sa patrie doit la juger sévèrement, mais ne jamais le faire devant des étrangers indifférents, qui ne voient pas que sous ce blâme se dissimule un patriotisme profond.

Quant à l'influence que la littérature russe pourrait exercer en Europe, et surtout en France, l'opinion de Leskov n'est pas à négliger. En 1893, il fut question d'une convention littéraire franco-russe, à laquelle il s'opposa catégoriquement : « Je n'en dirais rien à un journaliste français, mais cette convention serait à notre désavantage. Les œuvres russes, moins intéressantes pour l'étranger, ne pourront jamais concourir avec les livres français. Non que la littérature française nous dépasse par ses talents, mais deux chanteurs qui ont des voix différentes ne peuvent être comparés... » « Les Français ont déjà extrait de notre littérature ce qu'ils en jugent le meilleur ; quant au reste... Vous me citerez des types qui leur semblent intéressants ; mais je suis sûr que la moitié de nos types leur sont incompréhensibles. Est-ce qu'un Français peut accepter le type de Raskolnikov, de Marméladov ou de mon diacre Achille ? De pareils hommes n'existent pas en France. C'est à peine si l'on y apprécie les caractères de Tourguénef. Quant au style, à la langue, à l'art d'écrire, tout cela se perd dans la traduction... (1) ».

Cependant nous sommes enclins à croire que Leskov exagérerait un peu l'incapacité des étrangers à comprendre la littérature russe. La traduction de Denis Roche lui donne un démenti incontestable. Voici, en effet, ce qu'il croit pouvoir dire à son lecteur, en lui présentant le recueil des œuvres de Leskov : « Nous croyons qu'il y a lieu de mettre libéralement à la portée de nos lettrés des œuvres nettement typiques, de couleur forte, capables de nous dépayser pour un instant, capables de nous « renseigner » comme peuvent renseigner des œuvres d'art, et de laisser dans notre souvenir une image précise, qui servira de point de départ à notre curiosité et nous fournira un point de repère (2). »

(1) FARESSOV, *op. cit.*, p. 242-45.

(2) DENIS ROCHE, p. 2.

CHAPITRE VIII

LA LANGUE DE LESKOV

« Le style, c'est l'homme ». Ce mot célèbre pourrait pleinement s'appliquer à Leskov. Dans la plupart des œuvres que nous avons analysées, son style, sa langue sont d'une grande originalité. Comme nous l'avons déjà remarqué, on en pourrait tirer tout un vocabulaire, une sorte de dictionnaire à l'usage des amateurs qui voudraient connaître, non la langue littéraire, mais la langue parlée et ses dialectes.

Au sujet de son style que maints critiques lui reprochaient, voici ce que dit l'auteur lui-même : « Comme un chanteur, un écrivain doit posséder une voix bien posée, c'est-à-dire savoir la manier sans passer de la basse au ténor, et *vice versa*. J'ai beaucoup travaillé à cette pose de ma voix, et je crois y avoir réussi : mon prêtre parle comme il sied à un ecclésiastique, mon nihiliste emploie les expressions qui conviennent à son rôle, le paysan a sa langue à lui, tandis que les parvenus de son milieu parlent avec des fioritures. Quant à moi, j'emploie la manière des contes anciens et des livres populaires ecclésiastiques d'autrefois. C'est par là qu'on me reconnaît dans tous mes articles, même sans voir ma signature, ce qui prouve que ma voix est bien posée. Seulement il faut un grand travail pour y réussir. L'homme vit dans sa parole : étudier les moments psychologiques et les représentants des différentes classes qui parlent d'une manière ou d'une autre, ne m'a pas été facile. Pendant des années et des années j'ai écouté attentivement pour saisir la prononciation et l'emploi des mots chez les gens des différentes conditions sociales (1). »

(1) FARESSOV, p. 273-276.

En effet, la différence entre la langue purement littéraire et la langue parlée est en Russie considérable, et les critiques mal avisés reprochaient à Leskov de mutiler la langue russe, même de n'en pas avoir le don, puisqu'il substituait l'idiome du peuple et parfois le vieux slavon au langage littéraire. Ils affirmaient que cette manière d'écrire ne lui attirait pas la sympathie du lecteur. Il se trouvait même des critiques assez malveillants pour traiter le style de Leskov de « falsification de l'art, indigne de notre littérature » (1).

Mais les lecteurs ne partageaient pas cette opinion et appréciaient chez Leskov l'originalité du style, tout autant que le contenu des récits. Il lui arrivait assez souvent d'en recevoir des preuves, et il en parle dans ses lettres au directeur de la revue *Le Messager historique*, en 1883.

« Cet après-midi, 30 mars, écrit-il, un général en grand uniforme est venu me voir et m'a prié, au nom du Conseil supérieur militaire, de rédiger le texte du serment pour les soldats en style « ancien russe-biblique ». Il a insisté pour que ce fût moi et personne d'autre qui se chargeât de cette tâche. Je n'ai pas su refuser... (2). »

La preuve que son style lui coûtait un grand travail est sa lettre à un poète paysan, auteur de quelques chansons populaires. Il lui conseille de brûler ses œuvres et de les refaire sans fin ; à moins qu'il ne s'agisse d'un article de journal écrit à la hâte, chaque ligne destinée à être imprimée exige cette opération pénible pour arriver à la perfection, et il rappelle à ce sujet, l'exemple d'un grand styliste, « le père de la langue littéraire russe », Karamzine (3). On lui demanda un jour d'où lui venait son style merveilleux. « De la cheminée, répondit-il ; j'écris, je change, je recopie, et je jette au feu tout ce qui n'est pas satisfaisant. Il m'arrive de recommencer trois fois et plus encore ;

(1) Eug. SOLOVIEV, *Essais sur l'histoire de la littérature russe au XIX^e siècle*.

(2) Lettre à Choubinsky, 31 mars 1883.

(3) N. KARAMZINE (1766-1826), auteur des *Lettres d'un Voyageur russe* (1791-92) ; *La pauvre Lise* (1792), *Mémoire sur l'Ancienne et la Nouvelle Russie* (1811) ; *Histoire de l'Etat russe* (12 vol., 1816-1824-1833), traduite maintes fois en français. (La première par SAINT-THOMAS et JAUFFRET, Paris, Belin, 1819). Voyez GALAKOV, *Litt. russe*, vol. II, p. 116. PONOMAREV, *Bibliographie complète de Karamzine*, 1883. МЕЖОВ, *Bibliographie russe*, 1893.

quand il ne me reste plus rien à corriger, j'envoie les pages à l'imprimerie (1). »

De tous les jugements portés en Russie sur la langue de Leskov, celui d'un collaborateur du grand Journal *Novoïé Vremia* nous paraît le plus caractéristique : « La langue de Leskov, dit-il, est un peu trop colorée : c'est la vraie langue russe, saturée de sel national, pleine de raretés et de curiosités. La forme irrégulière, bigarrée, fait de ses livres un musée linguistique où se rencontrent tous les éléments de l'océan immense de la langue russe. A première vue, elle paraît un peu artificielle. Jadis, après leurs guerres en Orient, les Vénitiens rapportaient toujours quelque souvenir à la merveilleuse cathédrale de Saint-Marc, tantôt une colonne de Corinthe ou des lions en bronze du Pirée, tantôt un obélisque égyptien ou une frise de l'Acropole, et de tous ces éléments se formait une construction bizarre, sans style défini, mais belle et virginale. De même Leskov introduisait dans sa langue tout ce qu'il trouvait dans le trésor du parler russe. »

« Il n'a pas la simplicité presque austère de Lermontov ou de Pouchkine, qui ont su donner à notre langue ses formes classiques et éternelles ; il n'a pas non plus l'élégance et la sobriété du style de Gontcharov ou de Tourguénief, ni la simplicité du parler quotidien de Tolstoï... Son style se rapproche plutôt de celui de Dostoïévsky et de Saltykov, qui ont eu, comme lui, un goût prononcé pour le curieux, le rare, l'extraordinaire (2). »

Les œuvres de Leskov les plus critiquées par les contemporains sont celles dont le style est le plus saturé de « raretés » *Le Gaucher*, par exemple, ou *Les Veilleurs de Minuit*.

Essayons d'en donner quelques échantillons. L'histoire du *Gaucher* est racontée par un ouvrier qui a passé à la ville par beaucoup d'expériences et connaît un peu la vie à l'étranger. Il aime employer des termes anglais et français, en les trans-

(1) *Les Amis des Autodidactes russes*, M. JATZIMIRSKY, Pensée russe, n° 7, 1902. Lettre de Leskov à Rasorenov, poète populaire (1884).

(2) MENCHIKOV, *Le sermon artistique*, La Semaine, n° 4, 1894.

formant à sa manière. Il dit « melkoscope » au lieu de « microscope », parce que le mot « melky » veut dire en russe « petit » ; « klevetone » au lieu de « feuilleton », parce que « kleveta » veut dire « calomnie » ; « veroiatzia » au lieu de « variation », croyant que c'est un mot dérivé du russe « verno », juste ; « bouremètre » pour baromètre (*bouria*, la tempête). Ou bien il prononce les mots étrangers comme il les entend : « *grandevous* » au lieu de rendez-vous, *tougament* au lieu de document. Il emploie les mots russes, en les adaptant de même à sa façon de comprendre. C'est précisément ce que font toujours les gens du peuple, quand ils se sont trouvés pendant un certain temps en contact avec des personnes plus cultivées, ou bien quand ils ont entendu lire des journaux ou discuter des questions abstraites.

Cette déformation de la langue des classes supérieures est connue non seulement en Russie, mais en France. A Paris, le peuple dit *sous-poudrer* (saupoudrer), *soubriquet* (sobriquet), *ménutieux* (minutieux). Quand on a voté le repos hebdomadaire, tous les illettrés ont parlé du repos hebdomadaire ». « La lanterne à la Sainte-Hélène » (à l'acétylène) est encore un exemple de ces déformations (1).

L'histoire du « Gaucher » est parsemée de ces mots empruntés que le narrateur emploie pour orner son récit, le rendre plus vif, plus amusant. Leskov parvient à merveille à nous donner l'illusion d'entendre un ouvrier quasi lettré.

Dans le cas des *Veilleurs de Minuit* (2), l'auteur écoute pendant plusieurs heures la conversation de personnes qui s'entretiennent derrière la cloison d'une chambre d'hôtel. La manière de parler de la petite bourgeoise mi-servante, mi-parasite chez une riche et jeune veuve de commerçant, nous la fait voir avec tous ses travers et toute sa mentalité. Outre les mots étrangers, qui doivent marquer son éducation supérieure à celle des femmes du peuple, mais qu'elle déforme horriblement, elle emploie une série d'expressions bizarres et à double sens qui font rire le lecteur.

Certains critiques prétendent que la répétition de ces termes

(1) DAUZAT, *La Vie du Langage*, Paris, Armand Colin, 1918.

(2) (*Messenger d'Europe*, nov.-décembre, 1891) ; XXXIV, p. 3.

grotesques fatigue l'attention et finit par gâter l'ensemble. Telle n'est pas notre opinion. Nous avons lu *Les Veilleurs* à haute voix devant des auditeurs de différents âges : non seulement le sentiment général a toujours été favorable à l'auteur, mais nous avons constaté que la jeune génération appréciait beaucoup les bizarreries et les déformations du style.

La jeunesse russe post-révolutionnaire a eu en effet un contact plus varié avec les classes inférieures que ses ascendants, qui écrivaient et parlaient la langue purement classique.

Cependant ce n'est là qu'un des côtés du style de Leskov. Pour en faire ressortir tous les éléments, il est nécessaire de se rappeler que le russe a emprunté beaucoup de termes et de mots étrangers, les a adaptés à sa phonétique et à son vocabulaire, et leur a donné un sens quelque peu différent de celui de leur origine et que, par suite, la langue russe est très riche et excessivement souple (1). En outre, les Russes sans s'en rendre compte parlent deux langues parallèles, le russe contemporain et le russe ancien qui se rapproche du slavon d'Eglise et s'emploie dans les livres liturgiques, l'Ecriture sainte et l'Office divin. De là cette souplesse, cette élasticité, dont nous venons de parler, et qui permet d'exprimer certaines nuances très fines des idées et des conceptions. Précisons un peu. Le mot « *jizne* » (la vie) par exemple, a un synonyme : « *jitié* » qui désigne, ou la vie d'un saint ou bien une vie calme sans événements. Quand le vieux Touberozov quitte sa femme éplorée et se rend en exil, il lui dit : « Ma vie est finie (*jizne*) ; commence « le *jytié* » (ma vie de martyr et en même temps sans avenir ici, sur terre), il y a là un double sens intraduisible.

De même on dit *golova*, *litso*, *paletz* (en russe : tête, visage, doigt), mais leurs synonymes en ancien russe : *glava*, *lik*, *perst*, s'emploient pour désigner la tête, le doigt, le visage divins ou saints, et aussi au sens figuré (*perst providenia*, le doigt de la Providence ; *glava gossoudarstva*, le chef de l'Etat).

En introduisant les termes anciens dans ses récits religieux,

(1) Par exemple : l'*intelligence* désigne la classe intellectuelle ; *raison* veut dire argument ; *prospect*, avenue, mais « perspective » ne s'emploie qu'au sens figuré, etc., etc.

Leskov leur a donné une certaine élévation de forme. Les sectaires et les Vieux-Croyants, les séminaristes et les prêtres qui ne se sont pas modernisés, se trouvent sous l'influence directe non seulement de cette langue antique, mais encore de la poésie liturgique, dont les métaphores ou les épithètes entrent dans leur conversation usuelle et lui donnent une couleur spéciale.

Dans la nouvelle *Aux Confins du Monde*, à sa première entrevue avec le missionnaire Kiriak, l'évêque, l'entendant parler cette langue imagée et poétique, s'en étonne. « Quand j'ai entendu ses paroles « imagées et colorées », j'ai cru que c'était un Vieux-croyant (1). » Leskov donne un échantillon excellent de ce style dans l'*Ange scellé*, où le « Vieux-Croyant » Marc donne à tout son récit la forme d'une mélodie.

Les épithètes composées de plusieurs adjectifs, comme celles des poèmes d'Homère, qui se rencontrent dans les litanies et les chants religieux orthodoxes, y pullulent. Ainsi, par exemple : *skoro-pomochny*, celui qui aide vite, *svetlo-bojestvenny*, celui qui est lumineux et divin ; *ognépaliastchy*, brûlant avec du feu ; *prisno-blajenny*, toujours bienheureux.

Les formes anciennes des noms, les verbes qui ne s'emploient que dans les livres ecclésiastiques s'harmonisent parfaitement avec ces qualificatifs : *kaménié* (les pierres), aujourd'hui, dans la langue courante, *kamni* ; *postrajdovat*, au lieu de *posttradat* (souffrir). On rencontre des mots qui n'ont même pas de synonymes dans la langue contemporaine, comme *souiémoudrié* (vanité dans le sens biblique), *velérétchié* (grandiloquence), etc.

Leskov a su le premier mettre en lumière la beauté de cette ancienne langue que ses contemporains regardaient comme tombée en désuétude. Il a réalisé l'idéal de notre premier savant, auteur de la première grammaire russe (2), Lomonossov (3),

(1) VII, p. 116-117.

(2) Avant Lomonossov, il n'y avait en Russie que des grammaires slavonnes, le russe n'étant jusque là qu'une langue parlée et non savante. Le plus célèbre travail de ce genre est de Smotritsky (1619).

(3) Lomonossov a été le premier grand savant russe vraiment européen. Esprit génial, il a fait beaucoup de découvertes scientifiques de premier ordre : Nouvelle théorie de la lumière (1753) ; Traité de l'électricité dans l'air (1753) ; De la formation des métaux (1757) ; L'apparition de Vénus sur le disque solaire (1761), Le paratonnerre (1753) ; la plupart de ses dissertations sont écrites en latin.

qui en 1755, à l'aube de notre littérature moderne, a composé un traité : sur l'avantage de connaître la langue usitée dans les livres ecclésiastiques (1).

En effet, revenir sur ses pas, ressusciter des beautés oubliées, surtout en ce qui concerne le langage, est un grand mérite pour un auteur, car « l'évolution de la langue n'est pas toujours son progrès... et souvent elle perd plus qu'elle ne gagne à ses transformations » (2).

Leskov ne se bornait pas à employer des formes de l'ancien russe, ou du parler ordinaire du peuple ; il puisait jusque dans les dialectes locaux, tel le petit-russien qu'il connaissait à fond. Des œuvres entières sont remplies de dialogues humoristiques en petit-russien. Ce dialecte ne diffère pas tellement de la langue parlée au Nord qu'il ne puisse être compris sans commentaires, mais il possède des formes et des tournures de phrases tout à fait différentes de celles du grand-russien (3).

Il nous faut encore dire un mot de la manière dont Leskov s'exprimait quand il s'agissait de raisonner, ou de conclure les récits faits ordinairement par une tierce personne. Il se montrait alors très personnel, parlait en son propre nom, soulignant les mots et les expressions qui devaient frapper le lecteur. Sa langue devenait solennelle, même un peu surannée, donnant l'impression d'une sorte de prophétie ou de sermon. Il atteignait l'effet voulu par la répétition de certaines expressions : « l'amour parfait », « le bien pour le bien », « ceux qui font l'histoire en dehors des grands mouvements », « ceux qui méritent de vivre dans notre mémoire », et aussi par une distinction, une noblesse de ton qui faisait contraste avec la gaîté des pages précédentes.

(1) Il distinguait trois styles : le style élevé, pour les traités et les descriptions visant de grands sujets, où l'on doit recourir aux expressions et aux mots anciens ; le style moyen, tel que l'on parle dans la société instruite et qui convient aux romans, nouvelles et articles quotidiens ; le bas style populaire qui convient à la comédie, à la chanson, au conte.

(2) DAUZAT, *La Vie du langage*.

(3) Le dialecte petit-russien possède tous les traits qui caractérisent la langue russe. Les différences sont, pour la plupart, limitées à la prononciation de certaines lettres o, e (iat), i et y, et à quelques formes verbales.

Les œuvres où le petit-russien est le plus employé sont : *Le Prêtre non baptisé*, *Les Antiques de Petchesk*, *Figoura*, et un récit sur Gogol, publié dans le *Journal de Gätzouk*, *Le Compagnon de voyage* (1883).

« La langue de Leskov, dit son traducteur français, possède une franchise de notation très rare. On a pu dire qu'elle offre un véritable « musée des façons de parler », usitées par les diverses catégories sociales. Elle est si friande de drôleries, si riche en termes professionnels, que certains lecteurs, au début, affectèrent d'en être déconcertés. Ce fut sans doute une raison de ce genre qui détourna de le traduire à tout hasard, avec affolement, au fur et à mesure que ses œuvres paraissaient, comme on a fait depuis pour tant d'autres écrivains (1). »

22

(1) Denis ROCHE, *Gens de Russie*, p. 8, Paris, Perrin, 1906.

CHAPITRE IX

LA PLACE DE LESKOV DANS LA LITTÉRATURE RUSSE

Avant de conclure, nous avons à rechercher la place de Leskov dans la littérature russe. Peut-on le mettre au même rang que les maîtres universellement reconnus, et a-t-il droit au titre de « Grand écrivain national » ?

Rappelons tout d'abord la manière dont il fut accueilli à l'entrée de sa carrière, et pendant les dix premières années qui suivirent ses débuts. Il fut sévèrement jugé par la critique, comme écrivain, et surtout comme homme de parti. La critique purement littéraire ne jouissait alors d'aucun prestige, et l'on disait sans hésitation :

« Tu peux ne pas être poète,
Mais tu dois être citoyen »,

en sous-entendant que ce civisme devait être radical, ou au moins libéral...

A partir de 1870, Leskov se détourna de ses anciens amis et se rapprocha des conservateurs qui le reçurent à bras ouverts ; mais ne jouissant d'aucune popularité, ils ne purent contribuer à sa gloire, ni même faire quelque réclame en faveur de son œuvre. Applaudi par les siens, goûté par les lecteurs impartiaux, malgré le succès d'ouvrages tels que : *Les Soboriané*, *l'Ange scellé* et *Le Voyageur enchanté*, il resta oublié de la critique pendant près de vingt ans, et sembla devenir un écrivain « de droite », n'ayant pour lui qu'une presse restreinte et sans autorité sur le grand public.

Mais les hommes qui l'appréciaient alors et lui trouvaient

de l'originalité et du talent, représentaient les tendances nationales de leur époque. C'était le célèbre slavophile I. S. Aksakov, le redoutable M. Katkov, l'historien et publiciste M. Pogodine (ami de Gogol) (1), le poète A. Maïkov, et la masse des lecteurs sans voix, qui prouvaient leur sympathie en achetant ses livres et en lisant ses œuvres dans les revues.

La critique officielle se taisait, affectait d'ignorer son existence, et Leskov s'affligeait de ce silence, plus que des blâmes de la première époque. Il se réjouissait de chaque article qui parlait de ses œuvres, fût-ce d'une manière défavorable, et jusqu'à sa mort il attendit avec un désappointement croissant les jugements de la véritable critique, avertie et impartiale. « Voilà une vraie critique », disait-il d'un essai de Tolstoï sur Maupassant : « Ne verrai-je jamais pareille étude sur mes œuvres ? » (2).

L'injustice et la brutalité des polémistes l'avaient profondément blessé ; son ami Faressov l'a souvent entendu se plaindre des malentendus provoqués par ses premiers romans ; il souffrit de cette blessure jusqu'à la fin. Ce ne fut que vers 1890 que l'on recommença à lui consacrer des études et des articles dans les revues sérieuses. Encore ne se faisaient-ils guère remarquer par leur valeur littéraire ou leur caractère impartial.

L'article le plus important en ce genre fut celui de M. Protopopov, intitulé *Le talent malade*. En applaudissant à cette étude et en répondant à l'auteur par une lettre de remerciements, Leskov fit preuve d'une grande indulgence. Protopopov, en effet, avait répété toutes les légendes au sujet de sa rancune contre les partis libéraux, rancune qui, selon lui, guidait toujours la plume de Leskov et empoisonnait son talent (3).

En général, à partir du moment où Leskov avait quitté ses amis de 1870 et s'était un peu brouillé avec les autorités, on avait recommencé à le mentionner dans les revues et les jour-

(1) Le meilleur tableau de l'époque se trouve dans l'œuvre gigantesque du professeur Barsoukof : *La Vie et les œuvres de Michel Pogodine*, 22 vol. grands in-8°, Saint-Petersbourg, 1888-1910.

(2) FARESSOV, p. 381.

(3) *Pensée russe*, 1891 ; FARESSOV, *op. cit.*, p. 380.

naux libéraux, surtout lors de la publication de la première édition complète de ses œuvres, entre 1889-1891.

Pour donner une preuve des avis contradictoires et peu fondés qui devaient désorienter les lecteurs de ce temps, nous citerons l'opinion de Bourénine, collaborateur assez connu du *Novoïé Vremia*, qui écrivit en 1889 à propos de cette première édition, et celle du professeur Vvedensky de la même époque (1890). « Leskov est un talent vigoureux et indépendant, disait ce dernier ; ses œuvres et sa personnalité sont profondément instructives pour l'histoire de notre temps (1)... ». Par contre, tout en rendant justice au talent d'observation de Leskov et à sa connaissance de la vie russe, M. Bourénine voyait en lui un écrivain « grossier, qui travaille avec une hache, comme un bûcheron, et non comme un sculpteur avec son ciseau ; qui manque de goût et de mesure, est vulgaire et superficiel »... (2). Malgré un talent incontestable, Bourénine était lui-même un critique brutal et sans scrupules ; ses articles ressemblaient souvent à des attaques personnelles, mais en raison de l'expansion (3) du journal où il écrivait, étaient lus par le grand public.

D'autres études critiques, plus ou moins solides et étendues, ont été publiées de 1895-1897 après la mort de Leskov, et aussi au moment de la deuxième et de la troisième édition de ses œuvres complètes (1896 et 1902-1903). Nous commencerons d'abord par celles de deux publicistes et critiques littéraires de grande autorité, N. K. Mikhaïlovsky, pendant près de vingt ans guide de l'opinion libérale, et M. Skabitchevsky, qui a composé une histoire de la littérature russe et une quantité d'articles et d'essais critiques. Tous les deux représentent la critique soi-disant littéraire, dont le public russe fut nourri depuis 1860 jusqu'à la révolution, et qui au fond était purement politique et partielle (4).

(1) *Messenger historique*, XL, p. 393-406, mai 1890.

(2) FARESSOV, *op. cit.*, p. 326-327.

(3) *Novoïé Vremia* était le plus grand quotidien russe ; son tirage était considérable ; et il avait aussi beaucoup d'abonnés à l'étranger.

(4) Biographie, III.

Mikhaïlovsky resta pendant 20 ans à la tête de la revue radicale « La Richesse russe » (*Rousskoïé Bogatstvo*), où il publia, en 1897, un grand article sur Leskov, ou plutôt contre lui et contre son esprit conservateur. Il ne lui voit que des défauts, lui reproche ses exemples de « dévouement servile » dans les « Justes », sa rancune contre les partis politiques, son manque de mesure artistique, et ne trouve rien dans ses œuvres qui autorise à le mettre au rang des « grands écrivains » (1).

De son côté, Skabitchevsky estime que, même dans ses meilleurs ouvrages, Leskov n'est qu'un écrivain de second ordre, car il n'a « rien d'original, imite Tourguénéf (?) et donne des photographies au lieu de figures vivantes ». « Leskov, continue-t-il, est un imitateur du genre ancien, un archéologue sans goût ni mesure (2). »

Pour juger ces appréciations, il suffit de rappeler que ce même Skabitchevsky a prétendu voir dans les œuvres de Tourguénéf la preuve de « l'impuissance russe en matière de jugement », et a qualifié Tolstoï de « penseur médiocre » (3). C'est encore lui qui prédisait à A. Tchékhov « une mort d'ivrogne dans un fossé », alors que Tchékhov était le plus sobre des mortels (4). Mais Skabitchevsky passait pour le défenseur « des sentiments civiques » et, comme tel, on le lisait beaucoup.

Pour en finir avec les appréciations de ce genre, mentionnons celle de M. Bogdanovitch, qui écrivait dans « les années 90 », dans la revue populaire *Le Monde de Dieu*, éditée par W. P. Ostrogorsky. Révolutionnaire de tempérament, Polonais de naissance, et dénué de tout sentiment artistique, Bogdanovitch se montra encore moins impartial que les critiques précédents (5). On pourrait à la rigueur lui pardonner de n'avoir vu en Leskov qu'un « conteur d'anecdotes », un « amateur de bons mots », « un bavard » ; mais entre autres absurdités ou

(1) *Richesse russe*, juin, 1897.

(2) *En quoi la tendance littéraire diffère-t-elle de la tendance politique* (trois articles), *Messager du Nord*, p. 3-4-5, 1895.

(3) *Œuvres*, vol. I, p. 30-62, Saint-Petersbourg, 1895. FARESSOV, *op. cit.*

(4) Biographie de Tchékov (œuvres, vol. I, éd. « Slovo », Berlin, 1921).

(5) Ange BOGDANOVITCH, *Leskov anecdotiste*, *Le Monde des Dieux*, janvier 1897, et œuvres critiques, *Les Années de transition* (1908), FARESSOV, *op. cit.*, p. 353.

calomnies sans fondement, il affirme que Leskov « n'avait point de Dieu dans l'âme », « qu'il se cachait dans de grands mots, sans y croire », « qu'il était mort longtemps avant sa mort physique ». On s'étonne qu'une revue sérieuse, qui tendait à élever le goût des lecteurs, ait pu admettre son article.

Nous ne nous arrêtons pas à réfuter toutes les opinions malveillantes et injustes que l'on imprima après la mort de Leskov. La meilleure preuve que le public ne les partageait point, ce fut la rapidité avec laquelle, du vivant même de l'auteur, se vendit la première édition complète de ses œuvres (1). Le même succès attendait la deuxième (2). Quant à la troisième, tirée à plus de deux cent mille exemplaires, elle se répandit par toute la Russie, son prix la rendant accessible aux bourses les plus modestes (3).

Les deux dernières éditions étaient précédées d'un « Essai biographique et critique », où M. Sementkovsky faisait ressortir la valeur du « peintre méconnu de la vie nationale russe » (4).

« Nous ne parlerons pas de ses grands dons littéraires, dit-il, ils sont reconnus par ceux-là mêmes qui ne sont pas ses partisans ; mais Leskov a des mérites que ses biographes doivent souligner. Tout d'abord il a montré par toutes ses œuvres que le salut ne dépend pas de telles ou telles théories, mais des hommes qui savent agir et connaissent les assises de la vie du peuple. Il a consacré plusieurs de ses œuvres à prouver que, même avant les réformes, on pouvait faire beaucoup de bien, et que nous avons dû nos succès aux hommes qui travaillaient alors... ». « En outre, il a eu le courage de prouver qu'en raison de leur complète inaptitude, « les hommes nouveaux » étaient incapables de continuer leur œuvre au milieu des circonstances

(1) Éd. Marx, 1889-90, en 10 vol., vol. XI, 1893 ; vol. XII, 1896, 25 roubles.

(2) Éd. Marx, 1897, en 12 vol., 15 roubles.

(3) En supplément à la revue hebdomadaire *Niva* (1902-03). Ce journal illustré, édité par Adolphe Marx, était le plus populaire en Russie. Il donnait, pour un prix dérisoire (6 roubles pour l'année) 52 numéros de revue, 48 vol. d'œuvres des meilleurs auteurs russes et étrangers, et 12 vol. de récits. L'œuvre civilisatrice d'Adolphe Marx et de sa femme (Lydie Philippovna), qui habite actuellement Paris, fut énorme ; grâce à eux, chaque Russe plus ou moins instruit pouvait avoir gratis toute une bibliothèque d'œuvres classiques dans des éditions excellentes au point de vue artistique et même scientifique.

(4) I, p. 1-66.

nouvelles. Mais Leskov ne s'est pas contenté de faire ressortir leur incapacité, il a, d'autre part, essayé de montrer les voies qu'il fallait suivre. L'histoire seule pourra dire si ses vues étaient justes ; mais il a su peindre les « types positifs » sans lesquels tout progrès est impossible. Il a marqué le ton et l'orientation nouvelle de toute notre littérature contemporaine. Enfin, ni avant ni après Leskov, personne n'a su tracer un tableau si complet de la vie du clergé russe. »

Sementkovsky termine son article par une phrase, qui s'applique à toute la critique russe, laquelle n'a jamais su séparer l'homme de l'écrivain. « Si ce n'est pas uniquement le talent, ce don de la Providence, qui détermine la place de l'écrivain dans la littérature et lui conquiert la gratitude de la postérité, si l'on exige encore de lui qu'il soit un bon citoyen, un homme de son temps, souffrant des douleurs du siècle, élevant courageusement la voix pour proclamer la vérité et sachant se sacrifier, quand le sacrifice est nécessaire, nous devons reconnaître que Leskov a rempli son devoir dans la plus haute mesure, et que non seulement il est un auteur remarquable, mais un fils fidèle et dévoué à la Patrie (1). »

Il importe de rappeler encore deux noms : celui du professeur Venguérov, auteur de l'article sur Leskov dans la grande Encyclopédie russe, et M. Volynsky-Flexer, le seul critique qui ait jugé Leskov au point de vue purement artistique.

Laissant de côté tous les dissentiments politiques, Venguérov apprécie hautement le talent de notre auteur : « Ce qui frappe le plus en Leskov, dit-il, c'est ce que Tourguénef nommait « l'ingéniosité ». Aucun écrivain n'a des sujets d'une richesse aussi inépuisable. Il a des récits occupant 80 ou 100 pages, dont le contenu suffirait pour des volumes entiers... Il sait, quand il raconte, éliminer le superflu. » Et à ce propos, Venguérov indique la ressemblance du style des *Légendes chrétiennes* de Leskov avec celui de Flaubert dans certaines œuvres, telles que *Salammbô* et *La Tentation de saint Antoine*.

Quant à Volynsky, nous avons assez souvent eu occasion

(1) SEMENTKOVSKY, *op. cit.*, I, p. 63-66.

de citer ses jugements pour n'y plus revenir. Toutefois, il est une page que nous ne saurions passer sous silence, où il a su saisir l'essentiel du ton général des œuvres de Leskov. « Sous un aspect bigarré et capricieux, dit-il, Leskov nous donne l'expression exacte d'un système philosophique original et tout d'un bloc. Il a découvert dans tous ses héros, même ceux qui semblent cruels et sauvages, une source latente de bonté mystique « qui réunit leur vie à la beauté éternelle ».

« Toutes ses idées abstraites, continue Volynsky, prennent chez Leskov des formes vives, nationales, où l'auteur manifeste l'originalité naturelle de ses sentiments et de ses goûts. »

Pour résumer ces opinions diverses, et souvent contradictoires, il est utile de revenir au livre de Faressov, *Contre le Courant*, où il essaie à plusieurs reprises de déterminer le rôle (1) et la place de son ami et auteur de prédilection dans la littérature russe. Son jugement n'est pas tout à fait exempt de partialité ; ses appréciations peuvent être considérées comme étroites, étant donné ses sympathies prononcées pour le tolstoïsme, son libéralisme vague et sa crainte constante de détrôner son idole en l'avouant quelque peu réactionnaire et trop orthodoxe.

Faressov ne se décide pas à mettre Leskov au rang des grands écrivains, mais s'offense à l'idée qu'on puisse le reléguer parmi les auteurs de second ordre. Il préfère lui réserver « une place immédiatement après Tourguénef, Tolstoï et Dostoïevsky, mais une place tout à fait à part, à lui seul, sans précédent ».

Il convient donc de consulter les grands écrivains eux-mêmes pour savoir s'ils accepteraient Leskov dans leur famille. Il paraît que Dostoïevsky, avec qui Leskov avait une certaine parenté d'âme, estimait profondément cet auteur. Nous rencontrons dans le *Journal d'un Écrivain* tout un article consacré à *L'Ange scellé*, qu'il nous présente comme une œuvre typique, fort intéressante, parfaite sous tous les rapports. « Mais, ajoutez

(1) *Mess. du Nord*, op. cit., 1897.

t-il, l'histoire de Leskov a produit sur moi une impression douloureuse. »

Plus loin, Dostoïevsky raconte combien de « questions inquiétantes » ce récit venait d'éveiller en lui, non comme œuvre littéraire, mais comme fait réel. Telle est la force de persuasion qui émane des récits de Leskov, qu'un psychologue aussi averti que Dostoïevsky n'y pouvait distinguer l'invention de la réalité (1).

De ses relations directes avec Tourguénief, il ne nous reste qu'une lettre de Leskov adressée à cet auteur à propos de *L'Homme énigmatique*, étude que Leskov avait consacrée à son ami Arthur Benni (2). Dans cette lettre Leskov exprime sa gratitude pour l'appui moral que lui a prêté Tourguénief dans la réhabilitation du jeune révolutionnaire calomnié par ses anciens amis. La correspondance entre les deux écrivains à ce propos prouve leur sympathie et leur respect réciproques. La lettre date de 1871. L'opinion de Tourguénief sur l'œuvre de Leskov n'a pas été publiée ; mais tout porte à croire que leurs tendances politiques devaient les séparer ; Tourguénief était un grand ennemi de Katkov, qui protégeait le talent de Leskov.

Quant à Tolstoï, il avait une haute opinion de Leskov ; il l'a montré dans sa correspondance avec ce dernier (3) et dans les entretiens intimes que nous pouvons lire dans sa biographie par M. Birioukov. Leskov a fréquenté Tolstoï dans son domaine de Iasnaïa Poliana, et a fait une grande impression sur lui dès leur première entrevue. Dans une lettre à Tchertkov, Tolstoï écrivait : « Leskov est venu me voir ; quel homme remarquable, original et spirituel ! » (4).

Pendant la période de leur amitié réciproque, il s'intéressa vivement aux travaux de Leskov. Chose curieuse, il lui reprochait d'avoir « trop de talent » et de se montrer « trop artiste »

(1) GRAJDANINE, *Journal d'un Écrivain*, p. 225-232, 260-270, 1873.

(2) XXVIII, p. 3.

(3) Les lettres échangées entre Tolstoï et Leskov ont été publiées dans différents recueils et revues. Voir particulièrement : Birioukov, *Biographie de Tolstoï*, SERGEENKO, *Tolstovsky sbornik*, vol. II.

(4) BIRIOUKOV, *op. cit.*, vol. III, p. 24 et 173.

dans ses *Légendes chrétiennes*, ce qui « l'empêchait de servir uniquement l'idée ». Tolstoï lui signalait encore « un défaut qui pourrait nous paraître une qualité » : à savoir l'abondance des images, la richesse des couleurs et des beautés de la langue, richesse qui fascine et enivre... « Le conte serait excellent (*La Montagne*)... si l'excès du talent ne nuisait à la pensée (1). »

Choisissant ces trois écrivains comme les plus connus et les plus appréciés en France, nous tâcherons de tracer un parallèle qui fera ressortir la place exacte que Leskov devrait occuper parmi ses contemporains.

Dans son ouvrage sur « Ivan Tourguénef », M. le professeur Emile Haumant (2) se demande si cet auteur a bien rendu la vie russe tout entière, avec sa complexité. Non sans raison, il constate que le cercle d'observation de Tourguénef se bornait à la seule classe des propriétaires terriens de moyenne opulence, et de leurs serfs et serviteurs. C'est eux qu'il décrit dans les différentes phases de leur vie, en ville et à la campagne, en Russie et à l'étranger. Quant aux paysans véritables qui cultivaient leurs champs et représentaient la grande masse de la population de la Russie, il les connaissait beaucoup moins bien. En outre, la nature qu'il décrivait avec art est toujours la même, celle de son gouvernement natal où il allait chasser (3).

Sous ce rapport nous pouvons lui opposer Leskov, dont la palette est chargée de toutes les couleurs de la lumière russe. Toutes les classes, toutes les nationalités qui habitent les plaines de la Russie sont peintes dans ses œuvres. Il décrit la nature du Nord, la Finlande, les rivages de la Baltique, les toundres de Sibérie, les paysages de la Petite-Russie, les steppes, la région

(1) FARESSOV, p. 386-387.

(2) Ouvrage couronné par l'Académie française. Armand Colin, Paris 1906.

(3) Ouvrage cité, p. 130 et sv.

Dans le livre de M. HAUMANT, il y a une page qui montre que, malgré tout, Tourguénef connaissait par instinct la psychologie du paysan russe. Il s'agit d'un dialogue entre lui et le poète Polonsky. Il imagine en plaisantant que les paysans des villages voisins viendront un beau jour, et sans haine contre lui, se lamentant même sur son sort, le pendront à un arbre, parce qu'il y a un ordre de « l'autorité ». Cette plaisanterie devint une réalité : en 1917, innombrables furent les cas où les paysans tuaient leurs anciens seigneurs en pleurant, parce que quelqu'un leur avait donné ordre de le faire ; ils demandaient aux victimes de faire leurs prières et les assommaient ensuite tranquillement. (*Ibid.*, p. 7-8.)

de la Volga et le lac de Ladoga. Comme nous l'avons vu par l'analyse d'une partie de ses livres, son œuvre est une sorte d'Encyclopédie nationale, où le lecteur trouvera une réponse à maintes et maintes questions sur la vie russe.

Tolstoï doit sa célébrité universelle, non seulement à ses romans traduits dans toutes les langues européennes, mais encore à ses idées philosophiques et morales. A ce point de vue, Leskov se rapproche de lui : c'est un moraliste d'une logique rigoureuse qui, avec ses exigences d'idéalisme pratique et d'évangélisation de la vie, s'était formé avant que Tolstoï ne se fût consacré à la philosophie morale. Celui-ci reconnaissait lui-même sa dépendance de Leskov à certains égards (1).

Quant à Dostoïevsky, son tempérament ardent, son exubérance, ses tendances religieuses le rapprochaient singulièrement de notre auteur. Dans son livre récent sur Dostoïevsky, M. André Gide a su voir, avec une perspicacité rare chez un étranger que le principe fondamental de ses œuvres résidait dans l'analyse des rapports de l'homme avec Dieu. Ce motif passe comme une ligne rouge par toute l'œuvre de Leskov, avec cette différence que chez Dostoïevsky, dont la vue est presque surnaturelle, la minutieuse analyse des phénomènes psychologiques nous introduit dans le domaine des luttes intérieures que l'homme livre à l'Esprit du Divin avant de lui céder, tandis que chez Leskov la conquête est spontanée, absolue comme une révélation. La présence de Dieu se fait sentir dans l'âme, et dès lors le mal est vaincu. En général, le drame intérieur où Dostoïevsky triomphe n'est pas de son domaine (2).

Leskov n'a trouvé sa juste appréciation que de nos jours, non seulement chez les Russes qui se rattachent aux idées nationales après les grandes catastrophes de la révolution, mais chez les étrangers qui cherchent la solution du problème russe et se laissent gagner par l'originalité et l'ampleur de cet auteur, jusqu'à ces derniers temps peu connu en Europe.

Des traductions de Leskov sont sur le point de paraître en

1) FARESSOV, p. 67-72. Biographie, p. 54, 79.

(2) A. GIDE, DOSTOÏEVSKY, *op. cit.*

allemand ; un professeur lui consacre à Munich un cours de deux semestres (1). Un autre savant allemand, Spengler, ne cache pas son admiration pour Leskov, « qui nous présente, selon lui, la vraie Russie mieux que tous les autres écrivains (2) ».

Citons encore le correspondant du *Daily Telegraph*, M. Dillon, qui a passé un temps considérable en Russie, traduit plusieurs œuvres de Tolstoï en anglais et connu personnellement Leskov. Dans son livre *The Peace Conference*, il le cite comme l'unique auteur russe de grand talent qui n'ait jamais contribué à la propagande des idées subversives en Russie. Il lui rend cette justice d'avoir connu le peuple russe à fond, et de l'avoir jugé sans erreur (3).

En France (outre les traditions déjà mentionnées), l'intérêt pour notre auteur se manifeste par le fait que, dès à présent, non seulement on prépare des traductions plus complètes, mais encore qu'un connaisseur éminent des choses russes travaille à un livre sur lui (4).

En tout cas, à qui voudra connaître dans toute la diversité de ses qualités et de ses travers, cette Russie nationale qui ne pourra jamais ni être détruite, ni écrasée, la lecture de Leskov sera désormais indispensable.

Quant à la société contemporaine russe, autant celle qui est restée en Russie, que les émigrés, elle donne un exemple remarquable de revirement d'idées dans ses appréciations littéraires. Nous voyons les journalistes russes citer à tout propos Dostoïevsky et Leskov, comme des prophètes méconnus. Le professeur A. Pogodine leur consacre des articles ; le critique V. Lodyjensky voit en Leskov le plus perspicace des génies russes. Les jeunes savants connus sous le nom d'*Eurasistes* voient en Leskov l'auteur qui correspond le mieux à leurs idées (5).

(1) Les conférences sont faites par le professeur Gildenstube.

(2) Conversations rapportées par le professeur Berdiaef.

Spengler est le premier des savants européens qui ait attiré l'attention de ses contemporains sur la valeur de l'œuvre de Leskov.

(3) E. DILLON, *The Peace Conference*, London 1920, Hutchinson (p. 321-323).

(4) M. Mongault, qui se dit un « leskoviste ».

(5) Les Eurasistes sont des Slavophiles outrés ; tandis que ces derniers croyaient que la civilisation européenne importée par Pierre le Grand, avait suivi une mauvaise voie et qu'il fallait recommencer, les Eurasistes veulent que la civilisation européenne soit

L'un d'eux souligne la valeur de Leskov, qui « a su révéler la sainteté et la force prodigieuse des mœurs et coutumes, consacrées par l'Eglise orthodoxe », le « byt », mot à peu près intraduisible, qui exprime l'état, la forme de la vie (1).

Il est vrai que, pour comprendre à fond le rôle que des auteurs tels que Leskov et Dostoïevsky jouent dans la vie de la société russe d'après la révolution, pour apprécier les raisons de l'immense succès de leurs œuvres trente ou quarante ans après leur mort, il faut saisir la portée de la catastrophe récente.

La vraie tragédie russe consiste non seulement dans la ruine du bien-être matériel de toute une nation, dans les souffrances que lui imposent la terreur rouge, les persécutions, la famine et l'esclavage moral, mais dans la destruction radicale de toute la culture créée par les efforts des deux derniers siècles. Les classes instruites assistent au spectacle poignant de la dégradation, de la mutilation, de la souillure et de la mort de tout ce qui formait la vie intellectuelle russe, de tout ce qui représentait pour elles la valeur spirituelle du passé. Durant ces dernières années, l'édifice magnifique de la culture de Pierre le Grand et d'Alexandre II est tombé en poussière, et quand la vie reprendra son cours normal, tout sera à reconstruire.

Mais d'où venait la fragilité de cette culture ? A qui la faute ? A ces questions on cherche une réponse dans les auteurs qui, grâce à leur intuition prophétique, avaient averti leurs contemporains du danger imminent, et étaient par là même traités de rétrogrades. Au premier rang de ces prophètes méconnus se tiennent Dostoïevsky et Leskov.

Par sa connaissance de l'âme nationale et des conceptions du peuple russe, de ses tares et de ses qualités, Leskov surtout appelle l'attention des générations nouvelles. En l'étudiant, on commence à comprendre la différence entre l'idéal des classes

nuisible en elle-même et la rejettent complètement, ce qui mène à croire que la Russie n'appartient pas à l'Europe, mais représente un État et une civilisation qui relie l'Asie à l'Occident.

(1) Dans l'article de M. Pierre Souvtchinsky, *Le Nouvel aspect de la religiosité russe*, troisième livre des Eurasistes, Berlin 1923, p. 85

Voir aussi l'article consacré à Leskov par P. Souvtchinsky, deuxième livre Eurasiste, *Na poutiakh*, Berlin, 1922, intitulé *Le Signe du Passé*, N. S. Leskov.

instruites et les aspirations des masses ; on mesure l'abîme qui les séparait et où s'engloutit, au choc de la révolution, le temple fragile que les intellectuels avaient érigé à leur divinité « Le Progrès ».

La question du salut qui tourmentait Leskov se pose dès lors nettement : on comprend que le salut du peuple russe est en premier lieu dans la « conservation de son individualité nationale ».

Les meilleurs esprits russes contemporains, les philosophes et les penseurs invitent « l'intelligence » à suivre les voies que leur ont ouvertes par leur compréhension de l'âme populaire les écrivains tels que Leskov... Ils reviennent à l'idée que la seule porte par laquelle on pénètre dans cette âme est le sentiment religieux. Une grande partie de l'« intelligence » russe d'après la révolution a subi un revirement profond et absolu vers la religion et compris la force latente mais immense de l'Eglise orthodoxe, en voyant qu'humiliée et persécutée par un pouvoir fanatiquement athée, elle reste invulnérable dans son essence. Ses meilleurs représentants sont en train de s'attacher à l'orthodoxie, de s'imprégner de sa pensée, de prêcher dans leurs livres et à leurs auditoires la fidélité intégrale à son esprit (1). De là leur admiration profonde de certaines œuvres pour Leskov, où il leur semble que se trouve la solution du grand problème russe.

En prêchant une civilisation chrétienne, indépendante du régime et des lois, et fondée sur la régénération morale et l'amour chrétien, Leskov n'était-il pas dans le vrai et n'indiquait-il pas réellement la voie du salut à ceux qui devront guider le peuple vers l'avenir ?

(1) Voyez particulièrement les œuvres suivantes : ARSENIÉV, *Le Mysticisme et l'Eglise orientale* ; BERDIAEV, *Le Sens de l'Histoire, La Philosophie de l'Inégalité* ; BOULGAKOV, *La Lumière sans crépuscule, Cosmodicée* ; FRANK, *La Chute des Idoles* ; ILIINE, *Le Problème liturgique, Saint Séraphin de Sarov* ; KARSAVINE, *Philosophie de l'Histoire, L'Orient, l'Occident et le Problème russe* ; KARTACHOF, *Les Voies de l'Union, La Réforme* ; LOSSKY, *L'Unité de l'Eglise* ; VYCHESLAVTSEF, *L'Irreligiosité et la Religion*.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE LESKOV

Il existe trois éditions des œuvres de Leskov faites par A. Marx. Une quatrième devait paraître dernièrement à Berlin, mais jusqu'à présent nous n'en avons qu'un seul volume ; (édition des œuvres choisies de N. S. Leskov, Berlin-Péttersbourg-Moscou, 1923), avec notes de A. Amphitheatrov et une introduction de M. Gorky.

La première édition parut entre 1889 et 1890, corrigée et rédigée par l'auteur lui-même ; on y avait joint la bibliographie des œuvres de Leskov composée par M. Bykov (le prix de vente était de vingt-cinq roubles, 400 francs pour les dix livres). Le sixième volume en a été saisi par la censure et il n'en reste que les exemplaires ayant appartenu à l'auteur, qui les avait distribués à ses amis (ils portent une griffe spéciale « Exemplaire rare »). Une œuvre qui entrait dans ce volume (*La Famille déchue*) parut dans la seconde édition ; *Les Menus faits de la Vie des Évêques*, quoique publiés antérieurement, ne furent réimprimés que dans la troisième édition ; enfin, six récits (*La Lutte pour la prédomination*, *Le Serpent du Paradis*, *Le Philosophe synodal*, *Les Prêtres errants*, *Le Poison de Senitchka* et *L'Accident à l'église du Sauveur à Nalivaki*) ne figurent dans aucune édition postérieure.

Deux volumes supplémentaires composés d'œuvres plus récentes de Leskov parurent : le premier en 1893 (XI vol. des œuvres de Leskov, éd. Marx, St.-Péttersbourg, 3 roubles), et le second après la mort de l'auteur en 1896 (XII vol., même éd. et même prix).

La deuxième édition (Marx, 1897, 12 vol. prix : 15 roubles) a été complétée de plusieurs œuvres qui n'entraient pas dans celle de 1889, notamment : *Les Antiques de Petchersk*, *Le Chases-Diable* (vol. 2), *Le Voyage avec un Nihiliste* (vol. 7), *La belle Asa* (vol. 10). En outre, l'éditeur y avait joint l'étude critique biographique de M. Sementkovsky (vol. 1, pages 1-54) ainsi qu'un portrait de l'auteur et une photographie de son cabinet de travail.

La troisième édition, la plus complète de toutes (36 volumes), a été donnée en supplément à la revue hebdomadaire *Niva*, éditée par A. Marx. Tirée à DEUX CENT MILLE EXEMPLAIRES, elle a largement suffi aux besoins du public, tant par sa qualité que par son prix plus que modéré (6 roubles ensemble avec la revue et les suppléments littéraires). Elle est loin d'embrasser l'œuvre entière de Leskov, mais contient presque toutes ses œuvres de valeur. Outre les romans et nouvelles qui figurent dans la seconde édition, elle contient : *Les Menus faits de la Vie des Évêques*, avec trois suppléments (vol. XXV-XXXVI). *Les Feux fuyants* (vol. XXXII), *Pavline* (vol. XXXIV), *La Sonate à Kreutzer* (vol. XX), *Bramadata et Radovane* (vol. XXX), et enfin l'unique œuvre dramatique de Leskov, *Le Prodiges* (vol. XXXVI).

La plupart des romans et des nouvelles ont été en outre édités chez d'autres libraires ; on possède plusieurs éditions d'art. Citons entre autres *Les Légendes chrétiennes*, illustrées par le célèbre peintre Elie Riépine (Moscou, 1890), et *L'Artiste en toupets*, illustré par Doboujinsky (Petrograd, 1922). Quant à ses récits et nombreux articles publiés dans des journaux et des revues périodiques, ils demeurent presque inaccessibles au public.

D'autre part, il reste une grande quantité d'œuvres inédites qui présentent un intérêt considérable. Malheureusement elles sont difficiles à retrouver, une partie étant restée chez son fils à Petrograd et l'autre, aussi bien que sa correspondance intime, ayant été égarée pendant les voyages forcés de ses héritiers.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE N. S. LESKOV

On possède une bibliographie des œuvres de Leskov que nous avons déjà mentionnée, celle de M. Bykov, parue en 1889, qui contient une liste de ses ouvrages jusqu'en 1887 inclusivement (Saint-Petersbourg, éd. Souvorine, 50 exemplaires non mis dans le commerce). Cette brochure de 13 pages qui ne comporte aucune œuvre postérieure à l'année 1887, a été réimprimée en 1890 et jointe au dixième volume de la première édition des œuvres de Leskov par Marx (1889-1890). Malgré toutes nos recherches, tant en France qu'à l'étranger, il nous a été impossible de la retrouver.

Il est, en outre, une bibliographie des œuvres de Leskov dans le livre de M^{me} de Mézières, *La Littérature russe depuis le xⁱ^e jusqu'à la fin du xix^e siècle* (index bibliographique, 2 vol., 1898-1902). En la prenant pour base de nos recherches, nous l'avons largement complétée, corrigée et nous avons placé les œuvres par ordre chronologique, ce qui aidera le lecteur à s'orienter dans les différentes périodes de la carrière littéraire de Leskov.

LISTE CHRONOLOGIQUE DES ŒUVRES DE LESKOV

(Romans nouvelles, articles)

Les œuvres faisant partie de l'édition complète (36 volumes, Saint-Pétersbourg, 1902-1903) sont marquées d'un astérisque.

1857-1860. — Lettres à Alexandre Scott (inédites).

1860. — Pourquoi les livres sont-ils si chers à Kiev (à propos de la vente de l'Évangile à la librairie Litov), *Journal de Saint-Pétersbourg*, n° 135.

Articles publiés dans le journal *La Médecine contemporaine* : Les édifices publics ; L'ivrognerie et la lutte contre elle ; De la médecine administrative ; Les médecins des bureaux de recrutement ; La santé du peuple ; Le recrutement des ouvriers.

Articles dans l'*Indicateur économique* (St-Pét.) : Ceux qui cherchent des emplois dans le commerce en Russie ; Quelques mots sur les endroits de vente de l'eau-de-vie, de la bière et de l'hydromel.

1861. — La dernière rencontre avec Tarassé Chevtchenko dans la revue *La Parole russe*, nos 19-20 ; De la dépendance dans les engagements ; Lettres de Saint-Pétersbourg, *ibid.*, nos 22, 25, 31, 36 ; N. J. Pirogov, *ibid.*, nos 32, 33 ; Les femmes russes et l'émancipation, *ibid.*, n° 60 ; A propos de l'enseignement obligatoire ; L'influence remarquable, mais néfaste, de certains écrivains contemporains ; Les gens russes hors du travail ; Les parasites pour des affaires et des poches d'autrui, *Annales de la Patrie*, n° 5.

1862. — Le samedi saint dans une prison, *Abeille du Nord*, nos 99, 101, 104 ; Dans un tarantasse, *ibid.*, n° 119 ; Articles ayant trait aux incendies de Saint-Pétersbourg, *ibid.*, nos 143, 144, 146, 151, 153, 157 ; Derrière la porte d'une prison, *ibid.*, n° 160 ; Extraits d'un carnet de voyages, *ibid.*, nos 334, 335, 337, 339, 343, 351 ; Un procès mort, dans la revue *Le Siècle*, n° 12 ; Les sectaires de Riga et leurs écoles, Saint-Pétersbourg, Impr. de l'Académie impériale (70 ex. non mis dans le com.).

1863. — Oum svoïo, a tchort svoïo, *Abeille du Nord*, n° 17 ; Les douze mois, légende slave des environs de Trencino, *ibid.*, n° 29 ; Extrait d'un carnet de voyages, *Krakov*, *ibid.*, n° 107 ; L'histoire brève d'une folie, étude psychologique, n° 159 ; Les satellites de Tchernichevsky, *ibid.*, n° 166 ;
- *Le bœuf musqué, *Annales de la Patrie*, n° 1 ; *Le mordant, récit d'un fonctionnaire, *L'Ancre*, nos 12, 14 ; Nicolas Gavrilovitch Tchernichevsky et son roman « Que faire », *Parole Russe*, n° 142 ; La société russe à Paris, *Bibliothèque pour la lecture* (Revue), nos 5, 9 ; La vie d'une paysanne (souvenir de Gostomla), *ibid.*, nos 7, 8.
1864. — *Sans issue (roman écrit à Prague, fin de 1863), *ibid.*, nos 1, 5, 7, 8, 10, 12.
Explication à propos du roman « Sans issue », *ibid.*, n° 12.
1865. — *Lady Macbeth du district de Mzensk, *Annales de la Patrie*, n° 1 ; *Les ratés (écrit à Paris), roman, *ibid.*, nos 9, 12.
1866. — *La femme belliqueuse, *Annales de la Patrie*, n° 7 ; La requête (poésie), *ibid.*, n° 8 ; *Les insulaires (roman), *ibid.*, nos 11, 12.
1867. — En attendant le mouvement des eaux, *Annales de la Patrie*, nos 6, 7 ; *Kotine le nourrisseur (dans le recueil *Récits et Nouvelles*, vol. I, Saint-Petersbourg) ; *Le prodigue (drame), *Bibliothèque littéraire*, vol. VII ; Article à propos. de ce drame dans le journal *La voix* (*Golosse*), n° 316
1868. — Les habitants de la Maison de Dieu (Bojédomy), *Bibliothèque littéraire*, nos 1, 2.
1869. — *Les nains de Plodomassovo, *Messenger Russe*, n° 2 ; *La chronique des Plodomassov ; *La sécheresse ; *Kouvyrov, publiés ensemble sous le titre *Récits et Nouvelles*, Saint-Petersbourg, vol. II ; Une série d'articles à propos du procès contre Kapterev dans différents quotidiens (surtout dans le *Journal de la Bourse*, n° 219).
1870. — *Couteau contre couteau (roman), *Messenger Russe*, nos 11, 12 et 1871, nos 1, 8, 10 ; *L'homme énigmatique, *Journal de la Bourse*, nos 51, 54, 56, 58, 60, 66, 68, 78.
1871. — *Le rire dans le chagrin, *Chronique contemporaine* (*Sovremennaia Létopisec*), nos 1, 2, 3, 8, 16.
1872. — *Les Soboriané, *Messenger Russe*, nos 4, 5, 7 (éd. complète en 5 parties, Moscou).
1873. — Récits et nouvelles, 2 vol. Parus pour la première fois : Comment on envoyait les hommes au bagne ; Pourquoi les hommes deviennent-ils fous ; Une aventure tout à fait invraisemblable (tous les autres récits font partie du recueil de 1867-9) ; *L'ange scellé, *Messenger Russe*, n° 1.

- *Le pèlerin enchanté, *Le Monde Russe*, n^{os} 32, 72 ; Les icônes infernales, *ibid.*, n^o 192 ; L'iconographie russe, *ibid.*, n^o 154 ; Les îles monastiques sur le lac Ladoga, *ibid.*, n^o 206 sv. ; Les prophéties de Messie, tirées des prophètes et du psautier, Saint-Petersbourg, éd. Souvourine.
1874. — *La famille déchue (chronique), *Messenger Russe*, n^{os} 7, 8, 10 ; *Mémoires de Mercoul Praotzev, *Le Monde Russe*, n^{os} 63, 70, 77 ; *L'enfance de Mercoul Praotzev, *Niva*, n^{os} 17, 24 ; *Pavline, *ibid.* ; Temniak, récit inédit.
1875. — *Les feux fuyants, *Niva*, n^{os} 1-18 ; *Aux confins du monde, journal *Le Citoyen*, n^o 52, et 1876, *ibid.*, n^{os} 1-4, 6.
1876. — Le schisme dans le grand monde : Lord Redstock et ses adeptes. Saint-Petersbourg (*Revue orthodoxe*, n^{os} 9, 10, 1877, n^o 2 ; La volonté d'airain, dans le journal *Krougosor*, n^{os} 38, 44 ; Trois bonnes actions, dans *Le Citoyen*, n^o 14.
1877. — Le miroir de la vie d'un vrai disciple du Christ, Saint-Petersbourg : La piété sentimentale (compte rendu analytique d'un journal édité par les Anglais pour les ouvriers russes). Saint-Petersbourg, in-8^o ; *Le jugement suprême, dans la revue *Le Pèlerin*, n^{os} 1, 2 ; Les utopies de la vie d'église et des mœurs ecclésiastiques, *ibid.*, n^{os} 8-10 ; *Le prêtre non baptisé, dans *Le Citoyen*, n^{os} 23-29.
1878. — *Menus faits de la vie des évêques, *Les Nouvelles*, n^{os} 2, 3, 6 ; *Rakouchansky Méléamède, *Messenger Russe*, n^o 3.
1879. — Index systématique aux livres du Nouveau Testament ; Menus faits de la vie des évêques, journal *Nouveau Temps*, n^o 1325 (édition complète, Saint-Petersbourg, 1879, revue et augmentée, 1880, édition du libraire Touzov). *Cheramour, journal *Le Nouveau Temps*, n^{os} 1352-59, 61-63.
1880. — *Menus faits de la vie des évêques, *Messenger historique*, vol. XI, p. 255-267, n^o 5 ; *Le métropolite Isidore et ses intérêts littéraires, vol. XI, p. 396-402 ; *Le Golovane immortel, *ibid.*, n^o 12, vol. III, p. 641 ; *Le monastère des cadets, *ibid.*, n^o 1, vol. I, p. 112 ; *Un démocrate russe en Pologne, *ibid.*, vol. II, p. 535-546, n^o 3 ; Une anecdote sur Alexandre I^{er}, *ibid.*, II, p. 576-577, n^o 7 ; Notes biographiques sur le métropolite Macaire, *ibid.*, vol. p. 431-439, n^o 2 ; *L'aigle blanc, *Nouveau Temps*, n^o 1735 ; *L'homme a une idée, *Le pygmée, dans un livre intitulé *Trois Justes et un Cheramour*, Saint-Petersbourg.
1881. — *Le gaucher de Toula et la puce d'acier, *Rouss*, n^o 48.
L'âge d'or, utopie des réformes sociales d'après K. Léontiev, *Les Nouvelles* ; *L'empereur François-Joseph sans

protocole, *Messenger historique*, vol. IV, p. 139-146, n° 1 ; L'émeute des nobles de la paroisse de Dobrynia, *ibid.*, IV, p. 357-390, n° 2 ; Silhouettes d'évêques, *ibid.*, V, p. 53-69, n° 5 ; Le couronnement des tsars, *ibid.*, V, p. 283-299, n° 6 ; Supplément à l'article Silhouettes d'évêques, *ibid.*, V, p. 424, n° 6 ; La littérature commandée, *ibid.*, VI, p. 379-392, n° 10 ; Le pays de perdition (Byzance), *ibid.*, VI, p. 568-585, n° 11 ; Une gaffe bien intentionnée, IV, p. 652-655, n° 11 ; A propos du dictionnaire des écrivains russes, *ibid.*, VI, p. 876-879, n° 12 ; *Le chasse-diable, Le Christ hôte d'un paysan, Les démonsomanes russes, Le mouvement religieux chez les ouvriers (1861-1868) : dans le recueil intitulé « La discorde russe », Saint-Petersbourg.

1882. — *Une nuit de Noël dans un train, Le voyage avec un nihiliste, *Nouveau Temps*, n° 2443 ; Les sauts des Juifs, *Journal de Gatzouk*, nos 33-36 ; L'as du couvent, *ibid.*, nos 10, 11 ; Le procureur général Protassiev, *ibid.* (oct.) ; Le serpent du paradis, *Nouveau Temps*, n° 2131 ; *Le dernier fantôme du château des ingénieurs, *Les Nouvelles*, nos 294, 295 ; *Les antiques de Petchersk ; La lutte des Ethiopiens avec un ange, *Messenger historique*, n° 3 ; Une ordonnance du Saint-Synode pour la confiscation d'un livre intitulé : Le théâtre historique, *ibid.*, vol. VII, p. 732 ; Le labeur d'Hérode, *ibid.*, n° 4, vol. VIII, p. 185 ; Une ordonnance de Pierre le Grand pour le grand carême, *ibid.* ; Les intrigues d'Eglise, *ibid.*, n° 5, vol. VIII, p. 364 ; Le carillon du soir et autres moyens pour combattre la débauche, *ibid.*, n° 6, vol. VIII, p. 595 ; La bouffonnerie officielle, *ibid.*, n° 8, vol. IX, p. 441 ; La Laure de Potchaiev, *ibid.*, n° 10, vol. X, p. 277.

La fête des ignorants, *ibid.*, n° 10, vol. X, p. 221 ; Les personnages synodaux (A. Mouraviev), *ibid.*, n° 11, vol. X, p. 373.

1883. — Les changements des prêtres et la volonté instable des paroissiens, *ibid.*, n° 2, vol. XI, p. 263.

La démence littéraire, *ibid.*, n° 4, vol. XII, p. 154 ; Les populistes et les connaisseurs du Rascol, *ibid.*, n° 5, vol. XII ; Supplément à l'article de M. Oussov sur la littérature de 1840 à 1860, *ibid.*, n° 5, vol. XII, p. 415 ; Les grands hommes russes dans les provinces baltiques, *ibid.*, nos 11, 12 ; Articles à propos de sa mise à la retraite ; Lettre au journal *Les Nouvelles*, n° 65, Lettre (*Journal de Gatzouk*, n° 10, p. 206) ; Article sur la retraite de Leskov, *Messenger d'Europe*, n° 4 ; Réponse à l'article du *Messenger d'Europe*, *Messenger historique*, n° 5, vol. XII, p. 487 ; *Les antiques de Petchersk, revue *Antiquité de Kiev*, nos 2-4 ; Le tableau des temps passés, *Les Nouvelles*,

n^{os} 19-sv. ; Le comte Tolstoï et Théodore Dostoïevsky dans le rôle d'hérésiarques, *ibid.*, n^o 83 ; La vie selon Léontiev, *ibid* ; Le vol du faucon (roman inachevé), *Journal de Gatzouk*, n^{os} 7, 8.

Le compagnon de voyage (Gogol, un épisode de sa vie), *Journal de Gatzouk*, n^o 38 ; *La bête féroce, *ibid.*, numéro de Noël ; Le serment (Prisiaga), *Rouss* ; Le bon larron, *Gazette de l'art*, n^o 3 ; Les Juifs en Russie, Saint-Pétersbourg (non mis dans le commerce), auteur fictif Léon Rosemberg ; Les histoires nuptiales des « années 30 », *Nouveau Temps*, n^{os} 2461-2469, 2475, 2483 ; Les serviteurs de la volonté du monarque (Far. 167) ; Avec les hommes de piété ancienne (Far. 93).

1884. — *Le grain de choix, *Revue Pittoresque*, n^{os} 1-3 ; Le Christ enfant et le bon larron, *Journal de Gatzouk*, n^o 18.

1885. — La trace invisible, *Journal Nov*, n^{os} 1, 2 ; *Un des trois Justes (Bobrov), *Messenger historique*, n^o 1, vol. XIX, p. 80 ; La substitution des coupables, *ibid.*, n^o 2 ; Les moyens d'intercéder pour les femmes qui s'occupent de littérature, n^o 4, *ibid.*, vol. XX, p. 255.

Un cadet devenu vieux, *ibid.*, n^o 4, vol. XX, p. 111 ; Kostomarov (article à propos de sa mort), *ibid.*, n^o 5, vol. XX ; Le marché humiliant, *ibid.*, n^o 5, vol. XX, p. 281 ; Le mariage béni, *ibid.*, n^o 6, vol. XX, p. 499 ; Les séductrices de Riga et les mariages bénis, *ibid.*, n^o 10, vol. XXII ; Les divorces dans l'Eglise gréco-russe, n^o 12, vol. XXII, p. 509 ; Le sacre des évêques ; Le fauconnier équestre dans la science héraldique et l'iconographie russes, *Journal officiel* ; Les Juifs du nouveau testament, *Nov*, n^o 2 ; Deux porchers, *ibid.*, n^o 3 ; Une affaire mystérieuse, *ibid.*, n^o 3 ; *Sovmestiteli (hommes qui prennent plusieurs emplois en même temps, *ibid.*, n^o 4 ; *Le collier de perles, *ibid.*, n^o 5 ; *Les hommes intéressants, *ibid.*, n^o 12 ; *Les présages mystérieux, *ibid.*, n^o 12 ; *L'Alexandrite, *ibid.*, n^o 12 ; *Les psychopathes anciens, *ibid.*, n^o 12.

1886. — Les destructeurs, *Nov.*, n^{os} 1, 2, 7 ; La bonté sans bornes ; Les souvenirs pendant le sommeil, sur Sara Becker ; La soupe aux poissons sans poissons ; Le peintre-isographe, Nikita et ses condisciples, *Nouveau Temps*, n^o 3789 ; Le quatrième centenaire de la censure, *Messenger historique*, n^o 1, vol. XXIII, p. 257 ; *Le brouillard héraldique, *ibid.*, n^o 6, vol. XXIV, p. 598 ; Le jésuite Gagarine, *ibid.*, n^o 8, vol. XXV, p. 269 ; Un témoin d'outre-tombe en faveur des femmes (N. I. Pirogov), *ibid.*, n^o 11, vol. XXVI, p. 249. *La légende de Théodore le Chrétien et Abraam le Juif, *La Pensée Russe*, n^o 12 ; *Le rouble magique ; *Le stoppeur ; *Le mensonge ;

*L'esprit de Mme de Genlis ; *Le vieux génie ; *Une petite faute (ces six nouvelles ont été publiées ensemble sous le titre : *Récits de Noël*, Saint-Petersbourg.

1887. — Les fleurs vivantes (roman inachevé) ; *Le sauvetage d'un homme, *Pensée Russe*, n° 4 ; Histoires de mœurs d'après les récits de nos pères et de nos frères, *ibid.*, n° 11 ; *Les ingénieurs désintéressés, éd. Souvorine ; *Le bouffon Pamphalon, *Messenger historique*, n° 3, vol. XXVII, p. 481 ; *Le Pillage, revue *La Semaine*, n° 12.
1888. — Pervenetz Bogemy (Bournachov), *Messenger historique* ; Nécrologue de Bournachov, *ibid.*, n° 6 ; (Oumerchéé Soslovié). La classe morte, *La Semaine*, n° 5 ; *En tout cas, *ibid.*, n° 10 ; *Le sieur de Kolyvane, *ibid.*, n° 12.
1889. — *L'homme sans gêne, *Tourment d'esprit, *L'artiste en toupets, éd. des œuvres complètes ; *Le croquemitaine, *ibid.* ; *La voix de la nature, *ibid.* ; Le brigand d'Ascalon, *Pensée Russe*, n° 2 ; Spiridony povoroty, *ibid.*, n° 8 ; *Figoura, journal *Le Labeur*, n° 13.
1890. — La montagne, légende, Moscou, *Messenger historique*, vol. XL, p. 679, n° 6 ; *Aza la magnifique, *Danila le consciencieux, *La légende du bûcheron pieux, *Le lion du vieillard Gérassime, *Légendes d'après les anciens Prologues (en petites éditions séparées et dans les œuvres complètes) ; *Les poupées diaboliques (roman inachevé), *Pensée Russe*, n° 11 ; *L'heure de la volonté divine, *La Revue Russe*, n° 11 (*Rousskoïe Obozrenië*) ; Le brigand Khoudéïar (écrit à Chmetzk).
1891. — *Les veilleurs de minuit, *Messenger d'Europe*, nos 11 et 12 ; L'écusson de Moscou, Une étude sur la science héraldique russe, *Feuillet de Moscou*, n° 122.
1892. — *Le petit sot, *Prudence, l'innocent, Moscou ; *Les caractères légendaires, *Revue Russe*, n° 2 ; *Les Improvisateurs, *ibid.*, n° 12 ; *Les quakeresses, Article consacré à Gontcharov, *Messenger du Nord*, n° 6 ; *La plaine de misère (Youdole.)
1893. — *Le produit de la nature, Recueil, En route, *Les tableaux de la vie en Sibérie au XVIII^e siècle, *Messenger d'Europe*, nos 3, 4.
1894. — *La descente aux enfers, *Journal pittoresque*, n° 3 ; Offensé la veille de Noël, fait quotidien — dans le recueil *La bonne action*.
1894. — *La journée d'hiver, *Pensée Russe*, n° 9 ; *Dama i féfela, (La dame et la femme simple), *ibid.*, n° 12 ; *Les serviteurs de la maison, *Les vagabonds inspirés, *Messenger du Nord*, n° 10 ; *L'Enclos.
1895. — Etude héraldique (Moscou), *Archive Russe*.

ŒUVRES POSTHUMES

1899. — *Au sujet de la sonate à Kreutzer de Tolstoï, *Niva*, n° 30 ;
*Bramadata et Radovane, supplément littéraire à la revue
Niva, n° 1 ; *Mélanie la sotte, *ibid.*, n° 4.
1917. — Une légende inédite, Petrograd, 1917, *Almanach de la Néva*, vol. II.
1922. — La remise aux lièvres, Moscou.

TRADUCTIONS

- En français : *Le Voyageur enchanté*, traduit par Victor Derely, Paris, éd. Savine, 1892 ; *Gens de Russie*, traduit par Denis Roche, Paris, éd. Perrin, 1906, avec une préface et un portrait de Leskov. (*Le Chasse-diable, Cheramour, Nicolas Fermor, Un Pygmée, L'Ange scellé, Tourment d'esprit, L'Artiste en toupets*).
- En allemand : La dernière édition des œuvres de Leskov, 4 vol. parus, C. H. Beck éditeur, Munich, 1925.
- En tchèque : *Zviře, Starý gent, Cesta s nígilistu, Knigovka besed lidu, Květy, Alexandrit*, traduits en 1899, par K. Štěpánek.
- En anglais : *The magic rouble*, traduit par O. Vitali, revue *Our World*, déc. 1924.

CHAPITRE II

OUVRAGES CONSULTÉS

Dans la première partie de cette liste nous mentionnons les articles consacrés à Leskov et parus dans différents recueils et revues littéraires, dont la plupart ne donnent pas de détails biographiques et sont consacrés uniquement à la critique de ses œuvres.

Dans la seconde partie, nous mentionnons les livres consultés de près, ayant un rapport étroit avec l'époque, l'entourage ou bien l'œuvre de Leskov, mais d'une façon plus générale ; nous citons aussi les journaux et les revues dans lesquels ont paru ses articles et quelques romans, ainsi que ceux où nous avons trouvé des petites remarques, nécrologies ou notices sur Leskov qui, en raison de leur insignifiance n'ont pu entrer dans la bibliographie des ouvrages consultés.

Les seuls livres consacrés spécialement à Leskov sont celui de M. Faressov, « Contre le courant » (Protiv Tetcheniy). Recueil de matériaux sur Leskov, Saint-Petersbourg, 1904, et un recueil d'articles de M. Volynsky-Flexer. Tous les articles, excepté l'essai de M. Sementkovsky, n'ont en moyenne que 10-15 pages.

Les années, entre parenthèses après les noms des revues, indiquent la période pendant laquelle Leskov y a collaboré ou bien les années entre lesquelles ont paru les principaux articles y ayant rapport.

I. — ARTICLES CONSACRÉS SPÉCIALEMENT A LESKOV

ABRAMOVITCH, *Le mysticisme de Leskov*, dans la revue « La Semaine », 1897, et dans le recueil « La vie et la littérature », 1909, p. 227-237.

- BIELOV, Article dans le « *Messenger historique* », 1885, n° 8.
 BOGDANOVITCH, *Leskov anecdotiste*, dans le recueil « *Les années de transition* », 1908, et dans la revue « *Le monde de Dieu* », 1897, n° 1.
 BOURÉNINE (V.), *Les exagérations protocolaires*, article dans le recueil « *Essais, critiques et pamphlets* », Saint-Pétersbourg.
 CHLIAPKINE (E.), Article sur Leskov dans « *l'Antiquité Russe* », 1895, n° 12, p. 205-215.
 CHOUBINSKY (S.), *Etude sur Leskov*, et sa correspondance avec Leskov (1880-1895).
 DANILOV, *Pour la biographie de Leskov*, « *Messenger historique* », 1908, n° 10.
 DOSTOIEVSKY (Th.), *Journal d'un écrivain*, 1873, p. 225, 232, 260, 270 et dans le journal « *Le Citoyen* », 1873, n° 8.
 FARESSOV (A.), *Biographie de N. S. Leskov*, « *Messenger historique* », 1895, n° 4.
 En mémoire de N. S. Leskov, dans la revue « *Les Brochures de la Semaine* », 1896, n° 3.
 Leskov et ses critiques postérieurs, « *Messenger historique* », 1897, n° 3.
 Article dans la « *Revue pittoresque* », 1900, n° 4.
 Article dans « *La Semaine* », 1900, n° 5.
 Mémoires sur Leskov, « *Messenger historique* », 1902, n° 5.
 Contre le courant, Saint-Pétersbourg, 1904.
 Leskov critique de son propre style, supplément littéraire à la revue « *Niva* », 1897, n° 10.
 Les divers courants d'idées chez Leskov, « *Messenger historique* », 1916.
 FIEDLER, *Silhouettes contemporaines*, dans la revue « *La Nouvelle Parole* », 1914, n° 8.
 GORKY (Maxime), *Préface aux œuvres de Leskov*, éd. Grigébine, Berlin, 1922.
 GOLTZEV (V.), *N. S. Leskov*, dans le recueil « *Itogy* », Moscou, 1903.
 GOUREVITCH (Léon), *Leskov*, « *Littérature et Esthétique* », p. 295, 302. Moscou, 1902.
 HRUBY (J.), Article dans le journal « *Osveta* » (la Culture), 1891, en tchèque.
 IZMAILOV (A.), *Matériaux pour servir à la biographie de Leskov*, inédits. Ce recueil a été signalé par M. L. Rostovsky, mais il a été impossible de le consulter.
 KASTORSKY (P.), Article à propos des *Soboriané*, dans le journal « *Le Monde russe* », 1873, n° 103.
 KONY (Anatole), *Souvenirs sur Leskov*, inédits.
 KRASNOV (Pl.), *Un peintre et un styliste sensible*, dans la revue « *Le Labeur* », 1895, n° 5.
 LERNER (N.), Article sur Leskov, dans « *La littérature russe du*

- xix^e siècle, du professeur D. Ovsianniko-Koulikovsky, éd. Mir, 1910, Moscou.
- LADYJENSKY (V.), *Quelques traits de notre littérature*. Journal « Le Temps du Soir », Paris, 1924, 14 août, n° 95.
- МАКХЭЕВА (N.), *Leskov dans les dernières années de sa vie*. « Pensée russe », 1908, n° 10.
- MENCHIKOV, *Le péché dissimulé*, dans la revue « La Semaine », 1899, n° 8.
Le sermon artistique, *ibid.*, 1894, n° 4.
- MARCOUSÉ, *Mémoires sur Leskov*. Dans le « Messenger historique », (cité par Faressov).
- МИХАЙЛОВСКИЙ (N.), *Œuvres*, vol. II, p. 677-697 ; vol. V, p. 734-741 ; vol. VI, article intitulé *Falsification de l'art* ; Article dans la revue « Le Trésor de Russie », 1897, n° 6.
- МИХНЭВИЧ (V.), Article dans le journal « Les Nouvelles », 1895, n° 56.
- МИКОУЛИЧ (V.), *Les ombres du passé*, « Messenger historique, 1913, n° 2.
- МИЛИУКОВ (A.), Article de critique sur le « Cheramour », « Messenger historique », 1880, n° 6.
- НАЛИМОВ (A.), *Leskov*, revue « La Culture » (Образованиé), 1903, n° 8.
- ОБОЛЕНСКИЙ (L.), « Messenger historique », (*Mémoires littéraires*), 1902.
- ОКРЕЙТЦ, *Mémoires*, « Messenger historique », 1907, n° 4.
- ПИССАРЕВ (D.), *Promenade dans les jardins de la littérature russe*, *Œuvres*, vol. IV, 1894, Saint-Petersbourg.
- ПОГОДИНА (A.), Article sur Leskov dans le journal « Le Nouveau Temps », Belgrade, 1922.
- ПРОТОПОПОВ, *Le talent malade*, dans la revue « La Pensée russe », 1891, n° 12.
- ROCHE (Denis), Préface à la traduction de quelques œuvres de Leskov, Paris, 1906.
- СЕМЕНТКОВСКИЙ (R.), *Etude biographique et littéraire sur Leskov*. En tête de la deuxième et de la troisième édition Marx. *Ce qu'il y a de nouveau dans la littérature*, suppléments à la revue « Niva », 1899, n° 10.
- СКАБИЧЕВСКИЙ (A.), *L'inconscience russe* (Росскоиé нedomyslié). *Œuvres*, vol. I, p. 30-62. Saint-Petersbourg, 1895, et dans la revue « Les Annales de la Patrie », 1868, n° 9.
Histoire de la littérature russe contemporaine, chapitre XIX, Saint-Petersbourg, 1893-96.
En quoi la tendance littéraire diffère-t-elle de la tendance politique, « Messenger du Nord », 1895, nos 3, 4, 5.
- СЛОВО-ГЛАГОЛ (S. Goussev), *Mes rencontres avec Leskov*, « Messenger historique », 1909, n° 9.
- СОЛОВЬЕВ (Eug.) (Andréevitch), *Histoire de la littérature russe au XIX^e siècle*, p. 451-453, et dans la revue « Le Monde russe », 1871, n° 10.

- SOLOVIEV (N. I.), Article dans la revue « Le Labeur universel », 1867, n° 12, et dans le recueil intitulé *L'art et la vie*, essais de critique, « Les mystères de Saint-Petersbourg ». (A propos du roman « Sans issue »), 1869.
- SOUVTCHINSKY, *Le signe du passé* (Znaménie bylogo), dans le livre eurasiste « Na poutiakh », Berlin, 1922.
- SOVADINA, professeur à Brno, Article sur Leskov, Prague, 1900. Dictionnaire encyclopédique, éd. J. Otto.
- STEBPANOVA (Terezie), Leskov, Prague, 1924.
- VENGUÉROV, Article dans le dictionnaire encyclopédique éd., Brockhaus et Ephron, vol. XVIII, 1897, p. 147-150.
- VOLYNSKY (A.) (Flexer), Cinq articles sur Leskov, parus pour la première fois dans le « Messenger du Nord », 1897, réimprimés à Saint-Petersbourg, en 1923 (éd. Epoque) avec une nouvelle préface de l'auteur.
- WEDENSKY (A.), Les écrivains contemporains-Leskov, « Messenger historique », 1890, n° 5.

Pour le trentième anniversaire de la mort de Leskov (21 février-6 mars, 1895-1925), on a vu paraître dans les différents journaux russes une série d'articles consacrés à sa biographie, à son œuvre et à l'intérêt qu'elle présente actuellement.

Nous ne citerons ici que les articles de M. L. Rostovsky, dans le journal « La Terre natale » (Paris); de M. V. Lodyjensky, dans le « Temps du soir » (Paris); de M. Aichenwald, dans le journal « Roul » (Berlin); un article paru dans le quotidien « Pour la Liberté » (Varsovie), ainsi qu'un essai paru six mois après la date commémorative dans le journal russe « Vozrojdenie » (31 août 1925), signé S. Koulakovsky. Les auteurs de ces essais sont unanimes à reconnaître que l'étude de Leskov présente en ce moment un intérêt tout à fait particulier, vu sa connaissance du peuple russe et de la vie nationale.

II

- Abeille du Nord*, journal quotidien (1861-1864), nombreux articles de Leskov, la plupart non signés.
- ADAM (Juliette), Impressions françaises en Russie, Paris, 1912.
- AKSAKOV (Constantin), Correspondance, 2 vol., édités comme suite à ses œuvres par sa femme.

- Ancre*, journal hebdomadaire, édité par Apollon Grigoriev (1863.)
Annales contemporaines (Sovromennaia Létopis), revue (1871.)
Annales de la Patrie, revue mensuelle (1861-1868.)
 ANNENSKY, *A un poste glorieux*, N. Mikhaïlovsky, 1901.
Antiquités de Kiev, revue mensuelle (1881-1883.)
Antiquités russes, revue mensuelle (1880-1916).
 BARSOUKOV (N.), *La vie et les œuvres de M. Pogodine*, 22 vol. in-8°, Saint-Pétersbourg, 1888-1910, surtout les vol. XIV-XX.
 BELLIOUSTINE (Rév. P.), *Mémoire sur l'état du clergé du village*, 1858.
 BERTENSON, *Trente ans de vie*, « *Messenger historique* », 1914.
Bibliothèque littéraire, revue (1867-1868.)
Bibliothèque pour la lecture, revue mensuelle (1863-1865.)
 BIRIOUKOV, *Biographie du comte Léon Tolstoï*, 3 vol., éd. Ladyjnikov, 1922.
 BOBORYKINE (P.), *Autobiographie*, dictionnaire biographique de Venguérov, vol. IV, p. 191-241.
 BOULCAKOV (S.), *Manuel des prêtres*, Kiev, 1912.
Brochures de la Semaine (Knijki Nedeli), revue hebdomadaire (1895.)
Le Citoyen, journal (1872-1877.)
 CHELGOUNOV (N.), *Œuvres critiques*, 3 vol., éd. Popov, 1909.
Le Contemporain (Sovremennik), revue (1860-1864.)
 DAUZAT (Albert), *La Vie du langage*, Armand Colin, 1918, Paris.
 DILLON (E. C.), *The peace conference*, London, Hutchinson, 1920.
 DJANCHIEV (Gr.), *L'époque des grandes réformes*, Moscou, 1896.
 DOBROLIOUBOV, *Œuvres critiques*, 4 vol., Saint-Pétersbourg, 1911.
 DOSTOIEVSKY, *Journal d'un écrivain*, « *Les Possédés* », éd. 1922.
Les Etincelles (Iskry), journal (1860-1865.)
 FARESSOV, A. K. Cheller-Michaïlov, Saint-Pétersbourg, 1897.
 FARESSOV, *La mort de Choubinsky*, « *Messenger historique* », 1914.
 FRANK (S.), *Les idoles renversées*, Berlin, 1924.
 FOMINE (A.), *N. G. Tchernychevsky*, « *Messenger historique* », 1907.
 GALAKHOV, *Histoire de la littérature russe*, 3 vol., Saint-Pétersbourg, 1880.
Gazette de Gatzoug, journal illustré (1881-1883.)
 GIDE (André), *Dostoïevsky* (Conférences faites au Vieux-Colombier), Paris, 1921.
 GLINSKY, *Histoire du progrès en Russie*, 1900.
 GLINSKY, *Histoire du mouvement révolutionnaire en Russie*, « *Messenger historique* », 1907.
 GLINSKY, *Études sur le mouvement social et les affaires des paysans en Russie*, 1908.
 GOLOVATCHEVA-PANAIEVA, *Les écrivains et les artistes russes*, Saint-Pétersbourg, 1890.
 GOLOVINE, *Le roman russe et la société russe*, Saint-Pétersbourg, 1897.

GOLTZEV, *A la mémoire du professeur*, recueil, Moscou, 1910. (Lettres de Leskov.)

GRIGORIEV (Apollon), *Œuvres*, 1 vol., Saint-Pétersbourg, 1876.

HAUMANT (E.), *La culture française en Russie*, 2^e éd., Hachette, 1916.

HAUMANT (E.), *Ivan Tourguénef, la vie et l'œuvre*, Paris, A. Colin, 1906.

HERTZEN, *Byloïé i doumy (Souvenirs et Pensées)*, Berlin, 1921.

Journal de la Bourse (1869-1870.)

Journal Officiel (1885.)

Journal de Saint-Pétersbourg (Peterbourgskia Vedomosti) (1862-1870.)

IATZIMIRSKY, *Les amis des « self-made men » russes. « Pensée russe »*, 1902.

IVANIOUKOV, *La chute du servage en Russie*, Saint-Pétersbourg, 1901.

IVANOV (I.), *Histoire de la critique russe*, 2 vol., 1898-1900.

KHROUSTCHEV, *Matériaux pour servir à l'histoire de l'abolition du servage*, 3 vol.

KONY (Anatole), *Sur le chemin de la vie*, 4 vol., 1905-1922.

KORNILOV, *Les comités départementaux pour les affaires paysannes*.

KORNILOV, *Etudes sur l'histoire des mouvements sociaux*, 1905, Saint-Pétersbourg.

KOSTOMAROV, *Autobiographie*, Moscou, 1922.

KOVALEWSKY (Eugraph), *L'enseignement du peuple et les biens des Églises*, 2 vol., Saint-Pétersbourg, 1912.

KOVALEWSKY (Wl.), *La Russie à la fin du XIX^e siècle*, Paris, 1900.

Krougozor (L'Horizon), journal (1875.)

Labeur, revue (1889-1895.)

Labeur universel, revue (1867.)

LEMKÉ (M.), *Esquisses du mouvement libérateur des années « 60 »*.

LIRONDELLE (A.), *Alexis Tolstoï*, Paris, Hachette, 1912.

LODYJENSKY, *Les puissances obscures*, trilogie, vol. 3.

Manuel des prêtres de villages, revue, 1874.

MAZON (André), *Ivan Gontcharov, un maître du roman russe*. Paris, Champion, 1914.

MÉJOV, *Bibliographie russe et étrangère pour les années 1855-1871*, Saint-Pétersbourg, 1872.

MELNIKOV-PETCHERSKY, *Rapport présenté à l'empereur Alexandre II*.

MENSCHIKOV, *Œuvres critiques, Pensées sur le Bien et sur l'art d'écrire*.

MEREJKOVSKY, *Tolstoï et Dostoïevsky*.

Messenger historique, revue (1880-1916.)

Messenger des livres, revue de librairie et de littérature (1860-1867.)

Messenger d'Europe, revue (1871-1891-1895.)

Messenger du Nord, revue (1891-1897.)

Messenger russe, revue (1869-1878.)

MÉZIÈRES, *Bibliographie (littérature russe depuis le XI^e jusqu'à la fin du XIX^e siècle)*, Saint-Pétersbourg, 1899-1902.

- MICHAÏLOVSKY (N.), *La littérature et la vie*, « Trésor russe », 1897, 1904.
- MILLER OREST, *Les écrivains russes après Gogol*, 2 vol., 1896.
- Le Monde de Dieu*, revue (1895-1897.)
- Le Monde russe*, revue (1871-1874.)
- NEKRASSOV (E.), *Biographie du métropolite Philarète Drozdov*, 1885.
- NICOLAS MIKHAILOVITCH (Grand-duc), *La Nécropole de Saint-Pétersbourg*, 5 vol. in-4°.
- NIKITENKO, *Mémoires (Zapiski i dnevnik)*, Saint-Pétersbourg, 1904-1905.
- NILSKY, *Mémoires*, 1899.
- Niva*, (Le Champ ensemencé), revue hebdomadaire (1874-1909.)
- Nov*, revue (1885-1886.)
- Les Nouvelles (Novosti)*, journal (1878-1895.)
- Nouvelle Parole*, revue (1897.)
- Nouveau Temps*, journal (1879-1883-1895-1922.)
- L'Œuvre (Diélo)*, revue (1871.)
- OVSIIANNIKO-KOULIKOVSKY, *Œuvres critiques*, 9 vol., 1908-1910.
- Parole russe*, revue (Rousskaia rietch) (1861-1863.)
- PATOUILLET (J.), *Ostrovsky et son théâtre de mœurs*, Paris, 1912.
- PISSAREV, *Œuvres*, avec préface de SOLOVIEV, Saint-Pétersbourg, 1909.
- Le Pèlerin*, revue (1877.)
- Pensée russe*, revue (1880-1905.)
- POLEVOY, *Histoire de la littérature russe*, 4 vol. in-4°, Saint-Pétersbourg.
- POLONSKY, *Œuvres*, édition complète, 10 vol., 1885-1886.
- POLOVTZEV, *Dictionnaire biographique russe*.
- PROTOPOPOV (Rév. P. Serge), *Mémoires inédits lus à la Société historique de Nice en 1923*.
- PYPINE, *Les idées littéraires en Russie entre 1820 et 1850*, Saint-Pétersbourg, 1906.
- RÉAU (Louis), *L'art russe*, Paris, éd. H. Laurens, 2 vol., 1921-1923.
- Recueil littéraire pour le cinquantenaire du fonds littéraire*, 1859-1909, Saint-Pétersbourg, 1909.
- Recueil périodique des Eurasistes*, vol. III, Berlin, 1923.
- Revue littéraire* (1895.)
- Revue orthodoxe (Pravoslavnoié obozrenié)* (1873-1877.)
- Revue pittoresque* (1884-1900.)
- Revue russe* (1890-1892.)
- Rouss*, revue éditée par Aksakov (1881-1883.)
- Semaine*, revue (1887-1900.)
- SERGÉENKO, *Tolstovsky sbornik*, 2 vol. (Lettres de Leskov.)
- Le Siècle*, revue (1862.)

SOUVTCHINSKY (P.), *La religiosité russe (Inobytié russkoy réligioznosti)*, Berlin, 1923.

STCHÉBALSKY (P.), Articles de critique sur les années « 60 ».

STCHOUKINE, Recueil de lettres et documents, rassemblés par P. Stchoukine, éd. Mamantov, Moscou, 21 vol. in-folio. (Lettres de Leskov.)

Suppléments littéraires à la revue « Niva » (1890-1910.)

TATAPYGINE (Th.), *La mère Russie*, 3 vol., Saint-Pétersbourg, 1912.

TCHERNYCHEVSKY (N.), *Œuvres*, Saint-Pétersbourg, 1905-1906.

Le Temps, revue éditée par Dostoïevsky (1860-1863.)

TOLSTOI (Léon), *Œuvres des dernières années*, Lettres, éditions du musée de Tolstoï.

VENGUÉROV, *Essais*.

VENGUÉROV, *Dictionnaire des écrivains russes*. Paraissait depuis 1889 (7 vol. parus).

VLADISLAVLEV, *Indicateur bibliographique des écrivains russes*, Moscou, 1913, éd. Naouka.

VVEDENSKY (Ars.), *Les écrivains contemporains*, 1890.

WALISZEWSKY, *Littérature russe*, 2^e éd., Paris, 1900.

ZAMOTINE, *La « belletristique » tendancieuse des années « 60-70 »*, Saint-Pétersbourg, 1910.

ZAMOTINE, *Les années « 40-60 »*, Varsovie, 1911.

CHAPITRE III

DEUX FRAGMENTS DU ROMAN « SOBORIANÉ »

A) CHAPITRE IV. — PREMIÈRE PARTIE

Un soir d'été descend sur Stargorod. Le soleil s'est depuis longtemps couché. La rive élevée où se dresse le dôme pointu de la cathédrale est éclairée par les rayons de la lune, tandis que le quartier tranquille de l'autre côté du fleuve se noie dans la tiède obscurité.

Des figures isolées de piétons passent le pont flottant qui joint les deux parties de la ville. Ils marchent rapidement dans cette petite ville tranquille, la nuit chasse très tôt chacun vers son nid. Un chariot de poste roule sur les planches disjointes du pont, faisant sonner ses clochettes... puis tout se tait.

Une fraîcheur agréable arrive des forêts lointaines. Sur l'îlot, où se trouve le jardin potager de l'original au nez cassé, du vieux raté de la caste cléricale, Constantin Pisonsky, que tout le monde appelle « oncle Kotine », on entend sa voix : « Milvocha, où es-tu Milvocha ! » Le vieillard cherche son enfant adoptif, petit garçon espiègle, et son cri retentit jusqu'à la maison du Protopope, atteignant l'oreille de sa femme qui l'attend près de la fenêtre.

Et voilà que du même îlot, elle entend le rire enfantin, le bruit de l'eau qui éclabousse, le piétinement des petits pieds nus sur le pont, l'abolement joyeux d'un chien... et tout cela lui paraît être si près, que la vieille femme quitte soudainement sa chaise et étend les bras... il lui semble un moment que l'enfant qui court en riant va tomber sur ses genoux...

Mais l'illusion se dissipe quand elle se retourne ; passant au fond de la chambre, elle allume une bougie sur la commode et appelle sa petite servante, fillette d'une douzaine d'années. « Dis-donc, Théclinka, ne sais-tu pas où est notre père ? — Il joue aux dames chez l'ispravnik (chef de police), ma mère. — Chez l'ispravnik ? Eh bien, Dieu soit avec lui ! Viens, Thékloucha, allons préparer son lit avant son retour. »

La petite apporta de la chambre voisine deux oreillers, des draps, une couverture ouatée en lainage jaune, tandis que la femme du

protopope revenait avec une robe de chambre en piqué blanc et un mouchoir de soie rouge.

Ayant préparé le lit sur un grand canapé assez dur, en bois de bouleau de Carélie, et disposé la robe et le mouchoir sur un fauteuil au pied du lit, les deux femmes approchèrent du chevet une lourde table ronde, et mirent dessus une bougie, un verre d'eau, du sucre fin sur une soucoupe, et une clochette. Tous ces préparatifs, où l'on mettait tant d'application, montraient le grand respect de la vieille dame pour les habitudes de son mari.

Enfin, elle se calma, souffla la bougie, et reprit son attitude d'attente à la fenêtre. On pouvait s'apercevoir qu'elle n'était pas tranquille, et cela non sans cause. Depuis longtemps déjà le Père Toubérovsov avait l'air soucieux ; mais ce jour-là il était sombre depuis le matin, et cela tourmentait sa bonne compagne. Il devait se sentir fatigué, ayant passé toute la journée dans les champs, où les paysans du faubourg priaient à cause de la sécheresse. Il avait somméillé un peu après le dîner et était sorti pour une promenade, et voilà qu'il ne rentrait pas !... La petite vieille l'attendit une demi-heure, une heure et plus... Un silence profond régnait partout... Tout à coup, du côté de la rive élevée, se fait entendre un chant assez agréable. Elle écoute, et reconnaît la voix du diacre Achille. Il descend la colline, en chantant une romance ancienne :

*« Les cleux se couvrent d'obscurité
Les gens ferment leurs yeux fatigués ! »*

Il passe par le pont, en continuant à chanter son couplet. La femme du protopope l'écoute avec plaisir : elle aime le diacre pour son dévouement à son mari, et apprécie sa voix.

Elle rêve et ne s'aperçoit pas que le diacre approche et, tout près de la fenêtre, se met à déclamer avec sentiment :

« Qui frappe hardiment à ma porte ? »

La rêveuse fait un ah ! et recule au fond de la chambre. Mais le diacre s'arrête : « Vous ne dormez pas encore, Nathalia Nicolaevna ? » dit-il, et en prononçant ces mots, il saute sur l'appui de la fenêtre.

« C'est la paix ! » s'écrie-t-il ; et à la question étonnée de la vieille dame : « la paix ! repète-t-il, la paix ! C'est fini avec le Père Protopope ! — Comment, c'est fini ? que lui arrive-t-il ? demande la femme inquiète. — Fini avec moi ! Dès aujourd'hui c'est la paix et la bienveillance ! Quelle date avons-nous ? Le quatre juin ? Notez à cette date la paix pour tous, mais la guerre à Varnava Prepotensky ! — Voyons, diacre, tu ne sens pas le vin, et pourtant tu divagues. — Vous verrez bientôt si je divague. Aujourd'hui c'est le jour de Saint-Méthode de Pesnoche, notez bien que dès ce jour tout va commencer... »

Le diacre se souleva sur ses coudes et, se penchant par la fenêtre, il murmura : « Vous ne savez donc pas ce que l'instituteur Varnavka vient de faire ? — Non mon ami, je n'ai rien entendu. Qu'est-ce que ce malotru a encore commis ? — Une chose terrible ! Il a cuit un homme dans un pot. — Diacre, tu inventes ! s'écria la femme du protopope. — Si, il l'a cuit. — Tu inventes, un homme ne se laisserait pas entrer dans un pot ! » « Il l'a mis dans un chaudron à cendres », continua le diacre sans se soucier de cette remarque « et quoique l'ispravnik et le docteur aient autorisé cet acte impie, moi je le ferai souffrir par ma main — Non, diacre, tu divagues, décidément tu divagues!... — Mais non, excusez-moi, je ne divague nullement, se hâta d'expliquer le diacre en hochant la tête, veuillez écouter comment cela s'est passé.

« Varnavka a cuit un homme avec la permission des autorités publiques, parce que c'était un noyé inconnu. Mais ce malheureux qu'il a cuit le tourmente, ainsi que sa mère. Quand j'ai appris tout cela, je l'ai raconté au Père Savely, chez notre ispravnik ; alors le Père protopope lui a fait une belle réprimande en français, mais l'ispravnik a promis qu'il prendrait ses soldats et mettrait fin à cette histoire... Mais moi, qui suis un soldat dans l'âme, vous verrez, mère très vénérée, ce que moi, le diacre Achille, je vais faire. Je châtierai l'instituteur qui blasphème, qui trouble les vivants et torture les morts. Et cela commencera le 4 juin, notez-le bien.

« Lo ! Il vient le protopope Savely », s'écria Achille sautant à terre et se dirigeant vers sa demeure. La vieille femme resta au milieu d'un chaos d'idées, n'ayant rien compris aux racontars du diacre.

Mais elle n'eut pas le loisir d'y réfléchir ; déjà elle entendait les marches de l'escalier craquer sous les pas du Père Savely, qui entra la barette sur la tête et à la main la canne célèbre où était gravé ce texte : « Le sceptre d'Aaron fleurit. »

Natalia Nicolaevna se leva, alluma les deux bougies, et à leur lumière regarda son mari avec attention. Le prêtre l'embrassa doucement au front, ôta sa soutane, mit la robe de piqué blanc et enveloppa son cou de l'écharpe rouge.

Sa femme ne lui demanda rien, oubliant sur le champ tout ce que lui avait raconté le diacre. Elle invita son mari à la suivre dans la petite chambre contiguë, qui était la sienne, et où elle avait préparé un souper léger. Le Père Savely s'assit à la petite table, et mangea comme d'habitude deux œufs à la coque. Quant à sa femme elle assistait au souper pour le servir et être près de lui, mais elle ne mangeait pas le soir.

Ensuite, ils se mirent tous les deux devant les icônes pour une courte prière et se bénirent mutuellement, faisant en même temps de petits signes de croix avec une rapidité et une dextérité étonnantes.

Ils échangèrent enfin un baiser d'adieu : le grand protopope embrassa sa femme au front et elle le baisa au cœur (qu'elle atteignait à peine) ; là-dessus, ils se séparèrent.

Le Père Savely s'éloigna dans la pièce où il dormait, mais ne se coucha pas et continua à arpenter la chambre ; enfin il s'approcha doucement de la porte qui donnait dans la chambre à coucher et la ferma au crochet.

Mais sa femme qui connaissait bien son caractère lui demanda aussitôt à travers le mur. « Père Savely, tu n'es pas en bonne disposition. Qu'y a-t-il ? — Mais non, mon amie, je suis tranquille. — Peut-être voudrais-tu un mouchoir propre ? continua-t-elle en s'appuyant contre la fente de la porte. — Un mouchoir ? Mais tu m'en as donné un samedi. — Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ? Mais ouvrez donc Père Savely ! Quelle est cette manière de vous enfermer ! »

Touberosov ôta en silence le crochet. Sa femme apporta un mouchoir, et en profita pour renouveler la cérémonie de la bénédiction ; enfin, on se sépara définitivement ; mais la porte resta entr'ouverte.

Natalia Nicolaïevna s'expliqua aussitôt pourquoi le vieillard voulait s'enfermer. Il ne dormait pas et savait que le sommeil ne lui viendrait point. Il marcha pendant plus d'une heure avec sa robe blanche et son écharpe rouge comme s'il luttait intérieurement contre quelque chose.

Malgré la dignité de ses manières, sa démarche était saccadée, et parfois il s'arrêtait en méditant. Enfin, il s'approcha d'un petit meuble en acajou placé sur la grande commode, en retira un gros calendrier relié en couil bleu foncé, avec un dos en cuir jaune, mit ce livre sur la table ronde devant son lit, alluma deux bougies « économiques » et écouta un moment. Sa femme se remua : « Tu veux lire ? demanda sa voix douce et soucieuse. — Oui, mon amie Natacha, je lirai un peu, répondit Touberosov, mais fais-moi ce plaisir, dors. — Je vais dormir, mon ami. — Oui, fais cela, je t'en prie. »

Et ajustant sur son nez aquilin de grosses lunettes en argent, Touberosov se mit à feuilleter lentement le livre... qui évoquait en lui tout un essaim de souvenirs...

B) FIN DU CHAPITRE V. — DEUXIÈME PARTIE
ET CHAPITRES I ET II. — TROISIÈME PARTIE

Touberosov arriva le premier à la soirée le jour de la fête de l'is-pravnik. Il était encore si tôt, que le maître de la maison faisait son petit somme d'après-dîner, et sa femme lavait avec une éponge mouillée les feuilles des camélias et des lauriers-roses qui entouraient le canapé dans un coin du salon.

La maîtresse de maison accueillit Touberozov avec une simplicité qui attestait leur ancienne amitié. « Suis-je arrivé trop tôt ? demanda le protopope. — Beaucoup trop tôt », répondit l'autre en riant. — « Voyez-vous, ma femme me retenait et elle avait raison ; mais moi, je ne me sentais pas d'humeur à rester à la maison ; une grande envie d'aller en visite m'avait pris... Permettez-moi au moins de vous aider. »

Et le vieillard ôta sa soutane, retroussa les manches de sa soutanelle, et se mit à la besogne.

Cette occupation, entrecoupée de remarques à propos des plantes, avait déjà duré près d'une demi-heure, quand on entendit sous la fenêtre le bruit d'une calèche à quatre chevaux, Touberozov regarda dehors, et se dit : « Ah ! il est bien que je me suis pressé de venir », et s'écriant à haute voix : « Parmène Semenovitch, est-ce toi, mon ami ? » il se précipita à la rencontre du maréchal de la noblesse Touganov, qui descendait de son équipage

Ils passèrent plus d'une heure à causer en tête-à-tête. Le vieux prêtre répétait à l'éminent visiteur les mêmes plaintes dont était rempli son journal, mais ce dernier ne lui répondait qu'en plaisantant.

— « Mais que nous adviendra-t-il de cette instabilité ? » demandait le vieillard en fronçant les sourcils. — « On ne peut le prévoir, mon cher. — Sans idéal, sans foi, sans respect pour les actes des grands ancêtres. Cela perdra la Russie... »

« Mais si tel est son sort, elle périra quand même », répliqua Touganov avec indifférence ; et, se levant il ajouta : « Voyons, allons rejoindre les autres, nous ne pourrons jamais nous accorder : tu es un maniaque... »

Mais le prêtre arrêta le maréchal d'un air froissé et lui demanda : « Pourquoi me tenir pour un maniaque ? — Pourquoi ? mais tu agaces tout le monde avec tes : *idéal, foi*... Il faut comprendre que tout cela est passé et démodé. »

Touberozov sourit, soupira doucement et le corrigea, en disant que le temps des grands mots était en effet passé, mais non celui de la foi et de l'idéal. — « Alors, agis ? — Mais les actions seraient aussi inefficaces. — Alors, quoi ? — Nous attendons des faits héroïques. — Mais quel serait leur esprit ? — Il devrait être ferme et son haleine chaude, afin d'allumer ceux-là mêmes qui éteignent la flamme. — Oui, oui, je sais : tu veux lutter, mon Père, mais il vaut mieux se réconcilier. — Parmène Semenovitch, je n'entends que des mots de conciliation ; *mais comment faire la paix avec celui qui ne la demande pas ?* Cette paix ne serait point durable. Nos ancêtres disaient, non sans raison : « Si tu n'as pas battu ton ennemi, ne bois pas avec lui « à la paix. »

— Tu veux te battre à tout prix ! En voilà un vrai fils de séminaire !
 — Mais je n'ai jamais prétendu être un noble. — Oui, oui, je vois que tu veux endurer le martyre, mais le subir pour rien n'en vaudrait pas la peine, attends un cas sérieux. — Il y a assez de prudents sans moi, je dois remplir mon devoir. — Il va sans dire que je ne te déconseille pas de faire ton devoir. Remplis-le, tu en verras les suites ; mais en attendant, allons nous joindre aux hôtes, je ne resterai pas longtemps ici... »

Le protopope suivit Touganov, très découragé, mais sans montrer son désappointement. Il attendait un autre résultat de cet entretien, sans pouvoir toutefois préciser lequel

[Les invités arrivent, entre autres, le réviseur avec son secrétaire, et l'instituteur Prépotensky, tout ce monde s'assemble dans un petit salon où se trouvent déjà les deux maréchaux de noblesse et les représentants du clergé.]

Le maréchal du district Plodomassov parlait des réformes qu'on projetait pour le clergé. Touganov (qui habitait la ville départementale), venait de voir l'évêque, et ce dernier lui avait déclaré en plaisantant que si l'hérédité devait se rompre dans la classe des serviteurs du culte, la race russe y perdrait beaucoup en pureté.

« Mais pourquoi ? » demanda père Zakharie avec curiosité. Touganov expliqua que la race restait toujours intacte chez les prêtres, parce qu'ils évitaient les mariages mixtes. « C'est tout simple : les membres du clergé se mariaient toujours dans leur propre caste... Mais oui, mais oui, toujours dans leur caste... »

« Et le clergé était toujours russe. C'est pourquoi un sang pur coule dans ses veines, tandis que les autres classes se mêlent aux étrangers, aux Tatars, aux Polonais, aux Suédois, et même aux Juifs... — Aië, aië, même aux Juifs ! » prononça le Père Zakharie, avec désapprobation. « Les Suédois ont aussi des têtes mal taillées », intervint Achille.

Mais craignant quelque remarque déplacée du diacre, au sujet des nationalités, Touberosov conclut : « Oui, notre évêque est un homme d'esprit. » — « Il a même écrit quelque chose à propos du « lait spirituel », remarqua Prépotensky de son coin éloigné ; mais personne n'y fit attention.

« C'est en outre un grand humoriste », continua Touganov. Il y avait chez nous un nouveau gendarme (officier de police politique) très présomptueux, qui croyait que rien ne lui était impossible.

« Oh, oui, ils peuvent faire tout, ces gendarmes ! » déclara Prépotensky, mais cette fois encore sans aucun effet.

« Il apprit, continua Touganov, que notre évêque n'invitait jamais personne à dîner, et il fit la gageure d'obtenir une invitation. Pour

son malheur, l'évêque en fut averti... » « Aië, aië », interrompit le Père Zakharie.

« Eh bien ! Il alla après la messe se présenter chez l'évêque et resta une heure, deux heures, jusqu'à sept heures du soir. L'évêque garda tout le temps le silence et le laissa bavarder ; enfin n'y tenant plus, le visiteur se lève : « Mais restez donc, pour partager mon repas », fit l'évêque. L'autre triomphe. Alors l'évêque le fait attendre près d'une heure, puis l'invite à passer à table. « Aië, aië, voilà ce qu'il ne fallait pas faire » ! interrompit le père Zakharie.

« Attendez ; ils vont dans la salle à manger, et l'évêque commence une prière qui dure une heure à peu près. Le convive se sent prêt à tomber d'inanition. « Eh bien ! servez », prononce enfin Monseigneur. On leur sert deux petites assiettes de soupe aux pois avec des croûtons. A peine notre officier a-t-il excité son appétit, que l'hôte se lève : « Remercions le bon Dieu de notre repas. » Et la prière recommence, mais l'autre, n'y tenant plus, se sauve sans dire adieu.

« Hier le vieillard m'a raconté l'histoire en riant. C'est un genre qui ne s'extirpe que par la prière et le jeûne. »

« Il est fin et courtois », conclut Touberosov, à qui les anecdotes déplaisaient évidemment.

« Il se plaint aussi qu'il n'y ait pas d'hommes. Nous naviguons, dit-il, sur un vaisseau délabré avec des matelots ivres. Dieu nous garde de la tempête »... « Parole amère », remarqua Touberosov.

« Mais quant à notre ville, l'évêque la croit sûre. J'ai dans cette ville, répète-t-il souvent, deux prêtres, dont l'un est sage et l'autre pieux. « Le sage, c'est le Père Savely », dit Zakharie.

« Mais pourquoi le croyez-vous ? » « Parce qu'il est sage », répondit en se troublant l'humble prêtre.

« Et vous, Père Zakharie, vous êtes du deuxième ordre », ajouta le diacre. Mais le Père Savely hocha la tête avec reproche, et Achille se hâta de réparer son impair :

« Père Zakharie est pieux, cela veut dire que jamais personne ne s'en plaint ». — Pas de plainte, c'est vrai, soupira celui-ci. « Alors, c'est le Père Savely qui est un homme inquiétant », plaisanta Touganov.

Prépotensky jugea le moment propice pour se mêler à la conversation, insinuer que le clergé s'occupait de délation, et que la conscience religieuse devait être libre. Cette fois Touganov l'approuva sans y prêter attention, disant qu'il était regrettable qu'on ne jouisse pas de cette liberté...

« Ah ! oui, et notre pauvre Église en souffre des reproches injustes », remarqua à mi-voix Touberosov. « De quoi vous plaignez-vous ? » riposta Prépotensky se tournant vivement de son côté.

« De l'intolérance ! » répliqua-t-il sèchement. — Vous allez proclamant ouvertement que la foi ne doit plus exister, et personne ne vous touche ;

mais si nous murmurons seulement que vos doctrines sont nuisibles... »

« Ah, ah, vous voulez qu'on nous détruise ! » — Mais non, c'est vous qui souhaitez la destruction pour nous. » Prépotensky se troubla, n'osant pas nier.

Touganov intervint, expliquant que le vieux prêtre s'indignait surtout de voir des gens détruire la foi dans les cœurs simples. « Mais c'est justement ce qu'il faut », répondit Prépotensky en souriant : « la foi est un luxe pour le peuple et lui coûte trop cher. »

« Voyons, l'ivrognerie n'est-elle pas un luxe nuisible et beaucoup plus cher encore ? » « Au moins l'eau-de-vie réchauffe le peuple », riposta l'instituteur.

Le sang monta à la tête de Touberosov et il serra la large manche de sa soutane. Mais le maréchal de noblesse prit la parole pour rappeler que toutes les bonnes actions du paysan étaient commencées par une prière, tandis que tout ce qui le menait en Sibérie se commettait en état d'ivresse.

Là-dessus, sans aucune cohérence, Prépotensky se mit à raisonner sur les économistes qui ne comprennent rien.

« Ce ne sont que les hommes nouveaux qui peuvent faire quelque chose » conclut-il. « Oui, mais ces hommes sont nuls et ne font que du mal » intervint Touganov. « C'est parce que des espions les ont attrapés. — Non, pas des espions, mais de simples escrocs ! — Des escrocs ? — Oui, des escrocs qui finissent toujours par profiter des suites de tous les troubles. Remarquez bien que chez nous tout le monde s'occupe des nihilistes, le gouvernement autant que la société. Et cependant, ils seront perdus par des escrocs, de simples escrocs, qui prendront leur masque et leur nom, les dépasseront dans leurs doctrines et retourneront tout... », conclut Touganov.

Prépotensky regarda avec inquiétude les alliés présents, d'abord Mme Bisioukina, puis Termosessov ; mais personne ne le soutenait, et le diacre qui lui faisait depuis longtemps signe de se taire, dit enfin tout haut :

« Mais tais-toi donc, Varnava Vassilievitch, ce n'est pas du tout amusant ce que tu dis !... »

LE CHRIST HÔTE D'UN PAYSAN

Ce récit de 32 pages (in-24), imite la façon de parler populaire. C'est un paysan de Sibérie qui raconte l'histoire de son ami et voisin, un ancien déporté. Ce dernier a été condamné par sa commune à l'exil pour avoir blessé gravement son oncle et tuteur qui avait été a cause de la mort prématurée de ses parents, l'avait ruiné et lui avait pris sa fiancée.

Il vivait retiré dans un coin de la Sibérie ; mais travailleur vaillant, il parvint à s'y construire une belle maison, se marier honorablement et amasser une belle fortune. Il était estimé dans le voisinage et sa vie eût été tranquille, si un désir de vengeance et la rancune contre son offenseur ne l'avaient rongé. En vain, son ami tâchait-il de l'adoucir en lui prêchant la morale chrétienne ; il préférait les exemples du Vieux Testament.

Il était cependant très pieux, apte aux méditations religieuses, lisait souvent l'Évangile, dont un passage le frappa surtout. Il ne pouvait pas comprendre comment le Pharisien chez qui Jésus-Christ était venu pour partager son repas, ne lui avait même pas donné d'eau pour laver ses pieds. Lui il donnerait tout, si ce bonheur extrême lui était envoyé. Obsédé par cette idée, il finit par croire que Dieu lui avait promis cette visite, et guidé par l'orgueil il laissa désormais à tous les repas une place d'honneur à l'hôte céleste. La veille de Noël, croyant plus que jamais à l'accomplissement de ce vœu, il prépare un festin et fait venir tous les voisins pour recevoir le Christ. Au moment où l'on se met à table, la porte s'ouvre brusquement et un vieillard exténué, hagard et en haillons paraît devant le maître de la maison consterné.

C'était son oncle qu'il haïssait, qui venait guidé par une main invisible, lui demander pardon et lui porter son repentir tardif.

Le paysan comprit la leçon et le sens profond de cette apparition inattendue ; il pardonna à son oncle toutes ses offenses, et lui accorda tous les honneurs qu'il réservait à l'Hôte suprême.

NOTE AUTOBIOGRAPHIQUE ÉCRITE POUR M. CHVETZOV

Cette note biographique qui ne fournit que des détails beaucoup trop sommaires sur la vie de Leskov, a été rédigée vers 1890, c'est-à-dire, quand l'auteur avait atteint la cinquantaine ; elle n'a pas une grande valeur, vu les inexactitudes qui s'y sont glissées. En la traduisant nous avons conservé son style assez irrégulier.

« Nicolas Semevovitch Leskov est né au village de Gorokhovo, du district d'Orel, le 4 février 1831, et appartient à la noblesse du gouvernement d'Orel. Il passa son enfance au village Panovo, au gouvernement d'Orel, district de Kromy, fit ses études au lycée d'Orel ; orphelin à seize ans, il resta sans ressources. Le bien insignifiant resté après la mort du père, périt dans les flammes. C'était le moment des grands incendies d'Orel. La ruine mit fin aux études régulières ; depuis lors, autodidacte. A passé un temps assez court, au service de l'État où il se lia avec St. St. Groméka. Cette amitié fut décisive pour Leskov. Prenant pour exemple Groméka qui avait quitté le service de l'État pour celui de la Compagnie de Navigation et de Commerce, Leskov trouva aussi des occupations dans le commerce. Ce travail l'obligeait à faire des voyages continuels et à séjourner dans les coins les plus éloignés de la campagne. Il parcourut la Russie dans toutes les directions et reçut de ces voyages nombre d'impressions et de renseignements sur les mœurs.

Les lettres, adressées des endroits différents où il passait à un parent qui habitait le gouvernement de Penza (A. I. Scott), intéressèrent Selivanov qui les demanda, les lut, les trouva dignes d'être publiées, et prédit à leur auteur la gloire littéraire.

Sa carrière littéraire commença fortuitement ; entraîné au début par le professeur de l'Université de Kiev, le docteur Walter, Leskov écrivit un article pour la « *Médecine Contemporaine* ».

L'asservissement définitif de Leskov à la littérature fut l'œuvre du même Groméka, ainsi que de Doudychkyne et de A. A. Kraïevsky ; depuis lors nous écrivons sans interruption.

Au mois de mai ou de juin 1890, j'aurai trente ans de travail littéraire. Ce talent littéraire (belletristique) fut relevé, soutenu ou encouragé par Apollon Grigoriev.

En conformité : N. LESKOV.

CHAPITRE IX. — La place de Leskov dans la littérature russe... 224

TROISIÈME PARTIE

237-264

CHAPITRE PREMIER. — Bibliographie des œuvres de Leskov.....	237
CHAPITRE II. — Ouvrages consultés.....	247
CHAPITRE III. — Pièces annexes : a) Deux fragments du roman <i>Soboriané</i>	255
b) Le Christ hôte d'un paysan.....	263
c) Note autobiographique.....	264

VU ET ADMIS A SOUTENANCE

le 25 juin 1925,

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

FERDINAND BRUNOT.

VU

ET PERMIS D'IMPRIMER,

*Le Recteur
de l'Académie de Paris.*

POUR LE RECTEUR,
l'Inspecteur de l'Académie,
A. THYBAUT.

Imp. des *Presses Universitaires de France*, Paris. — 1925. — 0.411.
